



VIE
DE JÉSUS

SUIVIE DES

ÉVANGILES PARALLÈLES

TRADUCTION LITTÉRALE SUR LE GREC

AVEC

UN COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE, TOPOGRAPHIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

PAR

L'ABBÉ J.-H. MICHON

« Vous êtes tellement Dieu qu'on ne peut
« croire que vous soyez homme ; vous êtes
« tellement homme qu'on ne peut croire
« que vous soyez Dieu. »

(BOSSUET, XIVe élévation.)

TOME PREMIER



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1866

VIE
DE JÉSUS

TOME PREMIER

OUVRAGES APOLOGÉTIQUES DE L'AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Conférences de la Trinité sur cette question : « *Le Christianisme a-t-il fait son temps?* » 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

Apologie chrétienne au XIXe siècle, conférences du carême de 1863. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

Voyage religieux en Orient. 2 vol. in-8o. Prix : 10 fr.

OUVRAGES ÉPUISÉS

La Femme et la Famille dans le Catholicisme, conférences. 1 vol. in-8o.

Conférences de Notre Dame de Bordeaux sur la religion. 1 vol. in-8o.

IMPRIMERIE L. TOINON ET C°, A SAINT-GERMAIN

VIE
DE JÉSUS

SUIVIE DES

ÉVANGILES PARALLÈLES

TRADUCTION LITTÉRALE SUR LE GREC

AVEC

UN COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE, TOPOGRAPHIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

PAR

L'ABBÉ J.-H. MICHON



« Vous êtes tellement Dieu qu'on ne peut
« croire que vous soyez homme, vous êtes
« tellement homme qu'on ne peut croire
« que vous soyez Dieu. »

(Bossuet, XIVe élévation.)

TOME PREMIER



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1866

INTRODUCTION

Lorsque j'ai voulu écrire ce livre, j'ai trouvé la question religieuse mal posée devant les hommes du monde, même par des apologistes distingués dont je dois louer les intentions droites plus que la pénétration et l'habileté.

A notre époque de doute religieux, deux adversaires terribles ont pris le premier rang dans la lutte contre la divinité du Christ : M. le docteur Strauss, par la voie de l'exégèse évangélique ; M. Ernest Renan, par une espèce d'épopée qui a créé un Jésus imaginaire et presque romanesque.

Ces deux livres devaient produire une vive impression, et faire beaucoup de mal au sein des

masses lettrées, hésitantes et si peu éclairées sur ces hautes et difficiles questions.

Les deux écrivains négateurs de la divinité du Christ parlaient au nom de la science.

L'un se posait sur le terrain de la critique des textes; il acceptait les quatre Evangiles comme parfaitement authentiques ; pas un mot qui ne fût regardé par lui comme sorti de la plume des écrivains sacrés. Partant de là, il mettait les évangélistes, ainsi considérés dans leur sens étroit et littéral, en complet désaccord les uns avec les autres; il en faisait toucher du doigt les incohérences, les contradictions, les invraisemblances, le manque de raison, et finissait par leur enlever toute valeur de récit sérieusement historique. Ce n'était plus pour lui qu'une légende écrite sur des données hypothétiques, et sur ces rumeurs qui accompagnent toujours, en dehors d'un contrôle sérieux de la critique, les hommes extraordinaires qui apparaissent dans le monde.

De ce travail de M. Strauss passant au crible les récits évangéliques, restaient à peine, pour l'histoire sérieuse, cinq ou six faits irrécusables, se terminant par le crucifiement de Jésus sur le Calvaire.

Le système de M. Strauss était d'une grande habileté. C'était un piége qui nous était tendu, et beaucoup des nôtres y sont tombés. Si le christianisme n'avait d'autre support que des textes, impuissants à résister aux attaques d'une critique plus intelligente et plus exercée qu'elle ne le fut aux âges où l'homme acceptait, sans contrôle, tout ce qu'on lui donnait pour histoire véridique, même de la poésie et des fables, l'édifice tout entier croulait à l'instant même.

Telle a été la prétention de M. Strauss.

L'autre, M. Renan, acceptait également l'authenticité des Evangiles; mais éliminant tout leur côté mystique, pour n'y voir que la poétique légende d'un Socrate hébreu, vénéré comme prophète et poursuivi par les rancunes implacables du pharisaïsme, il réduisait toute la mission de Jésus à la proclamation de vérités religieuses plus hautes encore ou, si l'on veut, plus explicitement divines que celles qui avaient été écrites par Moïse et par les prophètes.

L'attaque de M. Strauss était autrement puissante que celle de l'épopée rationaliste de M. Renan; mais elle a exercé moins de ravages. On ne trouve pas M. Strauss dans les cabinets de

lecture des cinq parties du monde. Le livre, fatigant comme toutes les œuvres d'érudition et, en particulier, de l'érudition allemande, ne pouvait jamais devenir populaire. Mais il reste, comme grande machine de guerre, dans les bibliothèques. Il est là avec cet attirail terrible d'objections entassées, dont chacune demanderait sa discussion.

C'est donc, il faut le dire, un adversaire sérieux du christianisme. Il a fait son siége, longtemps, avec une patience incroyable; il y a dépensé une finesse de dissection d'un livre, qui surprend; il a coordonné tous ses coups, synthétisé ses minutieuses analyses.

M. Renan ne ressemble en rien au rude athlète germanique. Son attaque a toute la façon académique et française. J'ai appelé cela, l'un des premiers, quand parut le livre célèbre de la *Vie de Jésus*, un roman : je garde aujourd'hui la même idée; je relève même mon adversaire, et je donne à son brillant travail le nom d'épopée. Il ne se plaindra pas. Disons-le, cette épopée a eu un retentissement immense. Le livre était admirablement ciselé; c'était une œuvre littéraire, disposée pour l'effet. Qu'il eût tort, qu'il eût raison, qu'importait? cela se faisait lire.

Jésus était un héros de roman, aux prises avec des ennemis puissants et acharnés, entouré d'une cour de naïfs admirateurs des deux sexes, jouant avec lui à l'idylle, exactement comme des bergers de Théocrite, dans cette fraîche Galilée, bien plus belle, alors sans doute en pleine civilisation, que M. Renan et moi ne l'avons trouvée, dépeuplée et malheureuse, sous l'oppression de la race turque. Ce héros une fois posé avec son rôle poétique, racontant ses touchantes paraboles, se laissant approcher de la foule pour que, du bord de son vêtement même, sortît une vertu de guérison, bon, suave, extatique, parlant du Père comme nulle bouche humaine n'en parla, tendre dans l'amitié, indulgent jusqu'à accepter pour sa chaste amante Marie la Magdaléenne, vivant de la vie des siens jusqu'à pleurer sur la mort de Lazare, ce héros, à qui rien ne ressemblera dans les générations humaines, est là mis en scène avec un tel charme que les masses, qui lisent les livres pour le plaisir de lire, ont dû trouver une volupté véritable dans l'œuvre de M. Renan.

Malheureusement, en dehors du point de vue que je vais établir tout à l'heure, M. Renan est insaisissable à la critique. On peut réfuter

M. Strauss, parce que c'est un savant positif et froid, qui raisonne et discute ; on ne peut réfuter M. Renan, parce que c'est un savant qui déguise sa science, pour ne laisser jaillir que les mille étincelles d'une poésie, élevée pourtant sur les assises d'une étude première, vivifiante et féconde, du seul côté des Evangiles qui pouvait passionner les masses. La poésie, la passion ne se réfutent pas. S'il est possible, il faut faire comme M. Renan, les appeler à soi, ces divines enchanteresses, s'en servir pour montrer aussi le vrai Jésus, et le faire aimer, autant et plus encore que ne l'a fait le gracieux écrivain de son Jésus un peu simple, un peu halluciné et toujours contradictoire.

Seulement, il y a un point rationnel où M. Strauss et M. Renan sont réfutables, et c'est sur ce point que repose l'idée sérieuse et capitale de mon livre, c'est celui par lequel ils donnent, pour base unique à l'édifice de la religion chrétienne, les textes évangéliques et les miracles racontés dans ces textes. Avoir bouleversé d'abord cette base, au nom de l'exégèse avec M. Strauss, au nom de la science avec M. Renan, c'était avoir fait table rase de la donnée divine du christianisme. Tout était logique alors, et.

pour ces deux hommes partis de deux tactiques différentes mais parallèles, Jésus n'était plus, devant la raison éclairée, qu'un rabbi juif, aussi grand que Moïse ou plus grand que lui, poëte dans sa parole naïve autant que David, Salomon et Isaïe dans leurs plus belles pages. Par conséquent, le christianisme positif et sérieux s'évanouissait de l'humanité, pour faire place à un christianisme philosophique, abandonné aux rêveries et à la sensibilité des âmes tendres; la scène sanglante du Calvaire n'était qu'un drame plus cruel et plus sombre que celui de Socrate buvant la ciguë, et nullement le rachat par la souffrance *d'un homme avec qui était Dieu*[1], ce qui est la substance même du christianisme.

Il fallait montrer que M. Strauss et M. Renan avaient fait reposer à tort tout l'édifice chrétien sur les textes toujours discûtables d'un livre, sur la preuve importante, mais non pas capitale et unique, du miracle.

J'ai suivi sur cela la vieille doctrine de l'apologie des premiers siècles; et je crois avoir placé la question de la divinité du christianisme en dehors du terrain difficile et discutable où nos

1. *Et Deus erat cum illo* (Act. x, 38).

deux grands adversaires l'avaient habilement attirée.

C'est à la méthode même de l'Eglise, par la bouche de ses controversistes les plus accrédités, depuis Tertullien jusqu'à ce savant modeste que le catholicisme a perdu il y a peu d'années, l'abbé Baudry de Genève, que j'ai emprunté ma méthode; et j'ose espérer qu'après ce livre, elle sera adoptée comme principe sérieux et profitable de discussion dans les luttes ouvertes maintenant sur la divinité du christianisme, qui ne peuvent plus être arrêtées et qu'il serait d'une imprudence suprême d'arrêter, parceque notre silence serait l'aveu d'une défaite.

J'ajouterai maintenant ceci :

Ce livre est destiné aux hommes du monde qui cherchent le vrai sur cette grande question soulevée de nos jours devant les masses intelligentes : Jésus-Christ est-il Dieu ? Je suis convaincu qu'il y a beaucoup de malentendu entre les hommes du monde et nous, et que, pour défendre les droits de la raison, ils vont au delà, et se jettent dans des négations trop rigoureuses de l'idée de l'intervention divine au sein de l'humanité. Peu comprennent le vrai sens du dogme chrétien. Il se le font absurde, et dès lors

ils le rejettent. Ils seraient bien étonnés s'ils pouvaient, par une étude sérieuse, arriver à ceci : que l'Eglise, dans le dogme de l'union de la divinité avec l'humanité dans la personne de Jésus, a sauvegardé avec un soin extrême les droits de la raison.

J'espère jeter sur ce point quelque lumière.

D'un autre côté, chrétiens et non chrétiens, nous en sommes venus, dans ces derniers temps, à donner les livres évangéliques comme le fondement unique de notre foi. Le protestantisme, qui a pris la Bible pour règle absolue de croyance, a beaucoup contribué à accréditer cette erreur, que l'Evangile c'est tout le christianisme, et que la religion chancelle du moment que l'exégèse parvient à saper les Evangiles par la base.

Le jour où les hommes du monde qui forment les masses intelligentes verraient clairement que la notion de la divinité de Jésus-Christ, telle que l'Eglise l'a toujours comprise dans sa dogmatique, n'a rien de contraire à la raison ; le jour où ils cesseraient de croire que les critiques, qui atteignent les livres évangéliques, attaquent par là même la substance du christianisme, il y aurait un grand pas de fait.

C'est sur ce terrain que j'ai voulu appeler mes lecteurs. La critique de détail aboutit difficilement. Qui a le temps aujourd'hui de se jeter dans les interminables discussions de l'exégèse? Ce que tous peuvent faire, c'est de se donner personnellement des principes de solution qui amènent un homme sérieux au repos de l'esprit, et le persuadent qu'en adhérant aux grands enseignements de la religion chrétienne, il n'a en rien compromis ni dégradé sa raison.

J'ai eu le courage de dire que nous n'avancerions jamais dans la question religieuse, tant que nous y chercherions ces démonstrations scientifiques qui seules peuvent se trouver dans le domaine des mathématiques. J'ai distingué, avec les Pères de l'Eglise, la notion de *connaissance* de la notion de *foi*. Si nous transportons sur le terrain de la *foi* nos procédés rationnels, nous tombons dans d'effrayantes impossibilités. L'homme s'accoutumera à poursuivre l'enseignement religieux d'exigences en matière de preuves, auxquelles il ne pourrait être répondu que sur le terrain de nos *connaissances*.

Si mon livre obtenait quelque estime du monde intelligent, ce serait surtout pour le soin

que j'ai mis à ne pas confondre deux ordres de preuves que confondent sans cesse, avec un zèle plus ardent que judicieux, les apologistes, dans leurs livres, et les orateurs chrétiens, dans leurs sermons.

Les Pères étaient sur cela plus éclairés que nous. Ils avaient compris que les questions de foi ne s'établissent pas comme les questions de la science. Autrement la foi perd tout son mérite, et elle se change en une connaissance purement humaine.

C'est sur cette base que j'ai élevé mon système d'apologie chrétienne. On verra que je l'appuie sur les autorités les plus graves, celles des anciens Pères. Ce n'est pas une méthode brillante; mais elle est sage. Elle amène l'esprit, non à des démonstrations impossibles, mais à des sécurités raisonnables. Elle fait appuyer la foi sur des *motifs de crédibilité* suffisants aux esprits qui cherchent le vrai, et nullement sur des *preuves mathématiques* qui changeraient la nature de la foi.

De la sorte, j'ai fixé le procédé apologétique dans la sage donnée de l'orthodoxie. Je regrette seulement qu'ayant eu à établir mon point de vue dans des considérations préparatoires à la

Vie de Jésus, but principal de ce livre, j'aie été obligé de le présenter sans les développements qu'il comporte. Ce n'était pas quelques pages, c'était un livre qu'il fallait écrire. Il m'a fallu me renfermer avec regret dans les limites que je m'étais tracées.

Pour être entendu des hommes du monde, j'ai parlé leur langue, imitant en cela le grand apôtre qui annonçait le Dieu inconnu devant les esprits cultivés de la Grèce antique. J'ai cet avantage que je ne m'adresse pas à un siècle plongé dans une honteuse idolâtrie, mais imbibé d'idées chrétiennes, et plus chrétien qu'il ne le croit lui-même, et que ne le pensent ceux qui s'attristent de sa résistance à l'enseignement de l'Eglise.

Je dois dire en toute simplicité comment j'ai été amené à écrire une œuvre aussi importante qu'une Vie de Jésus. Quand parut le livre de M. Renan, je compris en quoi il allait exercer sur les masses une action très-puissante. Sous cette impression, je fis paraître avec ce titre : *Leçons à M. Renan*, deux brochures qui n'étaient pas des leçons à un écrivain, autrement que dans le sens de réponses que mon caractère, mon âge, des études religieuses plus

approfondies me donnaient le droit d'adresser à un homme dont je tenais à respecter profondément la personne.

Ces deux écrits tranchèrent, par leur modération et par leur méthode d'apologie, sur les réfutations nombreuses qui parurent alors du livre de M. Renan. Les deux éditions successives qui en furent faites furent enlevées en quelques jours. Elles me valurent des éloges de la part d'hommes haut placés dans l'Eglise, et dont le jugement pouvait le plus me flatter.

Au moment de partir, en octobre 1863, pour l'expédition scientifique de Palestine, à laquelle mon illustre et savant ami, M. de Saulcy, membre de l'Institut, me fit l'honneur de m'associer, un prélat éminent, homme de cœur et de belle intelligence, appelé récemment à l'un des premiers siéges de notre Eglise de France, voulut bien me dire : « Vous partez pour l'Orient; vous devriez écrire une vie de Jésus. » Cette parole fut pour moi comme un appel que je devais écouter, comme une mission qu'il me sembla recevoir d'en haut.

Telle est l'origine de ce livre. Je l'ai divisé de manière à laisser à une place particulière ce qui

pouvait tenir à la discussion. La première partie, sous le titre de *Considérations préparatoires,* renferme des prolégomènes utiles aux hommes du monde, peu au courant de la théologie dogmatique sur la divinité de Jésus-Christ.

Vient ensuite le livre proprement dit de la *Vie de Jésus*, que complètent le texte même des Evangiles, et des *Éclaircissements* dans lesquels j'ai cherché à condenser les résultats de mes études religieuses et de mes deux beaux voyages en Palestine.

J'ai cru devoir mettre en parallèle les textes des quatre Evangiles. Rien n'est fatigant, pour le plus grand nombre des lecteurs, comme d'aller chercher çà et là les passages qui se rapportent, afin de les confronter.

Dès les premiers siècles, on avait compris l'importance de la coordination des Evangiles. Tatien, selon Eusèbe, avait cherché à établir, entre les évangélistes, une certaine suite et une certaine, liaison et avait ainsi composé ce qu'il appelait l'Evangile selon les quatre [1]. Et saint Jérôme nous apprend que Théophile d'Antio-

1. Τὸ διὰ τεσσάρων εὐαγγέλιον (Euseb. Hist. eccles. lib. IV, 29.)

che réunit en un seul corps le texte des quatre évangélistes [1].

Ces essais ont été réitérés plusieurs fois et jusque de nos jours ; et souvent ils ont abouti à une œuvre monstrueuse, les auteurs, sous prétexte de piété, ayant voulu faire de beaucoup des actions et des paroles du Christ, racontées d'une manière différente par les évangélistes, autant d'actions et de discours distincts, ce qui est la plus extravagante des prétentions [2].

Ici, on le devine, il ne s'agit pas d'arranger les quatre Evangiles en un seul, ce qui est impossible, mais de présenter parallèlement les faits identiques, rapportés ou de la même manière ou différemment par chaque évangéliste. L'importance d'un tel travail se comprend : il facilite merveilleusement l'étude de la vie du Sauveur.

1. Hieron. Ep. 151.

2. « Quand on veut fondre les quatre évangélistes en un seul, vouloir garder dans cette œuvre factice des liaisons, c'est une œuvre chimérique, impossible, pleine de contrastes bizarres. C'est comme si de quatre figures parfaitement ressemblantes, mais dessinées dans des proportions différentes et sous des aspects divers, on voulait, en les combinant, ne faire qu'une seule tête : on ne ferait qu'un amas informe de nez, de bouches, d'yeux et d'oreilles. Et nous avons des harmonies exécutées sur ce plan-là! » (*De la croyance due à l'Évangile*, par Wallon, p. 422.)

Eusèbe parle d'un travail de ce genre fait par Ammonius d'Alexandrie qui avait pris pour type l'Evangile de Matthieu, auquel il avait annexé les passages correspondants des trois autres écrivains sacrés [1].

Lors même que l'étude des textes évangéliques n'aurait pas, par elle-même, un puissant attrait, comme une investigation pieuse des plus vieux titres de la grande famille chrétienne, elle en prendrait un tout spécial, dans cette seconde moitié du XIXe siècle où la question religieuse a été soulevée avec une si vive ardeur.

A l'indifférence reprochée à nos pères, succède en ce moment une fièvre de recherches évangéliques. Depuis trente ans bientôt, l'Allemagne donne l'exemple des luttes de l'exégèse; et voici que, chez nous, dans notre France si routinière, si peu soucieuse naguère de tout ce qui se rapporte à ces graves questions étrangères en apparence aux intérêts politiques dont notre époque se passionne, il se fait un mouvement profond. Après nos luttes sociales, s'entament les luttes religieuses. Rien ne nous dit que ce mouvement ne soit pas providentiel, et qu'après nos longues insouciances

1. *Euseb. Epist. ad Carpianum.*

religieuses, le travail, fait dans les âmes par des discussions quelquefois passionnées, ne prépare pas un siècle de foi.

Quelques savants seuls savent le nom des Paulus, des Schleiermacher, des Hilgenfeld, qui ont inauguré, en Allemagne, la science de l'exégèse biblique. Mais jusqu'à ces derniers temps, la brillante phalange de nos écrivains français s'était tenue à l'écart de ces recherches qui paraissaient d'abord se perdre dans la philosophie pure. Tout à coup le monde s'est ému. Des expéditions récentes en Phénicie et en Palestine avaient, en quelque sorte, réveillé chez nous le souvenir des contrées qui furent le berceau de la religion chrétienne. Le beau *Voyage aux terres bibliques* de M. de Saulcy, son livre plus capital encore des *Études sur l'art judaïque* n'avaient pas peu contribué à ce réveil, et, si je puis me nommer après mon maître, j'avais attiré l'attention du monde religieux sur les lieux saints où le Sauveur avait mis le pied [1], et j'avais préparé tous les matériaux d'un itinéraire de Jésus-Christ en terre sainte, que j'ai fondus dans ce nouveau livre. Le terrain était donc préparé. L'Allemagne avait commencé par l'exégèse,

1. *Voyage religieux en Orient*, 2 vol. in-8°, Dentu, Paris.

nous avions continué par les investigations non moins sérieuses de la topographie et de l'archéologie.

Après nous, un savant, un membre de l'Institut, chargé d'une mission scientifique en Orient, s'était spécialement appliqué aux recherches de l'antiquité phénicienne. C'était M. Renan. Attiré, comme tous les hommes qui pensent, par cette terre des merveilles, la Palestine, il était venu jeter son coup d'œil rapide sur les monuments de la Jérusalem hébraïque et chrétienne. Il n'avait pas toujours été heureux dans ses jugements archéologiques, et, pour ma part, j'ai dû relever ses incroyables assertions sur le saint sépulcre.

Mais le livre fameux qu'il publia ouvrit chez nous l'ère des discussions religieuses; et je ne sais pas si nous n'avons pas à nous louer plus qu'à nous plaindre d'une publication qui a involontairement rendu service à l'Eglise, en rappelant à tous les esprits le sujet grandiose auquel songeait si peu notre légèreté française.

Pour compléter l'histoire rapide du retour aux controverses sur le christianisme, je rappellerai une autre œuvre, selon moi, capitale.

M. Gustave d'Eichthal, au moment où l'épopée

de M. Renan inspirait les plus chauds enthousiasmes, écrivit un livre que j'ai jugé d'une toute autre valeur que celui de l'heureux voyageur en Phénicie. Ce travail, *Les Évangiles,* était dicté par une impartialité froide, par un amour sincère du vrai, mais il était écrit malheureusement avec une sévérité d'exégèse qui finit, contrairement aux intentions loyales de l'auteur, par n'être souvent qu'une injustice.

On verra, dans mes Evangiles parallèles, quelques-uns de ces jugements de critique trop sévère que j'ai relevés. Il m'eût fallu plus d'espace pour suivre toutes ces remarques, dues, je me plais à le reconnaître, à une étude consciencieuse.

Enfin nous est arrivé un nouveau travail du maître des négateurs, de M. Strauss lui-même. Cette *Nouvelle Vie de Jésus*, autrement capitale que sa première œuvre, reproduit toute l'argumentation analytique de l'ancienne *Vie de Jésus,* en même temps qu'elle formule cette fois des affirmations que l'implacable critique n'avait pas laissé soupçonner dans le travail de décomposition qu'il avait fait des écrits évangéliques.

J'ai dû attaquer bien des fois, soit de face, soit par mes propres affirmations, la trop rude exé-

gèse de M. Strauss. J'y reviens encore dans mon commentaire des Évangiles parallèles.

Je l'ai insinué déjà, M. Strauss est en réalité le redoutable ennemi du camp chrétien. Nul n'a sondé aussi profondément le côté qui lui a paru vulnérable de nos livres sacrés. Il serait puéril de nier sa force; il serait dangereux de dissimuler sa valeur d'argumentation. Nous ne persuaderions qu'à bien peu d'esprits sérieux que tout cela ne nous gêne guère; et une heure viendrait où l'on commencerait à croire que notre ton leste, devant cette formidable artillerie exégétique, n'était qu'une ruse pour ne pas trop épouvanter les nôtres et pour masquer une retraite malheureuse.

Je plaindrais l'Eglise de faire cette faute. Elle ne sera pas faite. Jésus aujourd'hui, comme à l'heure où Siméon le prit dans ses bras, est toujours « le signe auquel il sera contredit, » et si la contradiction n'est pas sérieuse, la lutte contre elle n'est pas sérieuse non plus; elle est sans gloire pour l'Eglise et pour l'apologie chrétienne. Ne rabaissons pas la grandeur de cette formidable lutte. Quand viendra l'heure des triomphes, qu'il ne soit pas dit que nous avons donné des hommes, tels que MM. Renan et

Strauss, pour des champions dignes de notre dédain. Et si, par impossible, nous venions à succomber, qu'il nous soit rendu cet hommage que nous savions devant quels redoutables adversaires nous avons lutté jusqu'à la dernière heure.

Je suis allé chercher les éléments de ce livre, en puiser les inspirations sur les lieux mêmes où s'est accompli le plus grand événement qui ait remué le monde. Plusieurs de ces pages ont été écrites en Palestine, sous la tente, dans la vallée du Jourdain, aux pieds de la montagne de la Quarantaine, aux bords de la mer de Tibériade, à quelques pas du rivage où se fit la pêche miraculeuse, sur les chemins où passa le divin voyageur, la nuit, au saint sépulcre, près de la roche fendue du Calvaire, et dans tous les lieux où il m'a été donné de retremper ma foi de chrétien par le contact du sol que Jésus avait foulé lui-même et qui fut sa patrie terrestre. J'eusse écrit ces pages, il y a dix ans, avec plus d'imagination, par là même avec plus de charme pour beaucoup de mes lecteurs. Mais ce que l'âge a glacé en moi sera remplacé, je l'espère, par ces intuitions nettes et sérieuses de l'esprit que le temps, l'étude, la réflexion ont mûri. D'ailleurs,

il s'agit ici de raison appliquée aux choses religieuses, et ce n'est pas un mal qu'elle ne parle que sous l'inspiration plus tardive, mais plus sûre, de la première vieillesse.

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE JÉSUS

VIE
DE JÉSUS

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS PRÉPARATOIRES

CHAPITRE PREMIER

RAISON DE CE LIVRE

La grande crise de l'idée chrétienne n'a pas été celle qu'elle a dû subir quand elle s'est présentée au monde antique, pour être acceptée par lui et devenir le dogme nouveau de l'humanité.

Rien du christianisme ne répugnait aux notions générales de la raison, telles qu'alors l'éducation les avait formulées dans l'esprit humain.

L'Orient, jusqu'à ses extrêmes limites, était fait à l'idée des incarnations; l'Occident, en pleine civilisation dans le monde grec et romain, était familiarisé avec l'idée de la divinisation des héros, des grands rois, des hommes de génie qui l'avaient aidé à sortir des conditions d'une barbarie grossière. Il avait fait des dieux du premier fondeur de métaux, de l'inventeur de la charrue, du cultivateur de l'olivier franc. Comment ne se serait-il pas incliné devant celui que prêchait saint Paul, apportant au monde, sans distinction de races, de civilisations, cette grande parole qui créa l'humanité nouvelle : « Vous êtes frères! »

Un des premiers apologistes du christianisme connaissait si bien l'état peu avancé de l'esprit humain à son époque, qu'il ne craignait pas de donner ce singulier argument dans son livre: qu'il ne devait pas répugner aux païens d'adorer Jésus-Christ, puisqu'ils avaient adoré comme dieux, des hommes tels que Jupiter.

Il est vrai que par contre, d'immenses passions étaient à vaincre dans le cœur humain; il y avait un long orgueil à abaisser devant la douce et humble doctrine du Révélateur; mais c'était le cœur qu'il fallait subjuguer par la prédication évangélique; ce n'était pas la raison qu'il fallait

terrasser. Les penseurs, les philosophes du paganisme vaincu, comme Julien, Celse, Porphyre, à en juger par les fragments qui nous sont parvenus de leurs livres, sont d'une facilité extrême à accepter tout le merveilleux de la doctrine religieuse. Ils croient aux miracles d'Apollonius; et l'on sourit quand ils veulent s'expliquer les miracles du Christ, par la vertu du nom incommunicable de Dieu dont il avait le secret. C'était de l'incrédulité à l'état d'enfance.

Les croyants sincères de nos jours sont douloureusement affectés de la persistance des négations de la raison humaine devant le dogme chrétien. Il faut leur expliquer, comme il faut en rendre compte au monde incroyant lui-même, l'état pénible de doute où se trouve arrêté le monde moderne devant le christianisme, dont il admire la grandeur, dont il reconnaît les bienfaits, mais dont il repousse, par une déplorable répugnance, la notion première et génératrice.

Cette crise se lie fatalement au développement de la raison humaine par le christianisme. Le résultat inévitable de l'enseignement donné à l'esprit humain par l'enseignement évangélique, devait être un perfectionnement progressif de la raison. Il est étonnant que ce fait d'une immense

valeur ait échappé aux croyants et aux négateurs du dogme chrétien. Ceux-ci n'ont pas vu qu'ils devaient au christianisme lui-même l'arme, en apparence terrible, avec laquelle ils l'attaquent: les autres n'ont pas compris qu'une heure arriverait logiquement où la raison, cultivée avec tant de soins, depuis dix-huit siècles, au sein de la société chrétienne, et cela à l'insu même de ceux qui propagent la foi par l'enseignement de la parole et du livre, se porterait avec une ardeur passionnée vers l'examen du dogme sans lequel l'émancipation de l'esprit humain ne se serait jamais accomplie.

Ce qui est, au premier aspect, pour les uns un scandale effrayant, pour d'autres une œuvre de Satan et d'Antechrist, la dernière des douleurs au fond des consciences croyantes, n'est en réalité qu'une épreuve inhérente à la nature même du seul dogme éducateur qui ait paru dans le monde. S'il porte la vérité dans ses flancs, s'il vient de Dieu, et doit, en se propageant, améliorer par un progrès sans fin la condition de l'homme ici-bas, toutes grandes espérances dont se réjouit le cœur de celui qui écrit ces lignes, nul doute qu'il ne triomphe du scepticisme qui s'attache à lui pour le ronger et le détruire. S'il n'était qu'une

brillante erreur, un fait purement humain auquel succéderaient d'autres périodes éducatrices des races humaines, cette crise serait encore un bienfait, car nulle erreur ne peut faire de bien. L'humanité n'a cru au Verbe révélateur que parce qu'elle voyait en lui, dans tout l'éclat de leur gloire, la grâce et la vérité [1].

Si l'Évangile avait été une œuvre de superstition et de ténèbres, il eût logiquement amené l'abaissement de la raison. Pour lors, il eût prohibé la parole qui est toujours une lumière, il eût brûlé les livres qui sont un arsenal de raison au service du vrai. Du jour qu'il donne pour force de propagation à ceux qui l'annoncent, le ministère de la parole, du jour qu'il produit d'immenses bibliothèques, depuis les lettres des apôtres jusqu'aux verbeuses élucubrations de la scolastique, il fait appel à la lumière, il se croit fort d'elle et par elle; il met le chandelier sur le boisseau. Il proclame Dieu esprit, Satan ténèbres, et l'envoyé de Dieu le révélateur des nations [2]. La religion de la lumière ne pourra donc pas être tuée par la lumière.

1. *Et vidimus gloriam ejus... plenum gratiæ et veritatis* (Jean, I, 14.)

2. *Quia viderunt oculi mei salutare tuum... lumen ad revelationem gentium* (Luc, II, 29, 32.)

L'heure devait venir où Jésus comparaîtrait devant la raison humaine. Heureux les douteurs qui ne feront subir au divin accusé qu'un interrogatoire où domineront le respect et un désir ardent du vrai! Malheur aux esprits d'orgueil qui n'accepteront pas que Dieu ait ses desseins impénétrables, et n'ait pas calculé, comme nous l'eussions fait nous-mêmes, les procédés de régénération de notre nature!

Il suit de ce que nous venons de dire que, si la crise religieuse subie par l'humanité est un fait logique, inhérent au grand mouvement des choses humaines, provoqué par l'immense élan qu'elles ont reçu du christianisme lui-même, par conséquent un fait providentiel, il serait puéril de ne pas l'accepter, pour l'Église, avec les luttes douloureuses qu'il entraîne. Pendant la période éducatrice qui a préparé l'âge de raison, la voie traditionnelle seule a dû suffire. L'humanité n'en connaissait pas d'autre et ne demandait rien de plus. Il fallait lui parler son langage, se servir des faits comme elle aimait à voir tous les faits, les traduire à l'esprit, avec le cortége sans lequel elle n'eût rien accepté, même le vrai. Voilà comment l'Évangile, le livre qui a consacré la mémoire des actions et des paroles de Jésus, a été

surtout un recueil de discours, et comment ces *Logia*, ces dires du Maître ont été voilés le plus souvent sous la forme de la parabole, poésie ingénieuse qui allait à l'esprit des hommes de l'Orient [1].

La raison, chez les nations occidentales, plus mûrie, plus abstraite, plus familiarisée avec les procédés mathématiques, a dû arriver peu à peu au moment où ces formes poétiques qu'elle aime au point de vue de l'art, comme on recherche les suaves enluminures du Fra Angelico dans la chronologie des grandes œuvres des peintres, ne pouvaient plus satisfaire son besoin de notions précises, d'idées non voilées par des images, disons le mot, de raison pure, destinée à sa-

1. Je ne sais qui a osé affirmer que l'usage des paraboles était venu au Christ d'un prétendu voyage aux Indes. Saint Jérôme, qui a si longtemps vécu en Palestine, est formel pour attester l'usage de la parabole chez les Syriens, particulièrement chez les habitants de la Palestine. « *Familiare est Syris et maxime Palestrinis ad omnem sermonem suum parabolas jungere.* » (Hieron., *comm. in cap* 18 Matth.) Il y en a, du reste, des exemples dans les livres de la Bible. M. Renan a eu le tort de prétendre que Jésus a créé le genre délicieux de la parabole (*Vie de Jésus* de M. Renan, p. 167). Si le fait rapporté par saint Jérôme, à la fin du IVe siècle, est vrai, et je ne vois guère par quelle autorité il pourrait être contesté, Jésus n'a fait que se conformer aux habitudes de ses contemporains Inventer ce genre n'eût pas été difficile à Jésus. Seulement il eût risqué de n'intéresser personne et de n'être pas même compris. Singulière méthode de prédication !

tisfaire pleinement sa faim positiviste du vrai.

Il lui faut donc maintenant, et c'est là ce qui provoque la crise, sur la religion comme sur tous les phénomènes du monde physique et moral, des données aux contours moins vagues, des raisons de croyance, à défaut de démonstrations mathématiques qu'elle n'est pas en droit d'exiger, qui lui fassent saisir les phénomènes complexes de l'ordre religieux et moral, comme elle aime à se rendre compte, sans en saisir pourtant la première raison d'être, des faits merveilleux de l'ordre naturel et physique.

C'est donc toute une transformation de l'apologie au service de la foi, qui doit inaugurer cet ordre nouveau, de même qu'il a fallu, dans la science, renoncer aux méthodes des empiristes, pour leur substituer celle de l'expérimentation, dans l'étude rationnelle des lois de la nature. Le besoin de la raison perfectionnée demande impérieusement cela. Ce n'est point la faute d'un siècle, ce n'est point une exigence déraisonnable de certains hommes, c'est la loi du développement de l'esprit humain. On ne s'insurge pas contre de telles lois. La raison aujourd'hui, dans l'homme cultivé, n'est autre chose qu'un instrument de précision, dont dix-huit siècles d'éducation, par

l'idée chrétienne, lui ont appris à se servir. On lui a enseigné tant de grandes choses sur Dieu, l'être infini, sur sa toute-puissance, sur son immensité, sur sa force créatrice; la lunette avec laquelle nous l'avons accoutumé à voir le monde infiniment grand et le monde infiniment petit, lui a montré tant de merveilles, lui a donné une notion si haute de Dieu et de ses œuvres, autant dans l'ordre immatériel que dans l'ordre physique, qu'il juge tout maintenant avec une règle d'une justesse inflexible; il devient légitimement exigeant, il veut en tout la rigueur du vrai.

Il s'est composé des mathématiques religieuses, en dehors de l'enseignement officiel, qui paraissent contradictoires avec la lettre du dogme, et qui lui semblent pourtant une déduction même de ce dogme. Ce qu'il croit de la puissance, de la bonté, de la sagesse de Dieu, notions profondément, exclusivement évangéliques, il en fait des applications formidables; et ce génie moderne se montre d'une hardiesse à effrayer, dans l'Église, les esprits les plus portés à concilier les rigueurs du dogme avec les impétueuses aspirations de la raison.

Il y a là évidemment des contradictions qui nous attristent, un conflit amer, un douloureux

problème dont la solution ne se montre à beaucoup d'esprits graves qu'avec la double alternative ou de la foi écrasée comme une honteuse superstition et reléguée au rang des fables, ou de la raison vaincue, enchaînée à jamais comme une esclave et condamnée à vivre de l'absurde. Ni l'un ni l'autre de ces extrêmes. L'humanité ne va pas ainsi. Ces contradictions disparaîtront. La lumière ne se fera pas en vain. Le procédé scientifique appliqué aux choses de l'âme amènera infailliblement une large conciliation. Quels seront les sacrifices que se feront mutuellement ces deux sœurs qui semblent devoir, longtemps encore, lutter entre elles dans un antagonisme implacable? Moins grands peut-être qu'on ne peut le croire.

Ce qui est certain, c'est que cette œuvre immense de conciliation sera providentielle, comme la lutte même à laquelle nous assistons. La science religieuse quittera beaucoup de son enveloppe mystique; elle se formulera plus largement. Elle sera profondément rationnelle, afin de rendre la foi plus acceptable; elle restera profondément chrétienne, car il n'y a plus pour l'avenir de vérité religieuse en dehors de l'Évangile.

De son côté, la libre pensée deviendra moins exigeante. Convaincue enfin de certaines impuis-

sances qu'elle n'avait point prévues, elle s'accoutumera à l'idée d'une intervention divine et providentielle dans la direction du monde des âmes, idée devant laquelle elle recule encore.

Voilà ce qu'il est permis d'entrevoir aux esprits, à la fois croyants et amis de la raison, qui souffrent des cruels dissentiments dont notre génération est travaillée. Ils aiment à se poser, comme les Sabines, entre leurs pères et leurs époux, afin de préparer l'heure bénie de la réconciliation. Cette espérance ne fût-elle qu'un rêve, c'est un rêve qui les console, en leur montrant moins de tristesses pour l'humanité dans les longues voies de son avenir.

Nous devions avoir une idée mère en commençant cette œuvre de la vie de Jésus. Nous venons de l'exposer sommairement, car elle seule demanderait un livre. Nous la croyons vraie et féconde. Il y a des luttes fratricides dans le monde des intelligences, comme dans l'ordre social. Ces luttes sont toujours un immense danger; et ceux-là méritent bien de l'humanité croyante, qui préparent les hommes à se donner le saint baiser. J'ai beaucoup étudié le génie, les tendances, les besoins de mon siècle. Ma pensée a été, dans ce livre, de bien montrer les origines du christia-

nisme, telles que les esprits sérieux doivent chercher à les comprendre, en les acceptant comme une œuvre divine et providentielle, au sein de l'humanité.

CHAPITRE II

DE LA VALEUR DES DÉMONSTRATIONS CONTRE LE DOGME CHRÉTIEN

J'ai à aborder maintenant une question, de sa nature fort délicate, sur laquelle cependant je désire m'expliquer en toute franchise. Je me demande ce que font les libres penseurs, lorsqu'ils écrivent contre la divinité du Christ. Les libres penseurs, et pour ne nommer que les plus récents dans la lutte, MM. Strauss et Renan, ont-ils eu la pensée de donner une preuve irréfutable, ce qu'on appelle une démonstration mathématique, de la non-divinité du Christ? Pas le moins du monde. Ils ont dit, ils ont affirmé que Jésus était un pur homme. Ils n'ont pas dissimulé qu'ils ne

croyaient pas à une union de Dieu avec l'homme dans la personne du Christ. Rien de plus. Une démonstration, telle qu'elle puisse même se donner dans l'ordre des choses métaphysiques, comme lorsqu'on conclut, en théodicée, de l'organisation des êtres et de l'ordre de la création à l'existence d'une intelligence infinie appelée Dieu, cette démonstration, les négateurs du dogme chrétien n'ont pas eu l'orgueil de la donner; et le monde moderne, si peu porté, nous devons l'avouer, à s'incliner devant notre théologie, eût accueilli, par un immense éclat de rire, la singulière prétention de lui apporter, sur cette énigme effrayante posée devant la raison depuis dix-huit siècles, une lumière jusqu'à ce jour inaperçue des plus grands génies.

Ce sont donc de simples, de purs négateurs : Nous ne croyons pas, disent-ils, au surnaturel, (ce qui est déjà une absurdité, car votre âme est parfaitement du monde surnaturel, et si vous croyez qu'elle se détache de vos restes, à la mort, vous n'avez pas de plus forte profession de foi à l'existence du surnaturel. Qu'importe?) nous ne croyons pas au surnaturel. Or, pour croire à l'union de Dieu avec l'homme dans la personne du Christ, il faudrait croire au surnaturel. *Ergo :*

L'argument est bon. Seulement il prouve une

seule chose, pour laquelle il ne fallait pas se donner la peine d'argumenter : que nos historiens de Jésus ne croient pas au surnaturel ; rien de plus. Et comme l'humanité attend autre chose que des affirmations de nos académiciens et de nos publicistes, quelle que soit leur valeur comme écrivains et comme penseurs, cette pauvre humanité, après le grand syllogisme que nous venons d'entendre, est encore là, demandant aux uns et aux autres son *fiat lux*. Et ces hommes d'esprit vont, lui disant : — Mais c'est bien clair! Nous ne croyons pas au surnaturel.

Et après? Hélas! on attendra des siècles encore. Qu'y a-t-il eu de démontré?

Je le répéterai ici aux hommes de mon temps, que je crois de sérieux chercheurs et que je ne puis me résoudre à comparer aux sophistes futiles de l'ancien monde : sur cette grande et terrible question religieuse, ils ne l'ont pas, l'affirmation nette et irréfutable; ils ne sont que des douteurs. S'ils étaient de misérables sophistes, ils ne se condamneraient pas aux âpres douleurs du doute. Ils se donneraient tant de joie à l'escrime amusante de ces vaines théories dont se passionne le vulgaire à certaines époques. Mais non! Le siècle est grave, très-grave. Il a faim et

soif du vrai. Il le demande comme le cerf altéré demande les fontaines, comme la plante qui se meurt attend la pluie. C'est là son caractère, son beau caractère. Il est comme le monde avant le Christ. Il a besoin qu'on l'arrache bientôt aux horreurs de ses longs doutes; et, quand on prête l'oreille à ce vague mais éternel murmure qui va bruissant au milieu des masses intelligentes, on entend d'elles cette forte aspiration : *Exurgat Deus!*

Les écrivains de la libre pensée ne sont pas autre chose que des notes plus bruyantes de ce concert douloureux, dont mon oreille a recueilli les gémissements depuis plus d'un demi-siècle. Quand ils parlent, quand s'annonce un de leurs livres : — Voyons, s'écrie-t-on de toutes parts, si le problème était bien résolu, là, cette fois! Une vie de Jésus! Ah! très-bien, achetons cela, achetons! — Et, dans le peuple qui pense, on distrait quelques centimes nécessaires à l'aliment du jour, on impose le jeûne au corps pour donner à l'âme ce pain du surnaturel, ce pain de l'esprit : on court au cabinet littéraire : — *La vie de Jésus?* Voilà dix centimes. — Et l'on se réfugie dans le sanctuaire du cœur pour y savourer la parole nouvelle qui apaisera la faim du vrai.

Oui, c'est là le signe du temps. Cet immense scandale de cent mille volumes de la *Vie de Jésus* par M. Renan, volant aux extrémités de ce globe, partout où se trouve un homme qui pense, a pour moi la signification du premier éclair qui, par une belle nuit, me présage la tempête. On le salue avec bonheur, cet éclair; on étouffait. Les peureux vont se voiler le visage, ils trembleront aux éclats du tonnerre; mais l'orage passera. et l'atmosphère sera inondée le lendemain d'un air pur.

Vous qui ne compreniez pas votre époque, qui vous obstiniez à la déclarer frivole, amie de romans et de pièces de théâtre, voyez-vous maintenant votre erreur? Hélas! elle va partout. Depuis trente ans surtout, elle sait mieux lire, grâce aux journaux qui lui sont devenus familiers et où elle s'éduque à petit bruit. Elle puise là un immense besoin de savoir. Il vient une heure où les grands problèmes se posent devant elle. Quand l'humanité était enfant, on la berçait de contes faits pour les enfants, on l'effrayait pour la rendre sage; on la menaçait de la verge, et cette humanité enfant, qui avait grand'peur de la verge, comprimait comme elle pouvait ses fougues juvéniles. Depuis. elle a grandi. fièrement grandi. Nous la voyons.

belle adolescente, mais inquiète, curieuse, ayant peur d'être toujours trompée, ne voulant plus qu'on lui conte Peau-d'âne, ou qu'on lui dise : Voilà Croquemitaine. Elle n'est pas sceptique; mille fois non! Ce qui vieillit est sceptique ; le scepticisme est un doute raisonné. Notre humanité contemporaine est encore trop jeune pour cela. Elle est au contraire pleine d'immenses désirs, et se livre aux aspirations les plus ardentes. Elle croit à l'avenir, aux conquêtes de la civilisation; elle a foi au progrès, aux joies de la liberté, à la grande fraternité des peuples. Elle est toute radieuse de son espérance de voir le monde moins violent, moins guerroyeur, moins sanguinaire. Elle sent que l'heure approche où l'on devra fermer les portes du temple de Janus.

Pourquoi irait-elle maintenant se jeter dans l'incroyance absolue? Qu'elle doute, qu'elle doute beaucoup, cela se conçoit, cela tient aux tristes révélations qui ont éclairé son émancipation intellectuelle. Elle a de bonnes raisons pour se défier du *magister dixit*. Elle a été trompée en tant de choses, on lui avait fabriqué des sciences si singulières, qu'il faut peu s'étonner qu'elle redoute qu'on la trompe encore en matière de croyances. Toute absorbée dans son œuvre expé-

rimentale, elle ne veut pas séparer la foi elle-même dans sa recherche du vrai. Dieu ne la blâmera pas, car elle est sincère, et Dieu se révèle à ceux qui sont droits de cœur.

Je viens de raconter comment le monde contemporain est arrivé à sa crise religieuse, comment il se tient en défiance vis-à-vis de l'enseignement dogmatique, comment il court à toute parole, à tout livre où il espérera trouver la solution du problème dont il se tourmente. C'est un fureteur acharné. Cette solution, il cherche à en deviner les éléments jusque dans les pages des œuvres les plus futiles. Tout lui est théologie. Il la fait à sa façon, il est vrai, très-peu à la façon de l'école. Il est grandement en défiance des arguties. Pas de documents qu'il ne veuille connaître, pas de chroniques où il n'aille butiner, pour voir si les archives des âges écoulés auront quelques lumières sur les croyances traditionnelles; pas de philosophe auquel il ne demande ses convictions; pas d'écrivain auquel il ne pose son éternelle question : Où est le vrai ?

Mais le problème est tout entier debout devant le siècle. Ni M. Strauss, ni M. Renan, les deux négateurs les plus connus des masses, n'ont fait autre chose que donner un poids de plus à la ba-

lance qui s'inclinait déjà vers le doute. Après eux, il reste à chercher encore. Après eux, notre paisible et loyale affirmation a le droit de se produire.

Mais franchement, hommes de ce siècle, pourquoi seriez-vous plus difficiles pour nos preuves, que vous ne l'êtes pour celle des négateurs du dogme chrétien? Ils ne peuvent vous dire raisonnablement qu'une chose : — Voilà pourquoi nous doutons! — Avez-vous le droit d'exiger davantage de nous que cette parole : — Voilà pourquoi nous pensons que vous devez croire? — Nous ne pouvons vous dire raisonnablement autre chose. L'Église ne vous a jamais parlé autrement. Elle a appelé très-simplement « motifs de crédibilité » les raisons qu'elle vous propose. Elle ne s'est jamais aventurée à faire sonner de la trompette devant elle et à vous dire : — Venez, nous allons vous démontrer scientifiquement la vérité de la divinité du Christ. — Ceux qui se sont permis ces intempérances d'apologie ont été cruellement déçus. Et il y a dans l'Église trop de sagesse pour qu'elle ait fait autre chose que de gémir sur ces prétentions exorbitantes d'un zèle, peut-être louable, mais certainement mal éclairé.

Du reste, nous pouvons jeter quelque clarté sur

ce point, en recherchant quelle a été la méthode la plus généralement adoptée par l'Église, dans ses luttes contre les négateurs de son dogme.

CHAPITRE III

BASE DES DÉMONSTRATIONS DOGMATIQUES DANS L'ÉGLISE

Les Pères de l'Église, que l'on peut croire en matière de cette importance, ont immensément écrit sur la question dogmatique; et tous ont été unanimes pour proclamer que la foi ne s'établit pas, c'est-à-dire ne se prouve pas, à la manière des vérités de la science. Ils ont grand soin de distinguer la foi et la connaissance.

Saint Grégoire pape, après avoir cité le passage si connu de saint Paul : « *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium,* »[1] qui définit clairement la foi, et met l'objet

1. *Epist. ad Hebr.*, II, 1.

de la foi, sa substance, dans le monde invisible, dans le monde que l'on espère, dit ceci : « Il suit parfaitement de là que la foi est l'argument, (le court énoncé) des choses qui ne peuvent pas être vues, car les choses qui apparaissent ne sont pas matière de foi, mais de connaissance [1]. »

Faisant une belle application de ce principe à l'apôtre saint Thomas, il continue :

« La divinité n'a pas pu être vue par un homme mortel. Thomas a donc vu l'homme et confessé le Dieu en disant : mon Seigneur et mon Dieu! [2] »

La pensée de saint Grégoire est donc ici très-claire, et c'est celle de tous les commentateurs. Elle ressort de la parole de l'apôtre Thomas qui appelle Jésus, par acte de foi, son Seigneur et son Dieu! *Deum confessus est,* parce que, dit saint Grégoire, il ne voit pas le Dieu, mais qui ne fait pas acte de foi en reconnaissant Jésus, *hominem ergo vidit,* parce que ses yeux voient l'homme ; et ce que l'œil voit produit une connaissance.

Rien donc de mieux établi que cette doctrine

1. *Profectò liquet quia fides illorum rerum argumentum est quæ apparere non possunt. Quæ enim apparent jàm fidem non habent sed agnitionem. (Greg. pap. Homil.* XXVI, *in Evang.)*

2. *A mortali quippe homine divinitas videri non potuit. Hominem ergò vidit et Deum confessus est, dicens : Dominus meus et Deus meus. (Ibid.)*

et rien de plus rationnel. Je puis dire : Je crois en Dieu, que je ne vois pas. Mais il ne m'arrive pas de dire : Je crois à cet arbre que je vois, à cette pierre que je touche. Je sais cela de l'évidence même de la connaissance, je saisis ces objets ; et toutes les choses démontrées, je les sais. Je sais que le soleil m'éclaire ; je ne crois pas au soleil. L'expression seule serait grotesque : je le connais, je le sens, il m'éclaire, il me brûle. Tout cela est du domaine de la connaissance. Il n'en est pas de même du domaine de la foi. La foi est l'adhésion à ce qui ne se voit pas. *Fides est... argumentum non apparentium.* Comment soumettre au procédé de la démonstration ce qui n'est pas de l'ordre mathématique ou tangible ?

Les Pères ont donc été sages en distinguant avec soin ce qui est objet de la connaissance et ce qui est objet de la foi.

Le libre penseur me démontrera que d'un point à un autre le plus court chemin est la ligne droite, parce que c'est une vérité de l'ordre mathématique, saisie par la connaissance et mise, pour toute intelligence, en dehors de contestation, parce qu'il est impossible qu'une courbe soit plus courte qu'une droite partant des mêmes points. Il ne me démontrera pas avec une égale évidence

que Dieu ne s'est pas uni à l'homme dans la personne du Christ, parce qu'il n'y a pas impossibilité mathématique à cette union, tant qu'elle ne suppose pas une confusion, et que des millions d'hommes la croient possible, pendant que, depuis que l'humanité existe, nul n'a cru la ligne courbe plus courte que la ligne droite partant des mêmes points.

Si le dogme chrétien enseignait que l'humanité dans le Christ a été changée en divinité, le libre penseur me démontrerait l'absurdité de ce dogme, parce qu'il répugne que la partie devienne le tout, que le fini soit l'infini.

Posons donc bien clairement les questions, ne trompons pas les hommes. C'est le grand crime. Nous expions si chèrement aujourd'hui des erreurs, en apparence insignifiantes, que nous avons permises, pendant des siècles, à la crédulité des masses.

Voici ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas.

La libre pensée ne démontre rien mathématiquement contre notre grand dogme. Elle donne bonnes ou mauvaises des raisons pour douter et voilà tout.

La théologie ne démontre rien mathématique-

ment. Elle donne pour croire des raisons qu'elle croit bonnes. Elle contredirait la notion qu'elle a de la foi, si elle prétendait donner de la foi une démonstration.

Beati qui non viderunt
Et firmiter crediderunt.

L'Église ne peut pas se contredire, faire aux yeux de Dieu un mérite de la foi, et rendre cette foi d'une telle clarté qu'elle ne soit plus foi, mais connaissance. Nous restons donc très-logiquement dans l'enseignement de l'Église en n'émettant pas, dans l'apologétique chrétienne, la prétention de démontrer; ce qui est œuvre de raison et non de foi.

Seulement ce que nous avançons, c'est que notre soumission à l'enseignement de la foi est raisonnable. C'est le *rationabile obsequium* de saint Paul. L'apôtre veut que cette obéissance soit conforme à la raison.

Il est très-facile de voir sur quel terrain solide nous nous trouvons placés. Nous ne disons pas : — Voilà ce que nous allons démontrer. — Hélas! que démontre-t-on? Mais bien : Voilà les raisons par lesquelles nous pensons que vous devez croire.

Ceci bien compris, et je ne voudrais pas qu'on

vît dans ce qu'on vient de lire, une fin de non-recevoir, la tâche de l'apologie est simplifiée. C'est de s'adresser à la loyauté des consciences, à la bonne foi des âmes, c'est de ne plus poser ce grand Révélateur, ce Christ d'une majesté incommensurable, comme la plus petite des choses humaines, comme une personnalité vulgaire de l'histoire, dont on jugera la place, au sein de l'humanité, sur le plus ou moins de clarté de quelques textes.

Oh! que l'Église a été guidée par un sage instinct, lors même qu'on lui dénierait l'incessante inspiration de celui qui a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, en ne se donnant pas pour base les paroles d'un livre toujours discutables devant la critique humaine!

J'aurai bientôt à expliquer comment nous ne nous plaçons pas sur le terrain où veulent nous retenir les hommes de la libre pensée. Ils cherchent à nous renfermer dans un livre pour avoir le droit de nous dire : — Voilà d'innombrables difficultés, des livres suspects dans leur origine, chargés d'additions de toutes sortes, de gloses marginales souvent contradictoires; que voulez-vous que nous pensions d'une religion qui repose sur un tel livre?

Nous ne voulons pas nous jeter, avec eux, dans

ce champ clos où étoufferait la discussion religieuse. Nous voulons plus d'espace. Nous laissons à l'exégèse ses travaux : nous allons provoquer la conscience humaine. Là où il faut des érudits, et encore des plus exercés et des plus habiles, ce qui est assez rare, nous nous contentons d'esprits droits, cherchant le vrai, et pouvant le saisir dans ces caractères généraux de crédibilité qui suffisent à tous les hommes pour se faire une conviction honorable et consciencieuse.

Seulement, lorsque nous suivons notre marche simple et rationnelle d'exposition, qu'ils ne viennent pas nous dire : — Ce ne sont pas des démonstrations que tout cela ! — Nous répondrions alors : — Mais, mon Dieu ! quelles démonstrations nous avez-vous données vous-mêmes ?

Nous faisons appel, entre vous et nous, à la bonne foi humaine.

Qu'elle juge !

Nous ne la trompons pas. Nous ne lui faisons pas la promesse fallacieuse de démonstrations qui ne sont pas du domaine des vérités religieuses. Avez-vous conscience d'avoir mieux prouvé que nous ?

Soyez assez courageux pour le dire.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE DOIT-ELLE S'EFFRAYER OUTRE MESURE DE LA CRITIQUE ÉVANGÉLIQUE

Par là même que les Évangiles sont des récits historiques, ils ont dû tomber sous le domaine de la critique, c'est-à-dire être comparés avec tous les documents contemporains et postérieurs; et, comme ils étaient au nombre de quatre racontant les mêmes événements, ils ont dû être comparés entre eux.

Avant nos temps modernes, la critique historique était peu sévère. Dès qu'elle voyait dans un livre les caractères généraux de sincérité, de bonne foi, qui établissent la véracité de l'écrivain et une connaissance suffisante des faits, pour ne pas suspecter l'œuvre d'être inventée à plaisir, elle se montrait peu difficile pour le reste.

De nos jours, ces conditions sont changées. Nous nous sommes fait des notions différentes de la cer-

titude historique et des conditions qui l'établissent. Nous avons relégué, parmi les faits douteux, tout ce qui n'avait pas des caractères complets de témoignage d'une irrécusable fidélité.

Ce qui a rendu l'esprit moderne si difficile, pour ne pas dire si peu traitable, en matière de certitude historique, ce sont les contradictions presque perpétuelles des historiens contemporains sur des faits récents, dont les témoins pourraient être interrogés encore. Devant la difficulté d'arriver au vrai sur de simples faits matériels, quand il paraissait que l'on pouvait avoir encore tous les moyens de contrôle, on est venu à cette déduction, en apparence raisonnable, qu'il était bien plus difficile d'atteindre cette vérité avec une certitude absolue, quand il s'agit d'événements qui datent de plusieurs siècles, lorsque les témoins de ce temps-là n'avaient, pour se mettre en garde contre l'erreur, aucun des moyens de contrôle qui sont entre nos mains.

Si ces doutes graves préoccupent les esprits, quand il s'agit de faits simplement matériels qui se constatent par les yeux, combien, à plus forte raison, les dominent-ils quand il s'agit de paroles plus difficiles à saisir, que la mémoire retient mal et qu'elle rend, souvent quel-

ques heures après, avec une complète infidélité.

Nous sommes allés si loin dans notre scepticisme historique, que nous ne donnons pas une confiance absolue aux transcriptions sténographiques, car souvent les assemblées parlementaires ont offert ce curieux spectacle de discours rendus par la sténographie avec des variantes contradictoires.

La science critique est donc arrivée à dire, non pas qu'il n'y ait pas de certitude historique, mais qu'il y a un très-grand nombre de conditions pour que cette certitude existe, qu'elle soit absolue, irréfragable.

Avec de tels principes, et ils sont aujourd'hui universellement admis, les livres sacrés, comme toutes les autres histoires des temps antiques, ont dû subir l'étude rigoureuse de la critique moderne.

Non-seulement ils ont été comparés avec tous les documents d'histoire contemporaine que l'on possède des deux premiers siècles de l'ère chrétienne, mais on les a comparés les uns aux autres, et on est arrivé aux résultats les plus curieux sur leur ordre relatif d'ancienneté, sur la marche suivie dans la composition par chacun d'eux, sur les emprunts que le second Évangile a fait au premier, et le troisième aux deux autres, sur les sup-

pressions de faits, sur les additions de faits nouveaux, sur les manières différentes de présenter ces faits, sur l'ordre dans lequel ils ont été racontés par celui que l'on juge l'Évangile le plus ancien, sur les changements apportés dans cet ordre par le second, le troisième et le quatrième Évangile.

On ne s'est pas contenté de cette dissection, en quelque sorte matérielle, des livres évangéliques, on a étudié l'esprit de chacune de ces compositions, c'est-à-dire l'idée dominante à laquelle chaque évangéliste a obéi en écrivant, le point de vue où il s'est placé, l'influence qu'il a voulu exercer. Quoique ces recherches soient plus subtiles, par conséquent plus hypothétiques que les autres, elles ont amené des considérations pleines d'intérêt, qui ont fait en quelque sorte l'histoire intime de chacun de ces écrivains, dont le nom seul nous était connu avec quelques maigres détails biographiques.

Il devait donc naturellement se former une science de l'étude des textes évangéliques. Et il faut s'en féliciter, dans l'intérêt du bien qui peut en revenir à l'Église.

Ce serait un très-long travail, qui n'entre pas dans le cadre de ce livre, que de reprendre une à une toutes ces critiques de détail, qui ont suivi

les livres saints dans chacune de leurs parties. L'exégèse a commencé par grouper d'un côté les faits d'histoire pure, de l'autre l'histoire merveilleuse. Elle a éliminé ce qui tenait au génie hébraïque, aux idées et aux traditions orientales, aux croyances vulgaires, inhérentes à la longue vie de tous ces peuples, pour faire rentrer l'histoire dans la donnée sévère des événements naturels qui la constituent.

Complétement libre dans ses allures, n'ayant pas à compter avec les prescriptions de l'orthodoxie, elle a discuté sévèrement les passages prophétiques de l'ancienne loi rapportés par les évangélistes.

Rien ne l'a arrêtée, et les deux volumes très-compactes de M. Strauss où pas un passage des évangélistes n'est épargné, le travail plus respectueux de M. d'Eichthal resteront comme des monuments de cette analyse patiente et infatigable qui soumet un livre aux rigueurs de l'examen de la raison.

Maintenant arrive cette question qui a certes une curieuse portée :

L'Église doit-elle s'effrayer outre mesure de la critique, souvent extrême dans ses dédutions?

Et d'abord, qu'elle le veuille ou non, le travail commencé, il y aura bientôt un siècle, ne s'arrêtera pas autour d'elle et jusque dans son sein. La critique, c'est la recherche du vrai; et je perdrais mon temps à démontrer que cette recherche du vrai, ardente, passionnée, d'une implacable rigueur, est l'instinct irrésistible de l'esprit humain. à notre grand degré de civilisation. Méconnaître ce besoin, ne pas tenir compte de cette force, cela est possible à quelques esprits chagrins et attardés, cela n'est pas possible aux natures élevées et amies de tout ce qui est bon dans l'humanité, laquelle, ils le savent, a tout puisé de sa civilisation aux sources vives et pures du christianisme.

Des fouilles, souvent dues au hasard, font découvrir une œuvre de la statuaire antique. Voulez-vous que cela soit mis sur un socle dans un musée, avec cet écriteau : Je suis une œuvre antique, ne me jugez pas. Malgré la prohibition officielle, le dernier rapin qui viendra à passer jugera ce torse, mesurera du regard ces membres. cherchera la vie dans ce front. et sortant de là. ira entonner : J'ai vu un des chefs-d'œuvre de l'art, ou, secouant la tête, se dira : que c'est mauvais! Ni l'écriteau. ni les gardiens, ni le livret of-

ficiel n'auront rien fait. La critique aura pris la parole. Quand l'Évangile parut dans le monde, pensez-vous qu'il n'eut pas à subir la loi éternelle de ce jugement de l'esprit humain appelé la critique?

Elle n'était pas très-lumineuse, il faut le reconnaître, si nous en jugeons par les fragments des livres des antagonistes du christianisme, qui ne s'expliquaient les miracles du Christ que par l'intervention des démons, critique déjà stupide dans la bouche des pharisiens : « C'est par Béelzeboub, prince des démons, qu'il chasse les démons. »

Mais aux yeux des masses lettrées, des natures d'élite, et elles étaient nombreuses au déclin de la grande civilisation grecque et romaine, la foi nouvelle arrivait avec de tels caractères de puissance et de grandeur, l'Évangile s'affirmait, non pas quant à la lettre tracée par les écrivains sacrés, que peu de païens pouvaient connaître, mais quant à la doctrine dont la sainteté divine éclatait dans la bouche du plus petit enfant chrétien qui pouvait dire : — Jésus nous commande d'aimer, il nous dit de faire du bien à qui nous fait du mal, de bénir qui nous maudit, de pardonner à qui nous persécute, — que, malgré la guerre inces-

sante de la science critique du temps. L'œuvre évangélique monta toujours à l'horizon, comme le soleil depuis son lever, jetant ses rayons sur ceux qui se faisaient ses blasphémateurs.

Nous avons vu que la critique moderne est autrement incisive et rigoureuse que celle du césar Julien, de Celse, de Porphyre. Mais, hommes de peu de foi, votre divin soleil a-t-il un rayon de moins à répandre dans son éclat éternel sur le monde ?

Vous avez peur ? et de quoi ?

De ce travail d'élimination de la critique qui prend un livre, trie les annotations, les scolies, les fautes de copiste, suspecte tel récit et dit nettement ses raisons pour que tel autre n'ait plus de valeur que comme une interprétation acceptée sans examen, parce qu'elle s'était introduite, par le procédé facile des copistes, dans les plus nombreux exemplaires d'une époque.

Eh bien ! est-ce que la statue de bronze ou de marbre du Pentélique, tirée de la fange du Tibre, doit garder cette fange? Est-elle moins de bronze ou de marbre, parce que le limon l'a touchée? Et ne voulez-vous pas qu'une main amie vienne délicatement faire tomber cette souillure des âges, pour laisser voir le chef-d'œuvre dans toute sa beauté?

Vous avez peur! Oui, vous auriez raison, si une râpe brutale venait écorcher ce marbre d'où s'échappe la vie. Le chef-d'œuvre ne serait bientôt plus qu'une masse mutilée et hideuse. Je partage votre crainte.

Quand une parole, encore plus ignorante qu'orgueilleuse, venait faire de l'Évangile de Dieu une misérable légende juive, arrangée par quatre fanatiques, vous deviez crier contre cette mutilation honteuse.

Mais en sommes-nous là? Et cette critique, même dans la bouche des libres penseurs comme M. Renan, ne devient-elle pas de plus en plus respectueuse pour l'ensemble des textes évangéliques? Ignoreriez-vous le pas immense que l'exégèse a fait dans le sens d'une appréciation plus juste de ces précieux textes, au point de vue de l'authenticité, de la véracité, de tout ce qui constitue, dans un livre, la valeur réelle comme document historique?

Il y a déjà des savants modestes qui étudient respectueusement les évangiles, tout en se tenant dans la libre pensée, tels que M. Gustave d'Eichthal. Ils sont outrés quelquefois dans la sévérité de leurs déductions, parce qu'ils n'ont pas pu tenir compte, ainsi que je le démontrerai,

du génie oriental, si peu connu encore ; mais leur allure n'est pas ennemie. Ces hommes se feront écouter dans le monde intelligent.

Qui vous dit que par ces hommes, de tout point honorables, l'œuvre de rapprochement ne se fera pas peu à peu ?

Laissez, laissez le génie humain à ses grands instincts. Souvent il s'égare, mais c'est sur une courbe par laquelle il revient toujours à son point de départ, l'amour du vrai.

Il faut l'aider, ce rapprochement. Si, par un procédé de polémique aussi peu habile que peu chrétien, vous traitez en ennemis implacables des hommes qui ne sont souvent que d'humbles chercheurs du vrai, vous faites d'une simple question de science exégétique, une affaire effrayante de lutte religieuse. Je vous plaindrai, mais je ne vous suivrai pas dans cette voie, parce que j'ai le sentiment du mal qui sera fait par là à l'Église que j'aime, et dont vous cherchez à changer en haine l'esprit pacifique, seul capable de lui ramener ceux qui s'égarent.

Il ne faudrait pas s'exagérer outre mesure les dangers de la critique. Il faudrait la regarder comme une épreuve, rude si l'on veut, mais providentielle, à cet âge nouveau de l'esprit humain.

où il y a un besoin d'exploration rigoureuse.

Cela est mieux certes que le scepticisme.

Les douteurs cherchent : donc ils croient au vrai.

Je n'ai pas la mission d'établir ici jusqu'où il serait possible, au point de vue de l'orthodoxie, d'étendre les limites du vaste champ de l'exégèse. Je ne me donnerai pas la tâche, personnellement dangereuse, et probablement sans résultats pratiques, dans la crise religieuse que nous traversons, de tracer ces limites.

Elles me sont parfaitement connues. L'exemple, quoique déjà timide, de saint Augustin et de saint Jérôme m'avait montré ce qui pouvait être entrepris, sans aller trop loin en concessions, sur la substance même du dogme révélé. Le bain exégétique ne peut pas être la mutilation. Il me suffira d'avoir indiqué la possibilité de l'œuvre. Ce sera mon unique hardiesse. Que d'autres viennent, à des temps moins troublés, quand on aura moins passionné le monde religieux, quand il se sera fait du calme autour de la barque à la tête de laquelle Jésus semble dormir encore. Cette tâche sera certainement fructueuse, et je la crois si belle, que je serai compris lorsque j'exprimerai un regret de ne pas en avoir eu la gloire.

Tout sera facile.

L'exégèse est allée d'abord aux sévérités les plus rigoureuses. Ceci sera démontré par moi. En la supposant sincère, ce qui est la condition première des discussions sur des matières d'une telle importance, il ne sera pas difficile de la ramener à des appréciations plus douces. Satisfaite sur plusieurs notions d'une exacte analyse, dont il faut en toute justice lui faire honneur, elle tendra à l'orthodoxie une main plus amicale. On partira de deux points opposés, il est vrai : d'un côté de la raison pure, de l'autre de la foi; mais, pour ceux qui pensent que la raison doit accepter les données rationnelles de la foi, comme pour ceux qui pensent que la foi a besoin, pour ne pas se perdre dans les nuages du mysticisme, du flambeau de la raison, les divergences se trouveront être plus apparentes que réelles, et il y aura un point où raison et foi se toucheront, comme ces couleurs tranchées d'abord qui, par des nuances insensibles, finissent par se joindre sans se confondre.

CHAPITRE V

LE MIRACLE EST-IL L'UNIQUE BASE DE LA DÉMONSTRATION DE LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME?

Les apologistes chrétiens, dans ces derniers temps, ne se sont pas aperçus qu'en se plaçant sur le terrain exclusif du miracle, pour prouver la divinité du christianisme, ils compromettaient la cause qu'ils voulaient servir. Il est faux que la preuve du miracle soit la pierre angulaire du système de démonstration de l'Église [1]. Quoique le miracle ait en soi une incontestable valeur, il n'est pas la preuve fondamentale, la preuve unique, la base enfin de la grande synthèse du christianisme.

1 « La lutte que l'Église soutient semble moins que jamais près de finir : car on récuse absolument le genre de preuve qui est la pierre angulaire de tout le système de sa démonstration, le miracle. » (*De la croyance due à l'Évangile*, par H. Wallon, membre de l'Institut, page 1.)

Il faut avoir été trop préoccupé de l'importance donnée dans ces derniers siècles, par la théologie des Églises réformées, au livre divin, qu'elles regardent comme la règle unique de foi, pour oublier que l'Église est fondée non sur les miracles. mais sur l'enseignement oral, non sur un livre. mais sur un symbole transmis de mémoire. Des hommes, d'ailleurs très-recommandables, mais peu versés dans la théologie sévère des premiers siècles, sont tombés dans cette erreur, dont il me serait facile de démontrer les graves conséquences, si je n'étais pas heureux d'excuser leur faute, en raison de leur intention parfaitement pure. L'erreur s'est propagée de toutes parts, et, au grand déplaisir de ceux qui ont notion d'une sérieuse apologétique, on a vu cette thèse récemment soutenue, dans la chaire sacrée, par des hommes dont la science n'égale pas le zèle, au risque de compromettre, par sa base même, la défense de l'Église.

Les libres penseurs, négateurs de la divinité du christianisme, ne demandaient pas mieux que de renfermer leurs adversaires dans un champ aussi restreint, soit qu'ils fussent dans l'opinion des écrivains dont je parle, soit qu'ils trouvassent le terrain trop commode pour en choisir un autre.

Il en est résulté que toute la polémique chrétienne de ces derniers temps a reposé presque uniquement sur la question du miracle.

M. Strauss, M. Renan, tous ceux qui sont entrés dans la critique religieuse, n'ont pas manqué de prendre pour base de leur argumentation, les uns la négation formelle du miracle, les autres, comme M. Renan, la négation que le miracle ait jamais été constaté scientifiquement [1].

S'il était vrai que le miracle fût l'unique fondement de la croyance chrétienne, le miracle une fois ébranlé par la critique, l'édifice croulerait. C'était une théorie très-simple à établir, et l'on conçoit que les esprits hostiles au christianisme en aient fait le point capital de la controverse.

Il est d'une extrême importance, au début de ce livre, d'étendre plus loin les moyens de défense de l'Église, et de donner à la divinité de sa mission sur la terre une base moins étroite.

Le miracle, dans la mission divine de Jésus, était de convenance, dit l'Ange de l'École [2].

1. Voir *Leçon préliminaire à M. Renan*, p. 27 et suiv.

2. *Cùm fuerit hominibus manifestandum Deum esse in Christo, non per adoptionis sed unionis gratiam, et ejus doctrinam esse a Deo, conveniens fuit ut in terris miracula faceret.* (*Summ. theolog.*, part. III, quæst. XLIII, art. 1, conclusio).

Ce n'était donc pas de nécessité; ou, en d'autres termes, Dieu pouvait parfaitement opérer la rédemption des hommes, sans vouloir que le Réparateur fît des miracles.

Établissons cette hypothèse. Si le Christ, en venant dans le monde, eût dit à ses apôtres et aux Juifs avides d'entendre sa parole : — Avant moi, les prophètes ont fait des miracles; moi, je n'en ferai pas. Élisée a ressuscité des morts, il en a ressuscité jusque dans son tombeau. Je ne ressusciterai pas les morts. Mais je viens changer la face du monde. Je viens lui apporter la vie, et une vie plus abondante [1]. Je viens me charger des iniquités des hommes, être pour eux la victime expiatoire [2]. Mon œuvre est plus grande que l'interruption momentanée de quelques-unes des lois de la nature. Je viens relever les faibles et les petits, mettre l'amour de fraternité où la cupidité et la haine ont entretenu l'exploitation et l'homicide; je viens reconstituer, par la loi inconnue de la solidarité, la grande unité de la famille humaine [3]. Ce renouvellement de la face de la terre

1. *Ut vitam habeant et abundantius habeant.* (Joann.)

2. *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* (Isaie.)

3. *Ut unum sint sicut unum sumus...*

est un miracle plus grand, qui prouvera aux esprits les plus difficiles ma mission divine, plus que des morts ressuscités par centaines. Je n'en veux pas d'autre. Les prophètes ont ressuscité des corps ; je ressusciterai l'âme de l'humanité. — Si le Christ eût tenu ce langage, que les quatre évangélistes eussent écrit dans ce sens, que nul fait merveilleux, autre que ce grand et éclatant miracle de la résurrection morale du monde, ne fût raconté par eux, y aurait-il maintenant quelque apologiste maladroit qui soutiendrait que l'Église est fondée sur le miracle, que le Christ a dû faire des miracles pour donner quelque créance à sa mission dans le monde? Quel serait le libre penseur assez hardi pour venir nous affirmer maintenant ceci : Il y a du doute sur les faits miraculeux, parce qu'ils n'ont pas été constatés scientifiquement. Donc votre christianisme croule par sa base?

Il n'est pas plus vrai de dire que la foi chrétienne ait pour base le récit des évangélistes [1].

Parmi les grandes autorités des premiers siècles de l'Église se place l'illustre évêque saint Iré-

1. « La foi chrétienne a pour base l'Évangile, c'est-à dire l'histoire de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ. » (M. Gustave d'Eichthal, *les Évangiles*, t. I, introduction, p. 1.)

née; et nous trouvons dans ses écrits cette importante affirmation que « de son temps des Églises subsistaient sans aucune écriture. » Le livre sacré n'était donc pas regardé comme la règle unique de foi, disons même comme une règle quelconque de foi, puisque, d'après le fait que nous venons de rapporter, le livre n'était pas arrivé à certaines Églises. Le symbole des apôtres lui-même n'était connu que par l'enseignement oral et ne fut pas écrit de plusieurs siècles, d'où vient que la formule en était différente selon les Églises.

Nous avons dans saint Thomas une thèse fort curieuse où il soutient qu'il était convenable que le Christ n'écrivît pas sa doctrine [1].

Établissant cette différence entre la loi ancienne. qui fut gravée sur la pierre, et la loi nouvelle, il dit ceci : que « la doctrine du Christ, qui est la loi de l'esprit de vie, n'a pas dû être écrite avec l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur les tables des cœurs des hommes[2]. » Très-remarquable parole, emprun-

1. *Respondeo dicendum conveniens fuisse Christum doctrinam suam non scripsisse.* (*Summ. theolog.*, t. III, quæst. XLII, art. 4, conclusio).

2. « *Doctrina Christi quæ est lex spiritus vitæ, scribi debuit non atramento, sed spiritu Dei vivi, non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus : ut apostolus dicit* II *ad Cor.* » (*Summ. theolog., ibid.*)

tée au grand apôtre, qui indique la constitution vitale de l'Église.

Jésus avait dit : « Quand sera venu cet esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité[1]. » Le théologien a donc parlé comme le Christ lui-même. Ce sont des tables spirituelles et vivantes sur lesquelles, à travers les siècles, s'écrit la doctrine de vie, nullement les pages d'un livre, sujettes à mille interprétations contradictoires.

Je ne crains donc pas de dire qu'il y a un ordre tout nouveau à introduire dans l'apologétique chrétienne; et quand je l'appelle nouveau, c'est au point de vue des preuves apportées par les modernes, car je trouve, dès les premiers siècles, une base autrement solide donnée au christianisme et à la fondation de l'Église.

Tertullien, en cela admirable conservateur de la tradition, dit ceci :

« Ce qu'il importe de savoir, c'est ce que les apôtres ont prêché, c'est-à-dire ce que le Christ leur a révélé. Et je dis que ceci ne saurait être prouvé autrement que par les Églises que les

1. Joann., XVI, 13. La même idée est au verset 15. Là, il s'agit de l'esprit de Jésus lui-même annonçant tout ce qui est de son Père.

apôtres eux-mêmes ont fondées, en leur prêchant soit de vive voix, soit ensuite par leurs lettres. Dès lors, toute doctrine qui s'accorde avec la foi de ces Églises mères, apostoliques et primitives, doit être réputée la vérité [1]. »

La révélation conservée par les Églises mères apostoliques et primitives, telle est la base sérieuse donnée à l'Église. C'est par cela que le christianisme est fort, parce qu'il a, dans le témoignage toujours vivant, par conséquent indiscutable de ces Églises, un moyen d'investigation pour amener à la vérité. C'est évidemment le sens de ce passage si remarquable de Tertullien. Les interminables discussions soulevées par la théorie contraire disparaissent ainsi. Il n'est pas besoin de s'inquiéter si le Christ a fait ou n'a pas fait de miracles, si les livres saints sont ou ne sont pas une règle infaillible de foi ; ces livres saints pourraient ne pas exister, ils pourraient être perdus comme tant d'autres par les malheurs des temps, que l'Église n'en subsisterait pas moins ; avec la prière enseignée par le Christ, avec le symbole transmis par les apôtres, le christianisme subsiste dans son essence. Les éternelles discussions entre les hommes disparaissent. L'Église est une société

1. Tertull., *de Præserv. hæret.*, XXI.

qui a sa puissance d'enseignement. Elle trouve là sa raison de durée à travers les siècles.

On s'étonne, en présence d'un enseignement qui dégage, avec tant de netteté, le dogme fondamental du christianisme des mille discussions que soulève toujours la critique des livres, que l'on s'obstine encore à la méthode fatigante de la polémique, au lieu d'inaugurer largement celle de l'exposition. Quoi de plus simple, dans ce dernier cas, que la préparation de l'intelligence à une adhésion ferme aux enseignements de la foi? Plus n'est besoin de discuter éternellement des textes, mais de chercher où est le vrai. Les luttes humaines disparaissent pour laisser toute raison aux inspirations lumineuses de la conscience. On arrive à Dieu par l'inspiration intérieure qui éclaire l'âme, nullement par l'escrime pénible de la discussion, et il se trouve une heure où, après s'être posé ce grand problème : — Qu'est-ce que le Christ? — on répond comme les apôtres, si longtemps ignorants et douteurs : « Où irions-nous, Seigneur, si ce n'est à vous? Vous avez la parole de l'éternelle vie [1] ? »

La question ainsi posée, les Évangiles, comme

1. *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.* (Joan., VI, 69.)

tous les autres précieux monuments du christianisme primitif, deviennent des documents historiques que l'on étudie pour en saisir l'esprit, les tendances, l'idée générale. Les certitudes qui s'en dégagent, pour les hommes de bonne foi, ont apparu sans fatigue. On s'est donné la vue d'ensemble; on est arrivé à une large synthèse, et l'esprit n'est pas allé hésitant, s'embarrassant à chaque épine du chemin.

Nous croyons cette méthode bien supérieure à celle des discussions, et nous avons du bonheur à la recommander.

Elle a pour première base cette maxime incontestée dans le catholicisme, que la foi est un don de Dieu.

Ce don peut venir à l'âme par plusieurs procédés sans doute ; il peut venir même d'une simple aspiration du cœur vers la source impérissable de toute vérité. Les esprits non cultivés, les natures incapables d'un raisonnement basé sur une science quelconque, seraient bien à plaindre si, en face du doute qui peut les atteindre, ils n'avaient pas un moyen pratique de remonter au vrai. Mais, dans des siècles où les esprits ont été cultivés par l'étude, il y a un besoin de connaître qui est une heureuse préparation à la foi. Si l'on

se perd dans le dédale minutieux de la critique, l'âme prend difficilement son vol, afin de sortir du doute. Si l'on néglige les détails pour embrasser un vaste ensemble, l'horizon se montre mieux, et l'âme éclairée arrive, sans fatigue, au doux repos d'une conviction rationnelle.

C'est dans ce sens que des études religieuses, comprises largement, ont une sérieuse importance.

La question, pour les esprits sincères qui cherchent le vrai, est alors d'une simplicité extrême. C'est un fait à constater historiquement. Ce fait le voici :

L'Église a pu se fonder, se répandre, comme nous le savons, dans l'ancien monde, y apporter la bonne nouvelle, sans que cette bonne nouvelle, ou Évangile, ait été écrite sur les feuilles fragiles d'un papyrus et sur des membranes de parchemin.

Nous avons vu que, jusqu'au second siècle, beaucoup d'Églises subsistèrent florissantes, sans qu'un seul exemplaire des quatre évangélistes eût pénétré parmi elles. La grande condition de l'Évangile c'est d'être prêché, et non pas d'être écrit. Le manuscrit se perd, se vicie par la faute des copistes, est exposé aux interpolations involontaires de ceux qui introduisent des notes mar-

ginales dans le texte. Des siècles s'écoulent. la critique surgit avec ses exigences implacables. Quel est le vrai texte alors? — Ceci est-il de l'original? Ce mot n'a-t-il pas été ajouté au texte? Puis ce passage signifie-t-il ceci ou cela? — Guerre éternelle.

La règle de l'Église, que nous trouvons dans Tertullien, n'entraîne, pour toute intelligence, aucune des fatales perplexités où nous jette l'étude d'un livre Tout homme doit juger la doctrine religieuse sur l'accord des Églises mères apostoliques et primitives. Rien de simple comme ce procédé; il ne se complique d'aucune difficulté.

Quelle est la foi de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople? que pensent l'église latine, la grecque, la syriaque, la copte, l'arménienne? Qu'enseignent-elles comme dogme de leur symbole?

Parlant des langues si différentes, avec des liturgies qui se ressemblent si peu et qui sont cependant la traduction nette et incontestée de la même foi, séparées de mœurs, d'usages, souvent hostiles comme nations, en raison des préjugés ou des intérêts politiques, si elles s'accordent cependant sur les questions fondamentales, cet accord qui est facile à constater, comme on se

rend compte bien vite d'une difficulté de géographie, devient une règle d'une sagesse et d'une simplicité extrêmes.

Disons que c'est le seul procédé pour arriver à la vérité religieuse qui soit à la portée des masses. — Voilà ce qui est enseigné par l'Église chrétienne. Voilà sur quoi s'accordent les Églises mères apostoliques et primitives. Voilà ce que l'Église romaine, dont les conciles ont reconnu la primauté, enseigne aux races latines. Voilà ce qu'enseignent les Églises d'Orient fondées par les apôtres. — Un tel accord est une règle de foi.

Pour peu qu'on veuille réfléchir aux conditions rationnelles que doit comporter la diffusion de la vérité religieuse dans le monde, on conviendra que le procédé si simple de l'accord des Églises l'emporte sur l'étude minutieuse d'un livre devenu règle de foi.

Maintenant que ce livre ait une valeur immense, qu'il soit lu avec amour, comme rappelant les faits les plus importants de la vie du Réparateur. que les âmes s'imprégnent de la séve de vie des paroles du maître que nous transmettent les évangélistes, cela n'est pas discutable; et l'on ne supposera pas que je jette ici le moindre doute sur l'immense service rendu par le livre sacré.

Seulement nous ne voulons pas qu'il soit invoqué comme règle dernière de foi, comme base première et unique du christianisme. L'Église est fondée, non sur un livre, mais sur un enseignement permanent. Une persécution, du temps des empereurs romains, aurait pu être assez habile pour découvrir tous les exemplaires de l'Évangile et pour les livrer aux flammes; l'Église chrétienne ne se fût pas moins perpétuée par son enseignement. Que demain un cataclysme universel submerge tous les continents, et fasse sortir des mers des continents nouveaux; que, du milieu de cet affreux bouleversement, un petit nombre de chrétiens, montés sur des navires, échappent au naufrage et recommencent l'humanité, est-ce que le christianisme aura péri, parce que le livre des Évangiles aura été englouti avec toute la civilisation?

On comprend que je ne m'étende pas outre mesure sur ce point, qui est pourtant d'une si haute importance. Ce que j'ai dit suffira pour détruire un préjugé admis généralement, et lequel a pour principe l'exagération de la valeur du livre sacré, faite par les théologiens de la Réforme, au XVIe siècle.

Aujourd'hui que nous cherchons à relever l'édifice religieux sur toutes les ruines du passé, nous devons juger cette théologie, et la laisser dans

l'ombre de la vieille controverse. C'est en remontant à des sources plus pures que nous trouverons le vrai, de même qu'en remontant les fleuves toujours un peu chargés de limon, on arrive à ces ruisseaux limpides, à ces claires fontaines dont rien n'a pu ternir les belles eaux.

CHAPITRE VI

DE LA VIE DE JÉSUS COMME DIEU

La vie du Christ comme Dieu ne s'écrit pas. Infini dans sa durée, dans son activité, dans sa puissance, Dieu a un développement de vie dont l'immensité échappe à la pensée bornée de l'homme. L'œil de l'insecte, perdu dans le monde microscopique, embrasserait plutôt le vaste système des globes jetés dans l'espace, que le génie de l'homme ne saisirait cette grandeur incommensurable de l'activité divine s'exerçant en dehors de notre regard. Ce qui s'est fait dans les

myriades de myriades de siècles sans limites qui forment l'éternité avant le temps, est, durant le passage rapide de l'homme ici-bas, le secret de Dieu qui ne pourra être révélé que dans les splendeurs de l'éternité à venir. Nous ne connaissons, de cette vie divine, que l'acte de toute-puissance par laquelle il a créé les êtres, et l'acte de miséricorde par lequel, selon la foi, il est venu prendre notre humanité, afin d'accomplir l'œuvre prodigieuse de notre rédemption. C'est donc seulement la vie du Christ en sa qualité d'homme, *Christus secundum hominem* [1], que nous pouvons raconter, puisqu'elle s'est manifestée à nous, que nous avons vu ce Sauveur, que nous l'avons touché, lorsqu'il a rempli les conditions de son apostolat divin [2].

Cette vie est la plus belle qu'aucune créature, aussi parfaite qu'on la suppose sur la terre, puisse avoir menée, puisque l'âme humaine de Jésus, en union avec l'âme divine, recevait, de ce contact intime, les plus puissantes et les plus hautes inspirations. Elle est donc la vie unique entre toutes, et pour la sagesse des pensées, et pour la

1. Aug., *Tract.* XXVIII, *in Joan.*

2. *Quod vidimus oculis nostris,... et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.* (Joan., Epist I, I, 1.)

tendresse du cœur, et pour la prudence des délibérations, toujours tournées vers le grand but de la réparation du monde, qui fut son ardente aspiration. *Baptismo autem habeo baptizari : quomodo coarctor usque dum perficiatur.*

Toutefois c'est la vie réelle d'un homme ayant eu tous les instincts de notre nature, hors le péché, limité dans ses facultés, faible, capable de douleur, impressionnable et du cœur et des sens, et ayant à remplir tous les actes de conservation personnelle, l'alimentation, le sommeil, qui constituent l'existence vulgaire. Le dogme catholique a dû combattre ceux qui, ne pouvant comprendre pour Jésus cette condition infime, s'en faisaient un idéal en dehors de la vie humaine, n'ayant de l'homme que l'apparence, déguisé en quelque sorte sous un corps humain, comme on se cache sous un vêtement. C'est un homme, un véritable homme qui a été Jésus fils de Marie ; et ce nom, « le fils de l'homme, » emprunté aux plus belles pages des prophètes, qu'il se donnait lui-même, annonçait nettement qu'il portait en lui toute la nature humaine avec ses infirmités.

Bien loin que ce point de vue, étrange d'abord pour ceux que les études théologiques n'ont pas mis au courant des données générales du dogme

de l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne de Jésus, doive effrayer notre pensée, il est rigoureusement la constatation de ce dogme. Le Christ est plus adorable dans son immense dévouement, plus aimable dans sa tendresse pour les hommes ses frères, parce qu'il a eu à supporter, non-seulement les cruelles douleurs de sa passion, mais encore cette passion anticipée, répétée toutes les fois qu'il songeait à ce baptême de sang, comme il l'appelait lui-même, qui devait couronner sa grande mission dans le monde.

C'était là réellement l'acte d'amour parfait, parce qu'il était accompagné du sacrifice parfait, personne, dit Jésus, ne pouvant prouver plus d'amour qu'en donnant sa vie pour celui qu'il aime.

En supposant un Christ au-dessus de l'humanité, exempt de ces mille impressions du cœur qui sont les plus longues souffrances, exalté, par la divinité qui était en lui, jusqu'à l'oubli des tortures du martyre, jusqu'à la joie du sacrifice et du triomphe, ce n'était plus l'homme de douleurs du grand prophète, le dernier des hommes, blessé de l'âme et du corps, broyé à cause des iniquités de la terre. C'eût été une nature angélique qui

eût accompli, enveloppée d'un corps humain, une mission honorable de délivrance, mais non pas le frère buvant le calice de toutes les humiliations pour sauver ses frères. Il y a là d'admirables harmonies, qui n'existeraient pas dans tout système qui ne ferait pas, du doux crucifié, l'agneau réellement immolé avec toutes les douleurs poignantes du sacrifice.

L'enseignement chrétien, en rectifiant les vaines imaginations d'une fausse piété au sujet de la nature véritablement humaine du Christ, a pris les mêmes précautions pour sauvegarder rigoureusement les notions de la nature divine. Il fallait qu'il n'y eût rien d'indigne de la divinité dans cette intervention d'un amour infini pour l'homme. Elle ne devait pas être rabaissée, en recevant l'homme dans l'union personnelle. *Manens Deus accepit hominem*, dit admirablement saint Augustin [1].

Uni à l'homme, Dieu n'en était pas moins le Dieu immense, insaisissable dans ses limites, ne pouvant se réduire, comme un corps que l'on comprime, à n'occuper qu'une certaine place, toutes notions absurdes et païennes qu'il était bien difficile, au temps où parut Jésus sur la terre, de ne pas trouver dans un grand nombre d'intel-

1. Aug., *Tract.* XXVIII, *in Joan.*

ligences. Cette merveilleuse union, qui forme l'un des mystères de la foi chrétienne, a toujours été expliquée par l'Église, comme un acte d'amour infini qui, pour employer le langage hnmain, l'a fait descendre du ciel, sans qu'il perdît rien de sa majesté, de sa grandeur, de son omniprésence dans l'immensité sans bornes où se développe son activité divine.

Mais ce qui était capital, dans l'enseignement du dogme, c'était qu'il fut très-nettement compris que la divinité ne s'était pas changée en humanité [1]. *Non conversione divinitatis in carnem*, dit le Symbole. C'était là le point essentiel. La moindre faiblesse à cet égard perdait à jamais le dogme nouveau. Dans la croyance des âges de civilisation avancée, le christianisme n'eût été qu'un plagiat des religions polythéistes où les dieux prenaient le corps humain, et, sous ce déguisement, se donnaient les joies sensuelles attachées à l'organisme. L'antroponiorphisme, pour lequel l'humanité a toujours eu un penchant si manifeste, était l'écueil à éviter.

L'Église, avec sa grande sagesse, s'est prononcée si énergiquement dans son symbole sur la non confusion des deux substances : *Deus ex substantia*

1. Voir *Deuxième leçon à M. Renan*, p. 1 et suiv.

patris, homo ex substantia matris, qu'il n'y a pas eu d'équivoque possible[1]. Devançant les grandes époques de civilisation où le perfectionnement des procédés philosophiques rendrait l'esprit humain difficile en matière de croyance, elle a posé, dès le commencement, des principes tellement rationnels qu'il n'y aura plus maintenant qu'à les exposer dans leur simplicité et dans leur pureté, pour que les esprits droits, qui voudront chercher le vrai, lui rendent ce magnifique hommage qu'elle a sauvegardé précieusement, dans le développement de son dogme, les droits de la raison.

Cette division des deux natures, unies en une personne dans Jésus, a logiquement déterminé le culte qui devait lui être rendu. De même que, dans l'homme, composé de deux natures distinctes, l'âme et le corps, l'amour et la vénération ne s'adressent pas au corps, mais à l'âme qui est. dans cette dualité, la nature excellente et supérieure, de même, dans la personne de Jésus, dieu et homme, distincts mais non séparés, l'amour prédominant, c'est-à-dire l'adoration, ou comme parle la théologie le culte de latrie, s'est adressé à la divinité qui n'absorbe pas l'huma-

1. « Dieu de la substance de son père, homme de la substance de sa mère. »

nité mais qui la relève jusqu'à elle : *Assumptione humanitatis in Deum* (Symbole de saint Athanase).

Toujours même prudence de l'Église, même sagesse à conserver en deçà de toute exagération, les conditions rigoureuses de son enseignement sur ces matières de leur nature si délicates, et qui sembleraient n'être faites que pour les esprits longuement versés dans la métaphysique religieuse. Grâce à la netteté de son symbole, un enfant de douze ans, dont les études élémentaires ont cultivé l'intelligence, peut comprendre le côté par lequel ces questions incommensurables sont accessibles à la raison humaine.

Ce ne sont pas quelques pages rapides, mais un livre entier qu'il faudrait consacrer au développement de cette thèse intéressante du soin que l'Église a pris pour que les idées païennes et absurdes sur les incarnations, telles que celles-ci étaient comprises dans l'ancien monde, ne s'introduisissent pas dans les croyances catholiques.

Elle sauvegarde d'abord la grande pensée que Dieu, en recevant l'homme, ne lui a rien communiqué de sa nature, et que notre nature, en s'unissant à Dieu, n'a rien ajouté ni rien diminué à la nature incommunicable de Dieu. Saint Augustin[1],

1. *Christus secundum hominem. Deus qui nos fecit, homo qui nos*

saint Léon [1], s'expriment magnifiquement sur cela. Saint Basile a rendu, par une image bien belle et bien saisissante, cette union de Dieu et de l'homme. Il la compare, du côté de Dieu, au calorique qui se communique au fer et qui le pénètre, se mêlant tout à lui, sans rien perdre pour cela de sa nature et de sa force. Ainsi, dit-il, le Verbe n'a subi aucun changement, et en se faisant Christ n'a pas abandonné le ciel; et néanmoins la terre a reçu le céleste dans son sein [2].

La doctrine si précise de l'Église sur ce point a été formulée par saint Thomas, dans sa théologie, lorsqu'il condamne cette proposition comme contraire au dogme : « L'homme a été fait Dieu [3] : »

quæsivit. Deus cum patre semper, homo nobiscum ex tempore. Manens Deus accepit hominem. (Aug., *Tract.* XXVIII, *in Joan.*)

1. *Quoniam naturæ incommutabili nec addidit aliquid nostra natura nec minuit.* (Serm. S. Leonis in nativit. Dom. 9.)

2. *Deus conjunctam sibi humanitatem retinens per carnem suam nostræ cognatam ad se traxit humanitem. Quemadmodum ignis in ferro... Cumque se totum illi communicat nihil propterea de sua naturâ, nihil de suis amittit viribus. Sic Deus verbum nihil ex seipso motus est cum nostram accepit humanitatem, neque item conversionem comutationem que aliquam sustinuit. Et verbum caro factum est. Nec propterea cœlum ab eo qui se continebat est desertum et terra nihilominus sinu suo cœlestem accepit.* (S. Basil., sermo.: *De humana Christi generatione.*)

3. *Hæc est falsa : Homo factus est Deus.* (Thom., pars III, quæst. XVI, art. 7.)

et il fait ressortir encore davantage le dogme, quand il ajoute que, par cette expression « Dieu a été fait homme, » on n'entend pas qu'il y ait eu de changement de la part de Dieu [1].

L'Église a ensuite distingué parfaitement les deux opérations, dans la personne de l'homme : le Verbe opérant ce qui est divin, et l'homme exécutant ce qui est charnel [2]. De la sorte la divinité n'a pas pu souffrir dans la passion [3]. De là encore cette conséquence, d'une importance capitale, qu'il y avait, dans le Christ, deux volontés : « La volonté humaine, dit saint Thomas, la volonté naturelle et de sensualité, se laissant conduire par la volonté divine [4]. » Et le grand docteur, faisant l'application de ce principe, dit que ce n'a pas été, quant à la partie raisonnable de l'âme, *quantum ad partem animæ rationalem*, que le Christ a eu son agonie, parce qu'il voyait

1. *Cum dicitur : Deus factus est homo, non intelligitur aliqua mutatio ex parte Dei sed solum ex parte humanæ naturæ.* (Thom., pars tertia, quæst. XVI, art. 6.)

2. *Agit utraque forma cum alterius communione quod proprium est : Verbo scilicet operante quod verbi est, et carne exequente quod carnis est.* (Leo papa, *Epist. ad Flavianum*, Ep. X, c. 4.)

3. *Non dicimus deitatem passibilem vel creabilem.* (Damasc., lib. III, cap. 4.)

4. S. Thom., pars III, quæst. XVIII, art 6.

très-bien, par sa raison, que c'était une chose parfaite d'accomplir le salut des hommes, en suivant la volonté de son père, mais bien *quantum ad partem sensitivam*, c'est-à-dire quant à la crainte d'une douleur [1]. Doctrine par laquelle s'expliquent toutes les contradictions apparentes des paroles du Sauveur, tantôt puissant, tantôt faible, tantôt désireux du martyre, tantôt l'homme de douleurs succombant sous le poids de la croix.

Ces grands principes sur l'union de la divinité et de l'humanité, dans la personne du Christ, sont indispensables à tout esprit sérieux, qui veut se rendre un compte exact de l'idée chrétienne. On s'explique alors tout ce qui regarde l'humanité de Jésus.

Cette humanité est réelle [2].

Le Christ, en tant qu'homme, n'est pas Dieu [3].

La nature humaine, dans le Christ, était l'instrument de la divinité, non un instrument passif, mais un instrument volontaire [4]. Ainsi, les péchés

1. S. Thom., pars. III, quæst. XVIII, art. 6

2. Le Christ, en tant qu'homme, est une créature. (S. Thom., pars III, quæst. XVI, art. 10.)

3. Cette proposition est fausse : Le Christ en tant qu'homme est Dieu. (S. Thom., pars III, quæst. XVI, art 11.)

4. *Sic ergò humana natura in Christo fuit instrumentum divini-*

remis par le Christ homme, le sont, non pas par nature, par puissance humaine, mais *instrumentaliter et per ministerium*, par la vertu de la nature divine [1].

Le Christ a pu prier en tant qu'homme, demander à Dieu qu'il accomplît sa volonté, parce que, dit saint Thomas, la volonté humaine, dans le Christ, n'est pas efficace par elle-même [2].

Toutes les affections naturelles de la vraie nature humaine, ont été dans le Christ [3].

Comme conséquence dernière, et qui est capitale pour tous les lecteurs de ce livre, c'est que l'adoration que l'Église chrétienne rend à Jésus,

tatis ut moreretur per propriam voluntatem. (Thom., Sum. theol.. pars III, quæst. XVIII, art. 1.)

1. *Virtute naturæ divinæ.* (Thom., pars III, quæst. XVIII, art. 11.)

2. S. Thom., pars III, quæst. XXI, art. 1. — Saint Thomas établit cette thèse que le Christ a prié pour lui-même. (Quæst. XXI. art. 3.)

3. *Ut ostenderet se veram naturam humanam suscepisse cum omnibus naturalibus affectibus.* (S. Thom., pars III, quæst. XXI, art. 2.)— Le Christ, dit saint Thomas, avait l'appétit sensitif, que l'on appelle sensualité. *Oportet credere quod in Christo fuerit appetitus sensualis sive sensualitas.* (S. Thom., pars III, quæst. XVIII, art. 2.) — Le Christ, selon la volonté de la sensualité et la volonté naturelle, pouvait vouloir autre chose que ce que Dieu voulait. *Non quod ego volo sed quod tu...* Mais, selon la volonté de la raison humaine, il a toujours voulu ce que Dieu voulait. (*Id.*, pars III. quæst. XVIII, art. 5.)

adoration appelée de *latrie*, ne lui est pas due et ne lui est pas rendue, à cause de la nature humaine, mais à cause du Verbe uni à cette nature. C'est la doctrine de saint Jean Damascène[1]. Et saint Thomas fait une thèse pour établir que l'humanité du Christ ne doit pas être adorée de l'adoration de *latrie*[2], mais de *dulie*, si l'adoration est comprise en raison de la seule humanité du Christ, quoique parfaite par le don des grâces, mais toujours inférieure à la divinité à laquelle seule est due l'adoration de latrie[3].

J'ai dû beaucoup abréger ces notions théologiques, indispensables pourtant aux hommes du monde qui se font des idées si bizarres du Christ, reconnu comme Dieu par le dogme chrétien.

Nous nous trouvons aujourd'hui en présence de deux Christs fantastiques.

Le Christ des hommes du monde est un pur

1. *Non propter seipsam sed propter unitum verbum.* (Damasc., lib. III, cap. VIII, et lib. IV, cap. III.)

2. *Adoratio latriæ non exhibetur humanitati Christi, ratione sui ipsius, sed ratione divinitatis cui unitur.* (S. Thom., pars III, quæst. XXI, art. 2.)

3. *Ita scilicet quod una et eadem persona Christi adoretur adoratione latriæ propter suam divinitatem, et adoratione duliæ propter perfectionem humanitatis.* (S. Thom., Summ. theol., pars III, quæst. XXV, art. 2.)

homme, dont les chrétiens adorent l'humanité. Ce Jésus que parfume Madeleine, que touche saint Thomas, qui a bu et mangé avec les apôtres, qui a dormi au milieu d'eux, qui les a aimés qui a pleuré sur Lazare, les chrétiens le divinisent, ils l'exaltent par l'apothéose, exactement comme l'antiquité le fit de ses dieux.

De ce Christ ainsi fabriqué, déborde un paganisme qui répugne à la raison humaine : il ne fallait pas démonétiser Jupiter, pour lui substituer une autre figure humaine changée en Dieu.

Je viens d'indiquer, en traits bien rapides toutefois, les saintes précautions de l'Église, pour que jamais le dogme chrétien ne se traînât dans cette misérable superstition. Et il est bien triste, pour un siècle éclairé à tant d'autres points de vue, que l'on soit obligé de lui rappeler le catéchisme.

A côté du Christ que se sont forgé les non-croyants, est le Christ fantastique de certains croyants qui changent en Dieu la chair, pour que le Christ n'ait que des actions divines. Dans leur pensée, afin que le Christ reçoive un culte plus parfait, il ne faut rien voir d'humain en lui. Pour eux, c'est un blasphème d'appeler Jésus un homme, de tenir compte de sa vie humaine, de

ses actes multiples d'activité, de pensée, d'affections, de souffrance dans l'ordre humain, par conséquent d'infériorité comme âme humaine dans son union avec l'âme divine. Ces esprits, disposés à outrer le dogme, ne paraissent pas trouver bon que les auteurs évangéliques et saint Paul aient autant mis en relief le Christ homme. Il y a bien des textes du livre sacré qui leur vont mal. Ils ne laisseraient pas dire aujourd'hui à saint Pierre, en parlant de Jésus : « C'était un homme approuvé de Dieu parmi vous ; *Virum approbatum à Deo in vobis* [1]. Et ceci encore : « Dieu était avec lui ; *Deus erat cum illo* [2]. » Et saint Paul, appelant Jésus un homme [3] au milieu de l'Aréopage, leur semble presque aussi peu orthodoxe que M. Renan, dans sa fameuse leçon au collége de France. Il y a peu de jours, ces farouches croyants ne s'expliquaient pas qu'un orateur chrétien ait pu dire du haut de la chaire, en pleine Notre-Dame : que l'âme du Christ ellemême ne pouvait pas comprendre Dieu [4].

1. Act. II, 22. — 2. Act. X, 38.

3. *In viro in quo statuit..* .. (Act. XVII, 31.)

4. Dieu étant infini ne peut être compris que par lui-même. L'âme humaine du Christ, finie, quelque parfaite qu'elle ait été créée, ne peut comprendre l'infini. Cet orateur a été parfaitement orthodoxe.

Nous repoussons, au nom de l'Église, ces exagérations extrêmes. Ce sont deux notions de l'Homme-Dieu radicalement fausses. L'une fait diviniser l'homme, ce qui est un pur et grossier paganisme; l'autre fait disparaître les actes de l'homme, pour que ce soit la divinité qui naisse, qui pleure, qui se nourrisse, qui dorme, qui aime, qui souffre sur le Calvaire. Ces deux Christs ne sont pas le vrai Christ.

Le nôtre est homme, et Dieu est avec lui. Il y a union [1], mais il n'y a pas confusion de l'un dans l'autre. L'un garde son immensité, son incompréhensibilité, son éternité; l'autre, homme, complétement homme, naît dans le temps, par une nativité naturelle [2], vit homme et meurt homme, ayant des mérites infinis qui réparent l'humanité, mais mérites infinis qui découlent de l'union de la divinité avec l'humanité.

La belle formule de saint Pierre est donc la nôtre : *Dieu était avec lui.* Plus de superstition grossière à la manière des païens. Nous ne rabaissons pas Dieu, comme Jupiter que la fable cache dans le taureau, dans le cygne ou sous les

1. La théologie l'appelle hypostatique.

2. *Nativitas vero usitata præter quod sine dolore.* (Concil. Moguntin, 1549.)

traits d'Amphitryon ; nous ne dissimulons pas dans le Christ le doux et humble Galiléen qui eut une patrie terrestre, une famille, des amis, et qui prit part aux joies d'un festin de noces, aux repas où l'invitaient les riches comme Lazare et Simon, et qui se laissa appeler, sans que l'accusation semblât le peiner beaucoup, un mangeur et un buveur de vin : *Ecce homo vorax et potator vini* [1].

Nous connaissons sa vie, nous l'avons vu, nous l'avons touché [2], nous l'avons entendu. Par la foi, nous avons cru Dieu en lui ; par le témoignage de nos sens, nous avons connu l'homme ; et c'est de cet homme que les évangélistes nous ont transmis les actions.

C'est donc cet homme que l'historien peut étudier, dont il peut suivre l'existence dans son développement, depuis les vagissements dans l'étable, jusqu'au cri suprême sur le Golgotha. Si l'historien a la foi, en voyant l'homme accomplissant dans trois années le plus touchant des ministères, enseignant une morale parfaite, une philosophie religieuse qui se résume dans le grand mot de l'adoration en esprit et en vérité, et pré-

1. Matth., XI, 19.

2. *Quod audivimus, quod vidimus et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.* (Joan., epist. I, 1.)

parant la diffusion dans le monde de ce souffle nouveau qui se lèvera sur l'humanité, il peut conclure à une intervention divine, à une volonté aimante de Dieu pour régénérer l'homme perdu dans la vie des sens. Le grand sacrifice du Calvaire aura pour lui une signification immense, celui d'une expiation du juste pour les injustes, du saint pour les pécheurs, celui enfin d'une rédemption définitive de l'humanité par les mérites d'un Homme-Dieu.

Si l'historien n'a pas la foi, cette histoire n'en est pas moins toute belle, quoique remplie de cette contradiction inexplicable d'un homme se croyant forcé, pour faire croire à sa doctrine, de se donner un rôle, de se laisser croire fils de Dieu, inspiré de Dieu, maître de la nature par le miracle, à peu près comme Numa Pompilius qui cherche à civiliser Rome, en affirmant que ses lois lui sont dictées par la nymphe Égérie. S'il est respectueux envers le dogme chrétien, s'il avoue loyalement qu'au terme de cette vie extraordinaire se dresse toujours l'étonnant problème que l'explication chrétienne seule évite de poser, il aura cru remplir la condition d'impartialité imposée à tout écrivain.

De la sorte, une vie de Jésus ne sera pas une

polémique sur la divinité du christianisme ; elle ne sera qu'une introduction à cette grande enquête que nulle intelligence éclairée, nul esprit sérieux ne peut s'empêcher de s'imposer en conscience, s'il aime le vrai et s'il pense qu'il aura un jour à rendre compte, devant le juge suprême, de l'usage qu'il avait à faire de sa raison.

CHAPITRE VII

DES SOURCES HISTORIQUES DE LA VIE DE JÉSUS

L'histoire ne s'invente pas : elle s'écrit sur des documents dont la science critique contrôle l'authenticité, et dont elle discute la véracité.

A part les quatre évangiles admis comme authentiques par les Églises chrétiennes, nous manquons de monuments historiques d'une irrécusable valeur sur la vie de Jésus. Tout admirables que sont les évangiles, ils sont d'une brièveté désespérante. Le plus ancien, par conséquent le

plus important comme récit biographique, celui de Matthieu semble avoir eu pour pensée première de rapporter, le plus que possible, les paroles de Jésus, ce qui fit donner longtemps à ce livre le nom de *Logia*, discours, paroles. Marc, on le sait, abrége Matthieu, et se renferme presque exclusivement dans la partie biographique. Luc reproduit ses deux devanciers, et ajoute quelques faits, ou rectifie Matthieu et Marc dans certains détails: Jean, à l'exception de la dernière partie qui a une immense valeur historique, parce qu'il a été témoin oculaire, a voulu écrire un livre dogmatique, et semble avoir laissé de côté systématiquement tout ce que nous savions déjà par les autres évangélistes, soit qu'il ne voulût pas les répéter, ce qui eût été une troisième reproduction de Matthieu, soit qu'il jugeât les trois anciens évangiles assez complets pour n'avoir pas besoin de son témoignage, si ce n'est pour la dernière époque de la vie du Maître.

Il y a donc, au point de vue biographique, une pauvreté de documents bien regrettable au sujet de la vie du Christ. Son illustre contemporain Philon, juif d'Alexandrie, ne le nomme même pas. Celui qui pouvait, en dehors de l'Église, par son autorité incontestable, comme historien, nous donner

des renseignements d'un prix inestimable, Flavius Josèphe n'a que dix lignes sur Jésus; et encore nous sommes forcés de reconnaître que le passage a subi, de la part des copistes chrétiens, quelques interpolations. Pour tout le reste des historiens contemporains du haut empire, silence, ou quelques mots sur la religion nouvelle.

Il est donc évident que toute vie de Jésus reposera uniquement sur les précieux détails fournis par les quatre évangélistes. Que de questions se présentent aujourd'hui sur le Christ! Que de faits indiqués à peine, et qui nous ouvriraient tout un horizon sur le grand événement qui a changé la face du monde, et qui sont à jamais perdus pour nous!

Si par bonheur l'original hébreu du premier évangile venait à se découvrir, et il ne faut pas l'espérer beaucoup, à moins que cette relique ne dorme parmi les manuscrits enfouis et inconnus du couvent de Saint-Saba, nous aurions un document plus précis que la traduction grecque qui nous en est restée; mais il n'est pas probable qu'il contînt des faits nouveaux que le traducteur aurait omis. Seulement nous serions fixés sur ce qu'on appelle «l'histoire de l'enfance» tant contestée par les exégètes.

Les plus anciens Pères ne se sont pas préoccupés des détails biographiques sur la vie de Jésus. Ce n'était pas le temps, dans l'Église, aux recherches de ce genre. Nous les voyons s'en tenir au peu que nous en disent les évangélistes. Ce qui est pour nous aujourd'hui l'objet d'une ardente curiosité, était pour eux une recherche sans beaucoup d'importance. Il fallait faire couler la sève de l'idée chrétienne dans le monde antique. Franchement la tâche était plus grande que de lui enseigner, heure par heure, s'ils l'avaient su, ce que le divin Maître avait fait durant sa vie mortelle.

Mais ce silence des Pères sur une question qui nous passionne tant, leur indifférence même à cet égard, est à mes yeux une preuve nouvelle qu'au point de vue de la démonstration de la vérité chrétienne, ils n'allaient pas chercher, dans la vie du Christ, leur argumentation première et fondamentale, mais bien dans la doctrine même confiée à l'apostolat, dans la mission d'un enseignement oral qui devait se perpétuer, de siècle en siècle, au sein de toutes les Églises.

On est très-frappé, en lisant les Pères de l'Église, de voir que l'Évangile est constamment pour eux un mémorial de doctrine, rien de plus. Nous les

voyons puiser constamment dans les lettres apostoliques qui complètent le Nouveau-Testament, autant que dans les évangélistes. Les belles épîtres de saint Paul sont, pour eux, un cours complet de doctrine théologique, philosophique et morale tellement liée à la prédication du Christ qu'ils ne les séparent pas l'un de l'autre. Ici, comme là, est la doctrine révélée.

A côté des livres évangéliques et des épîtres des apôtres, se place pour nous ce que nous appelons la tradition. Elle a cette puissance incontestable de contrôle qui s'est appelé le jugement de la postérité. Un mouvement immense qui prend le monde et le bouleverse, qui substitue aux religions grossières de l'antiquité une religion rationnelle et positive, ne s'accomplit pas sans remuer profondément les esprits, sans soulever des discussions ardentes. Il reste nécessairement des traces de cette polémique. Les apologistes qui défendent, les ennemis qui soutiennent l'attaque, sont des témoins précieux que l'historien consulte, et dont il juge ou l'excès de crédulité, ou l'excès de haine.

Nous avons à déplorer la perte des écrits des antagonistes du christianisme, au second et au troisième siècle. Il ne nous reste que des fragments de ces livres dont l'existence seule prouve

l'immense lutte soutenue dans le monde intelligent par l'apparition du dogme nouveau. Mais ces fragments ont leur importance, et l'apologie s'en sert avec avantage pour constater que l'avénement du christianisme n'a pas été un fait obscur, mais une œuvre hors ligne, longuement discutée par de puissants contradicteurs que la sainteté et le courage héroïque des chrétiens ont enfin terrassés.

Nous n'avons pas d'autres pièces du procès qui s'instruit devant ce siècle et qui probablement occupera l'esprit humain jusqu'à ce qu'arrivent des clartés, dernières. Seulement je puis prédire que ces clartés sur lesquelles prononcera définitivement l'humanité, ne viendront pas de l'unique étude d'un livre, mais de tout un ensemble de beauté et de force se dégageant de la grande doctrine contenue dans ce livre et enseignée par l'Église.

Quant à la biographie proprement dite de Jésus, il est probable que tous les matériaux pour la reconstruire autrement que sur le simple récit des évangélistes sont perdus. Cette vie esquissée ainsi à grands traits, dans son faire biblique, avec son étonnante simplicité restera seule. Nous qui écrivons des vies de Jésus, nous sommes, à côté de l'Évangile, comme l'ombre d'une statue antique

réfléchie sur un fond éclatant, qui rend tant bien que mal une silhouette, mais n'exprime rien de la vigueur et de la majesté de l'original.

CHAPITRE VIII

PRINCIPES DE SOLUTION DES DIFFICULTÉS QUE PROPOSENT LES EXÉGÈTES SUR LES LIVRES ÉVANGÉLIQUES

Il faut le dire franchement, lorsqu'on ouvre le livre d'exégèse évangélique intitulé : *la Vie de Jésus*, par M. Strauss, il est impossible de ne pas être effrayé des difficultés entassées dans ces deux immenses volumes. Si l'on est étranger à toutes les habiletés de la dialectique, comme le sont d'ordinaire les gens du monde, accoutumés à ne juger d'une parole que sur le sens qui se présente le premier, il doit arriver ceci, ou que l'on se jette pleinement dans le système de négation découlant de l'interprétation sévère de M. Strauss, ou qu'un état de doute cruel s'empare de l'esprit

et exerce sur la vie de foi, si douce jusque-là pour le cœur, une fatale influence. Deux conséquences dangereuses de la lecture d'un livre profondément habile, qui demande, pour être réfuté de prime-abord, autre chose que le bagage de science religieuse, assez léger de notre temps.

On comprend que ce n'est pas dans quelques pages de cette première partie de mon travail que j'aurais osé entreprendre une réfutation de l'œuvre colossale du plus redoutable adversaire du dogme chrétien. Seulement j'ai voulu offrir aux hommes du monde, loyaux et sincères, qui cherchent le vrai dans la simplicité du cœur, un moyen pratique de sortir des lectures de ce genre sans y laisser leur foi.

J'ai voulu réduire à quelques principes très-clairs les solutions qui doivent mettre tout homme de bonne foi à même de se rendre compte des difficultés que soulève la critique des livres évangéliques.

Premier principe de solution.

Lors même qu'on supprimerait de chaque évangile les passages suspectés par les critiques les plus sévères, il resterait des quatre écrivains, dont deux sont originaux et ont raconté ce qu'ils ont vu, une masse de faits tellement imposante

qu'il n'y aurait pas à regretter ce que peuvent fournir de preuves les passages contestés par la critique.

Deuxième principe de solution.

L'inspiration des livres évangéliques s'est toujours conciliée, dans l'esprit des Pères de l'Église, avec une multitude de défectuosités qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans les textes qui nous sont parvenus.

Troisième principe de solution.

Une foule de faits, d'idées, de locutions, en contradiction avec nos idées reçues, nos mœurs, notre civilisation moderne, ont leur raison d'être et leur explication dans les idées, les mœurs, la civilisation orientale qui nous sont si peu connus.

Quatrième principe de solution.

Les historiens sacrés ont écrit les faits et reproduit les discours à la manière antique, c'est-à-dire sans tenir rigoureusement compte de l'exactitude des détails et de la forme donnée à la pensée.

Avec ces quatre grands principes sagement appliqués, sans les outrer dans leurs conséquences, il y a peu de difficultés qu'un esprit sérieux, cherchant le vrai, ne puisse résoudre.

La première règle est capitale. Je la propose

avec toute confiance, comme tranchant les difficultés, s'il est permis de parler ainsi, par la racine. Nous ne disons pas que les passages suspectés ne soient pas authentiques, qu'ils ne soient en réalité que des intercalations faites dans le texte, des fragments de glose qui, au temps où les exemplaires des évangiles étaient encore peu nombreux, ont été compris dans le texte par les copistes; seulement, tout en faisant ces réserves sur les passages contestés, nous consentons à ne pas les apporter en preuves, dans la discussion avec les négateurs de la divinité de l'œuvre chrétienne.

C'est, on le voit, une pure méthode de discussion, par conséquent rien qui enchaîne, rien qui soit un sacrifice définitif de passages précieux regardés, jusqu'à ce jour, comme partie intégrante des livres sacrés.

Mais ce procédé a pour nous un immense avantage, celui de nous offrir des armes en quelque sorte avouées par nos adversaires, et de mettre pour jamais de côté ces discussions pénibles et éternelles sur des textes controversés, où les deux partis sont déterminés à l'avance à ne se rien céder.

Le terrain ainsi déblayé, nous nous trouvons avec des livres acceptés de part et d'autre comme

authentiques. On ne va plus au hasard. Et cet immense public, pris en définitive pour dernier juge du combat, puisque c'est lui qu'en réalité chaque polémiste veut convaincre, se trouve débarrassé préalablement de la question des textes, question purement scientifique et qui est pour lui d'un ennui mortel.

Ceci une fois bien compris, nous entrons dans l'application de la première règle que nous avons posée.

Si je demande à celui de nos plus récents exégètes, M. Gustave d'Eichthal, qui a poussé jusqu'à la sévérité et à la minutie le procédé de l'examen critique des livres évangéliques, le bilan de ses exclusions, soit pour des versets isolés, soit pour des parties plus notables, je trouve, sous le nom d'annexes, quarante-cinq passages qu'il croit devoir éliminer de l'Évangile primitif, comme étant des interpolations faites à cet Évangile, postérieurement à la rédaction de l'Évangile selon Marc, et même, pour le plus grand nombre, postérieurement à la rédaction de l'Évangile selon Luc. Je laisse cinq passages : la parabole de la semence, le discours sur le siége de Jérusalem, la visite des disciples de Jean-Baptiste à Jésus, le discours prononcé par Jésus à

cette occasion, une partie du discours de Jésus sur la conversion des pécheurs, qui lui sont seulement suspects, mais que le savant critique ne peut pas accuser de porter avec eux le signe irrécusable d'une non authenticité. Or, ces quarante-cinq passages que repousserait la critique se divisent ainsi :

15 ont un seul verset ;
6 ont 2 versets ;
7 ont 3 versets ;
3 ont 4 versets ;
4 ont 5 versets ;
3 ont 6 versets ;
1 a 7 versets ;
1 a 8 versets ;
6 ont de 10 à 15 versets :
2 ont un chapitre entier.

Or, tous ces passages, réunis ensemble avec les deux chapitres, ne forment pas quatre chapitres complets, d'étendue moyenne, de l'Évangile de Matthieu.

L'Évangile primitif, l'Évangile historique, *pragmatique*, comme l'appelle si bien M. Gustave d'Eichthal, c'est-à-dire le plus rigoureusement consacré aux faits, subsisterait intégralement, moins la substance de quatre chapitres.

Marc, abréviateur de Matthieu, n'est suspect d'aucune interpolation.

Treize passages sont attaqués dans Luc; mais à l'exception de l'histoire de l'enfance qui occupe deux chapitres, d'un passage de trois versets (Luc, XVII, 31-33), les autres, de l'aveu de M. Gustave d'Eichthal, sont d'une remarquable brièveté, quelques uns se réduisant à une simple glose marginale introduite dans le texte.

Quant à l'Évangile de Jean, on n'a trouvé que quelques gloses insignifiantes introduites dans le texte, un passage (Jean, XXI, 24), qui évidemment est interpolé, et le dernier chapitre suspect d'avoir été ajouté.

Ceci nous donne un total de soixante passages qui, estimés à la longueur moyenne des chapitres évangéliques, ne formeraient pas huit chapitres. En retranchant ces huit chapitres des quatre-vingt-neuf dont se composent les quatre Évangiles, il nous resterait encore quatre-vingt-un chapitres d'une authenticité avouée par les exégètes les plus sévères.

Je n'ai pas l'espace de prendre un à un les passages attaqués. Seulement, lorsque je ferai l'application de ma troisième règle, on verra clairement que le plus grand nombre des passages

n'ont été rejetés comme non authentiques, qu'en raison de l'étrangeté de leur forme orientale, de leur non-conformité, avec notre manière de penser moderne.

Je suis entré dans ce détail pour démontrer que tout le bruit fait autour des textes évangéliques, n'aboutit pas au résultat que l'on supposerait généralement, quand on ne s'arrête que superficiellement à cette question. Tout se résumerait à suspecter plus ou moins gravement la substance de huit chapitres, en laissant, avec un caractère d'authenticité incontestable, quatre-vingt-un chapitres qui composent le surplus des quatre Évangiles.

Si maintenant on réfléchit que, dans Matthieu et Luc où la critique demande les suppressions les plus nombreuses, tout se réduit pour la plupart du temps à des gloses qui ont à peine un verset, qu'il y en a quinze environ de ce genre dans Matthieu, onze dans Luc, on ne s'effrayera plus de ces exigences de la critique. Ses sévérités même se tournent en preuve de la valeur de l'Évangile, comme le travail du lapidaire qui donne au diamant dont il taille les angles plus de beauté.

Or, en employant la règle première, nous nous

trouvons, vis à vis des négateurs de la divinité de l'œuvre du christianisme, dans les conditions rigoureuses de toute discussion. Nous voulons bien ne nous servir que de la masse des Évangiles acceptée comme non suspecte par l'exégèse. Nous coupons court aux questions contradictoires d'authenticité des textes, assuré que nous sommes de trouver, dans les textes non suspectés, dix fois autant de preuves que nous pouvons en demander, pour établir aux yeux des hommes sincères la grande thèse chrétienne.

La seconde règle touche à l'inspiration des livres sacrés, et établit que, dans l'esprit des Pères de l'Église, elle a toujours subsisté avec la connaissance qu'ils avaient, comme nous, des défectuosités matérielles des Évangiles.

Nous ne pouvons pas avoir la prétention, dans notre siècle, de voir les premiers ces défectuosités qui tiennent à la confection humaine du livre inspiré. Déjà saint Pierre (II. Ep. III, 16), n'avait pas dissimulé que, dans les écrits admirables de saint Paul, il y avait beaucoup de choses obscures, difficiles à entendre. Il suffit de lire le grand Apôtre, pour voir qu'il suit la mobilité de sa pensée et nullement la phrase, qu'il la coupe, qu'il fait un bond vers une autre idée, qu'en un mot,

comme l'a dit nettement saint Pierre, il n'est pas intelligible. Toute l'antiquité chrétienne a su cela et l'a compris. Qui était obscur? la pensée divine inspiratrice ou l'instrument humain devant l'inspiration? La réponse est toute faite.

Il y a des défectuosités aux Évangiles comme à tous les livres, comme livres, par le côté de leur confection humaine. L'Église a toujours reconnu cela, à partir du prince des apôtres, au sujet des épîtres de saint Paul.

Entrons dans les détails.

1° L'inspiration se concilie parfaitement avec des altérations de textes faites par les copistes. En Orient, où les livres s'exécutent encore à la main, rien n'est plus commun que ces fautes inhérentes au travail matériel. Notre procédé typographique lui-même n'est pas exempt d'imperfection. Ces altérations se font par des mots mal copiés ou omis, ou intervertis, ce sont là trois sources ordinaires de fautes, ou par l'intercalation dans le texte de notes marginales. Il est difficile, en Orient, d'ouvrir un livre écrit à la main, un Coran, par exemple, sans y voir de ces annotations que les croyants lettrés ajoutent de leur propre main. Des copistes inattentifs introduisent souvent ces notes dans le texte.

Ce sont là des sources fréquentes d'erreur. Nous en avons un exemple frappant dans ce passage de Matthieu, où il est question du sang qui a été versé depuis Abel jusqu'à Zacharie, fils de Barachie (Matt., XXIII, 35). On sait que le seul Zacharie, auquel ce texte puisse s'appliquer, était fils de Ioiada. Saint Jérôme nous dit que conformément au IIe livre des Paralipomènes (XXIV, 20), il faut lire ainsi, et non pas fils de Barachie, et que c'est de la sorte que ce passage se lit dans l'Évangile hébreu des Nazaréens. Il ne craint pas de corriger un Évangile canonique par un Évangile non reçu dans l'Église. Mais il s'agissait d'une faute matérielle dont l'explication est très-simple. Nous avons, parmi les petits prophètes, Zacharie, fils de Barachie. Un copiste ayant dans sa pensée le nom de Barachie attaché à celui de Zacharie le prophète, aura mis ce nom, qu'il aura cru seul exact, et aura cru rectifier l'évangéliste. Il aura été suivi dans sa rectification malencontreuse que l'on ne s'est pas donné la peine d'aller vérifier, et l'erreur a fini par se perpétuer jusque dans la Vulgate.

M. Strauss a mis parmi ses preuves que Jean n'était pas l'auteur de l'Évangile qui lui est attribué, parce que l'apôtre savait très-bien que

Béthanie était à deux pas de Jérusalem et nullement sur les bords du Jourdain, et qu'il n'y a qu'un étranger au pays qui ait pu écrire que Jean le Baptiste baptisait à Béthanie sur les bords du Jourdain.

C'est là en effet la leçon de la Vulgate.

Mais le manuscrit grec que j'ai traduit porte que Jean baptisait à Betabara. Et c'est en effet la bonne leçon. Betabara veut dire la maison du passage. C'était bien là que Jean, dans ses fréquentes excursions au delà du Jourdain et jusqu'à Mekaour, château de plaisance des Hérodes, séjournait.

La difficulté disparait donc complétement. Jean, l'évangéliste, n'a jamais fait baptiser Jean à Béthanie qui est sur une montagne. Mais un copiste ignorant, qui n'avait jamais vu de Betabara nulle part, a voulu corriger son texte, et le mot de Béthanie lui a paru plus naturel.

Pourquoi M. Strauss n'a-t-il pas vérifié ce texte sur les variantes ?

Sans l'accuser de mauvaise foi, il y a là évidemment la solution d'une difficulté qu'il s'était posée et qu'il pouvait facilement résoudre par cette hypothèse, que bien des fois les textes sont devenus fautifs par les mauvaises lectures des copistes.

Ce n'est pas seulement dans nos écrivains évangéliques que se trouvent les difficultés engendrées par les mauvaises copies. Elles se rencontrent aussi dans la Bible.

La Genèse nous apprend que Joseph, accompagné de ses frères et des grands d'Égypte, vint conduire à Hébron le corps embaumé de Jacob. Le texte ajoute : « Ils vinrent à l'aire d'Atad qui est située au-delà du Jourdain. Ils y célébrèrent les funérailles pendant sept jours, avec beaucoup de pleurs et de grands cris (Gen., L, x). » Or précisément, s'il fallait aller au Jourdain en revenant d'Égypte, il faudrait passer par Hébron. Il est donc de toute invraisemblance que le cortége funèbre, pouvant gagner Hébron au sortir du désert d'Égypte, fût allé s'engager dans les montagnes inabordables qui entourent le bassin de la mer Morte et du Jourdain, pour revenir ensuite à Hébron. Il y aurait là, contre la Genèse, une preuve d'ignorance topographique dont on s'armerait contre l'authenticité même du livre, ou du moins des derniers chapitres de ce précieux livre. Force est donc de regarder le passage comme une interpolation. M. de Saulcy l'explique parfaitement. La prétendue aire d'Atad n'est autre chose qu'un champ d'*atad*, c'est-à-dire de *rhamnus*, arbuste

fort commun en Palestine. Ce fut là que se fit la cérémonie funèbre. Un annotateur aura marqué marginalement qu'il y a des champs de rhamnus au-delà du Jourdain; cette note sera entrée dans le texte, et aura produit la confusion qui a dû troubler bien des commentateurs, s'ils ont réfléchi à l'impossibilité de la course de Joseph et des Égyptiens sur la rive orientale de la mer Morte et du Jourdain pour se rendre d'Égypte à Hébron.

Autre exemple tiré des Évangiles :

Saint Augustin s'est beaucoup tourmenté pour répondre à une difficulté inexplicable qui lui était faite par son exemplaire manuscrit de l'Évangile de Jean. Il y lisait : « *Adducunt ergo Jesum ad Caïpham in pretorium*, on conduisit Jésus chez Caïphe au prétoire. » C'était embarrassant en effet. Comment Caïphe pouvait-il habiter le prétoire qui était le tribunal du procurateur romain? La difficulté est levée parce que les textes communément portent : « *Adducunt ergo Jesum a Caïpha in pretorium*; on conduisit Jésus de chez Caïphe au prétoire. » Ce qui est la seule leçon raisonnable. Voilà toute une difficulté qui tenait à un simple changement de préposition.

La faute était certainement celle d'un copiste.

Quand on étudie le procédé des exégètes, par-

ticulièrement dans les deux plus remarquables, MM. Strauss et d'Eichthal, il est impossible de ne pas remarquer qu'on opère sur une base qui manque absolument de solidité, par l'incertitude même de la précision des textes. Nous lisons dans Jean (XIV, 26) : « L'esprit saint vous enseignera toutes choses (παντα). » Un autre exemplaire porte : « L'esprit saint vous enseignera ces choses (ταυτα). »

Quel est le meilleur des textes ? quelle discussion éternelle ! « Il vous enseignera *toutes choses* » suppose une révélation plus étendue. « Il vous enseignera *ces choses* » se rapporte à l'enseignement même du Christ, pour que cet enseignement soit mieux compris par l'illumination de l'Esprit de Dieu.

Qu'une grave question dogmatique se rattache à ce texte, avec le procédé des exégètes, nous restons dans une impasse. Il faut d'abord savoir ce que Jean a écrit : παντα ou bien ταυτα. Qui viendra nous le dire ? Et vous voyez une croyance tout entière tenir à l'exactitude ou à l'inexactitude d'un copiste. Nous procédons autrement dans l'Église, nous cherchons sur le fait dogmatique en question quelle est la tradition des Églises principales, ce qu'elles ont cru, ce qu'elles ont enseigné. Nous avons alors une base solide. Ce n'est pas sur des passages dont on n'est pas sûr

d'abord, et qui souffrent ensuite tant d'interprétations, que nous faisons reposer une croyance.

Ces exemples suffisent pour éclairer les intercalations par le fait ou de l'ignorance ou de l'inattention des copistes.

Quant aux autres changements de textes, si fréquents qu'on les compte par plusieurs milliers, on en a les exemples dans les variantes que j'ai données au-dessous de mon texte des Évangiles ; mais il est bien facile de voir qu'ils n'atteignent jamais la substance du livre.

2° L'inspiration se concilie avec des faits historiques rapportés dans le Nouveau Testament qui contredisent les mêmes faits rapportés par l'Ancien Testament. Ainsi, dans le discours de saint Étienne, premier martyr, rapporté par l'auteur des Actes des apôtres (Act., VII, 16.) il est dit que Jacob et les patriarches furent transportés d'Égypte à Sichem et enterrés dans le sépulcre qu'Abraham avait acheté du fils de Hémor, fils de Sichem.

Or Joseph fut seul enterré à Sichem. Jacob avait été mis à Hébron dans le fameux sépulcre de Macphelah qui existe encore, qu'Abraham avait acheté d'Ephron, fils de Seor, pour y enterrer Sara. Il y a ici confusion évidente entre le champ

acheté par Jacob (et non pas par Abraham), aux enfants de Hémor, père (et non pas fils) de Sichem, où les ossements de Joseph furent déposés par les Israëlites, après la conquête de la terre promise, (Jos., xxiv, 32.) et la caverne achetée à Hébron par Abraham.

Les Pères, qui connaissaient la Bible autant que nous, savaient la triple erreur de ce passage, et n'en croyaient pas moins à l'inspiration du livre des Actes.

3° L'inspiration se concilie avec des faits racontés de deux manières par les évangélistes.

Selon Marc, qui a rectifié Matthieu, Jésus dit à Pierre : « Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois. » Les autres évangélistes ne suivent pas cette correction (qui est peut-être due à un copiste) et disent simplement comme Matthieu : Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. Mais, selon Matthieu et Marc, le premier et le second reniement de Pierre se font à la voix d'une servante, et le troisième à la voix de ceux qui étaient là. Luc corrige Matthieu et Marc. Il dit que le premier reniement se fit à la voix d'une servante, le second à la voix d'un homme, le troisième à la voix d'un autre homme. Jean qui a écrit le dernier, rectifie les trois évangélistes en ne met-

tant que deux reniements, le premier à la voix de quelques-uns, le second à la voix d'un domestique.

Ces exemples sont frappants pour indiquer comment les faits, racontés si diversement par les évangélistes, ont toujours été regardés par les Pères comme une défectuosité inhérente à la confection du livre historique, et qui n'attaque en rien, dans leur pensée, l'inspiration.

Le célèbre sermon sur la montagne est indiqué, par Luc, comme ayant été prononcé dans une plaine; et le troisième évangéliste qui a Matthieu sous le regard, prend ce magnifique sermon de Jésus, le coupe en lambeaux qu'il dissémine dans les treize premiers chapitres de son Évangile [1].

4° L'inspiration se concilie avec les nombreuses transpositions que fait le troisième évangéliste d'événements racontés par Matthieu, qui ne se trouvent plus correspondre, dans leur ordre, avec celui que Matthieu avait tracé.

Les Pères avaient fait, comme nous, la compa-

1. Ce discours se compose de cent sept versets. Luc en a consacré trente et un pour faire son sermon dans la plaine; toutefois en intervertissant les passages, il en a omis quarante-trois et il en a reporté ailleurs trente-trois.

Il en est de même du discours aux apôtres. Ce discours a trente-huit versets, Luc en a omis onze. Il en a inséré vingt-sept et de ceux-ci il en a reporté ailleurs un.

raison des textes parallèles, et n'avaient pas cru que ce procédé de Luc à grouper les faits autrement que les deux autres évangélistes, ne put pas se concilier avec l'inspiration [1].

1. Selon saint Jérôme, les évangélistes, en citant la Bible, le font quelquefois en ne considérant que le sens et en négligeant de rapporter le texte. Il cite pour cela ce passage fameux : « il sera appelé Nazaréen. » Et il dit : « Nazaréen signifie saint. Les Écritures disent partout que le Christ sera saint. » Il n'est pas possible d'interpréter plus largement les Écritures.

« *Si fixum de scripturis posuisset exemplum nunquam diceret : per prophetas; sed simpliciter : per prophetam. Nunc autem pluraliter prophetas vocans, ostendit se non verba de scripturis suscepisse, sed sensum. Nazaræus sanctus interpretatur. Sanctum autem dominum futurum omnis scriptura commemorat.* » (Lib. I, comm. in cap. II, Matth.)

Ce n'est pas saint Jérôme seul, saint Augustin nous donne des exemples frappants de la largeur avec laquelle l'Église comprenait les livres saints. Matthieu dit : « Un centurion s'approche de Jésus et lui dit : Mon fils est malade et paralytique. » Luc, au contraire, dit que le centurion envoya des vieillards juifs trouver Jésus, et lui représenter que le centurion était digne de cette faveur, parce qu'il aimait la nation et qu'il avait bâti une synagogue.

Si le récit de Luc est vrai, dit saint Augustin, comment est vrai ce qui a été dit par Matthieu? Le grand docteur trouve la réponse.

Le centurion s'approcha de Jésus, non pas personnellement, mais par ses amis. *Accessit centurio, cum ipse non accesserit sed amicos miserit.* (Aug. de consensu Evang., lib. II, cap. xx.) Le centurion a parlé au Christ par ses amis. Le récit de Luc est seul adopté parce qu'il donne une circonstance précise. Matthieu avait dit la chose dans un sens plus vague.

Certes quelle large interprétation, et qu'il y a loin de là à la littéralité!

3° L'inspiration se concilie avec l'omission grave de faits essentiels que l'évangéliste, notamment Jean, n'a pas jugé nécessaire de reproduire, telle est l'institution de la cène eucharistique.

Tout cela, pour ne pas étendre plus loin le détail de ces défectuosités des Évangiles, n'est attribué, dans l'esprit des Pères et de toute l'antiquité chrétienne, qu'à la confection humaine du livre inspiré. Marc et Luc ont pris l'Évangile primitif, gardant ce qui leur convenait, rejetant le reste avec une complète liberté. Jean semble n'avoir pas voulu systématiquement le reproduire.

Ces additions de copistes, suppressions, omissions graves, transpositions, divergences, contradictions d'évangéliste à évangéliste et de l'Évangile avec la Bible sont l'indice évident que l'Église primitive a regardé, avec une très-grande largeur d'appréciation, ces infirmités matérielles du livre inspiré, et qu'il serait puéril de mettre en doute par des explications qui n'en sont pas. Elle a pensé sagement qu'elles étaient inhérentes à tout ce qui s'appelle livre, surtout dans un temps où l'imprimerie n'existait pas pour faire un texte unique. L'Église, pour ces imperfections, n'a pas cessé de regarder les quatre Évangiles comme inspirés.

Pourquoi penserions-nous autrement qu'elle, aux âges où, plus rapprochée des événements, encore aux sources toutes fraîches de la tradition, elle pouvait avoir, sur la composition technique des livres évangéliques, des notions qui, nous devons l'avouer, nous ont été fournies d'une manière bien parcimonieuse par saint Augustin et par saint Jérôme, ceux des Pères qui ont le plus longuement abordé cette question, aujourd'hui pour nous si intéressante?

La troisième règle, par laquelle une foule de difficultés disparaissent, si l'on juge les textes d'après les idées, les mœurs, les formes du langage oriental, est d'une grande importance.

M. Strauss est, sous ce point de vue, ou d'une complète mauvaise foi, ou d'une ignorance absolue. Il m'est dur d'employer ce mot; mais, dans ses deux volumes si étendus, je n'ai pas eu la joie de le surprendre une fois à s'expliquer une difficulté quelconque par les idées, les mœurs, les idiotismes de l'Orient. Partout M. Strauss est un placide allemand, qui ne connaît que les mœurs allemandes, les idées de son temps, notre civilisation du XIXe siècle.

Je dirai aussi de M. Gustave d'Eichthal, critique si modéré, si honnête, qui fait de l'exégèse

avec toutes les réserves délicates d'un esprit courtois et de bonne compagnie, qu'il tombe à tout instant dans ce défaut capital. — L'évangéliste fait dire telle chose à Jésus. Un écrivain de nos jours en Europe, à Paris, ne parlerait pas de la sorte; donc le passage n'est pas authentique. — Tel est le sophisme dans lequel il tombe fréquemment, dans son livre si remarquable des Évangiles.

Ainsi il appellera « une maladroite invention » le récit de Luc faisant inviter Jésus à dîner par un pharisien. Il voit là une double invraisemblance, d'abord du côté du pharisien, qui savait le peu de cas que Jésus faisait de la secte à laquelle cet homme appartenait, ensuite du côté de Jésus, qui ne devait pas accepter cette invitation [1].

En Orient, l'homme n'a pas cette susceptibilité de nos mœurs européennes. Le pharisien ne prenait pas pour lui-même les objurgations de Jésus contre sa secte. Jésus voyait dans le pharisien un esprit impartial et élevé qui bravait l'esprit de rancune et appelait à sa table un adversaire.

Les exégètes sont exposés à une erreur perpétuelle quand ils ignorent le génie des peuples orien-

1. M. d'Eichthal, *les Évangiles*, t. II, p. 249.

taux. Rien de moins précis, de moins fixe dans l'expression que l'idée de l'homme de l'Orient. Il l'enveloppe toujours d'une image, d'une hyperbole. Les allusions lui plaisent. Il est subtil, mais autrement que nos scolastiques. Ce n'est pas au moyen du procédé syllogistique, en tirant des prémisses ce qu'elles ne contiennent pas, mais en présentant les choses sous un point de vue peu juste. Il manque absolument de netteté. Le moindre rapprochement lui suffit : il dira, pour la même distance, dix lieues, cent lieues, mille lieues. Il ne tient pas à la justesse des rapports. De là ces comparaisons si heurtées des livres saints, par exemple, dans le Cantique des cantiques. Toujours il cherche les contrastes, même les plus tranchés, et il ne recule jamais devant une exagération.

Ainsi dans Luc (XVII, 6), Jésus dit : « Si vous aviez la foi comme un grain de moutarde, vous diriez à ce figuier : va te planter dans la mer et cela vous arrivera. » Luc savait très-bien qu'un figuier ne se plante pas dans la mer ; et c'est précisément l'exagération même de l'hypothèse posée par le Christ, qui fait ressortir le mérite de la foi, comparée déjà à un grain de moutarde.

Le Christ disant : « A celui qui n'a point, on

ôtera même ce qu'il a [1], » nous semble tenir un langage indigne d'un homme sensé. Quand il dit de la Madeleine : « Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé, » il entend très-bien que cet amour n'est pas un mouvement de sensibilité passagère, mais la marque courageuse d'un repentir profond, d'un véritable changement de vie. Nul des convives du festin où Jésus tint ce langage, ne s'y trompa. Comment des critiques en plein dix-neuvième siècle s'y trompent-ils [2] ? C'est qu'ils voyent les choses avec la lorgnette européenne

On demande à Jésus : Qui est mon prochain? Il répond : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, etc. » C'est la magnifique parabole du bon Samaritain. M. d'Eichthal voit là un paralogisme : la conclusion de Jésus ne lui paraît pas s'adapter aux prémisses. C'est que, pour l'homme de l'Orient, l'exemple du Samaritain soignant le pauvre blessé, pendant que le prêtre et le lévite le regardent à peine, est une réponse parfaitement intelligible. Il voit très-bien que Jésus a entendu dire que tout homme est notre prochain. C'est parfaitement la réponse à la question du docteur : la parabole lui

1. Matth., XIII, 12.
2. *Les Évangiles*, t. II, p. 251.

a parlé à l'imagination plus nettement qu'une définition rigoureuse aurait pu le faire. Il eut oublié la définition; la parabole est demeurée ineffaçable dans son esprit [1].

L'étendue de ce chapitre m'empêche de citer cent exemples qui montreraient comment les critiques modernes s'égarent sur ce terrain, quand ils oublient de se souvenir qu'ils ont devant eux des livres vieux de dix-huit siècles, reproduisant une civilisation qui ne se rapporte en rien à la nôtre. Il ne faut pas juger le monde hébraïque de l'an premier de notre ère, sur nos idées froides et mathématiques, sur notre génie de positivisme. Un livre se lit avec les idées du temps où il a été écrit. Toute autre méthode conduit aux systèmes outrés d'exégèse de M. Strauss et de M. d'Eichthal.

La quatrième règle doit aussi merveilleusement éclaircir les difficultés soulevées au sujet des Évangiles. Les historiens sacrés écrivent, comme on écrivait dans l'antiquité, à larges traits, reproduisant la substance des discours, négligeant les

1. L'esprit oriental se plait beaucoup aux disparates, c'est ainsi que Jésus dit : « Vous ferez de plus grandes œuvres que moi, parce que je vais à mon père. » La liaison se voit mal d'abord ; elle est toute dans l'esprit de Jésus; mais les disciples la saisissent très-bien.

détails, ne tenant même compte que bien vaguement de l'exactitude chronologique.

Il s'en est suivi, dans les Évangiles, des dissonnances sans nombre que l'exégèse relève très-facilement.

Nous ne nions pas qu'elles ne soient réelles, pas plus que ne le firent les Pères primitifs. Nous retirons même, de l'aveu de ces dissonnances, une de nos grandes preuves, celle de l'originalité de chaque écrivain, quand il parle de ce qu'il a vu, comme Matthieu et Jean, et des renseignements qu'il a reçus, quand il n'est pas témoin oculaire, comme Marc et Luc. Il est capital pour nous d'établir l'authenticité du livre divin sur ces caractères d'originalité que les nombreuses divergences des évangélistes entre eux constatent surabondamment. Des faussaires, qui se seraient entendus, se seraient bien gardés de différer sur certains détails. Ils eussent produit quatre Évangiles, presque stéréotypés pour le fond, sauf l'enveloppe littéraire. Cette uniformité, que nous ne trouvons jamais entre les historiens profanes, serait à bon droit suspecte à l'exégèse moderne. Les quatre Évangiles se réduiraient à un seul.

Les divergences que nous signale l'étude des textes comparés renversent cette objection, et lais-

sent dans toute sa force, la preuve de l'authenticité établie par l'originalité qu'elles supposent.

Mais après avoir recueilli le bénéfice imposant de cette preuve capitale, il y aurait maladresse à la détruire aussitôt, en affirmant que les divergences ne sont rien, qu'il y a parfait accord entre les quatre textes, que tout s'explique à merveille, que depuis longtemps on a répondu à tout, réduit à néant les difficultés soulevées par les dissonnances.

Les apologistes ne se sont pas aperçus qu'ils perdaient immensément à ce système, et que pour quelques points secondaires, qui ne tiennent pas à la substance des livres évangéliques, dont la suppression même, eût-elle été faite il y a longtemps par l'exégèse orthodoxe, ne compromettrait en rien le dogme capital du christianisme, ils se privaient de la forte ressource que leur donne ce grand fait, établi par l'exégèse non chrétienne, qu'il est impossible qu'il y ait eu accord entre les écrivains évangéliques et que chacun d'eux, à ses risques et périls d'auteur, a écrit ce qu'il avait vu, ce qu'il avait appris.

Cette faute ne doit plus se faire.

Il y a des dissonnances, de notables dissonnances. Mais que changent-elles aux grandes con-

séquences qui découlent des livres évangéliques ? Prenons les contradictions ; supposons leur la force que les exégètes les plus hostiles au dogme chrétien voudraient leur donner, que prouveront-elles sur la thèse capitale de la mission divine du Christ ?

Voilà le terrain sur lequel je crois qu'il est sage de se placer. On ne se perd plus alors dans le labyrinthe des explications et des atténuations ; on aborde largement les difficultés, et ce n'est que par ce combat hardi et loyal qu'il nous sera possible de ramener à nous l'homme moderne, que nos longues et minutieuses interprétations ne trouvent pas disposé à se rendre.

Prenons quelques-unes des difficultés les plus graves provenant du désaccord des évangélistes.

Il y a deux généalogies entièrement distinctes. Nous savons toutes les explications données pour les rendre acceptables l'une et l'autre. Mais faisons l'hypothèse que ces généalogies soient fausses l'une et l'autre, ou seulement l'une des deux. La seule conséquence que peuvent en tirer des esprits sincères, c'est que dans la pauvre famille de Joseph, sous l'obscure maisonnette du charpentier, les traditions de famille avaient été mal conservées, que le seul souvenir réel était une filiation avec la famille de David, comme elle se

conservait dans la maison du célèbre Rabbi Hillel, un des contemporains de Jésus, lequel croyait tenir à David par son ascendance maternelle.

Dans la croyance chrétienne, Joseph n'ayant été que le père putatif de Jésus, qu'importe l'exactitude de la généalogie de l'époux de la Vierge? Les anciens Pères n'ont voulu voir qu'une chose dans cette généalogie : que Joseph, fidèle observateur de la loi mosaïque, n'avait pas dû choisir son épouse en dehors de sa tribu. Pourquoi serions-nous plus exigeants que les anciens Pères? Le Christ devait naître de Jessé. C'était la grande croyance de la nation juive. Joseph vient au recensement de Beït-lhem. Il reconnaît donc cette petite ville de Juda comme le berceau de sa famille. Il ne faut rien de plus.

Celui qui, pendant son magnifique apostolat, déclare que sa mère et ses frères sont les hommes qui font la volonté de Dieu, celui-là probablement tenait fort peu à la gloriole d'une généalogie.

S'il eût été interrogé sur le désaccord des deux généalogies que ses contemporains lui donnèrent, il eût jugé inutile de répondre.

On le voit : qu'il y ait une des deux généalogies qui soit la véritable, qu'elles soient vraies

l'une et l'autre; déduites, l'une de la paternité réelle, l'autre de la paternité adoptive, que toutes les deux même soient suspectes de n'être qu'une addition à la rédaction originale de Matthieu et de Luc, rien de cela n'importe à la grande question du christianisme.

Continuons par quelques exemples encore. Matthieu (xxvii, 27 et suiv.) et Marc (xv, 16 et suiv.) disent formellement que Jésus fut livré par Pilate à ses propres soldats qui étaient Romains, lesquels crucifièrent Jésus et se partagèrent ses vêtements. Jean ne tranche pas la question et sa phrase peut s'entendre de deux manières : « Et il le leur livra pour être crucifié » (Jean, xix, 16.) quoiqu'elle semble se rapprocher le plus de Matthieu et de Marc.

Luc passe complétement sous silence que ce soient des Romains qui aient ainsi outragé, flagellé, crucifié le Juste.

Il y a donc là dissonnance, contradiction si l'on veut.

Mais sur quoi repose-t-elle? sur un fait capital de la passion? Pas le moins du monde. Que ce soit la cohorte au service du Synhédrin ou le centurion romain avec quelques soldats, de service ce jour-là au Prétoire, en quoi cela importe-t-il au

grand drame du Golgotha? Que peut-on en conclure? Sinon que Luc ne voulant rien écrire qui blessât les Gentils, et en particulier les Romains, a dit en général : « Les soldats, » laissant plutôt deviner que c'était la cohorte juive. Et cependant il parle du centurion qui présidait au crucifiement. Et peut-être l'exégèse lui prête-t-elle une intention qu'il n'eut jamais, celle de déverser tout l'odieux du crucifiement sur les Juifs et sur les soldats juifs. Pourquoi n'a-t-il pas l'habileté d'omettre, ce mot « le centurion, » que tous les lecteurs étrangers au judaïsme devaient croire indiquer plutôt le centurion romain sous les ordres de Pilate, que le clef de la milice juive du Synhédrin?

Luc ôte du sermon sur la montagne le fameux passage de la perpétuité de la loi pour le transporter ailleurs (XVI, 17), et il le transporte après ces paroles : « La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean. Depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé et chacun fait effort pour y entrer (XV, 16). » Si la loi et les prophètes n'ont duré que jusqu'à Jean, comment la loi continuera-t-elle d'avoir son effet?

Luc met ensuite la condamnation du divorce, qui est bien l'abolition d'une disposition expresse de la loi qui permettait le divorce.

Ces contradictions très-nettes en apparence, s'expliquent par le sens dans lequel le Christ a pris ces mots : la loi. Il n'a pas voulu parler de toute la réglementation légale du mosaïsme, mais du Décalogue lui-même qui est la loi, la grande loi, laquelle certainement ne passera pas. La difficulté est ainsi levée.

Je traiterai, dans les Éclaircissements, la grande question de la chronologie, parce que celle-là importe à l'histoire. J'en parlerai seulement ici, au point de vue des conséquences à tirer d'un désordre supposé de cette chronologie, par rapport à la véracité des récits évangéliques.

En admettant ce désordre, devrait-il beaucoup étonner, quand on sait que les anciens mettaient d'ordinaire si peu de précision dans l'indication des dates? Depuis quand un fait historique, donné par les annales d'un peuple, serait-il rejeté pour un manque d'exactitude, même formellement reconnu, dans la date qui lui serait assignée? Ne savons-nous pas que nous avons besoin de contrôler tous les jours par les inscriptions monumentales, par les médailles, une foule de dates fort suspectes? En quoi tout cela touche-t-il les faits? N'en subsistent-ils pas moins, avec le vague laissé sur la date précise de l'année où

ils se sont accomplis? J'ai honte d'insister sur cela.

L'espace me manque pour citer d'autres exemples. Je ne veux pas néanmoins passer celui-ci :

Quelle était la véritable inscription de la croix, écrite, par Pilate lui-même, en hébreu, en grec et en latin ?

Matthieu la donne ainsi : CELUI-CI EST JÉSUS LE ROI DES JUIFS.

Marc : LE ROI DES JUIFS.

Luc : CELUI-CI EST LE ROI DES JUIFS.

Et Jean : JÉSUS LE NAZARÉEN LE ROI DES JUIFS.

Il est évident que l'inscription était l'une de ces quatre absolument dissemblables. Il s'agit là d'un fait unique, matériel, qui ne prête pas à l'interprétation. Je l'ai choisi exprès. La véritable leçon est l'une de ces quatre; mais laquelle? Si nous choisissons celle de Jean, le seul des apôtres qui assista au crucifiement de Jésus, nous déclarons les autres fausses, au moins incomplètes. Et après? Il sera prouvé alors que la seule inscription complète est celle que l'évangéliste Jean a donnée.

En quoi cela importe-t-il à la grande doctrine chrétienne?

J'ose espérer que, guidés par les principes exposés dans ce chapitre que je regarde comme

le plus essentiel de mon système d'apologétique, les hommes du monde, pour lesquels j'écris, se feront leur système particulier d'interprétation. Ils ne tarderont pas à se convaincre que les évangélistes, n'ayant pas pour but la précision, ont esquissé les faits, pour ainsi dire, à grands traits, cherchant l'impression, qu'ils produisent toujours heureuse et puissante, plutôt que la rigoureuse exactitude de la biographie.

Ce qu'ils ont perdu, à ce dernier point de vue tant recherché par l'histoire pointilleuse moderne, ils l'ont regagné au centuple par le caractère d'un auguste enseignement, auquel précisément rien ne ressemble dans l'histoire profane, et qui donne à ces livres leur précieux cachet.

Se complétant les uns les autres, se copiant, se reproduisant, selon le cadre adopté par chacun d'eux, spécialement par Marc et par Luc, il n'y a pas à s'étonner des changements qu'ils ont introduits dans le récit primitif soit écrit, soit oral sur lequel ils travaillaient.

Ainsi, il n'échappera à personne que Matthieu, écrivant surtout pour les judéo-chrétiens, tient par-dessus tout à montrer les prédictions messianiques accomplies dans la personne de Jésus. Tout ce qui relève cette grande loi donnée sur le

Sinaï et dont la race israélite devait être si fière, parce qu'elle avait pu en conserver le code jusqu'aux derniers jours, il aime à le mettre en relief. Et, pour Matthieu, c'était une des magnificences de l'enseignement du Christ, qu'il eût déclaré qu'un iod ou qu'une corne de lettre de cette loi ne passât pas sans être accomplie.

On comprendra que Marc, disciple et interprète de saint Pierre, comme dit saint Jérôme, par conséquent reproduisant l'Évangile de Matthieu, à l'usage des nouveaux chrétiens de la gentilité romaine, ait laissé de côté les paroles que Jésus, durant sa vie mortelle avait dites à ses disciples, pour leur défendre d'aller prêcher l'Évangile chez les Gentils : *In viam gentium ne abieritis* (Matth., x, v.); paroles qui n'avaient qu'une portée transitoire, relative au temps très-court de l'apostolat de Jésus et sublimement commentées plus tard par cette mission divine : Allez, enseignez toutes les nations : *Euntes ergo, docete omnes gentes.*

De même un compagnon de saint Paul, Luc, aura des tendances hellénistes, et, écrivant pour ce monde grec que le grand apôtre a amené à la foi, cherchera à rendre saillants tous les faits qui montrent l'Évangile destiné non-seulement au peuple juif, mais encore au monde entier : ce qui

était la grande doctrine de saint Paul : ni juif, ni gentil ; ni grec, ni barbare [1].

On reconnaîtra encore que beaucoup de contradictions, en apparence formelles, ne le sont pas en réalité. Ainsi M. d'Eichtal[2] fait ressortir ce qu'il y a de contradictoire entre Matthieu et Luc sur les fameuses objurgations contre les pharisiens. Matthieu dit qu'elles eurent lieu dans l'enceinte du temple, en présence de tout le peuple [3]. Luc dit qu'elles eurent lieu chez un pharisien, où Jésus était venu prendre son repas [4].

« Chez Matthieu, dit le critique, la situation explique l'âpreté et la véhémence du langage ; c'est une sorte d'anathême, et en même temps le défi que Jésus lance aux pharisiens par les mains

1. Encore ces tendances hellénistes, dans Luc, ne sont-elles pas tellement prononcées que M. Strauss ait cru pouvoir affirmer qu'il ne les voyait pas. M. d'Eichthal, au contraire, fait beaucoup ressortir le caractère universaliste de l'Évangile de Luc. M. Strauss donne une raison assez forte lorsqu'il fait remarquer que Luc n'a pas reproduit la terrible parole que Matthieu met dans la bouche des Juifs : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! Moyen cependant bien facile de jeter de l'odieux sur la race israélite, et de relever d'autant les nouveaux chrétiens de la gentilité, enfants d'Abraham par adoption. (*Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 154.)

2. *Les Évangiles*, t. I, p. 166.

3. Matth., XXI, 23.

4. Luc, XI, 37.

desquels il sait qu'il doit mourir, et cela en présence du peuple qu'il les accuse d'égarer et de corrompre. Mais, sous ce toit et à la table de notre pharisien, ce langage n'a plus ni vraisemblance ni excuse. »

A cela je réponds que les terribles objurgations contre les pharisiens ont bien pu être faites, dans l'espace de l'apostolat de Jésus, sinon très-fréquemment, du moins à deux fois différentes et en termes à peu près identiques, l'une chez le pharisien, l'autre dans l'enceinte du temple. Sans doute rien ne l'affirme, mais rien ne prouve le contraire. Ce qui avait été dit devant un très-petit auditoire avait naturellement sa raison d'être reproduit devant tout le peuple.

Il y a donc dissonnance, dissonnance inexpliquée, si l'on veut, mais contradiction formelle, non.

Si je ne me suis pas exagéré la portée des principes que j'ai exposés dans ce chapitre, ils me semblent contenir en germe toutes les solutions raisonnables que cherchent, dans des matières de ce genre, les esprits sincères. Nous n'avons pas le droit d'être plus sévères pour les écrivains évangéliques qui ont voulu, sans aucune prétention littéraire, transmettre pour l'édification des chré-

tiens ce qu'ils savaient de la vie de Jésus, que nous le sommes sur beaucoup d'écrivains de l'antiquité, dont les moindres fragments historiques ont pour nous un grand prix, malgré leurs défectuosités évidentes. C'est la faute qui a été commise par les plus forts de nos exégètes. Disons-le, c'est ce qui dépare leurs travaux.

D'un autre côté, si l'on se rappelle cet autre point de vue capital, que le christianisme et l'Église dépositaire de la doctrine révélée n'ont pas pour unique preuve les écrits évangéliques, c'est-à-dire que l'Église pouvait parfaitement subsister et s'étendre à travers les siècles, sans que les livres évangéliques nous eussent été transmis, on sera à même de se protéger, dans sa foi, contre les plus forts arguments qui pourront se produire par l'école exégétique.

Je me félicite d'avoir contribué à donner cette direction, qui me paraît pratique et sage, au mouvement d'apologie que les attaques récentes contre la divinité de Jésus-Christ ont fait naître. Je n'ai pu évidemment que jeter le germe, mais je serais heureux de le voir fructifier. On prenait une direction fausse; je crois avoir indiqué le véritable chemin.

CHAPITRE IX

SOLUTION DE LA DIFFICULTÉ DES SUPPRESSIONS FAITES PAR MARC ET PAR LUC A L'ÉVANGILE PRIMITIF

Je terminerai mes considérations préparatoires, que le défaut d'espace m'a forcé d'écourter considérablement, par un point d'une importance capitale.

Quand on lit les Évangiles, on ne tarde pas à voir que les quatre écrivains sacrés n'ont pas la même tendance. Matthieu écrit l'Évangile judæo-chrétien, c'est-à-dire celui qui reflète le premier mouvement de l'idée nouvelle, au sein des douze tribus réunies en Palestine ou répandues dans les diverses cités du vaste empire romain, avant la diffusion de la prédication évangélique chez les gentils. Il est pour cela d'une grande valeur historique, et cette tendance judaïque est une preuve de l'authenticité du livre. Il a été fait dans ce moment unique où les Juifs embrassèrent la loi nou-

velle, et qui nous est si bien narré dans les premiers chapitres des Actes des apôtres.

Marc, disciple de Pierre, Luc, disciple de Paul, écrivent l'Évangile gentili-chrétien. L'idée nouvelle a fait un pas immense. Cette parole : *Ecce, convertimur ad gentes* (Act., XIII, 46.) est un programme, qui, réalisé aussitôt, amène dans le langage des apôtres des gentils des modifications importantes. Il est naturel qu'il ne soit rien dit maintenant de capable d'effaroucher ces hommes qui n'ont aucune notion du monde hébraïque.

Plus tard Jean écrira l'Évangile théologique ou dogmatique. Il s'adresse aux communautés chrétiennes de l'Asie Mineure.

Nous n'avons à nous occuper ici que des changements apportés, par Marc et par Luc, à l'esprit hébraïque de l'Évangile primitif.

Dans Matthieu, Jésus est le Christ envoyé au peuple d'Israël, le messie promis par les prophètes, et il ne s'occupe que des brebis perdues dans la maison d'Israël. Il défend à ses disciples d'aller chez les peuples voisins qui pratiquent l'idolâtrie, et il dit à la Syro-Phénicienne que le pain des enfants ne doit pas être donné aux chiens.

Matthieu a donc pour but de plaire au peuple juif, de l'attirer à la foi nouvelle. Il écrit en hé-

breu. Il est juif lui-même et galiléen. Ce collecteur d'impôts a tout le patriotisme énergique de la race galiléenne, qui se distinguait par la haine de l'oppression de Rome, et au sein de laquelle éclataient de terribles révoltes, efforts toujours impuissants de la reconstitution d'une nationalité hébraïque.

Marc est disciple de Pierre. Il est avec lui à Rome. Il écrit en grec. On sait que cette langue était, depuis quelque temps, familière à la classe lettrée des Romains, et qu'elle pénétrait déjà dans le peuple. Rome avait conquis l'Orient ; mais cet Orient venait pacifiquement à son tour envahir l'Occident, en y portant sa langue, sa philosophie, ses arts. Le judaïsme y apportait la grande religion qui devait envahir l'Orient et l'Occident. Le grec se trouvait la langue universelle, la langue savante, ce que nous appelons aujourd'hui la langue diplomatique.

Marc n'est pas Juif. Il est le disciple de Pierre qui vient apporter l'Évangile à ces fiers Romains, maîtres du monde. Pourquoi se placerait-il à un point de vue qui paraîtrait exclusif? Pourquoi jugerait-il nécessaire de rappeler les traits de la vie de Jésus qui pourraient rebuter les Romains, dont on savait le profond mépris pour les Juifs ?

Les passages retranchés de l'Évangile de Mat-

thieu, le sont donc intentionnellement. Pierre, car c'est lui qui en réalité est l'auteur de l'Évangile de Marc, puisqu'il l'a adopté, puisqu'il ne s'est servi dans son apostolat que de celui-ci, Pierre a donc agi avec une extrême sagesse, lorsqu'il a consenti à ces suppressions qui nous paraissent graves.

Ce sont cependant, dira-t-on, des paroles du Christ. Rapportées parfaitement à leur place, elles ne sont suspectes pour aucun exégète, et quelle idée se faisaient donc les apôtres et les disciples du seul livre sacré qu'ils eussent entre les mains, pour aller jusqu'à la mutilation ?

Je n'ai point à donner une leçon de sagesse aux sages, et à peser leurs raisons, dans la grande lutte qu'ils entreprirent au premier siècle, à la balance de ma raison toute aux idées et aux affaires de mon propre siècle. J'ai seulement à constater qu'ils l'ont fait, que Marc ne l'a pas fait de son autorité privée, mais de concert avec le prince des apôtres. Paul est venu à Rome continuer l'immense apostolat des gentils, et lui se garda bien de protester contre les suppressions faites au texte de Matthieu.

Luc, son disciple, qui n'est point Juif, pas plus que Marc, mais qui est médecin, qui a de la litté-

rature, qui a déjà sous la main deux Évangiles, écrira aussi le sien. Il se taira sur le nom de Matthieu et de Marc, procédé singulier, qui n'irait pas à nos idées modernes, selon lesquelles nous trouvons juste d'indiquer les sources historiques dans lesquelles nous avons puisé, mais qui était le procédé général de l'antiquité.

Luc, après l'abréviateur Marc, abréviateur très-intelligent, sera le compilateur de Matthieu et de Marc. Mais il aura de nombreux récits qui ne sont ni dans Matthieu, ni dans Marc. En même temps, il sera fidèle au système de Marc, qui semble combiné d'un commun accord entre les deux grands apôtres Pierre et Paul. Luc continuera à étendre l'idée du salut pour tous. Il écrira, comme Marc, l'Évangile gentili-chrétien, c'est-à-dire destiné aux nations non israélites, et c'était le monde entier.

La fidélité historique, telle que nous la comprenons, c'est-à-dire froide, mathématique, recherchant les faits pour les faits, n'entre pas dans la conception du second et du troisième Évangile. Ils avaient un but plus haut, l'apostolat. Il fallait gagner les Gentils. Pour les gagner, il fallait ne pas leur déplaire, ne pas leur montrer un Christ oublieux, en apparence, du reste du monde, dur

pour les païens, défendant à ses disciples de leur apporter un seul mot de la bonne nouvelle, et réservant ses faveurs exclusives pour Israël.

Les trois Évangiles sont inexplicables sans ce fait capital. La conversion du monde y tenait.

Toute notre raison moderne s'insurge contre un acte qui a l'apparence d'une mutilation brutale, qui semble faire la leçon au Révélateur et lui dire : — Voilà des paroles bien malencontreuses, dont nous sommes fort embarrassés, et que tu aurais dû sagement garder pour toi. — Et cependant cet acte a été d'une nécessité rigoureuse. Tous les fruits de l'apostolat, au sein des Gentils, y tenaient. Paul, dans ses admirables épîtres, s'en gêne peu. Dieu n'est plus pour lui le Iehouah d'un peuple choisi, c'est le Dieu de tous les peuples : ni Juif, ni porteur de prépuce, ni Grec, ni barbare; il n'y a plus qu'un peuple; il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême : *unus Deus, una fides, unum baptisma.*

On ne me reprochera pas d'avoir atténué cette grande difficulté des mutilations faites à l'Évangile primitif. Maintenant je serai plus fort lorsque je dirai ceci :

Il n'entrait pas dans la pensée du divin Réparateur de franchir les limites de ses douze tribus.

Quand on cherche, dans l'Évangile primitif, la grande raison du court apostolat de Jésus, cette étonnante solitude de trente années dans les labeurs vulgaires de l'ouvrier, ces trois années, qu'il faut même chronologiquement réduire à deux années et demie, de prédication exclusive au sein de ses chères populations galiléennes, dont il parlait la langue, dont il avait l'accent, semblent être, qu'on me passe le mot, un programme unique comme existence sur la terre, qui devait être terminé par le douloureux sacrifice sur le Calvaire. Être oublié dans l'humble condition du travail, pour relever la vie obscure et travailleuse, passer en faisant le bien, et enseigner plus par l'exemple que par la parole : *Cœpit Jesus facere et docere*, être la pâque de l'humanité, l'Isaac volontairement offert pour l'expiation, l'agneau de Dieu qui porte les péchés du monde; Jésus n'a pas voulu être autre chose. Cette vie est grande, une, complète. Elle ne révèle rien d'humain, rien qui rappelle le conquérant par l'arme brillante de la parole. Jésus avait dit de ses disciples qu'ils feraient de plus grands miracles que lui; et le plus grand miracle, quand lui-même ne s'est fait qu'un petit nombre de croyants, dans l'étroite limite d'un pays où son itinéraire n'a pas dépassé quatre-

vingts lieues, a été de porter, par ses disciples, la foi nouvelle aux extrémités du monde connu.

Qui blâmera cette modestie divine, cette humilité si touchante? Un des traits les plus frappants de la vie de Jésus, et qui ressort à chaque pas dans l'Évangile primitif, c'est qu'il a comme une une sainte impatience de terminer au plus tôt son œuvre par la souffrance dernière de son martyre; ce qu'il rend admirablement par ce langage oriental figuré, qui nous frappe aujourd'hui par son étrangeté, parce qu'il est en dehors du moule dans lequel l'esprit moderne formule ses pensées, mais qui est plein cependant d'une merveilleuse grandeur : « J'ai à être baptisé d'un baptême de sang, et il faut que je souffre jusqu'à ce qu'il soit accompli. » Mot profond tiré des passages non suspects de l'Évangile, et qui résume tout le plan de la vie du Christ, accomplir au plus tôt une expiation. Jésus a donc voulu laisser à ses apôtres, aux humbles pêcheurs du lac de Gennezareth, la grande gloire de la prédication évangélique au delà de la terre israéliste. Quand donc il a dit aux disciples, en leur donnant la mission de le précéder dans les villes et dans les bourgades où il devait se rendre : — Vous n'irez pas chez les Gentils, — il ne parlait évidemment que pour l'époque de

sa mission personnelle dans le monde, mission qu'il voulait circonscrire au territoire des douze tribus. C'était une restriction momentanée, un ordre spécial pour le temps où, comme il le dit avec une poésie si douce, les amis de l'époux devaient se réjouir et être auprès de l'époux, mais nullement une prescription générale ayant rapport à l'apostolat chrétien, lorsque se serait accompli le drame suprême.

Ce serait une calomnie grossière de dire que Jésus ne franchit jamais par la pensée les limites de son petit pays hébraïque, et que, dans un sentiment de patriotisme égoïste, il ne songea qu'au salut de quelques brebis perdues dans Israël. Nul ne pense cela aujourd'hui, et cela est contredit formellement par la grande parole également historique : « Allez, enseignez toutes les nations ; apprenez leur ce que je vous ai enseigné et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Là éclate la pensée définitive du Révélateur. Auparavant nous avons vu l'ordre qu'il voulait s'imposer durant sa vie mortelle; maintenant le dessein de la réparation universelle se montre clairement. Il n'y a plus rien d'inintelligible pour nous.

Il n'en eût pas été de même pour les Gentils. Si

cette mission exclusivement israélite du Christ leur eût été prêchée, — ils se fussent hâtés de dire : Jésus n'est pas venu pour sauver la brebis perdue hors d'Israël; eh bien! nous ne sommes pas Juifs et nous n'avons pas de part à prendre à cette réparation : nous ne serons donc pas chrétiens. — Quel coup terrible porté à l'apostolat!

L'Église alors, agissant par la pleine puissance de Pierre et des apôtres, à son âge constitutif, fit sagement de franchir une loi apparente de respect pour la parole même du Christ. Elle retrancha de l'Évangile primitif tout ce qui eût été une répulsion pour les Gentils. Elle gentilisa l'Évangile, parce que l'universalité du monde était composée de Gentils. L'Église est donc maîtresse de l'Évangile comme livre. Elle n'a pas le droit de changer une parole évangélique, parce que la foi est chez elle un dépôt, et que le dépositaire n'est pas le maître, mais elle est juge de l'usage qu'elle doit faire du dépôt. Elle peut, selon les temps, dire ceci ou cela, montrer à ses enfants telle partie des livres révélés, ne pas même les mettre sous leurs regards, s'il y a des disputes de religion à éviter, des interprétations imprudentes à craindre. Voilà comment, au moyen âge et jusqu'au XVIe siècle, elle n'a pas jugé prudent de mettre

les livres saints, en langue vulgaire, sous les yeux de races non émancipées encore par le développement intellectuel, et comment aujourd'hui elle trouve très-bon que l'homme moderne, dont l'éducation est plus avancée, aille s'abreuver à ces grandes sources du sentiment religieux qui semble tarir dans l'humanité.

L'Église n'est pas l'esclave du livre révélé; il est pour elle un moyen de salut dans le monde, non pas un fétiche à mettre dans une armoire et à adorer; un mémorial vénéré des paroles et des actions du Sauveur, non pas une autorité aveugle à côté de laquelle ne soit aucune autorité interprétative; une consolation, non pas une tyrannie; de la vie morale, de la liberté à travers les siècles pour la société croyante, non pas un lourd fatalisme sous lequel elle ait à se courber; un accroissement de grandeur et de force, non pas le terme dernier et absolu de l'immobilité.

L'Église s'est toujours tenue entre deux extrêmes. Elle n'a point supprimé la valeur des livres révélés; elle les a entourés d'un respect profond. Elle a voulu que, dans ses grandes assemblées conciliaires, ils fussent apportés et placés sur la table, entre le chandelier et le vase d'encens, comme les témoins irrécusables de sa

doctrine. Mais elle n'a pas dit que ces livres, sujets comme ils le sont tous aux diverses interprétations humaines, fussent la règle unique de la foi pour la société croyante. Et en cela, elle a préservé l'humanité d'une exagération dangereuse. Elle a concilié la liberté, en présence de l'Évangile même, avec le respect qui lui est dû. Amour et raison tout ensemble, c'était demeurer dans le vrai.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

VIE DE JÉSUS



VIE
DE JÉSUS

SECONDE PARTIE

LIVRE PREMIER
VIE CACHÉE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE ÉPOQUE. — HISTOIRE DE L'ENFANCE

Deux évangélistes, Matthieu et Luc, ont écrit l'histoire de l'Enfance de Jésus, Marc, l'abréviateur de Matthieu, l'a passée sous silence, et Jean n'y fait aucune allusion. C'est donc du texte combiné de Matthieu et de Luc, que l'historien de Jésus tirera les uniques documents de cette partie, naturellement la plus mystérieuse de son récit, puisqu'elle repose sur des faits pour la plupart

d'une intimité absolue, dérobés par conséquent au contrôle ordinaire de la critique.

L'histoire de l'Enfance est la partie des Évangiles qui, dès les premiers siècles de l'Église, a soulevé le plus de contestations. De nos jours, en dehors du monde qui a la foi, cette histoire ne garde que le caractère d'une légende. Le désordre que le texte de cette histoire met dans la chronologie de l'âge du Christ, les deux généalogies en opposition si formelle de Matthieu et de Luc, le chant sublime du *Magnificat*, qui semble plus tenir de la poésie que de l'histoire, une foule d'invraisemblances relevées dans le récit de l'arrivée des mages à Jérusalem, et du massacre, par ordre d'Hérode, des enfants de Beit-Lehm, le silence de Luc sur la fuite en Égypte, et l'affirmation positive, de sa part, qu'après que les parents de Jésus eurent accompli, dans le temple, ce qui était ordonné par la loi, ils s'en retournèrent à Nazareth, en Galilée, l'absence complète de liaison entre ces faits mis au début de l'Évangile et ceux qui sont racontés plus tard, par exemple, la parenté de Jésus et de Jean, sur laquelle il ne se trouve pas dans la suite la plus faible allusion, tout cela a fait suspecter l'histoire de l'Enfance d'être une addition au texte primitif de Matthieu et de Luc.

Il serait puéril de nier la gravité de ces critiques, et ce serait certainement très-mal servir la cause de la vérité. Il y aura un jour sur cela, dans l'Église elle-même, des interprétations qui paraîtraient aujourd'hui des hardiesses, et qui seraient compromettantes pour un écrivain. Je suis convaincu qu'elles pourront répondre à toutes les difficultés.

Je ferai seulement une remarque d'une extrême importance, et qui semble avoir échappé à ceux qui ont réfuté les objections des hommes de la libre pensée, c'est que le seul fait capital transmis par l'histoire de l'Enfance, l'union de Dieu et de l'homme dans la personne de Jésus, subsiste complétement par l'enseignement de l'Église, en dehors du récit vrai ou légendaire que renferme cette histoire. Les mages ne seraient pas venus d'Orient, Hérode n'aurait pas fait massacrer les enfants de Beit-Lehm, la sainte famille n'aurait pas fait le voyage d'Égypte, que l'incertitude sur ce point ne saurait atteindre un dogme placé en première ligne, dans le *Credo* du christianisme. J'insiste fortement sur ce point, parce que, comme on l'a vu dans les *Considérations préparatoires*, le véritable, le grand système de l'apologie chrétienne ne repose pas sur l'unique base de l'au-

thenticité des livres saints. La non-authenticité de quelques-unes de leurs parties n'entraînerait donc pas une certitude d'erreur sur tout le reste. On peut briser un ou plusieurs anneaux de cette chaîne, elle se relie toujours. Il est difficile de préjuger maintenant ce que plus tard fera l'Église. Vînt-elle à élargir son exégèse, et à accepter par conséquent les plus sévères des données de la critique sur certaines parties des textes évangéliques, la foi n'en souffrirait nulle atteinte, puisque, nous l'avons plusieurs fois indiqué, le dogme ne tire pas de ces textes, son unique raison.

Cette remarque, on le comprend, est capitale. Elle tient à tout le système d'apologie suivi dans ce livre, système qui seul, selon moi, répond victorieusement aux attaques de la libre pensée, et qui est celui de l'Église, à sa plus brillante époque. Je n'ai pas la gloire de l'avoir découvert, mais je suis heureux de lui donner ici tout son développement, parce que je suis convaincu que, par lui seul, on peut placer la question religieuse à son véritable point de vue.

Matthieu commence l'histoire de l'Enfance par la généalogie de Jésus [1]. Les éléments de cette

1. Voyez les *Évangiles parallèles*, Matth., I, 1-16. Luc, III, 23 et suiv.

généalogie sont empruntés à l'Ancien Testament, et se vérifient avec assez d'exactitude jusqu'à Zorobabel. Depuis la captivité jusqu'au Sauveur, ce sont des éléments complétement nouveaux. Que l'Église primitive ait eu une véritable généalogie de Jésus par Joseph son père nourricier, il n'y a pas lieu d'élever sur cela un doute. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis; et, de nos jours, il n'y a pas d'arabe qui ne sache sa généalogie depuis Ismaël, fils d'Abraham. Comment maintenant Luc a-t-il pu donner une généalogie si divergente de celle de Matthieu? Ce qui est bien plus fort, si lui-même a donné une généalogie et qu'il ait connu celle de Mathieu, comment n'a-t-il pas craint de donner des armes contre le christianisme? Ce sont là, je le reconnais, de graves difficultés sur lesquelles certainement un jour l'Église aura une clarté dernière. En attendant, nous établissons l'extrême facilité, pour les contemporains de l'âge évangélique, de connaître la généalogie de Jésus. Et il a dû venir à la pensée des premiers chrétiens de connaître cette généalogie; ce qui expliquerait même la surabondance sur ce point, cause de tant d'embarras pour les commentateurs, Matthieu ayant donné la série descendante par le père légal de Joseph, et Luc ayant donné la série

ascendante par le père naturel, conformément à la loi du lévirat [1]. La solution est probablement plus simple encore. Elle est selon moi très-facile à pressentir; et un jour, quand nos disputes ardentes auront cessé, ceux qui pourront lire nos livres s'étonneront que, dans notre dix-neuvième siècle, nous soyons allés nous prendre à des toiles d'araignée.

Nous empruntons à Luc l'histoire de l'annonciation [2]: « Comme Elisabeth (mère de Jean) était à son sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée qui a le nom de Nazareth, à une vierge qu'un homme du nom de Joseph, de la maison de David, avait épousée, et le nom de la vierge était Marie. L'ange étant entré chez elle, lui dit : Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. Tu es bénie entre les femmes. Mais elle, l'ayant vu, fut troublé de son discours, et elle se demandait que pouvait être cette salutation. Et l'ange lui dit : Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. Et voici, tu concevras dans ton sein et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus. Celui-ci sera grand et sera appelé le fils du Très-Haut.

1. Voyez Éclaircissements, *Généalogie de Jésus.*
2. Luc, I, 26-38.

Et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père. Et il régnera sur la maison de Jacob, dans les siècles, et son règne n'aura pas de fin. Marie dit à l'ange : Comment se fera ceci, puisque je ne connais pas d'homme? Et l'ange lui répondant, lui dit : L'Esprit-Saint surviendra en toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. Et le saint qui naîtra de toi sera appelé le fils de Dieu. Et voici Elisabeth ta parente, qui elle-même a conçu un fils dans sa vieillesse et c'est ici le sixième mois de celle qui était appelée stérile, parce qu'il n'y a pas de parole impossible à Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole. Et l'ange se sépara d'elle. »

Tel est le récit de l'évangéliste. Il n'échappera à personne quelle grâce est répandue sur ce morceau d'une belle couleur biblique. Tout est dans la donnée messianique. Jésus aura le trône de David son père, il régnera sans fin sur la maison de Jacob. Gravité, noblesse, sobriété, rien ne manque à cette grande page ; et il était impossible de rendre cette entrevue mystérieuse avec une plus chaste hardiesse.

Les chrétiens ont le bonheur de posséder encore le sanctuaire où Marie reçut la visite de l'ange.

J'ai fait une étude spéciale de ce lieu vénéré, et je l'ai décrit ailleurs avec soin [1]. Dans mon dernier voyage, j'ai vérifié de nouveau mes premières recherches. Une circonstance qui m'avait échappé est celle-ci : que les constructeurs de la basilique primitive, dont on voit encore deux colonnes, pour orienter leur monument, l'avaient placé latéralement à la maison de la Vierge, creusée comme on sait dans le rocher et subsistant encore en partie.

Il est difficile qu'on élève des doutes sur l'emplacement de ce sanctuaire. Nazareth était une trop petite ville, la gloire que lui a value le séjour de Jésus pendant trente ans, devait lui être trop sensible pour qu'on y ait jamais oublié le véritable emplacement de la maison de la Vierge [2].

Marie ne tarda pas à montrer extérieurement les signes de la maternité. Le premier Évangile

1. *Voyage religieux en Orient*, t. II, p. 19 et suiv.

2. La Vierge était-elle née à Nazareth? Ne serait-ce pas plutôt à Jérusalem dans la maison de sainte Anne? Mon savant ami le P. Bassi, de l'ordre des frères Mineurs, a traité cette question dans son beau travail sur l'église de Sainte-Anne à Jérusalem, publié dans les *Annales du commissariat général de la Terre-Sainte*, 1863.

Je renvoie avec bonheur à cette curieuse dissertation. Toute intéressante que soit la question, je n'ai pas à la traiter dans ces pages.

qui avait dit une seule parole sur le mystère que nous venons de rappeler, raconte en détail les perplexités de Joseph. « Joseph, son époux, homme juste, ne voulant pas la livrer [1], résolut de la renvoyer en secret. Pendant qu'il pensait à cela, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains pas de garder Marie, ton épouse. Car ce qui est né dans elle est du Saint-Esprit [2]. »

Rassuré par cette parole, l'homme juste garda son épouse.

Bientôt un édit d'Auguste ordonna un dénombrement général de l'empire romain. Il était prescrit que chacun se fît enregistrer dans sa ville, et les femmes n'étaient pas exemptes de la formalité. Il fallut donc que l'humble couple partît de Nazareth, et se rendît à Beit-Lehm, la ville de la maison de David.

C'était là que devait naître Jésus.

Beit-Lehm, comme la plupart des cités hébraïques, était bâtie sur une hauteur. Elle était la première étape parcourue sur la voie antique de Jérusalem à Hébron. En quittant la ville salomonienne, on suivait un plateau fertile, de tout temps

1. La loi condamnait la femme adultère à être lapidée.
2. Matth., I, 19, 20.

livré à l'agriculture, que plus de dix-sept siècles de désolation n'ont pas épuisé encore, et où l'œil voit, dès les premiers jours de juin, la moisson jaunie prête à tomber sous la faucille. Seulement, la large voie s'est changée en une route mal entretenue, sur les bords de laquelle la nature, toujours disposée à envahir le sol défriché par l'homme, a jeté des massifs de fleurs. Les mille variétés des anémones *coronaria*, blanches, roses, bleues, pourpres, qui rappellent les plus riches palettes des peintres, s'y étalent avec une magnificence incroyable. Dès le mois de janvier, après les grandes pluies hivernales, tout ce sol brûlé par l'été précédent, au point que pas une tige ne paraissait au dehors, segonfle sous les rayons d'un chaud soleil, les racines des plantes aspirent fortement l'humidité si longtemps attendue, et quelquefois dans l'espace de peu d'heures, les bourgeons s'entr'ouvrent, les feuilles paraissent et montrent des boutons de fleurs. Les traditions chrétiennes du pays, qui ont, là, comme partout, leur poésie naïve, vous disent que la grande plaine de Beit-Lehm doit cette abondance de fleurs au voyage de la Vierge, sous les pieds de laquelle elles naissaient. Rétablissons par la pensée les beaux térébinthes, les cèdres que Salomon avait multipliés dans le pays, les ca-

roubiers au feuillage vert foncé, les massifs d'oliviers si doux au regard, et nous verrons la route triomphale que les chars de Salomon parcouraient, quand il se rendait à son Versailles somptueux d'Etham, où se trouvent les eaux de la Fontaine scellée et ces bassins gigantesques que nul art n'a encore surpassés. La Vierge, accompagnée de Joseph, très-probablement portée sur l'âne, la forte et pacifique monture des Hébreux, suivit ce chemin qui l'amenait à la cité de ses pères. Beit-Lehm ne se voit qu'après qu'on a franchi toute la plaine que nous venons de décrire. Une petite montagne sur laquelle est aujourd'hui un couvent grec, cache l'aspect de la ville. Avant de franchir le col au delà duquel se montrera le vaste horizon de la contrée beit-lehémite, la voie antique passait auprès d'un puits, dans lequel la légende fait tomber l'étoile qui marchait devant les Mages; puis vous avez devant vous l'un des points de vue les plus grandioses de la Palestine. La crête des montagnes, sur laquelle vous êtes, se découpe vers la partie orientale en contre-forts arrondis, immenses, taillés par gradins au temps de la grande prospérité agricole du pays. Au fond, l'œil plonge et voit un profond encaissement de verdure. Le reste est plus aride : même dans le lointain, les

immenses déchirements qui labourent le désert de Judée jusqu'à la mer Morte, vous présentent leurs masses crayeuses, grises et désolées. Le Tell arrondi, fait de main d'hommes, sur lequel s'éleva la forteresse d'Hérodion, montre son cône que l'on prendrait pour le cône d'un volcan éteint, et de loin en loin, par des échappées au fond des vallées, votre œil rencontre des points scintillants de la mer Morte, rappelant de l'argent en fusion au fond d'un immense creuset. Plus vous approchez de la ville où va naître Jésus, plus la végétation devient belle. Un vaste banc de calcaire friable, qui a quelquefois la blancheur du lait, a fourni, en se délitant, les terres qui couvrent les flancs de ces riches vallées. Là, les figuiers prennent la hauteur des chênes; la vigne y produit les grappes merveilleuses qui furent si célèbres avant la conquête, et que deux hommes portaient, pour qu'elles ne se froissassent pas. Avant d'atteindre la ville, vous franchissez deux aqueducs. L'un prenait les eaux vers les hauteurs qui dominent Beit-Lehm à l'occident et les conduisait vers l'autre qui venait des vasques salomoniennes, et allait aboutir au temple de Jérusalem. C'était de la civilisation, mais en même temps de la richesse. L'eau est tout en Orient.

Rien n'indique pour la Beit-Lehm antique plus d'étendue que la Beit-Lehm moderne. Le site est tout tracé par la nature. C'est une croupe allongée en forme de promontoire, dont l'axe va d'occident en orient.

Quand Marie et Joseph se présentèrent aux portes de la ville, comme étrangers, qui tenaient pourtant au pays par leur filiation avec la grande famille des rois de Juda, nul ne les accueillit, nul ne leur offrit l'hospitalité, qui est une des prescriptions de la morale antique, consacrée encore par le Coran. Il fallut chercher une hôtellerie. Et c'était l'hiver. Quelquefois il est rigoureux à Beit-Lehm et sur tout le plateau central de la Judée. La neige y paraît, mais rarement. Ce qui est plus rigoureux qu'un temps de neige, ce sont ces longues pluies torrentielles, qui pendant quinze ou vingt jours couvrent le sol de leur fraîcheur glaciale. Dans un pays chaud où les habitations n'ont rien des sages préservatifs des pays du Nord contre le froid, cette époque hivernale est horrible à traverser. Vous êtes saisi d'un froid humide qui pénètre jusqu'aux ossements. Le massif calcaire du pays s'imbibe d'eau, en raison même de la longue sécheresse de l'année écoulée. L'atmosphère s'imprègne de vapeurs, à toute heure renouvelées par

le voisinage de la Méditerranée; les habitations ouvertes de toute part sont bientôt pénétrées. On peut dire que cet hiver, quoique de peu de durée, est réellement rigoureux. Quelquefois il ne commence qu'après le 25 décembre, date de la naissance de Jésus; mais d'autres fois c'est dès le 15 décembre.

Il n'y eut pas de place dans l'hôtellerie commune où les étrangers en Orient trouvent un asile. Était-ce quelque caravane qui l'occupait, était-ce un plus grand nombre d'étrangers venus, comme Marie et Joseph, des différents points de la Terre-Sainte pour se faire incrire sur le registre de leur famille, conformément aux dispositions de la loi du dénombrement? Nous ne le savons pas. Ce qu'une étude minutieuse du terrain nous apprend, c'est que, dans la partie extrême de la ville, à l'orient, probablement dans le rocher mis à nu pour former le fossé qui devait de ce côté protéger l'enceinte de la ville, il se trouvait une grotte ou caverne, comme il s'en rencontre partout en Palestine, dans laquelle Marie et Joseph se retirèrent.

Nous ne pouvons pas avoir de doutes sur l'authenticité de cette grotte que les écrivains des premiers siècles appellent une caverne, *specus*,

spelunca. Le plus ancien de tous, le martyr saint Justin atteste que « Joseph se retira dans une certaine caverne, voisine de la bourgade de Bethléhem [1]. »

Origène n'est pas moins explicite [2] lorsqu'il parle de la célébrité de cette grotte. Il constate, comme un fait très-connu, que les habitants du pays qui n'ont pas embrassé le christianisme reconnaissent et disent eux-mêmes qu'un *certain Jésus*, que les chrétiens adorent, est né dans la caverne que l'on montre à Bethlehem [3].

1. *Nato autem tunc puero in Bethlehem, quia Joseph in vico eo non habuit quo diverteret, in specum quemdam vico proximum concessit.* (Justin martyr, *Dialogue contre Triphon.*)

2. Saint Justin était de la Palestine, et est mort vers l'an 167. Origène alla habiter la Palestine en 213. Des auteurs aussi graves, qui ont vécu sur les lieux, forment, sur une question de fait, une autorité incontestable.

3. *In Bethlehem speluncam ostendi ubi ille sit natus, quod utique et in illis locis percelebre est, ut apud eos quidem qui à fide sunt alieni, famâ et nomine circumfertur eâdem in speluncâ Jesum quemdam, quem christiani adorant et demirentur, genitum esse.* (Orig. *contrà Cels.*, I, 51.)

Il ne faut pas oublier que les musulmans qui honorent Jésus comme l'un de leurs prophètes, ne pénètrent qu'avec une grande vénération dans la grotte de Beit-Lehm. Quaresmius assure les avoir vus souvent y venir en pèlerinage. Brochard dit même que les mahométans vénèrent l'église bâtie au-dessus de la grotte, de préférence à toutes les autres dédiées à la Vierge. *Sarrazini in veneratione habent ecclesiam istam præ cæteris ecclesiis B. Virginis.*

A partir du IVe siècle, les documents sont si nombreux, pour l'identification de la grotte de Beit-Lehm, que les rapporter ici serait faire une érudition superflue.

Quand on descend dans la grotte de Beit-Lehm, on trouve latéralement à la petite église souterraine, une excavation taillée dans le roc [1].

Cet enfoncement est la partie capitale de cet auguste sanctuaire. Il est de forme irrégulière comme une excavation de carrière dont on a tiré des blocs. Le rocher forme un plafond à peu près horizontal. La crèche dans laquelle étaient les deux animaux qui réchauffèrent Jésus de leur haleine, était tournée vers le couchant, et c'est là que l'enfant fut déposé. Marie fut absolument destituée de tout secours. Cependant, en mère prévoyante, elle tenait prêts les langes nécessaires au nouveau-né, et ce n'est pas nu, comme le veulent faussement les peintres, mais entouré de ces précieux langes, que l'enfant fut déposé. Il faut encore chicaner ces pauvres peintres sur la paille où ils s'obstinent à étendre

1. Voir la description du monument de Beit-Lehm : *Voyage religieux en Orient*, tome II, page 71. J'aurai à publier une nouvelle étude sur ce grand monument chrétien qui a été magnifiquement reconstruit depuis sa première fondation.

l'enfant nouveau-né. En Orient, la paille est broyée et conservée à part. On la sert très-parcimonieusement aux animaux, à l'heure de leur repas, en même temps que l'orge. La crèche, non plus, n'est pas charpentée en bois; et saint Jérôme nous apprend formellement que celle de Jésus était de pierre. Dans un sermon sur la Nativité, il se plaint qu'on ait remplacé la crèche de terre par une crèche d'argent, regardant celle qu'on avait enlevée comme beaucoup plus précieuse[1].

Un pieux écrivain, qui a décrit avec beaucoup d'exactitude les lieux saints, ajoute ceci, qui nous va à nous, hommes des temps modernes, peu épris des décorations luxueuses dans les sanctuaires où se sont passées les grandes scènes évangéliques : « Saint Chrysostome trouvait plus gracieux et plus beau de baiser cette crèche nue, que de la voir couverte d'une lame d'argent, parce que, toute nue, elle excitait davantage la dévotion et la piété[2]. » Nous sommes donc forcés de regarder comme un simple souvenir, offert à la piété

1. *Nos quasi pro honore tulimus luteum et posuimus argenteum, sed mihi pretiosius est quod ablatum est.*

2. *Cuique gratiosius et grandius erat ipsum nudum videre et osculari, quam argento opertum, quia magis nudum ad devotionem et pietatem excitabat.* (Quaresmius, *Elucid. Terr. sanct.*, t. II, p. 330.)

populaire, la crèche de bois vénérée à Rome, dans une chapelle de Sainte-Marie-Majeure. La crèche véritable est en pierre.

Si l'on soulevait le marbre qui recouvre la pierre de la grotte, je ne doute pas qu'on ne retrouvât la crèche, taillée en auge, telle qu'elle était quand elle reçut l'enfant. Je persiste à penser que la vue de cette pierre grossière, mais démontrant par son excavation l'authenticité de la crèche, ferait plus d'impression que la tablette de marbre, dont elle est recouverte aujourd'hui par honneur [1].

Luc est le seul évangéliste qui ait écrit l'histoire de la naissance de Jésus [2]. « Joseph monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, dans la ville de David, qui était appelée Bethléem (parce qu'il était de la maison et de la famille de David), pour se faire enregistrer avec Marie son épouse,

1. Un petit autel, sur lequel j'ai eu le bonheur de célébrer les saints mystères, est en face de la crèche. Les décorations de marbre et de jolies colonnes byzantines qui s'élèvent à l'entrée de l'étable, peuvent se rapporter au temps de la reconstruction, qui reprit en sous-œuvre l'église constantinienne et l'agrandit d'un chevet et d'un transept.

L'étable, a dans sa plus grande longueur, 4 mètres 48 centimètres, et, dans sa largeur, 3 mètres 16 centimètres.

2. Luc, II, 4-7.

alors enceinte [1]. Il arriva que lorsqu'ils furent en ce lieu, le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Et elle enfanta son fils premier né [2], et elle

1. Il faut remarquer que le mot γυναικί, épouse, dans la Vulgate, *uxore*, manque dans plusieurs exemplaires de Luc. On traduirait alors : « Pour se faire enregistrer avec Marie sa fiancée. » Ce qui est le sens du mot précédent μεμνηστευμένη, une fiancée, celle qui est promise en mariage. Les deux termes de fiancée et d'épouse semblent se contredire. Il faudrait regarder celui d'épouse comme ayant été ajouté au texte par les copistes.

2. Et elle enfanta son fils premier-né ; le mot « premier-né, *primogenitus*, » dans la langue biblique, n'a pas toujours le sens rigoureux du mot « aîné » qui suppose des cadets. Cela est évident pour les écrivains du Nouveau-Testament. Saint Paul appelle le Christ « le premier-né de toute créature, » *primogenitus omnis creaturæ*. (Coloss., I, 15.) Saint Jean, dans l'Apocalypse, l'appelle « le premier-né des morts, » *primogenitus mortuorum*. (Apoc., I, 5.) Il est question, dans l'Ecclésiastique, de ce qui est premier-né avant toute créature : *Prodidi primogenita ante omnem creaturam*. (Eccl., XXIV, 5.)

Ces exemples suffisent. Toutefois, je ne puis dissimuler que ce passage ne soit un de ceux sur lesquels les exégètes se sont le plus appesantis, pour établir que les frères de Jésus mentionnés dans les évangélistes étaient réellement des enfants de Marie, mère de Jésus. La difficulté a toujours été grave. Quelques anciens Pères même avaient cru ne pouvoir la résoudre qu'en avançant que ces frères de Jésus étaient des enfants de Joseph, nés d'un premier lit, avant le mariage de Joseph avec Marie. Seulement, pour résoudre des difficultés de cet ordre, nous croyons qu'il est d'une grande imprudence d'affirmer, comme l'un des derniers traducteurs de l'Évangile, M. l'abbé Crampon (*les Quatre Évangiles*, p. 36), que « le mot premier-né signifie simplement *fils unique*, » et de donner pour exemple Manassé,

l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie publique[1]. »

appelé premier-né de Joseph, dans Josué (xvii, 1), parce que le lecteur, si ses souvenirs classiques ne lui disaient pas que Joseph eut deux fils, Manassé et Ephraïm, aurait recours au texte, et pourrait croire qu'on a voulu le tromper par cette citation, Manassé, le premier-né de Joseph ayant eu un frère cadet.

Il est plus loyal de reconnaître franchement que jamais, dans la Bible, ce mot « premier-né » n'a signifié *fils unique;* seulement, il faut dire avec saint Jérôme qu'il ne signifie pas rigoureusement un aîné. On peut très-bien écrire, même dans notre langue, qu'une mère, après son premier-né, mourut. Et l'on sait que le génie antique cherchait moins la précision que nous ne le faisons aujourd'hui.

Je crois que c'est l'interprétation la plus saine qui puisse se donner du fameux mot : πρωτότοκος.

1. J'ai dû traduire le mot καταλύματι, le *diversorio* de la Vulgate par « hôtellerie publique. » L'hôtellerie, l'auberge n'existait pas en Orient. Par la loi de l'hospitalité, l'étranger était reçu dans chaque maison où il se présentait. En cas de refus de cette hospitalité, ou s'il ne voulait pas y recourir, il pouvait se retirer dans une hôtellerie commune, appelée aujourd'hui « khan, » où hommes et bêtes trouvent un abri. Quand l'hôtellerie commune était occupée, force était à l'étranger de chercher ailleurs un abri. En général, la chose est facile en Palestine, où le terrain montagneux et calcaire offre partout des grottes taillées de main d'homme, soit pour servir d'habitation, soit comme chambres sépulcrales. La plupart de ces excavations remontent à des époques très-reculées. On pourrait même avancer, d'après l'étude des lieux et un usage encore consacré, que les aborigènes du pays de Kenaan étaient troglodytes.

Luc continue :

« Et des pasteurs étaient dans ce lieu, passant la nuit dans les champs, et montant la garde auprès de leurs troupeaux. Et voici qu'un ange du Seigeur se tint devant eux, et la gloire du Seigneur les enveloppa, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'ange leur dit : ne craignez pas. Voici que je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple. Parce qu'il est né pour vous, aujourd'hui, un sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. Et ce signe sera pour vous : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche [1]. Et aussitôt il se joignit à l'ange une multitude de la milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire dans le ciel à Dieu, et, sur la terre, paix, bonne volonté aux hommes!

« Et il arriva lorsque les anges se furent retirés d'eux vers le ciel, que les pasteurs [2] se dirent les

1. Le cardinal Cajetan fait sur ceci une remarque importante. Lorsque les anges annoncent aux bergers que le Sauveur est né dans la ville de David, ils leur indiquent l'étable comme le lieu où ils trouveront l'enfant. Ce lieu était donc connu des bergers comme étant la grotte ou l'étable ouverte placée hors de la ville : Car il y avait des étables dans les autres maisons, et l'indication de l'ange eût été insuffisante, si ce mot n'eût pas tout appris aux bergers.

2. L'original porte : « les hommes pasteurs. » Le premier de ces mots manque dans plusieurs exemplaires et peut être une addition de copiste.

uns aux autres : Passons jusqu'à Behtléem et voyons la vérité de cette parole que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils vinrent en toute hâte. Et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. Et ayant vu, ils comprirent la parole qui leur avait été dite de cet enfant. Et tous ceux qui entendirent ce qui leur fut rapporté par les pasteurs, furent dans l'admiration. Mais Marie conservait toute ces choses, les repassant dans son cœur. »

Huit jours après la nativité, l'enfant fut circoncis [1] et appelé Jésus, d'après l'ordre de l'ange qui avait parlé à Marie [2].

Quant le temps fixé par la loi de Moyse pour la purification de la mère fut écoulé [3], Jésus fut porté à Jérusalem par ses parents, pour être présenté au Seigneur, selon qu'il était écrit [4] « Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur. » Le sacrifice de deux tourterelles ou de deux petites colombes ordonné par la loi eut lieu comme rachat du premier-né [5]. Le vieillard Siméon, homme juste et craignant Dieu, et qui vivait

1. Luc, II, 21 et suiv.
2. Luc, I, 31.
3. Levit., XII, 6.
4. Exod., XIII, 2; Nombr., VIII, 16.
5. Levit., XII, 8.

dans l'attente de la consolation d'Israël, vint au temple, par un mouvement de l'Esprit-Saint qui lui avait révélé qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il prit l'enfant dans ses bras, et bénit Dieu en disant : « Maintenant, Maître, envoie en paix ton serviteur, selon ta parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que tu as préparé, à la face de tous les peuples, pour être la lumière et la révélation des nations, et la gloire d'Israël ton peuple. »

Et Joseph et la mère étaient dans l'étonnement de ce qui était dit de lui. Et Siméon prédit à Marie que cet enfant serait la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et un signe de contradiction, et qu'un glaive de douleur percerait son cœur de mère [1].

Une sainte femme, Anna, fille de Phanouel, prophétesse, âgée de quatre-vingt quatre ans, qui ne quittait pas le temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières, étant survenue dans le même instant, loua le Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption à Jésusalem.

Ici se place le récit de la fuite en Égypte que n'a

1. Prophétie terrible qui dut, dans la suite, revenir souvent à l'esprit de la tendre mère.

pas racontée Luc l'évangéliste; il dit seulement, que « dès que les parent de Jésus eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth[1]. »

C'est donc à un autre des écrivains sacrés que nous demanderons le récit de cet événement. Nous le trouvons dans Matthieu[2].

« Jésus étant né à Bethléem de Juda[3] dans les jours du roi Hérode, voici que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem et dirent : Où est l'enfant roi des Juifs? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. Ayant entendu cela, le roi Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui; et réunissant tous les chefs des prêtres et les scribes du peuple, il s'informa auprès d'eux où le Christ naîtrait. Ceux-ci lui dirent : dans Bethléem de Juda. Car il est ainsi écrit dans un prophète : « Et toi, Bethléem, terre de Juda[4]

1. Καὶ ὡς ἐτέλεσαν ἅπαντα τὰ κατα τον νόμον Κυρίου, ὑπέστρεψαν εις τὴν Γαλιλαίαν, εις τὴν πολιν αὑτῶν Ναζαρετ. (Luc, II, 39.)

2. Matth. II, 1-23.

3. Le texte grec porte : « της Ιουδαίας » de Judée. Saint Jérôme a vu là une erreur de copiste. Le texte hébreu de Matthieu devait porter « de Juda. » Et c'est ainsi que, d'après saint Jérôme, on le lit dans l'Évangile hébreu des *Nazaréens.*

4. Il y a des manuscrits qui commettent encore l'erreur relevée par saint Jérôme, et qui écrivent « terre de Judée, » ce qui est manifestement contraire au texte du prophète Michée. Seulement,

tu n'es pas la moindre parmi les principales villes de Juda, car de toi sortira le chef qui sera le pasteur de mon peuple d'Israël [1] ».

« Alors Hérode ayant secrètement appelé les Mages s'informa auprès d'eux du temps où avait paru l'étoile, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, annoncez-le moi, afin que, moi-même aussi, j'aille l'adorer.

« Ayant écouté le roi, il partirent. Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, allait devant eux, jusqu'à ce qu'arrivant, elle s'arrêta sur le lieu où était l'enfant. Mais voyant l'étoile, ils furent saisis d'un extrême joie. Et entrant dans la maison [2], il trouvèrent l'enfant avec Marie, sa

comme au temps de la rédaction de l'histoire de l'Enfance, la Terre-Sainte était divisée en Judée, Samarie et Galilée, l'auteur a très-bien pu écrire « de Judée » pour distinguer cette Beit-Lehm de celle de Galilée.

1. Mich., v, 2. Le passage de la prophétie a beaucoup plus d'étendue que dans le texte évangélique; et il est d'une immense portée dans la question de la divinité du Christ. Celui que le prophète fait naître à Beit-Lehm, qui sera le dominateur d'Israël « est déjà sorti dès le commencement, dès les jours de l'éternité. »

2. D'après le sens littéral de ce texte, l'adoration des Mages n'eut pas lieu, selon la croyance générale, dans la grotte de Beit-Lehm, mais dans une maison de la ville où Marie se retira, dès qu'il fut possible de trouver un logement.

mère, et s'inclinant, ils l'adorèrent. Et ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et, ayant été avertis, pendant le sommeil, de ne pas revenir vers Hérode, ils retournèrent par une autre route dans leur pays.

« Quand ils furent partis, voici qu'un ange du Seigneur apparut pendant le sommeil à Joseph, lui disant : lève-toi, emmène l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte[1], et reste là jusqu'à ce que je te

1. De tout temps l'Égypte, cette longue oasis placée entre deux déserts, servit d'asile aux proscrits, comme l'Angleterre aujourd'hui pour notre Europe. L'histoire des patriarches nous apprend qu'on s'y sauvait, à l'époque des disettes. Jéroboam, fugitif, s'y retira jusqu'à la mort de Salomon.

Au vieux Caire, dans l'église copte, dédiée à saint Georges, on montre une chapelle souterraine, où la tradition dit que Marie se retira avec Joseph et l'enfant. Rien ne vient infirmer cette tradition. La vallée du Nil, où tout est en abondance, a dû attirer la sainte famille. Quand le christianisme fut prêché, il pénétra de bonne heure en Égypte, et les premiers chrétiens durent rechercher le lieu qui avait donné l'hospitalité à Jésus. En admettant un siècle d'intervalle entre la fuite en Égypte et la recherche du lieu où avait séjourné la sainte famille, les souvenirs ont pu ne pas s'égarer. On montre au Caire, près de l'Esbékyèh, le vieux sycomore au pied duquel Kléber fut frappé du poignard; on le montrera encore certainement à la fin de ce siècle. Il faut toujours se souvenir que l'Orient vit de traditions. La chapelle, aujourd'hui souterraine, pouvait être, au temps de Jésus, de niveau avec le sol, le Nil ayant constamment, dans cette partie de son bassin, élevé, par l'inondation annuelle, le niveau de ses bords, et le fond même de son propre lit.

le dise : car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr.

« Celui-ci s'étant levé, prit l'enfant et la mère, pendant la nuit, et se retira en Égypte. Et il était là jusqu'à la mort d'Hérode, afin que s'accomplit ce qui est dit par le Seigneur dans le prophète : J'ai appelé mon fils de l'Égypte [1].

« Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les Mages, eut une grande colère, et envoya mettre à mort tous les enfants dans Bethléem et dans toute la région d'alentour, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était informé auprès des Mages.

« Alors s'accomplit ce qui a été dit par le prophète Jérémie [2] : « Une voix a été entendue dans Rama [3], une lamentation, des cris et de nombreux

1. Ose., XI, 1. « Israël est mon enfant, je l'ai aimé et j'ai appelé mon enfant de l'Égypte. » Le passage du prophète se rapporte donc d'abord, littéralement, au peuple d'Israël, et c'est dans un sens allusionnel qu'il s'applique à Jésus.

2. Jérém., XXXI, 15.

3. Eusèbe parle d'une Rama près de Beit-Lehm. Il y a en effet une Er-Ram entre Beit-Lehm et Hébron. Rachel a été enterrée près de Beit-Lehm, mais dans la direction opposée à Hébron, vers le nord-est. C'est à l'existence de ce tombeau, encore vénéré de nos jours par les musulmans, que les commentateurs rapportent, pour la qualifier, l'application de la prophétie de Jérémie. Rachel, dans son tombeau, pleurant ses enfants massacrés par Hérode, est encore un passage biblique pris dans un sens allusionnel.

gémissements. C'était Rachel pleurant ses enfants, et elle ne voulut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

« Mais, Hérode étant mort, voici que l'ange du Seigneur se montra, pendant le sommeil, à Joseph, en Égypte, lui disant : lève-toi. Prends l'enfant et sa mère et reviens dans la terre d'Israël. Mais ayant appris que Archelaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il craignit d'y aller. Et, averti pendant son sommeil, il se retira dans une région de la Galilée. Et venant, il demeura dans la ville appelée Nazareth ; afin que fut accompli ce qui est dit par les prophètes, qu'il sera appelé Nazaréen [1]. »

Le passage de Jérémie, dans le texte latin de la Vulgate, est traduit autrement. Au lieu de faire de Rama un nom propre, on le prend pour un nom commun et l'on met : « *Vox in excelsis audita est* » une voix a été entendue dans les hauts lieux (les montagnes). C'est le sens le plus rationnel, et quand on l'adopte, toute discussion sur la Rama indiquée par le texte grec de l'évangile de Matthieu, disparait.

1. Jud., XIII, 5. Le passage du livre des Juges, appelé ici une prophétie, se rapporte, dans son sens littéral, à la naissance de Samson. Un ange apparaît à la mère de Samson, lui annonce qu'elle enfantera un fils, et « qu'il sera nazaréen de Dieu dès son enfance. » C'est donc encore dans un sens allusionnel que cette parole peut s'appliquer à Jésus ; ajoutons que le mot nazaréen (nazir) de Dieu, signifie consacré, voué à Dieu, et nullement habitant de Nazareth.

L'histoire de l'Enfance se termine, dans Luc, par un récit d'un admirable beauté. C'est la scène de Jésus enfant, parmi les docteurs. L'évangéliste n'avait dit qu'un seul mot sur la première enfance du Sauveur. « L'enfant croissait et se fortifiait en intelligence, étant rempli de sagesse; et la grâce de Dieu était en lui [1]. »

1. Luc, II, 40. Ce passage répond aux rêves de ceux qui, se forgeant un Jésus imaginaire, ont voulu que l'âme de l'enfant ait eu les clartés de l'homme fait, dès le sein de la mère. L'hypothèse est trop absurde pour la combattre. Et sur cette question le texte est formel. Je ne ferai que cette réponse au critique qui a relevé, dans ma *Deuxième leçon à M. Renan* (p. 47), l'endroit où je parle « des ignorances absolues de la première enfance » de Jésus, pour y voir une inexactitude théologique. Outre le passage de Luc, « qui parle d'un accroissement en intelligence, ἐκραταιοῦτο πνεύματι, » j'ai pour moi saint Jean Damascène, qui dit textuellement de Jésus : *Ignorantem et servilem assumpsit naturam* (Damasc., lib. III, cap. 21.) Le Christ, considéré abstractivement comme homme, avait les limites de l'intelligence; sans cela il eut été Dieu. Une fois arrivé à l'âge de raison, il eut la plénitude de la science par l'union de l'âme divine avec l'âme humaine.

Saint Thomas, en établissant que le Christ ne peut avoir aucune ignorance, entendait logiquement parler de l'âme du Christ arrivé à l'âge de raison. Encore est-il obligé d'avouer que la science du Christ n'était pas absolue, puisqu'elle n'avait pas la connaissance de l'avenir. *Secundùm rationem suæ speciei, non habet futurorum cognitionem.* Et il reconnait, comme nous venons de le dire, que l'âme du Christ n'a la plénitude de la grâce et de la science que d'après l'union avec la nature divine. *Ex unione ad hypostasim divinam.* Ce qui est en définitive donner raison à saint Jean Damascène.

Mais ce mot était d'une immense profondeur : il jetait le Christ dans la condition réelle de la vie humaine. Il fondait le christianisme positif et rationnel qui, en acceptant l'union de Dieu et de l'homme dans la personne du Christ, ne faisait pas de lui une créature fantastique, insaisissable à la pensée humaine. Le voilà donc maintenant ce jeune sauveur, ce sauveur sortant de l'enfance, arrivant à cet âge où l'âme, prenant possession de ses nobles facultés, se rend compte d'elle-même, *mens sui conscia*. Le récit que nous allons lire, quoique tiré de cette histoire de l'Enfance, tant suspectée par la critique, ne le cède en rien, pour le cachet biblique, aux plus belles pages des Évangiles. De tout ce qui me charme dans la vie de Jésus, j'avoue que rien ne me plaît comme cette première manifestation de sa mission parmi les hommes. Salut à l'enfant docteur, mais commençant la science par écouter !

« Ses parents allaient chaque année à Jérusalem à la fête de la Pâque. Et lorsqu'il eut douze ans, eux étant montés à Jérusalem, selon l'usage de la fête, et le temps de cette fête étant passé, pendant qu'ils s'en retournaient, Jésus, l'enfant, resta à Jérusalem, et ni Joseph ni sa mère ne s'en aperçurent. Pensant qu'il était avec ceux de la

compagnie, ils firent le chemin d'une journée[1]. Ils le cherchèrent alors parmi leurs parents et ceux qui leur étaient connus. Mais ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem, en le cherchant.

» Et il arriva que, le troisième jour[2], ils le trouvèrent dans l'enceinte du temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. En le voyant, ils furent remplis de joie, et sa mère allant à lui, lui dit : Mon fils, pourquoi nous as-tu fait cela? Voici que ton père et moi nous te cherchions étant tout affligés. Et il leur dit : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon père?

» Mais ceux-ci ne comprirent pas la parole qu'il

1. La tradition chrétienne rapporte à la localité moderne d'El-Bireh (la Beeroth biblique), le lieu où Marie et Joseph, revenant de Jérusalem, s'aperçurent que l'enfant Jésus n'était pas avec leur parenté. J'ai levé le plan d'une église chrétienne bâtie sur le lieu même où ils s'arrêtèrent et se décidèrent à retourner à Jérusalem. Une portion notable du mur septentrional et de l'abside subsiste encore.

Ce sanctuaire pourrait être facilement relevé. El-Bireh est aujourd'hui un village encore important. On y voit une magnifique piscine, de construction salomonienne, recevant les eaux d'une fontaine abondante.

2. C'est-à-dire le surlendemain.

leur avait dite. Et il descendit avec eux à Nazareth ; et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur. Et Jésus profitait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes [1]. »

Ici se termine l'histoire de l'Enfance. Il eut été infiniment regrettable, quelque degré d'authenticité qu'on attribue à ces belles pages, qu'elles ne se trouvassent pas dans nos Évangiles. Lors même qu'on ne les attribuerait pas à Matthieu et à Luc, elles sont certainement des premières années de l'élaboration des Évangiles. Elles ont le cachet hébraïque incontestable. Et elles sont dans la haute donnée de l'histoire réelle de la sainte famille. Est-ce qu'un faussaire d'une époque postérieure, quand le drame évangélique avait excité, dans l'Orient chrétien, tant d'enthousiasme, aurait cru pouvoir écrire cette phrase qui est presque un scandale pour les natures mystiques : « Ils ne comprirent pas la parole qu'il leur avait dite. » Que Joseph ne la comprît pas, cela s'expliquerait, mais Marie! Un faussaire se fût bien gardé de réduire ainsi au rôle de la vie réelle, le père et la mère de Jésus.

1. Il y a des exemplaires qui suivent cet ordre. Mais le texte grec et la Vulgate disent : « Il profitait en sagesse, en âge et en grâce... »

CHAPITRE II

DEUXIÈME ÉPOQUE. — VIE LABORIEUSE

La vie cachée de tout enfant venu au monde ne nous étonne pas. Il naît du mystère de l'amour. Sa famille le couvre de sa tendresse, comme l'oiseau abrite, dans le nid, ses petits nouvellement éclos. Puis, singulier contraste que présente notre espèce si puissante par la raison, l'enfant ne voit rien, ne peut rien. La famille le fait. Il faut qu'on l'éduque. Il sort homme de ce laborieux travail qui coûte au père et à la mère dix à douze années d'un dévouement sans relâche.

Rien ne manqua à Jésus enfant de l'éducation de la famille. Toutes les familles juives, comme aujourd'hui les familles arabes, sont aristocratiques. Elles sont toutes nées, elles ont toutes du sang. Dans notre Europe si avancée par la culture de l'esprit parmi les classes lettrées, et si retardée parmi les masses attachées au sol, nous ne com-

prenons pas l'existence de peuples où toutes les familles sont nobles. Cela est réel pourtant. Chaque Israélite, chaque Arabe descend d'Ismaël, de Jacob et d'Ésaü. Ils ont le sang d'Abraham, de la grande race chaldéenne, qui a pris, par son instinct de conservation du monothéisme, le premier rang parmi les races humaines. Chez ces peuples, il n'y a pas de classes secondaires, espèce d'esclaves se matérialisant dans le labour de la terre ou dans le soin des bêtes. La roture grossière, avec son intelligence sans culture, n'y est pas connue. Tous étant frères par le sang [1], sont frères par l'esprit.

1. La famille abrahamique ne s'est pas renfermée exclusivement dans les deux grandes branches de la race juive et de la race arabe. Il faut y comprendre les tribus moins célèbres que formèrent les autres enfants d'Abraham nés de Cheturah, sa seconde épouse. Un passage de la Genèse, d'une extrême importance dans l'ethnographie orientale, nous donne les noms de ces fils d'Abraham : « Et Abraham prit encore une épouse, et son nom était Cheturah; et elle lui enfanta Zimran, et Iochsan, et Medan, et Midian, et Isbac et Suach. » (Gen., xxv, 1, 2.) Puis le texte ajoute : « Abraham donna tous ses biens à Isaac, et aux fils de ses concubines il fit des présents, et de son vivant, les séparant de son fils Isaac, il les envoya vers l'Orient, dans la terre orientale. » (Gen., xxv, 5.)

Si l'on joint à ces tribus abrahamiques celles qui eurent pour chefs les deux fils de Loth, neveu d'Abraham, par conséquent monothéiste comme lui, Moab et Ammon, on aura une idée de l'immense développement que prit cette vigoureuse souche

Le christianisme, c'est-à-dire l'émancipation de toutes les âmes par le retour à l'unité intellectuelle d'une famille unique, la famille des enfants de Dieu, devait logiquement sortir de cette race privilégiée.

chaldéenne transplantée dans l'Asie occidentale. Il faudrait aussi mentionner les enfants de Nachor, frère d'Abraham, au nombre de huit, qui peuplèrent la Syrie, et qui appartiennent au même sang.

Telle est cette puissante famille, éminemment spiritualiste et monothéiste, qui, selon la promesse de Dieu, se multiplia comme les grains de sable des bords de la mer, et dont les représentants couvrent encore toute l'Asie occidentale et le versant septentrional de l'Afrique.

Ces tribus, qui s'étendent depuis l'Euphrate jusqu'aux bords de l'Atlantique, ne s'étant jamais mélangées avec le sang de races qui les eussent abâtardies, forment encore aujourd'hui une des branches les plus intéressantes du monde civilisé. Elles sont superbes de force intellectuelle et physique. Au point de vue religieux, exclusivement monothéistes, menant sous la tente la vie de l'adoration et de la prière, elles sont dignes de tout intérêt et sont nos sœurs en religion. Elles ont leur civilisation traditionnelle qui va avec les climats chauds qu'elles habitent.

Leur apostolat religieux s'étend jusqu'au centre de l'Afrique et à l'extrémité orientale de la Chine.

C'est un monde qui touche le nôtre, monde malheureusement peu connu, et dont l'alliance fraternelle, qui est encore à conclure par nous, orgueilleux Européens, aurait une influence immense sur l'avenir de l'humanité. Mais la diplomatie occidentale, qui croit tout savoir, au lieu d'émanciper cette magnifique race et de s'allier à elle, préfère soutenir la race appauvrie des Turcs, maîtres sur le Bosphore. Nous faisons alliance avec les loups qui dévastent, depuis des siècles, les plus belles régions du monde antique. Singulier procédé pour faire marcher la civilisation!

Chez elle, le travail est noble. Le plus noble d'abord est la garde et le soin des troupeaux. La tribu abrahamique était une tribu de pasteurs. Jusque dans les derniers temps, le soin des troupeaux fut en honneur, et la tonte des brebis était une époque de réjouissance, comme, dans nos contrées vinicoles, la cueillette du raisin. Tous les autres travaux venaient ensuite, et aucun d'eux n'avilissait. Quoique le fier Bédouin, l'homme libre, préfère la vie pastorale, cependant les Arabes ses frères, établis dans les villes, faits à la vie sédentaire, prennent des états. Ils sont ouvriers.

Joseph était ouvrier, *faber*. Un texte précieux de saint Justin martyr nous apprend que Jésus prit l'état de Joseph [1], et qu'il fabriqua des charrues et des jougs. La charrue orientale est d'une simplicité extrême ; elle se porte sur l'épaule avec aussi peu de peine qu'un hoyau. Dans cet immobile Orient, la charrue, le plus utile des instruments de l'industrie humaine, n'a pas changé ; elle est la même dans la fertile Égypte, sur les flancs des montagnes de la Grèce, que dans la Palestine et l'Arabie. Elle ne doit qu'entr'ouvrir légèrement la terre, assez pour que la semence soit

1. *Solebat enim, dum inter homines degeret, aratra fabricare jugaque, ut per has figuras justiciam doceret et reipsa fugam otii.*

recouverte. Le génie oriental s'en est tenu là. Pourquoi chercherait-il à faire mieux? Avec son soleil, il est sûr que toujours des gerbes hautes et touffues, au grain bien nourri et pesant, sortiront de ces petits sillons effleurant ainsi la surface du sol.

Il n'y eut donc pas d'abaissement pour Jésus à se livrer à un état manuel. Il avait vu, durant toute son enfance, Marie et Joseph vivre de leur travail; et il serait sorti des idées de sa famille, des habitudes sociales de sa patrie, si, n'ayant pas de patrimoine rural, qui déterminât pour lui la vie agricole, toujours en honneur chez le peuple juif, il eût cherché une autre condition que celle de Joseph. Cette considération qui relève, au point de vue de l'histoire, la première et la plus longue existence de Jésus, n'en laisse pas moins subsister. dans toute sa force, cette grande pensée que le révélateur a voulu consacrer, par son exemple, la vie du travail libre, faire de cette vie comme un enseignement capital dont la leçon serait frappante à travers les âges, pensée que l'un des évangélistes a rendue admirablement par ce mot qui résume toute la vie du Christ: *Cœpit Jesus facere et docere*, plaçant la vie d'action, celle des œuvres destinées à frapper le regard, avant même l'apostolat.

Qu'il y ait donc eu dans cette distribution de la

vie humaine du Christ une haute leçon donnée au monde, la consécration dernière du travail, la proclamation de sa dignité, cela apparaît visiblement de ce fait que trois années seules embrassent la vie enseignante du Christ, pendant que les trente années du séjour de Nazareth sont données à la vie laborieuse.

En Judée, au temps de Jésus, lorsque nulle idée sérieuse de mépris n'était attachée aux modestes conditions du travail, les conséquences de ce grand fait, transmis si religieusement par les évangélistes, ont pu rester inaperçues. Aujourd'hui, plus que jamais, à un âge où le mouvement industriel qui emporte le monde moderne, multiplie les existences d'hommes consacrées au travail, il est beau que le premier enseignement de la grande loi qui doit changer la face de la terre, soit la réhabilitation de la vie laborieuse, une déclaration solennelle que le pain doit être gagné à la sueur du front, et que l'homme s'ennoblit par l'exercice constant de sa pensée et de ses bras. C'est là certainement la première gloire de l'Évangile, et la preuve irréfragable que le christianisme est la religion sérieuse de l'humanité.

Le Christ ne naît pas d'une femme vivant dans un palais, au milieu des joies d'une exis-

tence brillante. C'est la femme du peuple, la femme du travail, l'ouvrière, —disons le mot que Bossuet nous rappelle, d'après une ancienne tradition conservée dans l'Église, — l'ouvrière à la journée [1].

Ce sont là des abaissements pour l'orgueil humain, mais ces abaissements ne sont qu'à l'apparence; la grandeur est dans la réalité. Cette Marie gagnant noblement le pain du jour, ce vieillard protecteur de la mère et de l'enfant, travaillant de l'aube au crépuscule ses jougs et ses charrues, ce Jésus, l'idéal de l'humanité à laquelle Dieu est venu s'unir, s'assujettissant à la tâche vulgaire de fabricateur d'instruments de labourage, sonnent mieux dans l'histoire réelle d'une grande religion, que les brillantes destinées de quelque illustre

1. Bossuet, recueillant la tradition sur la famille de Jésus, nous cite un texte d'après lequel Marie aurait mené dans Nazareth la vie humble de femme de travail : « *Fabri et quæstuariæ filius.* » (Bossuet, *Élév. sur les Myst.*, XII[e] serm., 1[re] élévation.) *Quæstuaria*, c'est la femme de journée, la mercenaire.

J'ajouterai cependant, pour éclaircir ici la tradition, qu'en Orient, avec des mœurs très-fraternelles et très-pures, ce travail à la journée n'avait rien du caractère humiliant que lui donne notre civilisation occidentale. Encore aujourd'hui, en Orient, l'esclave lui-même est un enfant libre et heureux dans la famille. Le travail de la journée, le travail payé y conserve donc toute sa noblesse.

famille princière qui eût donné au monde des héros et des législateurs.

C'est ainsi que l'humanité devait commencer son ère nouvelle, à la fin du vieux monde tout corrompu d'orgueil et d'estime puérile des existences patriciennes. La sainteté du prolétariat, dédaigné des hommes, mais vu de Dieu, dans l'énergie et la patience de sa tâche journalière, se détache au début de la grande vie du Christ, comme ces monolithes gigantesques de granit, qui s'élèvent au seuil des temples de l'Égypte, pour donner une première idée de leur grandeur.

Nous nous arrêterions trop longtemps si nous voulions faire comprendre toute l'importance de la révolution que ce fait capital de l'Homme-Dieu assujetti au travail, a opérée dans le monde. C'est de cette obscure maison où Jésus a travaillé jusqu'à trente ans, que date la proscription éternelle de l'esclavage, consacré comme un droit de l'homme sur l'homme par la philosophie antique, et l'annoblissement de la plèbe travailleuse, si dédaignée de cette même philosophie. Celui qui ne voit pas cette étonnante transformation a bien peu étudié le monde antique; et celui qui n'y voit qu'un fait humain est bien hardi.

Disons maintenant combien était belle la petite

cité qui fut la patrie terrestre de Jésus. Nazra, dont les évangélistes, dans leur grec[1], ont fait Nazareth, signifie fleur. La montagne, au premier versant de laquelle elle est bâtie, est en effet la montagne des fleurs. Si vous venez d'occident, e que de Saint-Jean-d'Acre vous gravissiez lentement la petite chaîne de Galilée qui part des pieds du Carmel pour s'étendre et se ramifier jusqu'au Liban, vous arrivez par des pentes peu abruptes au sommet d'une montagne calcaire qui est la montagne de Nazareth. Vous avez alors devant vous l'un des plus beaux panoramas que puisse embrasser le regard[2]. Sous vos pieds, dans un

1. Les Grecs, suivis en cela par les Latins, ont défiguré tous les noms hébraïques, comme nous le faisons nous-mêmes des noms étrangers. Nasrâ est devenu Nazareth, Er-riha Jéricho, Dabour le Thabor, comme London est pour nous Londres, Napoli Naples, Firenze Florence. Nous n'avons plus même le véritable nom de Jésus. L'Iesous grec se rapproche plus de l'hébreu vulgaire du temps du Christ et vaut certainement mieux que notre « Jésus », que nulle autre nation chrétienne ne prononce avec le son de l'*u* français. Joseph était *Iousef.* Pierre était *Botros,* dont les Grecs ont fait *Petros,* et les Latins *Petrus.* Le moins maltraité de ces noms est celui de la Vierge, *Mariam,* dont les Grecs ont fait *Maria.* J'avais écrit une grande partie de ce livre avec les noms primitifs, mais j'ai corrigé mon manuscrit, pour éviter de paraître étrange, et ne pas rebuter ces lecteurs français, aux oreilles desquels sonneraient mal des noms tels que ceux-ci : Iesoua, Mariam, Iousef, Botros.

2. Une des plus belles pages de notre littérature contemporaine,

petit cirque ouvert au midi, est Nazareth, au delà de laquelle végètent de beaux arbres; à votre droite est le Carmel, s'étendant longuement, vers le midi, avec ses croupes boisées. La magnifique plaine d'Esdrelon, l'une des plus fertiles de l'ancien monde, est à vos pieds; en face, les montagnes nues de la Samarie; à gauche, le Thabor, arrondi comme une immense coupole de verdure. Plus loin enfin la suite de la chaine galiléenne, et l'Hermon, gigantesque contre-fort de l'Anti-Liban. Ici l'air est doux et pur. La ville, bâtie en amphithéâtre dans le cirque calcaire que j'ai indiqué, semble un nid d'aigle dans l'anfractuosité profonde d'une roche. Une fontaine, d'une eau exquise et abondante, pourvoit aux besoins de la cité; elle porte le nom de Fontaine de la Vierge. A toute heure du jour, les filles de Nazareth viennent chercher l'eau qu'elles portent sur

qui en a conçu de si belles, est la description que fait M. de Lamartine, dans son voyage en Orient, des lieux habités par le Christ. Je suis heureux de rendre cet hommage à mon illustre ami sur la fidélité de ses impressions au sein de cette terre privilégiée. Je ne connais pas de plus suave tableau sorti d'une plume chrétienne. On a pu relever beaucoup d'inexactitudes de détail dans ses descriptions. Le voyageur confond souvent ses notes, et son souvenir n'est pas toujours fidèle; mais ici le langage a été profondément vrai, et le style du poëte et du penseur a pris une élévation à laquelle rien ne peut être comparé.

l'épaule, à la manière antique, dans de belles urnes, qui ont encore la forme de toutes les urnes dont j'ai étudié les débris sur le sol des villes hébraïques ruinées.

Si la charte d'émancipation de l'esclave et de l'anoblissement du travailleur a sa date de Nazareth, c'est de là aussi que part la libération de la femme de son dur servage sous les civilisations antiques.

La seconde Ève se trouve, au commencement du monde nouveau, réparée et brillante. Et c'est elle que toutes les générations déclareront bienheureuse. La Vierge est devenue l'idéal de la femme reprenant le rang de sa création première. Dès ce jour, la femme s'est sentie la compagne et l'égale de l'homme. Dans ces villes de l'Orient, où tout languit sous les vieilles routines d'une civilisation immobile, la femme de Nazareth a conservé quelque chose du privilége de liberté apporté par l'Évangile; elle est la seule qui ne se couvre pas du voile, et qui converse facilement avec l'étranger [1].

1. Quoique ce souvenir soit tout à fait personnel, je rappellerai qu'à l'un de mes voyages à Nazareth, comme je descendais de la montagne où j'étais allé herboriser, les jeunes femmes, plus nombreuses vers le soir auprès de la fontaine de la Vierge, qui m'aperçurent avec mon vêtement européen, s'approchèrent de

C'est vers le bas de la ville que se trouve l'emplacement traditionnel de la maison où le Christ a vécu, et que l'on appela longtemps la boutique de saint Joseph. Une église à trois absides fut élevée, au moyen âge grec, sur cet emplacement. Il n'en subsiste même plus les ruines[1].

En voyant le costume actuel des Nazaréens, je me suis demandé souvent s'il a dû sensiblement changer, et s'il serait possible de reconstruire avec lui le costume historique de Jésus. Voici ce que je trouve dans mes notes de voyage les plus précises :

L'habitant de Nazareth porte la barbe, et sa tête est couverte d'un kafieh. C'est un mouchoir rayé orné de franges; il se plie en deux dans sa plus grande longueur, et se pose sur la tête de manière à laisser tomber sur le cou et sur les épaules la partie frangée; il est retenu par une double corde de laine ou de poil de chameau, qui produit à l'œil l'effet d'un diadème. Le kafieh

moi, et, me prenant pour un médecin, me présentèrent leurs bras et me consultèrent sur leur santé. Elles avaient une grande aisance et rien de ce qui rappelle de simples villageoises. Je supprime le récit de cette petite scène de voyage, trop peu grave pour être rapportée ici.

1. Elles sont mentionnées par Quaresmius, qui affirme les avoir vues.

tombe avec beaucoup de grâce sur les vêtements. Dans les grandes chaleurs, en voyage surtout, on le noue autour du visage de manière à ne laisser découverts que les yeux. Comme c'est le moyen unique de se préserver de la chaleur et des moustiques, l'homme primitif a dû adopter ce genre de coiffure qui est consacré pour jamais en Orient. Le corps est vêtu d'une longue tunique ou robe qui part du cou et tombe sur les pieds. Elle est d'étoffe rayée. La Genèse nous apprend que Joseph fut dépouillé de sa robe qui tombait ainsi sur les pieds et qui était rayée [1]. Cette robe est retenue au milieu du corps par une ceinture.

Par-dessus la robe est le manteau ou machlah; à la différence du manteau des Arabes de l'Algérie, il n'a pas de capuchon. Le machlah est d'une simplicité et d'une majesté admirables. Il y en a de toutes couleurs; mais d'ordinaire il est d'étoffe rayée. L'effet de ce vêtement est incroyablement beau, et les hommes de l'Orient le portent avec une aisance et une grâce parfaites. Les bras et les jambes sont toujours nus.

On s'explique difficilement que les peintres et les statuaires s'obstinent à donner à Jésus le cos-

1. *Nudaverunt eum veste talari et polymitâ.* (Gen., XXXVII, 23.)

tume des philosophes grecs, pendant que celui que je viens de décrire est le véritable costume de la race abrahamique. Les dix-huit siècles qui nous séparent du Christ ont passé inaperçus dans l'immobilité de la vie orientale. Les vêtements n'y ont pas plus changé que le langage, les habitations, les mœurs, les croyances. Je puis affirmer aux artistes que, lorsqu'ils auront drapé leurs personnages bibliques de vêtements qui se portent en Palestine et en Arabie, ils leur auront donné, outre le mérite de la vérité de costume, celui d'une beauté de forme qu'on ne pourra leur contester.

Même remarque pour le costume de la Vierge. La femme de Nazareth porte une simple tunique bleue, retenue par une ceinture; elle a un voile bleu jeté sur la tête. Des bracelets aux bras et à la jambe complètent le costume. Nul doute que ce ne soit là le costume historique de la Vierge. Il ne faut pas oublier que le bleu de ces étoffes destinées aux femmes est d'une teinte un peu terne, et nullement ce bleu d'azur éclatant que les peintres donnent au costume idéal de la Vierge. Il serait temps que l'art entrât dans le vrai.

LIVRE DEUXIÈME

VIE APOSTOLIQUE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE ÉPOQUE. — PRÉPARATION

Une question du plus haut intérêt se pose devant nous. Jésus quitte sa retraite profonde de Nazareth. L'ouvrier pacifique et obscur, le *faber*, va se transporter à quelques lieues de là, se choisir des disciples et prêcher le royaume de Dieu. On se demande quel était l'état du monde antique à cette grande heure qui a décidé de l'avenir de l'humanité.

Nous sommes vers la trentième année de Jésus. Que le Christ ait eu seulement vingt-cinq ou vingt-six ans, qu'il eût de trente à trente-cinq ans, selon les bases chronologiques diverses, il n'en

est pas moins dans la plénitude de son développement de vie humaine. Il en a les saintes ardeurs, les grandes aspirations. La divinité qui est en lui lui ouvre les vastes horizons de l'avenir. Ce monde lui apparaît ce qu'il est.

Philosophiquement, il n'y a rien à attendre des écoles pourtant si avancées du vieux monde. Elles sont même depuis longtemps en décadence, et aux disciples de Platon ont succédé les sophistes. Çà et là végètent vigoureusement des esprits d'élite, mais sans lien ; pas de grande école qui puisse dominer les intelligences. Le vrai, le beau, le bien, comme des trésors entre des mains soigneuses, ne sont pas perdus dans le monde, mais ils sont cachés ; et, humainement parlant, il n'est pas possible qu'après tant d'essais infructueux, il se forme des écoles populaires qui les fassent descendre des hauteurs de la spéculation.

Il est démontré, pour moi, que toute cette antiquité que j'aime, qui a produit de si beaux génies qu'ils pourraient être cités par centaines dans toutes les branches des connaissances humaines, génies si grands que nous ne pouvons les surpasser dans la poésie, dans l'éloquence, dans les arts plastiques, et qu'ils semblent avoir atteint les limites du beau, que toute cette antiquité avait

en elle-même une impuissance radicale de jamais faire descendre ce qu'elle possédait de raison éclairée au sein des masses. Cela est, à mes yeux, un point d'histoire de l'esprit humain inattaquable devant la critique. Je me représente le monde antique, sans la grande invasion de l'idée chrétienne, condamné à tourner dans ce cercle éternel d'élévation et d'abaissement de la philosophie et des arts, où se serait agitée l'aristocratie intelligente des penseurs et des artistes. De Platon aux pauvres sophistes, de Démosthène aux misérables rhéteurs, d'Ichtinus aux constructeurs grossiers des monuments de la décadence, l'échelle eût été suivie; l'humanité certainement l'aurait remontée plusieurs fois; mais jeter la sagesse d'un Platon, mieux que cela, la sainteté et l'héroïsme d'un Socrate dans l'âme d'un des déshérités du paganisme, jamais cette œuvre de rénovation ne se serait accomplie. Ce n'est pas ici un simple énoncé pour le besoin de ce livre, ce n'est pas l'écho de ce qui a été dit dans l'Église chrétienne sur l'abaissement de l'ancien monde, c'est le résultat de l'étude d'une vie entière à travers le monde antique, étude que j'ai commencée à l'âge où l'on adore cette antiquité si merveilleuse, et qui se continue jusqu'à la vieillesse. Plus ce

monde antique s'est montré à moi avec ses chefs-d'œuvre de poésie, d'éloquence et d'histoire, que j'ai étudiés avec passion dans les belles langues parlées à Athènes et à Rome, avec ses monuments d'architecture et de statuaire se montrant encore sur l'Acropole et dans les grands musées de l'Europe, plus s'est concentrée en moi cette pensée, implacable comme un jugement sans appel, que le génie humain, avec ses forces naturelles, avait donné toute sa séve, produit toute son efflorescence, mûri sous ses beaux soleils tous les fruits contenus en lui, comme la grappe dans le bourgeon, comme la pomme d'or dans l'ovaire de la fleur.

J'attire sur cela la méditation des natures impartiales, des esprits droits. Je pose devant eux ce problème :

L'humanité, ayant continué sur les bases splendides de la philosophie, de la science, de l'art, avec ses forces naturelles, telles que nous les avons vues se développer dans la brillante civilisation de la Grèce et de Rome, et en remontant à des civilisations moins connues, dans le monde chaldéen, aux bords de l'Euphrate et du Tigre, dans le monde égyptien, sur les bords du Nil, serait-elle jamais parvenue à autre chose qu'à re-

construire constamment le même édifice, qu'à reproduire les mêmes séries de vie intelligente et morale ?

Elle était dans la notion naturelle.

En adoptant que la révélation ait mieux fait connaître les grands rapports de l'âme avec Dieu, l'humanité et la nature, le monde antique avait ces notions précieuses comme nous les avons. Nous n'avons pas créé la science du monde moral. La psychologie était faite avant nous. Comment donc cette belle science était-elle impuissante éternellement à amener autre chose que ce qu'elle a produit, au sein des belles civilisations qui nous sont connues par l'histoire et par les monuments ?

Il faut bien s'incliner devant de telles déductions. Elles ne sont, je le reconnais, que des démonstrations morales, les seules que nous puissions donner ; mais pour qui réfléchit, en dehors du parti pris de la négation, elles ont une force immense. Elles nous amènent à un axiome puissant : la certitude que le monde antique livré à ses forces naturelles ne produirait jamais que ce qu'il avait produit déjà.

Voilà pour le point de vue philosophique. Impuissance de l'humanité dans l'œuvre rénovatrice.

Voyons le point de vue religieux.

Le monde gréco-romain voyait se mourir le polythéisme. On m'accordera sans peine qu'il n'arrivait rien du côté des religions orientales, perdues depuis longtemps dans le mysticisme. Zoroastre et Kong-fout-zeu n'avaient essayé que des philosophies.

La gracieuse mythologie qui avait bercé l'humanité avait fait son temps. Le peuple restait attaché aux pompes cérémonielles qui parlent aux yeux. Pas un Athénien intelligent ne prenait Minerve pour une divinité; et cependant les fêtes des Panathénées se faisaient avec un éclat merveilleux, et aucun magistrat, adorateur dans sa conscience d'un Dieu unique, ne manquait de venir y prendre sa place, à côté des sacrificateurs et des vierges parées de bandelettes. Le culte gardait toute sa pompe. Partout où s'élevait un temple, et le monde antique en était couvert, on immolait des victimes. L'idée de l'expiation par le sang, invétérée dans l'humanité, conservait aux sacrifices toute leur importance. Mais on peut dire que dans tous les grands centres intellectuels, le polythéisme n'existait plus que pour les masses abandonnées à la cupidité traditionnelle des prêtres et à leurs instincts routiniers de superstition.

Qu'était donc alors la religion dont les racines sont inhérentes à la conscience humaine ?

On connaît les deux courants qui emportaient le monde antique; l'un, représenté par l'école matérialiste dont l'illustre César fut l'organe, en plein sénat de Rome, lorsque, à la barbe de Caton, il osa se railler des doctrines qui donnent à la morale la sanction des peines d'une autre vie; l'autre, représenté par l'école spiritualiste qui a parlé si admirablement dans les livres de Cicéron, d'Épictète et de tous ces sages auxquels les Pères de l'Église chrétienne ne croyaient pas faire trop d'honneur que de dire qu'ils avaient deviné l'Évangile.

S'il faut reconnaître que le courant matérialiste et sensualiste emporta beaucoup d'hommes de cette civilisation alors à son premier déclin, il n'en reste pas moins prouvé que l'école spiritualiste avait d'innombrables disciples dans le monde, qu'elle formait les hommes inébranlables dans l'amour du vrai et du bien, les citoyens intègres, les épouses chastes, les enfants dévoués, les âmes chaudement éprises de la vertu.

Le monde antique assistait au spectacle de la dissolution des anciennes formes sous lesquelles le culte public s'était manifesté. La conscience

universelle avait compris que ce sang de taureaux et de génisses, versé dans l'enceinte du temple, ne valait pas l'hommage de la plus simple adoration. Une révolution lente mais radicale s'opérait dans l'âme humaine, et, en même temps que tombait la religion extérieure et symbolique, ne répondant plus aux aspirations intimes de l'humanité, se préparait dans les âmes droites, jusque sous l'habit des hommes qui menaient la vie des camps, comme le centurion Corneille, à Césarée, cette religion de la crainte de Dieu, comme l'appelle l'Évangile [1], qui était une admirable préparation au christianisme.

Les poëtes, ces prêtres ou prophètes, qui se sentent le *mens divinior*, et qui écoutent mieux au dedans de l'âme que le vulgaire, appartenaient presque tous à la grande tribu spiritualiste. Nous connaissons le singulier *carmen* de Virgile annonçant le retour de l'âge d'or, *redeunt saturnia regna;* et, si les chants des Druides de notre chère Gaule n'étaient pas malheureusement perdus pour jamais, que de saintes espérances ne retrouverions-nous pas dans cette école nationale si franche-

1. *Vir autem quidam erat in Cæsarea, nomine Cornelius, centurio cohortis quæ dicitur Italica ; religiosus ac timens Deum cum omni domo sua.* (Act. x, 1, 2.)

ment spiritualiste, d'un monde nouveau attendu par la conscience universelle!

Telle était la situation générale dans le monde antique occidental.

Nous la résumons dans ces deux faits : impuissance radicale de rénovation de l'humanité par ses forces naturelles ;—aspirations ardentes du monde spiritualiste vers un avenir religieux inconnu.

Transportons-nous à cette heure au milieu du monde hébraïque où commence l'œuvre de la régénération.

Quelque magnifique que fut la révélation dont Moïse fut le prophète, elle n'était, cependant, que le patrimoine d'un peuple unique. La loi, telle que la comprenaient les Juifs, était une alliance d'Iehouah avec une race privilégiée. Nous sommes tellement accoutumés à cette idée juive, elle nous a si bien impressionnés dans notre première éducation religieuse, que nous ne voyons pas le point de vue étroit et exclusif où cette théorie place cette révélation,, réellement la plus haute et la plus parfaite qui pût se concevoir, puisqu'elle contient dans son germe le christianisme. Il nous faut une longue et froide réflexion pour bien voir qu'Abraham, le chaldéen, sortait nécessairement d'un monde monothéiste;

que Job, qualifié de saint et de juste comme Abraham, appartenait à la race arabe; que Dieu bénit les douze tribus sorties d'Ismaël comme il avait béni les douze tribus sorties d'Isaac et de Jacob. C'est par l'histoire que nous savons qu'autour des tribus privilégiées que Moïse conduit à la terre promise, se trouve un monde croyant et conservateur de la révélation naturelle, répandu dans l'immense bassin de l'Asie occidentale, malgré de nombreuses souillures idolâtriques.

N'oublions pas, d'autre part, que s'il était providentiel que le peuple juif, par son génie mercantile et émigrant, se trouvât répandu, au moment de la venue de Jésus-Christ, dans toutes les villes du monde antique qui avaient quelque importance; s'il était vrai que ces communautés juives établies dans les grandes cités, comme Damas, Antioche, Alexandrie, Athènes, Corinthe, Rome, pour ne citer que les plus célèbres, eussent fait en dehors de la famille abrahamique des prosélytes nombreux; si nous trouvons, même parmi les Naci de Jérusalem, c'est-à-dire les patriarches du synhédrin, des docteurs de race païenne [1], il n'en est pas moins constaté que les juifs prosélytes, les

1. Abtalion et Schemaya son collègue, célèbres Naci, étaient d'origine païenne. (Traité d'Aboth.)

convertis entraient au sein de la nation privilégiée, devenaient réellement juifs par l'adoption, comme l'enfant adopté devient membre de la famille.

Le mosaïsme, malgré sa belle et honorable mission de propagande au sein du monde antique, mission se bornant, nous venons de le voir, à étendre par l'adoption le nombre des sujets de la loi donnée sur le Sinaï, n'avait pas la notion de la rénovation générale des races humaines. Pour les hommes de la loi juive, c'est-à-dire pour l'église officielle, le salut était exclusivement attaché aux observances légales. Un seul temple devait recevoir les offrandes. Là, de toute la surface du monde, était le lieu unique où les victimes immolées étaient d'une agréable odeur devant Dieu; une caste sacerdotale avait seule le privilége de pénétrer, par son grand-prêtre, dans un sanctuaire inaccessible à toute créature humaine, et lui-même, sous peine de mort, ne pouvait entrer dans ce Saint des Saints, plus de trois ou quatre fois dans l'espace d'une année. Cette même peine de mort atteignait tout israélite non purifié qui eût pénétré dans l'atrium intérieur [1].

2. « *Nihil religiosiùs quàm templum colunt, vel hoc argumento quod certissima mors proponitur ultrà septum interius penetrantibus : nam intrà exterius recipiunt undecumque venientes suæ gentis homines.* » (Philon, *opera*, 1540, pag. 1022.)

Il me répugnerait profondément de ne pas rendre ici un hommage complet à cette loi mosaïque à laquelle se rattache la loi chrétienne, comme le corollaire à l'axiome; mais je dois dire d'elle, ou mieux de la civilisation fondée par elle, que, malgré la révélation seconde dont elle avait le dépôt, elle était aussi impuissante que la philosophie elle-même à l'œuvre de la régénération de l'humanité. Son caractère national la rendait profondément exclusive. Elle voulait les hommes pour en faire des Juifs. La loi devait sortir de Sion: *De Sion exibit lex*. Toutes les nations devaient affluer vers Jérusalem, mais pour adorer dans le temple bâti par Salomon, et continuer le culte vieilli, si cher au sacerdoce lévitique. Le mosaïsme n'avait pas la première notion de la fusion immense du peuple juif et de tous les peuples dans une seule famille, les enfants de Dieu, les adorateurs en esprit et en vérité, ce qui est le grand but de la révélation chrétienne. Et voilà comment, lorsqu'un grand nombre de prêtres juifs[1] se séparent de l'église officielle pour se faire chrétiens, cette église ne voit en eux que des rénégats; elle ne comprend rien à l'esprit nouveau introduit par la prédication évangélique; elle reste immobile

1. *Turba sacerdotum obediebat fidei.* (Act., VI, 7.)

dans le temple, pour y continuer le sacrifice journalier des victimes ; elle transporte, après la destruction du temple, les débris de son sacerdoce à Iamnia ; elle essaye, sous Trajan, de reconstruire le temple[1]; et, depuis l'effrayante dispersion, elle continue la vie de l'antique synagogue, aussi impénétrable, après dix-huit siècles, que le premier jour, au mouvement si merveilleux du christianisme.

Nous aurons à voir ce qui constitue proprement l'œuvre nouvelle opérée par Jésus.

Maintenant un fait d'une portée immense se montre à nos yeux, la civilisation fondée par la loi mosaïque radicalement impuissante à opérer l'œuvre régénératrice de l'humanité. J'insiste sur ce fait qui ne sera contredit par aucun de ceux qui auront étudié l'organisation lévitique. Le temple, objet de tant de vénération du monde entier, au point que l'empereur Auguste, de sa Rome si riche en dieux, fournissait sur ses propres revenus un taureau et deux agneaux pour le sacrifice de chaque jour[2], devait-il être abandonné ? Les lampes brû-

1. Cette permission accordée d'abord par Trajan à Rabbi Josua, qui se trouvait souvent à sa cour, fut retirée ensuite. (Traité d'Aboth.)

2. Philon, *Opera*, pag. 1036.)

lant éternellement devaient-elles être éteintes? Ces pains de proposition offerts devant le Seigneur, que seules pouvaient toucher les lèvres sacerdotales, devaient-ils être rejetés des tables sacrées? Quoi! plus d'encens, plus de viandes brûlées sur l'autel, en face du grand vestibule du temple? Ce culte majestueux, ce sanctuaire où résidait Dieu dans son silence redoutable[1], tout cela délaissé pour jamais? Quelle impiété horrible! Et n'était-ce pas de la bouche même d'Iehouah qu'étaient venues les prescriptions si minutieuses de ce culte?

Détruire ces formes rituelles, déclarer vaines ces cérémonies, abroger ce sacerdoce confié à une tribu privilégiée, une révolution violente seule, quelque chose comme la captivité de Babylone ou la persécution d'Antiochus pouvait l'accomplir: le demander à la tribu sainte, c'était acte de folie; le lui imposer, c'était l'envoyer au martyre.

Tout réformateur de l'église mosaïque était donc un ennemi de Dieu; le destructeur de cette église, un Satan.

1. Auguste, dit Philon, avait exprimé sa religieuse admiration que, dans le temple, il n'y eut aucune statue, rien qui représentât, sous une forme visible, la nature invisible. (Philon, *Opera*, pag. 1035.)

Je viens d'esquisser à grands traits la situation philosophique et religieuse de l'ancien monde au moment où Jésus voulut commencer sa mission réparatrice.

Tout était contre lui. Les apôtres, il est vrai, et on l'a beaucoup dit depuis Bossuet, trouvaient, devant eux, la grande unité de l'empire romain qui leur permettait de le parcourir librement sous une loi large et tutélaire. Cette facilité de communications était évidemment un fait providentiel. Mais je craindrais d'en exagérer la valeur. Qu'importait que, sous les douze Césars, la Méditerranée sillonnée de navires pût être facilement traversée, que de belles voies romaines fussent ouvertes de Byzance aux villes du littoral de l'Atlantique? Les courriers du temps, je le sais, faisaient des merveilles. Mais qu'était-ce que ces petits moyens matériels devant l'immense difficulté de l'œuvre morale?

Si Jésus n'eût été qu'un sage, le premier, le plus sublime des sages, il eut trouvé dans cette sagesse une raison toute puissante pour ne pas même tenter son entreprise de réforme au sein de l'humanité. Je me trompe, même avec cette sagesse humaine décuple de celle d'un Socrate, y eût-il pensé?

Certes, les sages n'avaient pas manqué. L'humanité, dans ses premiers âges, était largement féconde en génies; mais c'étaient des hommes. Et pouvons-nous leur demander d'avoir vu plus loin que ne peut porter le regard d'un homme?

J'ai bien lu et relu les œuvres de ces sages. Avec quelles recherches minutieuses j'ai scruté leurs pensées intimes pour voir si un seul d'entre eux, sur les bords du Gange, dans la vallée du Nil, dans le vaste bassin de l'Euphrate, et plus près de nous, dans les écrits immortels des penseurs d'Athènes et de Rome, avait l'intuition même vague de la rénovation de l'humanité par le principe de la foi et de l'amour! J'ai bien cherché, certes; Dieu m'en est témoin; j'ai usé à cette investigation patiente, quarante ans d'une existence laborieuse; et je n'ai pas surpris un vague pressentiment de la grande tâche à entreprendre. A part l'écho des prédictions messianiques qui répond jusque dans les pages sévères de Tacite, et qui nous apprend qu'une rumeur avait cours alors dans l'empire, que des hommes sortis de l'Orient deviendraient un jour les maîtres du monde, à part les intuitions toujours vagues de la poésie, je n'ai rien trouvé qui indiquât, dans les grands génies du

monde antique, la notion sérieuse de la tâche si hardiment entreprise par mon adorable Nazaréen.

L'inconnu n'offre pas de notions à l'âme humaine : c'est pour elle le néant ; les fous seuls sur la terre rêvent l'impossible. C'est plus haut qu'il faut monter pour chercher la notion distincte de ce qui fait aujourd'hui la science de nos petits enfants : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum*[1]. L'intervention de Dieu rend les grandes choses possibles.

L'âme humaine du Christ, éclairée par la science infinie de Dieu qui était avec lui, comprit seule l'œuvre gigantesque de la réparation de l'humanité. C'est là son cachet unique, son magnifique rôle ; et comme, à côté de la lumière à jeter dans le monde, se trouvait la tâche douloureuse de l'expiation, le Nazaréen, acceptant d'être l'agneau de l'holocauste, prend un caractère d'incommensurable grandeur.

Voir le christianisme en dehors de ces deux grands faits, d'une lumière inconnue au monde à faire briller dans la conscience humaine, d'une réparation à accomplir par un sacrifice divin, c'est ne pas le connaître dans sa substance, c'est n'en regarder que la forme apparente.

1. Luc, I, 37.

Nulle page des évangélistes ne nous apprend l'heure où Jésus reconnut en lui la divinité unie à son âme humaine. Dans une question de cette délicatesse, en dehors d'un enseignement révélé, restent les hypothèses de la théologie.

Saint Thomas se pose la question si, au premier instant de sa conception, le Christ a eu l'usage de son libre arbitre et s'il a eu une pleine compréhension.[1] On objecte à l'Ange de l'école que l'affirmative concorde peu avec la notion dogmatique de l'humanité parfaite dans Jésus. Dans ce système, le Christ n'aurait pas été l'homme enfant; et l'on se fait mal à cette idée d'une raison mûrie et parfaite dans le sein maternel.

Cette grande révélation ne se serait-elle pas faite plutôt, lorsque Jésus, à l'âge de douze ans, fut trouvé parmi les docteurs dans le temple, et dit à sa mère cette parole profonde : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon père[2] ? » Ou, si l'on ne regardait ce fait, pourtant capital, que comme une première intuition de la

1. *Utrùm fuerit plenè comprehensor.* (S. Thom., pars. III, quæst. XXXIV, art. 4.)

2. « *Nesciebatis quia in his quæ patris mei sunt oportet me esse ?* » (Luc, II, 49.)

lumière divine unie à sa raison naissante, ne faudrait-il pas placer cette notion définitive, le *mens divinitatis conscia*, au milieu de la carrière silencieuse de l'homme de travail, quand arriva la parfaite éclosion de la raison humaine?

Il semblerait qu'on peut se figurer Jésus, voyant en soi la divinité, comme un adolescent dégagé des goûts puérils du premier âge, qui se sent l'âme dans la pleine puissance de ses facultés de raisonner, d'aimer et de vouloir : il est homme alors. Une heure dut se trouver, dans la retraite de Nazareth, où Jésus se reconnut l'Homme-Dieu.

Il est évident que sur cette question, laissée aux théologiens, rien ne peut être dogmatiquement affirmé. Seulement le chrétien aime à se la poser, comme l'une de ces investigations que réveille la donnée prodigieuse de la personnalité humano-divine.

Ce qui est certain c'est que, sans la notion bien claire et bien distincte, au dedans de lui-même, de l'union de l'âme divine avec son âme, le Jésus réel, celui de l'Évangile, celui de la foi, n'eut été qu'un pauvre halluciné, tel que M. Renan a été forcé de se le figurer, quand il a voulu écrire l'histoire du Christ [1]. Son rôle serait inexplicable dans

1. Dans ma *Deuxième leçon à M. Renan* (Paris, Dentu, 1863),

le monde hébraïque. Son caractère serait singulièrement amoindri ; et, pour accepter la gloriole attachée à ce nom de prophète, Jésus aurait été sciemment le complice des crédulités populaires. Plus que cela, il eût favorisé, à une heure critique de l'existence de l'humanité, la dernière et la plus complète idolâtrie qui eut pu être rêvée par la superstition. Tout cela répugne au caractère noble et loyal de Jésus, même à ne voir en lui que l'homme ; et ses ingénieuses réponses aux pharisiens qui lui reprochent de se dire Dieu n'étant qu'un homme, seraient de véritables hypocrisies, s'il n'y avait pas, au-delà, la conscience de la personnalité humano-divine.

j'ai établi longuement ce point, comment l'écrivain rationaliste, ne voulant pas reconnaitre Jésus comme Dieu, a été amené logiquement, et à son insu, à faire de lui un halluciné. C'est, je crois, le côté par lequel le système de M. Renan est le plus attaquable, tout écrivain étant tenu à être logique. M. Renan a écrit ceci : « Un état où l'on dit des choses dont on n'a pas conscience, où la pensée se produit sans que la volonté l'appelle et la règle, expose maintenant un homme à être séquestré comme halluciné. Autrefois cela s'appelait prophétie et inspiration. » (*Vie de Jésus*, p. 453.) Après avoir posé un tel principe, toute la vie du Christ s'explique, mais Jésus n'est plus qu'un enthousiaste et qu'un illuminé. C'est ce que l'histoire sérieuse n'acceptera jamais de la personne de Jésus, et c'est la conclusion à laquelle est arrivé forcément l'auteur de la *Vie de Jésus*. L'entrainement logique amène-là.

Disons-le donc nettement, la vie de Jésus est incompréhensible, pour la raison comme pour la foi, si elle n'est pas acceptée avec le caractère que lui donne la dogmatique chrétienne. On a beau subtiliser pour expliquer les actes connus de la vie de Jésus comme ceux d'une grande âme, l'une des plus belles que Dieu ait mises sur la terre, au point qu'elle a excité des enthousiasmes dont l'expression dernière a été la divinisation, il faudrait établir que le Christ n'a pas été le complice de ces enthousiasmes, qu'il n'a pas accepté des hommages qui ne sont pas dus à l'homme, qu'il n'a pas consenti à jouer un rôle, sous le beau prétexte de faire du bien par son enseignement.

Or, si réellement le Christ n'avait pas une mission exceptionnelle dans l'humanité, s'il n'a pas senti en lui l'impulsion divine qui l'a poussé à vouloir être l'homme de douleur, l'agneau immolé chargé des iniquités de la terre, s'il n'a pas été cette victime acceptée de Dieu comme expiation dernière et pacification universelle de l'humanité, tout le christianisme s'écroule; il n'est plus qu'un fait de folle imagination de quelques adeptes, une exagération de respect devant un génie exceptionnel, en définitive, une fable amenant une idolâtrie.

Certes jamais explication plus sophistique et

plus ingénieuse n'aura été donnée d'un Christ pur homme que celle de M. Renan. C'est par là que son livre a causé une impression vive et profonde. La thèse, pour n'être pas nouvelle, était présentée d'une manière séduisante, même à part le style. Qui n'a pas cherché dans ces gracieuses pages une raison dernière et convaincante pour se dire : C'est cela! Plus d'erreur possible. Voilà le véritable Jésus; celui de l'histoire. L'autre est le Jésus fantastique.

Eh bien! il est arrivé ceci, que les douteurs de la veille sont restés des douteurs pour le lendemain, lorsqu'il ne s'est pas trouvé des esprits assez logiques et assez francs pour dire : Non : l'explication n'est qu'ingénieuse; elle a pu me plaire un moment, mais elle ne m'a pas convaincu. Ce Christ, après ces longues tentatives pour dépouiller un personnage réel de la prétendue légende, ne se montre pas à moi le Christ réel; il faut attendre encore, il faut chercher encore.

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas d'obscurités dans l'enseignement de la foi; nous avons vu que cet enseignement serait *une connaissance* s'il avait des clartés sans leur ombre; mais quand il est examiné sérieusement dans sa grande donnée de

révélation et d'expiation, si l'esprit s'en étonne, la logique s'en montre satisfaite.

En d'autres termes, le Christ donné par les Évangiles répond mieux au Christ de l'enseignement dogmatique qu'au Christ des interprétations rationalistes. Ces dernières ont toujours quelque chose de subtil, qui sent l'invention pour le besoin de la cause. Il faut violenter beaucoup de faits graves et inattaquables. La donnée dogmatique étonne de prime-abord : c'est l'unique thèse possible de Dieu s'unissant à l'homme : une révélation et une réparation. Mais l'étonnement passé, ou disons mieux la théorie posée, les faits correspondent mieux au *desideratum* de la raison.

C'est avec cette lumière qu'il faut parcourir les récits évangéliques.

Selon la tradition recueillie par saint Justin, dans son dialogue contre Tryphon, Jésus n'eut pas la beauté du visage. Il avait la beauté morale que n'égala aucune âme humaine, celle qui va avec un corps disgracieux, exténué par les douleurs, flétri par le travail, usé par la vieillesse, celle qui rayonne à travers les sens, qui se voit du fond d'un œil pur, sur des lèvres qui disent le dévouement et l'amour s'échappant d'une âme aimante. Jésus eut cette beauté. Il fut par là « le

plus beau des enfants des hommes » désigné dans la poésie biblique[1].

Voici enfin l'heure solennelle où Jésus, le Iesoua de Nazareth, distingué des autres Iesoua par le nom de fils de Joseph [2] (Ben-Iousef), sortira de sa profonde retraite. Le vieillard qui a été le protecteur de son enfance, ne vit plus probablement. Marie, sa mère, demeurera quelque temps auprès d'une sœur qui porte aussi le nom de Marie et qui a épousé Cléophas, et viendra bientôt dans la nouvelle cité où Jésus établira sa demeure, sur les bords de la mer de Galilée.

1. Ps. XLIV, 3.

M Renan suppose que Jésus eut une de ces ravissantes figures qui apparaissent quelquefois dans la race juive. (*Vie de Jésus*, p. 80.) Il est très-remarquable que l'Orient a toujours présenté, dans ses mosaïques et dans ses tableaux, un Christ au visage austère, sévère même, pendant que l'Occident est descendu à la figure douce et blonde, molle dans ses contours et d'une carnation éclatante. Il répugne autant de faire de Jésus un Adonis qu'un juge irrité. Je dois avouer cependant que les grandes mosaïques du Calvaire, à Jérusalem, et des belles absides byzantines que possèdent la Grèce et l'Italie, vont mieux à l'âme et rendent mieux l'idée chrétienne que nos peintures dont la mollesse est trop accusée. Pour rester dans la nature et dans le vrai, le doux Galiléen ne peut être représenté ni avec une chevelure blonde, ni avec une barbe bouclée divisée en deux touffes gracieuses. Il faudrait éviter la dureté des mosaïstes, sans tomber dans la fadeur de nos peintres.

2. Luc, IV, 22; — Jean, I, 45; VI, 42.

La vie apostolique du réparateur va commencer.

C'est par une initiation et par une retraite qu'il marquera la transition entre sa vie obscure et une vie à jamais éclatante. Rien ne se fait brusquement dans les œuvres grandes et durables. C'est des rives verdoyantes du Jourdain et de l'imposante solitude du désert de Jéricho, que sortira le maître, puissant en œuvres et en paroles.

S'il n'y avait pas, dans la conscience de l'écrivain qui a l'audace d'esquisser une vie de ce maître, le sentiment profond d'une œuvre utile à ses frères, dans ce siècle si tourmenté par le doute, il briserait sa plume, plutôt que d'ajouter une ligne à ces premières considérations. Mais cette pensée l'encourage; et, pour lui, reconnaître sa faiblesse devient sa force. Continuons donc.

Jésus est descendu de Nazareth. Probablement il a suivi les riantes hauteurs qui s'étagent au delà du Thabor (le Dabour). Son regard a mesuré de là toute l'étendue du monde. Il est, en effet, sur la limite même des deux humanités qui ont suivi deux courants immenses où elles s'agitent encore. Vers l'Occident, est le bassin méditerranéen où se trouve l'humanité active; au-delà de la chaîne arabique, à partir de ce vaste plateau

qui frappe son regard et qui s'étend sans limites jusqu'à l'océan asiatique, est le monde oriental, l'humanité contemplative et immobile.

Vous deviez naître, Sauveur, sur cette frontière des races humaines, pour en concevoir, dans une loi d'unité, dans une loi d'amour, le rapprochement définitif : *Qui fecit utraque unum.* A Nazareth, vous êtes l'homme de l'Occident. Les eaux, les premières que vous avez bues, vont coulant dans la plaine, et, se joignant au Kisson, arrivent à la Méditerranée, sur la côte phénicienne, la grande zone de l'activité de l'ancien monde. Vous êtes le frère de ces Juifs qui envahissent pacifiquement le monde tourmenté, appelé l'empire romain, formé de deux grandes civilisations, celle de la Grèce et celle de Rome, et qui en seront avant peu, par vous, les conquérants. Jusqu'à cette heure, vous êtes, comme eux, un occidental; et les traditions nous ont transmis qu'en expirant sur le Calvaire, vous aviez le regard tourné vers cet Occident, le pôle actif de l'humanité. Géographiquement, vous nous avez appartenu pendant votre vie mortelle, jusqu'à votre trentième année. La civilisation occidentale vous salue, elle a besoin de vous, elle vous attend. Commencez votre œuvre!

Lorsque le voyageur se trouve placé sur les hauts plateaux galiléens, il est le témoin d'un étrange phénomène. S'il se reporte vers la Méditerranée, à l'Occident, il est élevé au-dessus d'elle de mille à douze cents pieds; et s'il porte son regard vers l'Orient, au fond d'une vallée profonde, abrupte, où se trouvent trois mers et que parcourt un beau fleuve, le Jourdain, il a devant lui un immense fossé creusé par les révolutions géologiques du globe, le seul de ce genre que la science connaisse. En se brisant, la croûte terrestre a produit une échancrure qui va s'abaissant jusqu'à plus de douze cents pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée. Le fond de cette échancrure est une magnifique vallée qui le dispute avec la vallée du Nil par sa puissance de végétation. Elle a été couverte autrefois de palmiers qui, selon les écrivains de l'antiquité, donnaient les dates les plus exquises de tout l'Orient [1].

Jésus choisit cette vallée heureuse, ce paradis terrestre, pour le séjour le plus fréquent de son apostolat. Nous le suivons de la pensée dans ses pérégrinations sur les bords du Jourdain, depuis les hauteurs de Césarée de Philippe, où le fleuve

1. Elles étaient appelées *caryotæ*.

grossit considérablement, jusqu'à son embouchure dans la mer Morte, en amont de laquelle, à la distance à peine de quelques kilomètres, eut lieu le baptême par les mains de Jean. Jésus est là réellement entre les deux mondes, entre les deux civilisations de l'Orient et de l'Occident. Si l'on s'élève à l'Orient au delà de la chaîne arabique, on tombe dans le bassin de l'Euphrate; en deçà, nous l'avons dit, on touche à la Méditerranée. Il n'est pas possible que le choix de la contrée bénie que devait habiter le réparateur du monde ne fût pas fixé par une haute sagesse; et, autant que la faible pensée de l'homme peut pénétrer la pensée infinie de Dieu, la Palestine nous apparaît comme le terrain de la fusion des races antipathiques, comme le point de départ d'un ordre nouveau dans les destinées du monde.

Jésus se rendit seul à Beit-Abara[1] où baptisait Jean.

1. Jean, I, 28. J'ai relevé dans mes notes des *Évangiles parallèles* (pag. XXII) l'obstination de M. Strauss à ne pas corriger l'erreur de l'exemplaire sur lequel a été faite la Vulgate et qui a mis *Bethania* au lieu de *Bethabara*, que donnent mes exemplaires grecs. J'avoue qu'il peut s'appuyer de l'autorité d'Origène, qui avait un grand nombre d'exemplaires sous les yeux et y trouvait plus fréquemment le nom de *Bethania*. Mais Origène n'en déclare pas moins (*Orig. in Ev. Joann.*) qu'il faut lire *Bethabara* et nullement *Bethania*. Saint Jean Chrysostôme a vu les exemplaires

Jean le Baptiste, le dernier des prophètes de l'ancienne loi, était alors à l'apogée de sa renommée et de sa gloire. Il avait de nombreux disciples. On descendait de Jérusalem et des deux versants des montagnes, pour recevoir le baptême de sa main. Les pharisiens, les prêtres, les lévites du temple, les docteurs faisaient le pèlerinage du Jourdain pour voir l'homme austère, le second Élie dont le peuple, avec ses instincts prophétiques, attendait la venue [1]. Ce pèlerinage

qui portent *Bethabara*, et il déclare que c'est la leçon préférable. (*Homil. XVI, in cap.* I, *Joann.*) Épiphane de son côté (lib. II, *Advers hæreses.* pag. 435) dit que, dans certains exemplaires, on lit *Bethania* là où vulgairement il se lit *Bethabara*. Dans l'*Onomasticon*, saint Jérôme met *Bethbaara*, ce qui est la même chose. Disons mieux, c'est la meilleure leçon, le texte hébreu des juges appelant BETHBARA, ce lieu de passage sur le Jourdain, בית-ברה, (Jud. VII, 24) et non pas *Bethabara*. C'est donc une question tranchée. Une erreur formelle de copiste a pu seule faire baptiser saint Jean à Béthanie.

M. Renan (*Vie de Jésus*, p. 100), a eu tort d'affirmer que tous les manuscrits portent Béthanie, et d'insinuer que le mot Bethabara n'était qu'une substitution proposée par Origène. Nous venons de dire que saint Jean-Chrysostôme, saint Épiphane, saint Jérôme avaient vu les manuscrits portant Bethabara. Ma traduction faite sur un original porte Bethabara.

Le Nouveau Testament de Mons, traduction faite sur la Vulgate, après avoir mis, selon la Vulgate, « à Béthanie » reconnait en note qu'il y a dans le grec *Bethabara*.

1. Jésus dit au peuple, en lui parlant de Jean : « Qu'êtes-vous allés voir? Un prophète? Certes, je vous dis, et plus qu'un pro-

devait se faire particulièrement avant les grandes crues du fleuve, au temps où ses eaux sont extrêmement basses et où les ablutions sont faciles. Le bas Jourdain se traversait alors sur trois points : auprès de son embouchure, où le gué extrêmement rapide est quelquefois dangereux, au grand gué du Jourdain, universellement fréquenté de nos jours et qui est très-probablement le gué que passèrent les Hébreux, et à Beit-Abara. Une route conduisait de Jéricho aux villes transjordanes, situées aux pieds du mont Nebo, et delà à Machœrons où les Hérodes avaient un château de plaisance. Au point où aboutissait cette route, le fleuve avait un gué difficile; et comme le sol d'alluvion avait trop de profondeur pour qu'un pont pût y être construit, c'était au moyen d'un bateau que s'opérait le passage. Ce lieu était évidemment très-fréquenté, puisque pendant plusieurs mois de l'année le

phète... Et si vous oulez le savoir, lui-même est Élie qui doit venir. » (Matth., xi, 7, 9, 14.)

Selon Marc, les disciples de Jésus l'interrogent sur la venue d'Élie, dont les docteurs de la loi entretenaient le peuple, Jésus répond, comme dans Matthieu : « Je vous dis qu'Élie est déjà venu. » (Marc, ix, 12.)

Ces faits établissent nettement que, dans la pensée de Jésus, l'avénement mystérieux d'Élie était celui même de Jean, son précurseur.



Versant occidental de
PÉRÉE
Versant occidental de la chaîne arabique
Calcaire
Calcaire
Calcaire
Grès
Beitiesimoth
Zerka Main
Mechaoue
Macharous
Lekaa
Eaux chaudes de Callirhoe
PLATEAU DE L'AMMONITIDE
e de $\frac{1}{333,333}$



Jourdain n'est pas guéable. Quelques maisons y étaient construites, quoiqu'il n'en subsiste pas de traces. Jean se tenait là fréquemment [1].

La scène du baptême de Jésus est racontée par les quatre évangélistes avec une grande sobriété de détails. Luc nous donne cette circonstance que Jésus se mit humblement en prière (Luc, IV, 13), pendant ce baptême figuratif; et le premier Évangile (Math., III, 13-15) nous apprend que Jean refusa d'abord de conférer le baptême à Jésus, en lui disant avec raison : « C'est moi qui dois être bap- » tisé par toi et tu viens à moi! » Mais Jésus commanda par cette parole profonde : « Laisse maintenant, nous avons à remplir ainsi toute justice. » Et cette justice inconnue jusque-là dans le monde, c'est que le plus grand se mette tou-

1. Jean baptisait aussi quelquefois à Ænon, près de Salim. Œnon et Beit-Abara sont les deux limites du pays parcouru par le Précurseur. Toute cette contrée, abondante en palmiers, en ziziphus, d'une température tropicale, était un délicieux séjour. Jean n'y cherchait que les aliments fournis par la nature : les sauterelles que l'on fait cuire sur la braise et le miel pris dans le tronc des arbres. Les évangélistes ne font pas mention des dattes, des fruits du ziziphus, des figues qui viennent admirablement belles dans la vallée du Jourdain.

Jean devait vivre aussi de la pêche, le Jourdain étant très-poissonneux et donnant des poissons très-délicats, que l'on mangeait, nous apprend l'un des évangélistes, cuits sur un brasier (Jean, XXI, 9), sans autre assaisonnement.

jours le dernier : idée toute nouvelle, exclusivement évangélique, et qui fait le nerf du dogme social du christianisme.

Ici nos sources originales varient sur le moment précis où des disciples s'attachèrent à Jésus.

Jean est explicite pour nous dire que, le lendemain même du baptême, Jésus vit deux disciples du Baptiste qui le suivirent, l'appelèrent Rabbi, et lui dirent : « Où demeures-tu ? » Jésus leur répondit : « Venez et voyez ; » et les deux disciples, se séparant du Baptiste, s'attachèrent à Jésus, et demeurèrent près de lui ce jour-là.

Jésus avait donc pris à Beit-Abara une habitation provisoire. André, frère de Simon-Pierre était l'un de ces deux disciples du Baptiste. Et c'était sur une parole du Baptiste très-significative : « Voilà l'agneau de Dieu » qu'il l'avait abandonné pour s'attacher à Jésus. Ces détails sont précieux, et ils nous disent clairement, ce qui peut-être n'a pas été assez remarqué, que le premier apôtre, celui qui le premier a reconnu Jésus pour le Messie, a été André.

En effet, toujours d'après le même évangéliste, André appelle son frère Simon, et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie, » et il l'amène à Jesus. Jésus l'ayant regardé lui dit :

« Tu es Simon, fils d'Iona, tu seras appelé Kepha [1]. »

1. La glose dit : Ce qui signifie Pierre. C'est en effet le sens du mot : כיפא, KEPHA, (chald.) et כף KAPH, rocher (hébr.) Naturellement les traducteurs grecs ont dû rendre le kepha prononcé par Jésus par le mot Πετρος, Pierre. Mais Jésus, qui ne parlait pas grec, n'a jamais appelé cet apôtre Pierre, mais bien *Kepha*.

Ici se présente l'objection si habilement développée par M. Strauss (*Nouvelle Vie de Jésus*, t. II, p. 112), comment, après le baptême de Jésus, où le Baptiste a tellement reconnu le Messie dans Jésus, qu'il refuse de le baptiser, et qu'il demande d'être baptisé par lui, il peut se faire que le même Baptiste envoie ses disciples à Jésus pour lui adresser cette question d'un douteur : « S'il est bien celui qui doit venir ou si l'on ne doit pas en attendre un autre? » M. Strauss ne s'explique la contradiction que par l'hypothèse que l'ambassade des disciples du Baptiste émane primitivement d'un auteur qui n'avait pas entendu parler des traits merveilleux du baptême de Jésus.

M. Strauss, selon sa coutume, presse trop la difficulté, et, en l'exagérant, il entraîne l'esprit à chercher la véritable explication.

Le Baptiste a pu avoir plusieurs raisons pour envoyer ses disciples à Jésus. La première a dû être de s'assurer, par leur témoignage, des grandes choses qu'opérait Jésus dans son apostolat en Galilée; la seconde, au moment où lui-même, mis en prison, interrompait son œuvre de précurseur, de porter ses disciples à suivre dorénavant ce nouveau maître. Ajoutons que Jean pouvait reconnaître dans Jésus un grand prophète sans avoir la certitude que ce grand prophète fût le Messie, l'envoyé, le Silah à qui devaient obéir les peuples (*usquequò veniat* SILAH *et ei obedientia populorum*, Gen., XLIX, 10.) Le doute de Jean porte sur ce point unique; et ce doute, qui nous paraît étrange de prime-abord, devient logique ensuite, si l'on pense à la situation de Jean qui s'est trouvé n'être lui-même qu'une voix criant dans le désert, et

Nous avons déjà deux disciples attachés au nouveau maître, André et Pierre.

Le lendemain, Jésus veut aller en Galilée. Il rencontre Philippe qui était de Beit-Saïda, de la ville d'André et de Pierre, et il lui dit : « Suis-moi. » Philippe trouve Nathanaël : l'entretien s'engage avec Jésus. Nathanaël enthousiasmé s'écrie : « Rabbi, tu es le fils de Dieu, le roi d'Israël. » Ajoutons que très-probablement ce troisième disciple n'est autre que le fils de Tholomée, Barthélemy [1], qui était de Cana, et galiléen comme les deux autres.

qui n'a encore rien vu de ces grands faits, ni entendu de ces puissantes paroles après lesquelles il se fut dit : « Celui-là est bien réellement celui que j'attendais et que j'annonçais au monde. »

D'ailleurs, qui nous dit que Jean, dans l'attente, comme tous les Israélites, d'un Messie restaurateur de la gloire nationale, ne voyant rien apparaître de ce règne nouveau, n'aura pas envoyé ses disciples pour s'informer de Jésus même s'il est bien ce Messie attendu? L'hypothèse n'a rien que de raisonnable.

Ajoutons enfin, pour cette grave difficulté comme pour beaucoup d'autres tirées des textes évangéliques, que l'Église, par une exégèse plus avancée, donnera tôt ou tard des solutions radicales qui satisferont pleinement les exigences de la critique.

1. Nathanaël (נתן, don, présent, אל, Dieu), don de Dieu, même signification que Théodore en grec. Ce disciple ne paraît que dans l'évangéliste Jean, sous ce nom de Nathanaël, le jour où il s'attache à Jésus, et à la manifestation de Jésus à ses disciples, sur les bords de la mer de Tibériade, après sa résurrection. (Jean, XXI, 2.)

Nous devons à l'évangile de Jean ces détails supplémentaires sur la vocation des quatre premiers apôtres. Sont-ils une rectification du récit de Matthieu, que nous allons voir bientôt, quand Jésus, après un séjour dans le désert, commencera à prêcher sur les bords de la mer de Tibériade? Faut-il les concilier dans ce sens que l'entretien de Jésus avec André et Simon-Pierre ne soit qu'une première ouverture, qu'une préparation à cette grande parole : « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes »? il est difficile de se prononcer. Il n'en faut pas moins donner une grande valeur à ces indications de Jean.

Ici se place la retraite de Jésus dans le désert. Après avoir quitté Beit-Abara, il traversa la plaine de Jéricho, et se rendit à l'entrée du désert de Judée. Une montagne que les chrétiens appellent la Quarantaine [1], se dresse presque à pic sur les premières ondulations de la plaine de Jéricho formées de ses débris. Quand on la regarde du sommet du monticule où fut la Jéricho biblique, monticule couvert encore de ruines, et ayant à sa base la magnifique fontaine appelée fontaine d'Élisée, il semble que l'on est aux pieds de la

1. Les Arabes ont accepté cette dénomination. Ils ont arabisé le mot latin, et en ont fait celui-ci : *El-Qorontol*.

montagne. Il faut pourtant près d'une heure pour y arriver. On atteint d'abord une colline assez élevée, après laquelle il faut descendre et traverser une petite plaine d'une merveilleuse fécondité, encore aujourd'hui couverte d'une végétation tropicale [1]. J'ai vu là un arbre admirablement

1. La vallée de Jéricho était célèbre chez les anciens par sa fertilité et par sa beauté. Voici le passage de Josèphe : « Le pays que cette fontaine traverse, a soixante et dix stades de long et vingt de large. On y voit une quantité de très-beaux jardins où elle nourrit des palmiers de diverses espèces, et dont les noms, aussi bien que le goût de leurs fruits, sont différents. Il y en a qui donnent un miel qui ne diffère guère du miel ordinaire qu'on trouve en abondance dans ce pays. On y voit aussi un grand nombre de troènes (κύπρος) et de mirobolans, arbres dont on tire le baume, cette liqueur que nul fruit ne peut égaler. Ainsi on peut dire qu'un pays où croissent tant de plantes si excellentes, a quelque chose de divin, et je doute qu'en tout le reste du monde il y en ait un qui puisse lui être comparé. On doit, à mon avis, en attribuer la cause à la chaleur de l'air et au pouvoir singulier qu'a cette eau de contribuer à la fécondité de la terre : l'un fait ouvrir les fleurs et les feuilles, et l'autre fortifie les racines par l'augmentation de leur séve durant les ardeurs de l'été, qui y sont si extraordinaires, que, sans ce rafraichissement, rien n'y pourrait croître qu'avec une extrême peine. Mais quelque grande que soit cette chaleur, il s'élève le matin un petit vent qui rafraichit l'eau que l'on puise avant le lever du soleil. Durant l'hiver, elle est toute tiède, et l'air y est si tempéré qu'un simple habit de toile suffit, lorsqu'il neige dans les autres endroits de la Judée. » (*Guerre des Juifs*, liv. V, ch. IV.)

L'historien Justin (*Hist.* liv. LXXXVI, ch. XIII), cite un fragment de description de la Judée où il est dit : « Il existe chez eux

beau, le seul de ce genre que j'ai rencontré en Palestine, c'est le *Méiss*[1]. Cet arbre curieux est chargé de nombreuses feuilles arrondies, portées par un long pétiole, qui n'ont pas moins de dix centimètres de largeur et du plus beau vert. L'arbre fournit un abri épais. Il porte des longues grappes chargées de petits fruits, que l'on mange probablement. Le *Méiss* appartient à la famille des *Cordia* qui a de nombreuses espèces.

Après avoir traversé la petite plaine boisée, on

(les Juifs) une vallée renfermée entre des montagnes qui semblent un mur autour d'un camp. Cette vallée est appelée Jéricho. On y voit une forêt remarquable par sa fertilité et sa beauté. Là croissent le palmier et le baumier Mais ce lieu n'est pas moins admirable par la fraicheur que par l'abondance qui y règnent, puisque, la contrée ayant le soleil le plus ardent de la terre, on y jouit cependant d'une fraicheur agréable et constante. »

Arculfe, vers la fin du VII[e] siècle, trouva encore cette belle forêt de palmiers. « *Inter locum ejusdem destructæ civitatis et Jordanem fluvium, grandia insunt palmeta.* » (Adamn., *De locis terr. sanct.*)

Au moyen âge, on y cultivait la canne à sucre. Les Arabes avaient bâti, entre la montagne de la Quarantaine et la fontaine d'Élisée, un moulin à sucre aujourd'hui en ruines. La fontaine elle-même s'appelle la Fontaine du sucre, *Aïn-es-Sakkar*, et le moulin *Tahouahin-es-Sakkar*.

1. L'Arabe de Jéricho, qui m'accompagnait à la Quarantaine, me donna ce nom de *Méiss ;* d'autres Arabes m'ont donné le nom de *Méissas*. Je dois dire que Seetzen trouva dans le même endroit un arbre que les Arabes appellent *el-dibbke* et qu'ils considèrent comme un arbre saint.

arrive à la base même de la montagne. De petits sentiers en lacet, fort abruptes et fort difficiles, conduisent à la hauteur du tiers environ de la montagne, où se trouve une série de grottes fort simples creusées dans le calcaire. On va de l'une à l'autre au moyen d'une terrasse étroite, ruinée en plusieurs endroits, et sur laquelle vous êtes perché comme sur le toit d'une maison. La tradition dit que Jésus se retirait dans l'une de ces grottes, que sainte Hélène plus tard changea en église. Autrefois les religieux franciscains avaient tendu, le long de ces rochers à pic, des cordes retenues par des crampons de fer. Ces secours manquent aujourd'hui ; et, malgré mon vif désir, je ne pus arriver à la grotte, changée en chapelle, que je reconnus très-bien à sa fenêtre travaillée en forme de croix latine [1]. La plupart des grottes sont d'uue extrême simplicité : elles présentent plutôt un trou arrondi qu'une cellule taillée à angles. Je remarquai deux de ces grottes enduites d'un dur ciment, pour servir de citerne et conserver

1. Du temps de Quaresmius, on voyait encore des peintures à l'église de la Quarantaine creusée dans le roc. Seetzen lui-même les a vues. Je conjecture qu'elles datent du XIIe siècle, comme celles que j'ai trouvées à la grotte de la Retraite des Apôtres, dans la vallée de Hinnom.

les eaux. Du reste, nul signe, nulle inscription, nulle sculpture. Des escaliers taillés grossièrement et aujourd'hui impraticables, conduisaient à d'autres étages de cette ruche sacrée, où, en souvenir de la retraite de Jésus, de pieux cénobites sont venus s'établir pendant des siècles. Il y avait là, au cinquième siècle, une laure très-florissante; les cellules s'étendaient au loin au flanc de deux autres montagnes aussi abruptes que celle de la Quarantaine, et qui lui sont contiguës. Ces cellules même se retrouvent sur le flanc méridional de la vallée du Kelt. A l'époque des croisades, cette solitude se peupla de nouveau[1]; même après l'extinction du royaume latin de Jérusalem, les anachorètes se maintinrent quelque temps encore. On ignore l'époque où cessa, dans cette laure, la vie cénobitique. Tout cela est devenu complète solitude.

Jésus passa quarante jours aux flancs de cette

1. Le cartulaire du Saint-Sépulcre, au nº 28, contient la donation du patriarche de Jérusalem, des dîmes de Jéricho aux chanoines du Saint-Sépulcre, pour l'église de la Quarantaine. Cette donation est de l'année 1136. Le nº 27 de ce cartulaire contenait la donation du même lieu de la Quarantaine, avec ses terrains et appartenances, aux chanoines du Saint-Sépulcre, sous ce titre : « *De dono Quarantene.* » Le texte porte : « *Sancte Quarantene locum, cum universis quæ ad eum pertinent.* »

montagne. Il dut en atteindre souvent le sommet, accessible seulement aujourd'hui par le côté septentrional. De ce point culminant, occupé par une petite ruine [1], l'aspect du pays est splendide. C'était l'une des plus belles solitudes

1. C'était une église chrétienne élevée dans le lieu où la tradition pense que se trouvait le Christ, quand le tentateur lui dit : « Je te donnerai toute puissance sur les royaumes de la terre, si tu te prosternes devant moi. »

Voici la description de la Quarantaine donnée par le baron d'Anglure, pèlerin de la Terre sainte, en 1395 : « La Quaranteine c'est une montaigne qui moult est haulte et vaste à monter. C'est le lieu auquel Nostre Seigneur jeuna quarante jours et quarante nuiz. Quant l'en monte en celle Quaranteine, l'en y treuve quatre entrées l'une apprès l'autre, toujours en montant, et, outre la darrenière entrée, a deux chappelles. En la première jeuna Nostre Seigneur Ihésus-Christ, comme dit est, et, en l'autre dessus dicte est le lieu où le diable volt tempter Nostre Seigneur Ihésus-Christ, en disant : *Si tu es Christus, dic, etc.* Dedans cette roche dessus dicte, a et pourrait on trouver logis pour quatre cents personnes ou plus. Et au-dessus de celle grant montaigne, a beaux ruisseaux d'eaue doulce qui descendent de la fonteine qui est au-dessus de la Quaranteine, et y a molins qui en meulent. Avec ce, y a si beaux jardins que l'en pourroit deviser et sont peuplés d'arbres portans fruit de paradis terrestre lequel fruit l'en appelle, selon l'usage du pays, *muse*, et est vrai que, ce vous coppès cellui fruit au travers en 10 coppons, ou en plus ou en moings, toujours y verrez-vous l'empraínte du crucify, figurée en chacun cospon. » (*Le saint Voyage de Ihèrusalem*, par le baron d'Anglure; 1395. Se trouve chez Sarlit, libraire, Paris.) Cette curieuse description nous laisse croire qu'en 1395 il n'y avait plus un seul cénobite à la Quarantaine. Le fruit appelé *muse* est la *musa paradisiaca*, le bananier, appelé aussi figuier d'Adam, dont le fruit

qui pût se choisir. Outre la pureté de l'air, et la tiédeur constante de la température, grâce à la fraîcheur du courant qui suit la vallée du Jourdain aux premières heures du jour, le Sauveur jouissait d'une vue admirable. La riche vallée du Jourdain, avec ses palmiers si renommés, le Jourdain lui-même, profondément encaissé au sein d'une forêt vierge qui lui sert de ceinture, jusqu'au moment où il se jette avec rapidité dans la mer Morte, étaient au premier plan devant lui; au delà s'étageaient les contreforts de la chaîne arabique jusqu'aux sommets des plateaux d'Ammon. Devant lui se dressait le mont Nebo d'où Moïse contempla la terre de Kenaan, et aux pieds duquel est sa tombe, à jamais inconnue; tout cela mélangé de vallées profondes sillonnées de torrents, aux bords desquels croissent les beaux platanes et les lauriers-roses, et de collines sauvages que parcouraient

coupé présente en effet l'image d'une croix, à l'aide des quatre cloisons qui le divisent dans toute sa longueur.

Je n'ai pas trouvé la *musa paradisiaca* que le pèlerin du XIV[e] siècle avait vue dans les beaux jardins de la Quarantaine. Les moulins ne sont plus qu'une ruine, non plus que le beau khan ou hôtellerie placé entre la Quarantaine et Jéricho, où le pèlerin trouva gîte. Le baron d'Anglure dit qu'aux environs de Jéricho, qu'il appelle une villecte, (petite ville) « il croist moult de sucre. »

les troupeaux des tribus de Ruben et de Gad, offrait au divin solitaire une nature grandiose. Jéricho était à ses pieds, avec tout l'éclat des villes hérodiennes. Des aqueducs, des étangs, pour les bains dans les villas royales, un vaste théâtre dont j'ai vu les ruines présentant un monticule en forme de croissant, des tours fortifiées qui commandaient l'entrée de la gorge par laquelle on pénètre de la plaine du Jourdain dans la voie qui conduit à Jérusalem, se voyaient près de là. Pendant quarante jours, Jésus eut ce spectacle; il en savoura le charme; il y vécut de cette vie contemplative, si enivrante pour les natures orientales, vie que ne comprend pas le génie actif et réalisateur des hommes de l'Occident.

C'était, du reste, une des grandes joies de Jésus, durant les dernières années qu'il consacra à son ministère : il aimait à se séparer de ses disciples, à prendre le sommet des montagnes et à y passer les nuits dans la prière. *Et erat pernoctans in oratione Dei*[1].

Le récit de la tentation est connu. Matthieu l'a donné, avec le détail des trois tentations que repoussa Jésus. Luc a reproduit presque textuelle-

1. Luc, VI, 12.

ment le premier évangile; Marc n'a fait qu'indiquer le séjour dans le désert et la tentation par Satan[1].

Nul doute que le plan de l'apostolat de Jésus ne fut arrêté, dès le séjour de la montagne de Jéricho. Jésus avait à choisir entre la conquête du monde par l'éclat et la gloire, à l'imitation des grands triomphateurs, et la conquête pacifique. Restaurer le royaume de Dieu dans ce monde, faire de Jérusalem la cité reine qui donnerait la loi à toutes les nations[2], accomplir cela avec le double glaive, avec la parole nouvelle, avec l'épée d'un peuple énergique qui n'aurait pas reculé pour suivre cet Alexandre d'un genre nouveau, conquérant et prophète, comme le firent plus tard les races arabes, c'était séduisant au point de vue de la gloire humaine. Conquérir le monde par la parole seule, par la puissance de l'idée régénératrice du monde moral, c'était plus grandiose, plus divin. Mais la croix était au terme de cette entreprise que ne comprendrait pas le génie positif et matériel de la race juive. Ce fut pourtant la croix qui fut choisie.

Bossuet et tous les apologistes ont fait remar-

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. XVI.
2. *De Sion exibit lex.* (Isa., II, 3.)

quer que c'était le moment précis où le monde entier, je parle du moins de l'Occident civilisé, était dans l'attente d'une rénovation de l'humanité[1]. Nous avons pour témoin irrécusable de ce mouvement, un passage souvent cité du grave Tacite qui dit que « beaucoup parmi les Juifs étaient persuadés, d'après les anciens écrits des prêtres, que ce serait dans ce temps que l'Orient prendrait une grande prépondérance, et que des hommes partis de la Judée seraient maîtres du monde[2]. » Quoique ces paroles n'indiquent en apparence qu'une opinion répandue en Palestine, il ne faut pas oublier que les Juifs, guidés par leur esprit cosmopolite, s'étaient établis dans toutes les villes de l'empire romain, et que les prophéties, dont la parole de Tacite est un écho, se trouvaient répandues par eux au sein du monde intelligent. Depuis deux siècles, les livres hébreux, traduits en grec, étaient dans la bibliothèque d'Alexandrie. Rien ne dit que les esprits cultivés du siècle d'Auguste, qui s'instruisaient beaucoup par les voyages, ne les eussent pas connus.

1. M. Renan en fait l'aveu : « On se croyait à la veille de voir apparaître la grande rénovation. » (*Vie de Jésus*, p. 63.)

2. *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur.* (Tacit., *Hist.*, v, 13.)

La grande heure de la réparation avait sonné. Ce serait, contrairement à toutes les idées, à toutes les aspirations de la nation juive, par une royauté humble et purement morale, par la seule vertu de la parole évangélique, avec d'obscurs pêcheurs pour capitaines, qu'aurait lieu l'accomplissement de la prophétie du vieux Jacob qui avait salué, il y avait tant de siècles, un envoyé « à qui devait être l'obéissance des peuples[1]. »

Suivons maintenant Jésus au sortir de sa profonde retraite et regagnant paisiblement, par la vallée du Jourdain, sa Galilée riante, où il va faire entendre la parole qui va changer la face du monde.

1. Gen., XLIX, 10. La Vulgate a mis : « Qui sera l'attente des peuples. » Le texte hébreu se rapporte davantage à l'allusion de Tacite : « *Rerum potirentur.* »

CHAPITRE II

DEUXIÈME ÉPOQUE. — PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE

I

Le retour en Galilée se place, dans l'évangile primitif, après la grande retraite de Jésus aux flancs de la montagne de Jéricho.

Jean venait d'être livré[1], c'est-à-dire mis en prison, par Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. Cet événement, indiqué ici d'un seul mot, eut une portée immense sur la mission première de Jésus. Il évita avec soin tout conflit avec les puissances de la terre; il laissa ces petits princes à leur destinée infime, à leur vie efféminée et violente. Il se sauva au sein du peuple, parmi les petits, les obscurs du monde, les pêcheurs de la rive occidentale de la mer de Tibériade, natures simples et droites, dont le type le plus frappant et le plus beau est ce

1. Ἀκούσας δε ὁ Ἰησοῦς ὅτι Ἰωάννης παρεδόθη. (Matth., IV, 12.)

LA

JÉ

Gergasa ?

GAULONITIDE

Grand plateau qui se lie à l'Anti-Liban

Gadara
(Omm-Kaïs)

Simon-Pierre, que nous verrons bientôt au premier rang du collége apostolique.

Si la prédication du royaume de Dieu venait à être contrariée par ce petit tyran orgueilleux et faible, qui avait nom Antipas, et qui devait bientôt échanger la tête du Baptiste pour quelques poses un peu libres d'une danseuse, Jésus avait le recours puissant d'une retraite dans la Gaulonitide, dans l'Iturée même, au besoin, au sein des montagnes du Haouran, où Antipas ne serait pas allé le chercher.

Une petite ville fort inconnue jusqu'alors, fort oubliée depuis, au point que les derniers voyageurs ne s'accordent pas sur son emplacement, Kaphr-Nahoum, située à peu de distance de la mer de Tibériade, devint la patrie adoptive de Jésus, et le centre de la prédication évangélique.

Si l'on veut être de bonne foi, je ne crois pas qu'il soit possible de fixer Kaphr-Nahoum ailleurs que sur la rive occidentale de la mer de Tibériade. Nous savons déjà que cette mer s'appelait aussi le lac de Gennesareth. Or Josèphe nous indique avec précision la situation de la plaine de Gennesar (Γεννησὰρ). La seule plaine qui existe autour du lac est celle que l'on rencontre lorsqu'on part de Tibériade, et que l'on monte vers le Nord. On trouve

d'abord Magdala (El-Medjdel), qui donna son nom à la célèbre pécheresse de l'Évangile. On traverse un torrent, à sec pendant l'été, mais dont le passage est dangereux à la saison des pluies, tant ses eaux sont rapides [1]. Puis, tout à coup, on se trouve au milieu d'une plaine basse dont la végétation est luxuriante, quoique abandonnée aujourd'hui, à la nature, et changée en pâturage vulgaire. Cette plaine, qui est certainement celle de Gennesar, était arrosée, au temps du Christ, comme elle l'est encore de nos jours, par un ruisseau d'eau vive qui sort d'une splendide fontaine [2]

1. C'est le Nahr-el-Hammam.

2. Voici la description de Josèphe : « Joignez à la douceur de l'air le bienfait d'une source très-abondante que les habitants du pays appellent Kapharnaoum. Quelques personnes ont cru que cette source était reliée au Nil, parce qu'elle engendre des poissons semblables au korakinos, qui vit dans les marais, près d'Alexandrie. »

Cette belle fontaine de Kaphr-Nahoum est entourée, à la manière des puits salomoniens, près de Tyr, d'un fort massif de maçonnerie revêtu de pierres de taille, destiné à contenir les eaux de la source, à les élever au-dessus de leur niveau naturel, pour que de là, à l'aide de conduits artificiels, ces eaux, d'une parfaite douceur, pussent arroser la plaine. Le bassin n'a pas moins de vingt à vingt-cinq mètres de diamètre, le massif circulaire compris. On peut certainement regarder ce travail ingénieux, que nous n'imiterons jamais dans notre Occident, comme contemporain de celui des puits salomoniens à Tyr. Les Orientaux ont poussé très-loin l'art des arrosements.

que Josèphe appelle Capharnaoum. Il serait bizarre que cette fontaine eût porté ce nom, si elle n'eût pas été la grande source à l'usage de la ville voisine. Les fontaines ne s'appellent guères de nom de village (*Kaphr*). D'ailleurs la question est tranchée par ce passage important du premier Évangile, que « Jésus, laissant la ville de Nazareth, vint demeurer à Capernaoum (les Évangiles disent toujours Capernaoum), près de la mer aux confins de Zabulon et de Nephthalim (Matth., IV, 12) ».

Or c'est la rivière Nahr-el-Aamoud (le fleuve de la colonne), qui est la limite de ces deux tribus, et la fontaine de Kaphr-Nahoum est au midi de cette rivière. Ceux qui placent Kaphr-Nahoum au nord du lac, mettraient la ville sur le terrain de la tribu de Nephthali, ce qui serait en contradiction avec la donnée si précise de Matthieu.

Tous les communications étaient faciles par Kaphr-Nahoum [1]. Elle était sur la grande voie qui

Je dois dire que cette belle source, dans laquelle je suis entré tout à cheval, était pleine, au moment même, du poisson le korakinos, qui n'a pas cessé de s'y reproduire, et qui doit être très-abondant dans la mer de Tibériade.

1. Au VIe siècle, on voyait encore, à Kaphr-Nahoum, la basilique élevée sur l'emplacement de la maison de saint Pierre. *Deinde venimus in civitatem Capharnaum, in Domum Petri quæ modo est basilica.* (Itin., Anton. Martyr.)

longeait le lac, du sud au nord. Il fallait passer là pour arriver à Corazin, à Beit-Saïda. De là on

Au VIII[e] siècle, d'après saint Willibald, on y voyait encore un grand mur et une maison : « *Ibi fuit domus et murus magnus.* » (Itin. S. Willib.)

Dans mon second voyage en Palestine, j'ai voulu me rendre un compte rigoureux de la situation de Kaphr-Nahoum. Arrivé sur l'emplacement de la ville antique, en face de la fontaine dont le nom nous a été conservé si heureusement par Josèphe, je fis l'ascension de la montagne qui était à ma gauche. L'escarpement était rapide J'arrivai cependant, malgré une pluie battante et un sol tout détrempé, jusqu'aux pieds d'une énorme masse de roches basaltiques qui, de loin, présentaient comme une muraille cyclopéenne. Je dois affirmer que nul de ces blocs de basalte de toutes dimensions, étendus sur le sol depuis le sommet de la montagne jusqu'à la naissance de la plaine de Gennezareth, ne me parut avoir été travaillé de main d'homme. La ville antique était donc dans le bas.

Cependant, je croirais sans peine que, sur le sommet de la montagne, a été élevé le castellum autour duquel se groupa une ville haute.

Sans cette hypothèse, les paroles de Jésus adressées à Kaphr-Nahoum : « Et toi, Capernaoum, qui t'es élevée jusqu'au ciel. » n'auraient aucun sens. J'ai le regret de n'avoir pas eu le temps d'atteindre le sommet du plateau. Une tradition hébraïque, rapportée par l'auteur des *Chemins de Jérusalem* (Karmoly, pag. 259) nous apprend que d'Arbel on se rendait à Kaphr-Nahoum, et que là était un ancien tombeau que l'on dit celui de Naehum (*Nahum*) le Vieux. L'auteur ajoute que dans ce village, alors en ruines, il y avait autrefois beaucoup de *minim*, tous de grands sorciers. Ce mot de *minim* veut dire rénégat, ou juif qui s'est fait chrétien. Les rabbins considèrent Kaphr-Nahoum comme la première demeure des Juifs devenus chrétiens.

se rendait dans la Galilée supérieure, et, en franchissant le Jourdain au pont antique des Filles de Jacob, on atteignait la Gaulonitide; c'était la grande route de la Syrie.

Kaphr-Nahoum est donc pour nous le véritable berceau de la doctrine évangélique. Le premier mot mis dans la bouche de Jésus est celui-ci : « Faites pénitence ; car le royaume des cieux est proche. (Matth., IV. 17). » Voilà le programme. Il a deux termes : rénovation morale de l'humanité ; règne universel de Dieu dans les âmes [1].

Arrêtons-nous : car cela est bien étrange. Pourquoi, avant cette simple parole, le génie humain

Nous trouvons le nom hébraïque de Kaphr-Nahoum dans *Midrasch-Coheleth* (fol. 89, col. 4.) בפר נהום, KAFR-NAHOUM, le village de Nahoum. Et le même texte nous parle de ces *minim*, מינים, sorciers ou hérétiques qui habitaient Caphr-Nahoum. Il est difficile de se tromper sur ce nom de *minim*. Il a été donné par les Juifs aux chrétiens qui formèrent la première église de la ville de Jésus. Dans tous les siècles, il y a un nom injurieux pour qui ne pense pas comme nous.

1. Marc, disciple de Pierre, qui écrit visiblement pour le monde romain, et qui toujours abrége le premier Évangile, rend autrement les premières paroles du divin prédicateur : « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu approche. Faites pénitence, et croyez à l'Évangile (Marc, I, 14). » Le mot « le temps est accompli » est précieux. Il est bien dans la donnée de l'Évangile primitif. Il correspond à l'attente générale des esprits d'une grande rénovation par un prophète, par le *Siloh* (ou *Silah*) biblique.

n'a-t-il jamais songé à la rénovation morale du monde? Pourquoi, avant elle, nulle haute intelligence n'a-t-elle compris l'unité de l'adoration en esprit et en vérité, une domination douce, une royauté pacifique du Dieu Père au fond des consciences humaines?

O vous, qui vous perdez dans les milles détours d'une exégèse qui aboutit à si peu, pourquoi n'avez-vous pas vu que la première prédication à Kaphr-Nahoum, devant quelques pêcheurs galiléens, ne pouvait pas être une œuvre humaine, puisque nul cerveau humain n'en avait eu notion avant Jésus de Nazareth? Des lois du monde physique se découvrent, les faits mieux observés amènent une notion plus rigoureuse des forces de la nature dont la sience humaine peut tirer un admirable parti. Mais le Nazaréen n'a pas découvert une nouvelle conscience humaine. Il n'est pas venu faire une psychologie transcendante, inconnue jusque-là; nul prédicateur n'a moins fait de science spéculative. L'Évangile, heureusement, est sur cela d'une admirable pauvreté. Nous allons voir Jésus, au milieu de la foule enivrée et ébahie, parlant autrement que les sages et les docteurs, et ne disant au fond qu'une seule parole, vieille de deux mille ans : « Aimez Dieu, et aimez l'homme votre

frère. » C'est écrasant de simplicité! C'est trivial dans toutes les synagogues, où cela se lit chaque sabbat, en très-belles et en très-énergiques paroles, révélées au peuple juif par Moïse son législateur. Ce peuple est donc fou de voir autre chose dans la bouche de Jésus que ce qu'on lui a lu cent fois dans son église juive! Et nous sommes des fous, depuis dix-huit siècles, nous, chrétiens, de croire que le Nazaréen, en ne disant rien que de très-ancien, que de très-connu des petits enfants ses contemporains, a pourtant fait du nouveau, et un nouveau, duquel date l'émancipation de l'âme humaine.

Il y a là un mystère, et ce livre devra l'expliquer.

La donnée théologique du christianisme est d'une grandeur et d'une simplicité admirables. Jésus n'est pas seul à sa tâche de révélateur et de réparateur. Le Verbe de Dieu est uni à son âme. Sans quitter ses splendeurs infinies, Dieu est avec cet homme; et l'âme divine et l'âme humaine, ne se confondant pas dans leurs opérations, coopèrent à ce ministère éclatant d'enseignement et d'expiation.

Sans l'union de la divinité avec la nature humaine dans Jésus, quelque grand que puisse le faire notre admiration, ce n'est jamais qu'un

homme, qu'un prophète, le plus étonnant si vous voulez, le plus divin, si vous voulez encore, mais un homme, toujours un homme. Et comment dans une nature d'homme se trouverait-il puissance d'expiation pour l'humanité ?

Les Ariens qui reculaient devant l'affirmation de l'union de Dieu et de l'homme dans la personne de Jésus, avaient été réduits à imaginer un Verbe créé dans le temps, que Dieu tenait prêt pour la grande mission de la réparation humaine. C'était habile d'invention ; et il y eut une heure où le monde hésita entre l'orthodoxie d'Athanase et la conception bizarre du diacre d'Alexandrie.

Mais la logique du dogme chrétien devait l'emporter au concile de Nicée. Ce Verbe créature n'était après tout qu'un ange. Pourquoi créer celui-ci, quand il y en avait tant d'autres ? Quelle était la valeur de sa parole ? Quelle était la puissance expiatrice du sang qu'il verserait pour l'homme, dès qu'il serait revêtu d'une chair mortelle ? L'arianisme, pour rendre plus acceptable le grand mystère de l'union de Dieu et de l'homme dans la personne de Jésus, n'avait abouti qu'à une fiction que repoussèrent énergiquement les Pères de la grande assemblée de Nicée. Cette

fiction, ne répondait à rien ; et une religion qui se livre à de tels expédients est perdue.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur cette crise capitale que le christianisme eut à subir. Elle forme l'un des faits les plus curieux qui se puissent étudier dans le développement dogmatique d'une grande croyance, telle que celle qui a envahi l'ancien monde. Ce qui est positif, c'est que de cette terrible lutte, où il ne s'agissait de rien moins que de la vie ou de la mort du christianisme, sortit pure, et désormais hors de toute contestation dans l'Église, la doctrine de l'union personnelle (hypostatique) de la divinité et de l'humanité de Jésus.

Ce n'était plus un homme inspiré de Dieu, envoyé par lui, mais sans autre force que celle que les grandes âmes retirent de leur foi et de leur courage, c'était l'Homme-Dieu, le Verbe fait chair[1]. Restait maintenant à la sagesse de l'Église

1. Le mot Verbe, λόγος, *Verbum*, parole, a été emprunté par Jean à la langue grecque. Déjà Platon l'avait employé, ainsi que Philon, célèbre écrivain juif contemporain du Christ. Il est peu probable que l'apôtre, né juif, ayant puisé toutes ses idées au vocabulaire hébraïque, puisque la raison humaine ne sait que ce qu'elle entend, ait jamais lu une page de Platon, peut-être même une seule de Philon. On voit très-bien, à la lecture des livres de l'apôtre Jean, qu'il a pensé en hébreu, que cette langue a été inté-

de combattre les exagérations qui devaient, en sens contraire, s'attacher à cette conception

rieurement, dans son procédé de conception philosophique, celle qui lui traduisait l'idée. Or, chez les Hébreux, le Dabir (דבר), la parole, l'oracle, était le mot consacré, quand il s'agissait de la manifestation de Dieu, autant que cette manifestation était comprise avant l'idée révélée du Verbe fait chair. Nous trouvons cette parole, le Verbe, puisque c'est identique pour nous, dans le premier chapitre de la Genèse (דבר יהוה) (Gen., I, 3). La Genèse se lisait dans toutes les synagogues. Le mot était dans la langue usuelle, pour parler de ce fameux oracle que contenait le saint des saints. C'est donc là que Jean a pris son expression pour arriver à rendre cette parole éternellement engendrée de Dieu, qui est venue s'unir à la nature humaine dans la personne de Jésus. Ayant ensuite à rendre le Dabir hébraïque par une locution grecque, le mot λόγος s'est présenté naturellement à lui, comme traduction, il faut bien le comprendre, de même que nous, Français, nous disons *parole* pour rendre ce même mot λόγος, *verbum*, que nous trouvons dans le texte grec et dans la version latine.

Je crains que tous ceux qui voudront chercher une liaison, autre que celle-ci, entre le λόγος évangélique et ceux de Platon et du juif helléniste, n'arrivent à des conclusions tout à fait contestables. Ayant à revêtir une idée révélée, par conséquent toute nouvelle, d'une formule du langage humain, il fallait prendre dans la langue grecque que l'apôtre employait, la formule la plus simple: Elle s'est trouvée être le Dabir hébraïque, le λόγος grec, comme elle est le *Verbum* latin, la « parole » dans notre français. Il y a des traductions françaises qui traduisent constamment λόγος par parole, la personnifiant comme le fait l'Évangéliste. J'ai conservé l'expression « Verbe » qui n'a pourtant ni la netteté, ni la force du mot « parole. » Je l'ai fait parce que les plus beaux passages de nos théologiens français, en particulier de Bossuet, emploient le mot « Verbe »; mais je me plais à reconnaître que le mot « parole »

grandiose. Elle ne manqua pas à sa tâche; et l'histoire de ses luttes avec les hérétiques prouve la persistance de l'erreur, autant que son énergie à maintenir dans les limites de l'orthodoxie, le dogme qui est le pivot même de tout son symbole.

Lire l'Évangile, en n'acceptant pas la donnée anti-arienne, c'est se condamner à une œuvre ingrate, c'est vouloir aboutir à un mystère plus

est plus juste, plua rigoureusement théologique. Jésus a été la parole divine revêtue de l'humanité.

Qu'en dehors de l'idée révélée, Platon ait écrit de magnifiques choses sur le λόγος, que Philon se soit exercé à exprimer l'action de Dieu créateur du monde, et ait composé sur cela une espèce de Genèse philosophique, il y a loin, bien loin de l'idée si précise, et jusque là complètement inconnue au monde, de la pensée de Dieu manifestée, ou parole, qui ne peut être que Dieu lui-même, venant se faire chair parmi noua. « Et le Verbe s'eat fait chair. » C'eat ce qui sépare l'idée fondamentale du christianisme de toute philosophie spéculative. C'est un fait d'ordre divin enseigné au monde. Cela s'accepte ou cela se rejette: cela ne se discute point.

M. Strauss n'a pas voulu s'apercevoir de la différence profonde qui sépare le dogme du Verbe, tel que l'apôtre Jean le donne dans son évangile, de la théorie alexandrine du Verbe, telle que nous la trouvons développée dans les écrits de Philon.

Dans le dogme chrétien, le Verbe, c'est Dieu lui-même produisant sa parole. Dans la théorie alexandrine, le Verbe c'est l'idée de Dieu reproduite dans la création des êtres. Il y a un abime entre cea deux notions. Pourquoi les confondre, si ce n'est pas pour les besoins de la cause? Peut-on soupçonner M. Strauas de ne pas comprendre la théorie alexandrine?

difficile à la raison même que la donnée si précise du mystère de l'union de Dieu et de l'homme dans la personne de Jésus.

Pourquoi ce Jésus se met-il à enseigner? Il y a une église mosaïque, des livres révélés admirables, une loi donnée sur le Sinaï, résumée dans ces mots: Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même. Jésus sera obligé de prendre cette loi. Il se dit le Messie. Selon lui, la grande prophétie d'Isaïe s'accomplit dans sa personne. Il n'y a pas d'exégète, je pense, qui ait osé soutenir que Jésus, dans les Évangélistes, ne se pose pas nettement comme le Messie promis aux patriarches, annoncé par les prophètes, et, de l'aveu de nos adversaires[1], attendu, dans ce moment même, au sein de la nation subjuguée par Rome, et supportant impatiemment la conquête. Que fera-t-il? S'il est logique, il restera Rabbi, comme Hillel, Johanan, Akiba, tous saints et savants personnages qui enseignaient la grande doctrine de Moyse. Il va se faire haïr; il va poursuivre de ses objurgations incessantes ce clergé qui a la légitime possession de la loi, du temple, du sacerdoce. On se débarrassera de lui comme d'un trouble-repos, au sein de la nation déjà assez

1. M. Renan, cité plus haut.

humiliée. Seulement ce sang versé, ce sang innocent criera vengeance contre une nation qui, par envie, aura fait crucifier un homme de bien, un « délicieux moraliste. » Et après? Voyez-vous autre chose dans l'Évangile, en dehors de la donnée chrétienne?

C'est-à-dire que c'est une entreprise folle; que le jeune Galiléen devait finir logiquement comme il a fini; qu'il était en insurrection ouverte contre ce qu'il y avait de plus sacré au sein de la nation juive; qu'il était réellement et à la lettre un séducteur, par conséquent un ennemi public; qu'il ne fallait pas sans doute l'attacher à un gibet, parce qu'il ne faut pas ôter la vie à tout homme qui se met dans la tête une extravagance, mais que, par intérêt pour l'ordre public, lorsque déjà on avait eu tant à souffrir de l'insurrection d'un autre enthousiaste, Judas le Gaulonite, il fallait l'enfermer dans une bonne prison, jusqu'à ce que l'envie lui passât d'attirer à lui la foule, toute disposée, on l'a vu dans les Évangiles, à en faire un roi.

Nos Évangélistes ne nous apprennent pas autre chose, si vous ne voulez voir que l'homme dans Jésus. Tout est sans raison, sans plan, sans avenir dans son équipée. Il devra échouer en tout :

les peuplades galiléennes n'iront pas faire une émeute à Jérusalem pour l'arracher aux soldats de Pilate et du temple; ses douze apôtres prendront la fuite. Quelle fin à tant d'agitation dans le pays! Franchement, si Jésus n'est qu'un homme, il est très-bien le séducteur que les grands-prêtres ont poursuivi légalement, comme renversant la hiérarchie sainte. Et, pour ne pas étendre cette démonstration trop facile, il est bien l'halluciné que, malgré son admiration, dans une logique rigoureuse, le savant M. Renan a été obligé de reconnaître en lui. Avec la donnée chrétienne, tout s'explique. Jésus a en lui sa mission. En tant qu'homme, il la reçoit du Verbe qui est avec lui. Il parle donc, selon la remarque du premier évangéliste, interprète en cela du peuple qui se trompe rarement dans ses instincts, non plus comme un rabbi ordinaire, comme les Scribes et les Pharisiens interprètes de la loi, mais comme ayant puissance, *tanquam potestatem habens*[1].

Se reconnaissant très-bien comme la victime qui doit être immolée, comme le nouvel Adam qui devra être baptisé d'un baptême de sang, sa haine de l'hypocrisie, ses flétrissures à l'adresse d'un sacerdoce qui avait matérialisé l'ado-

1. Matth., VII, 29.

ration dans un ritualisme étroit, son mépris hautement manifesté pour ces vieilleries judaïques qui avaient fait leur temps, sont dans la logique du changement profond qu'il va opérer dans le monde. A ce formalisme éternellement immobile qui est le génie de l'Orient, il substituera l'adoration en esprit et en vérité, qui va à l'activité humaine, et sera acceptable à toutes les civilisations et à toutes les races. Réformateur du vieux culte mosaïque, il ne peut accomplir son œuvre et préparer le culte nouveau qu'en soulevant les colères du sacerdoce lévitique, assez puissant encore pour faire périr le novateur qui l'attaque.

La mort du Christ, voulue, acceptée à l'avance, accomplie par les haines de la vieille église à laquelle succédera l'Église radieuse qui pourra s'appeler universelle (catholique), n'est plus un douloureux accident dans la vie de Jésus. Elle est le couronnement de cette grande œuvre, la conséquence logique de la mission d'expiation que s'est donnée le Christ.

Les Juifs, il est vrai, avaient entendu autrement l'avénement de leur Messie, nous le reconnaissons. Mais tant pis pour le sens étroit et purement humain dans lequel ils avaient pris les annonces messianiques! Aujourd'hui que nous

pouvons comparer les résultats obtenus, nous sommes hardiment pour le Christ homme de douleurs, mourant sur un gibet, contre un Christ-roi, glorieux et triomphant, formant les Juifs en phalanges, et reconstituant le royaume de Salomon depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Le Christ-Juif eût pu prendre les proportions d'un Moïse ou d'un Josué; nous aimons mieux, dans ses proportions gigantesques, le Christ, roi spirituel de l'humanité.

C'est donc avec ces données, les seules en rapport avec nos documents évangéliques, qu'il nous est possible de marcher rationnellement dans l'étude de l'apostolat du Christ, que couronnera sa glorieuse passion.

Rendons-nous d'abord un compte rigoureux des premiers actes du ministère public de Jésus.

Ces commencements d'évangélisation ont pour nous un intérêt immense. Plus tard, l'œuvre grandit. Nous la suivrons dans ses manifestations les plus éclatantes; nous verrons la synthèse doctrinale où elle se résume. Mais d'abord nous voulons étudier le moyen que Jésus adopta dans ses premières affirmations sur l'avénement du règne de Dieu.

Nous l'avons déjà entendu à Kaphr-Nahoum. Il

vient d'y acquérir une maison. Sa mère est encore à Nazareth ; et, comme, à partir de ce jour, il n'est plus fait mention de Joseph, l'époux de Marie, nous devons croire qu'il était mort. Peut-être même, respectueux jusqu'au dernier moment pour celui qui l'avait nourri dans son enfance, Jésus avait-il reculé jusqu'à la mort du vieillard, l'heure où il commencerait son ministère. Il avait voulu payer une dette sacrée, et donner une leçon de dévouement filial.

Jésus se rend à Nazareth. Nous allons assister à l'une de ses prédications. La scène est racontée par deux de nos évangélistes [1]. Déjà le bruit s'était répandu de lui dans tout le pays, c'est l'expression même de l'historien sacré. De là émoi bien naturel dans une petite cité où les événements sont rares, et où la curiosité s'excite bientôt au plus haut point. C'est le jour du sabbat, le jour du repos. La religion est dans toute sa ferveur. L'église juive de Nazareth est réunie dans

1. Luc, IV, 14 et suiv. ; Marc, VI, et suiv. Marc a placé cette scène un peu plus tard que Luc. Déjà beaucoup de guérisons miraculeuses avaient été faites. On s'explique mieux alors que les habitants de Nazareth puissent dire à Jésus : Ce que tu as fait à Capernaoum, fais-le ici dans ta patrie. Le passage de Marc est mieux enchaîné historiquement que celui de Luc ; et c'est sur celui de Marc que la rectification chronologique doit être faite.

la synagogue, et, selon le droit de tout fidèle, Jésus, au milieu des siens, se lève pour lire.

On lui présente le livre d'Isaïe.

Il déroule le livre et il trouve le lieu où il est écrit : « L'esprit du Seigneur Iehouah est sur moi : c'est pour cela qu'Iehouah m'a oint pour apporter la bonne nouvelle [1] aux débonnaires [2] : il m'a envoyé panser ceux qui sont brisés au cœur, annoncer aux captifs la liberté, aux prisonniers l'ou-

1. La bonne nouvelle, en hébreu בשר, BISOR (*Bisorah*) en grec Εὐαγγέλιον, en latin *Evangelium*. La bonne nouvelle ne nous est donc pas venue avec son vrai nom hébraïque, בשר, mais avec le nom grec dont nous avons fait « Évangile. » Ceci nous explique comment les évangélistes, écrivant en grec, comme les trois derniers, ou étant traduits en grec comme Matthieu, se trouvent employer une expression qui nous paraît nouvelle, par conséquent postérieure au ministère du Christ, tandis qu'elle n'est en réalité que le mot hébraïque בשר, très-connu des Juifs, que le prophète Isaïe avait consacré en parlant du Messie, et que Jésus devait employer de préférence.

M. Gustave d'Eichthal (*Les Évangiles*, I, p. 245), se trompant sur ce sens, selon lui moderne, d'Évangile, dit que « Jésus n'a pas pu se servir de cette expression : *Cet évangile du royaume sera prêché...* » Il a dû au contraire s'en servir, comme étant l'expression propre des livres saints pour indiquer l'œuvre du Messie qu'il devait transmettre à ses apôtres. Seulement il employait le mot hébreu בשר, au lieu du mot grec adopté exclusivement par nous.

2. Le texte grec de Luc porte « aux pauvres, πτωχοῖς » : le mot hébreu ענוים, ANOUIM, signifie les malheureux, les affligés, les humbles, les débonnaires, les doux.

verture de la prison, prêcher l'année de la volonté d'Iehouah, et le jour de la vengeance de notre Dieu, consoler tous ceux qui pleurent, établir ceux qui pleurent dans Sion, leur donner de la gloire au lieu de cendres, l'huile de la joie au lieu de deuil, et un vêtement de louange au lieu d'une âme attristée [1]. »

Il était hors de doute pour tous les Juifs, qui entendaient en ce moment Jésus, que ce passage d'Isaïe s'appliquait uniquement au Messie attendu. L'effet fut grand lorsque Jésus, ayant replié le livre et l'ayant rendu au ministre, commença à dire : Aujourd'hui s'est accomplie cette écriture que vous venez d'entendre.

Le premier sentiment est celui de l'admiration. Tous lui rendent témoignage, et s'étonnent des paroles de grâce qui sortent de sa bouche. Ils disent : Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph ?

Jésus ajoute : Sans doute vous me proposerez cette parabole : Médecin, guéris-toi toi-même. Ce que nous avons entendu dire que tu as fait à Capernaoum, fais-le également ici dans ta patrie.

1. Luc a ajouté à ce passage tiré du chapitre LXI d'Isaïe, qu'il a abrégé, ce fragment du verset 7, du chapitre XLII : « Pour ouvrir les yeux aux aveugles, » en l'intercalant. C'est un exemple de la grande liberté que prennent les Évangélistes dans leurs citations de l'Ancien Testament.

Et il dit encore : Aucun prophète n'est reçu dans sa patrie.

Il rappelle alors qu'Élie, pendant la grande famine, ne fut envoyé qu'à la pauvre veuve de Sarepta, et que le seul Naaman, le syrien, entre tous les lépreux, fut guéri par Élisée [1].

Tous furent remplis de colère dans la synagogue, en entendant ces choses. Et se levant, ils le jetèrent hors de la ville, et le menèrent au sommet de la montagne, sur laquelle leur ville était bâtie, pour le précipiter [2]. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla.

1. Il y a un rapport bien éloigné entre ces deux faits et l'argumentation de Jésus. M. Gustave d'Eichthal a un passage très-sévère sur ce récit de Luc. (*Les Évangiles*, t. II, pag. 209 et suiv.) Il lui semble tellement plein d'incohérence qu'il ne balance pas à le regarder comme une interpolation faite au texte primitif. Beaucoup des incohérences relevées par le critique disparaîtraient à ses yeux, si nous avions, autrement que par un sommaire si court, tout le discours de Jésus tenu dans la synagogue de Nazareth Il est positif que les auditeurs de ce discours y virent que Jésus ne se trompait pas sur le premier enthousiasme qu'ils lui avaient manifesté.

Devinés par Jésus dans leur sentiment secret de jalousie et de haine, ils laissent échapper leur colère et cherchent à le faire périr.

Placé là au début de la prédication évangélique, ce fait prend plus d'importance, lorsqu'on voit les Juifs de Jérusalem méditer la mort du nouveau prophète.

2. Quel est le lieu où Jésus fut conduit pour être précipité? On montre aux pèlerins, à plus de deux kilomètres de la ville, dans

Telle est la scène. L'ordre des faits demanderait qu'elle fût placée plus tard; mais il est si difficile de faire une chronologie rigoureuse des événements racontés séparément par les quatre évangélistes, qu'on est forcé de ne pas tenir compte de toutes les dissonances des textes [1].

L'échec de la prédication de Jésus à Nazareth n'en est pas moins un fait capital. C'est le premier indice des luttes que soulèvera la parole nouvelle. Seulement Jésus s'est bien nettement posé, dès la première heure, comme le Messie promis par les prophètes : les textes sont précis sur ce point; et rien n'est plus éloigné du vrai, d'après ces mêmes textes, que de présenter un Jésus hési-

la direction du midi, un rocher à pic dominant le commencement de la plaine d'Esdrelon et presque en face du Thabor. C'est là, dit-on, que Jésus fut traîné par ses compatriotes.

D'autres montrent au nord-ouest de la ville une roche qui domine les maisons et l'emplacement de l'ancienne synagogue. C'est de là qu'on voulut précipiter Jésus.

Que décider entre ces deux traditions? La dernière semble la plus vraisemblable. Les Juifs n'avaient que quelques pas à faire pour se trouver au sommet de cette seconde roche tarpéienne et pour y consommer leur crime.

1. Nous avons vu dans notre première partie, comment il ne fallait pas chercher l'exactitude absolue dans l'ordre des faits évangéliques, les écrivains sacrés n'ayant pas paru s'occuper de cet ordre, et se contentant de liaisons vagues et générales entre les divers événements, comme celles-ci : « Et il arriva » — « Dans ce temps-là. »

tant d'abord, étudiant les dispositions de la foule, attendant quelques mots d'enthousiasme de ses disciples, comme nous le verrons à la confession de Césarée, pour se déclarer prophète et révélateur. M. Renan s'est égaré dans ce système. Il nous a montré le « délicieux moraliste » étendant peu à peu sa sphère d'influence, jusqu'au moment où, sûr de ses disciples et du peuple, il peut se poser en réformateur. Tel n'est pas le Jésus des Évangiles. Il n'a encore parlé que deux fois devant nous, et c'est avec l'affirmation de sa messianité.

Arrive enfin le moment où il choisit ses apôtres. Selon Jean [1], déjà, sur les bords du Jourdain, quatre disciples paraissaient s'être attaché à lui. C'étaient André, Simon-Pierre, frère d'André, Philippe et Nathanaël, que quelques-uns croient être le même que Barthélemy.

Aujourd'hui, sur les bords de la mer de Galilée, à laquelle Luc donne le vieux nom de lac de Gennésareth, Jésus voit les deux frères Simon-Pierre et André, jetant leurs filets dans la mer, et il leur dit : « Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes [2]. Dans la variante de Luc,

1. Jean, I, 40 et suiv.
2. Le texte de Marc porte : « Je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. »

Jésus dit seulement à Simon-Pierre : « Ne crains pas, dès ce moment tu seras pêcheur d'hommes. »

Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient aussi pêcheurs, et qui réparaient leurs filets dans leur barque avec leur père, furent aperçus de Jésus qui les appela. Eux, dit énergiquement le premier Évangile, laissant la barque et leur père, le suivirent [1].

1. *Les Évangiles parallèles*, pag. 30.

Nous avons dans nos Évangiles le récit de l'appel successif des apôtres. C'est à un bureau d'impôts qu'il trouve Matthieu qui a aussi le nom de Lévi. (Matth., IX, 9.) Un passage de Matthieu nous donne le nom des douze. Le premier est Simon, appelé Pierre; puis André, son frère; ensuite Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère; Philippe et Barthélemy, Thomas et Matthieu; Jacques, fils d'Alphée et Lebbée, appelé aussi Thadée; enfin Judas l'Iscariote (de Keriouth), qui fut le traître. (Matth., x, 2.)

La plupart de ces noms sont hébreux, les autres grecs. « Simon, שימוד, SIMOUN est hébreu ; André est grec ; Jacques, יעקב, IACOUB, est hébreu ; Barthélemy, BAR-THOLOMÉ (fils de Tholomé), est hébreu ; Thomas est hébreu, du mot תאומים, THAOUMIM (jumeaux), que Jean a appelé DIDYMOS, qui a la même signification (ΔΙΔΥΜΟΣ, jumeau); Matthieu, מתתיהו, MATHATHIAHOU, est hébreu ; il a encore le nom de Lévi (Lévis dans Luc), לוי, LEOUI, aussi hébreu; Judas, יהודה, IEHOUDAH est hébreu, et est aussi appelé Lebbée, qui, selon saint Jérôme, vient du mot לב, cœur, et Thaddée qui, selon quelques-uns, dériverait de l'hébreu שד (mamelle, abondant), le ש étant changé chaldaïquement en ת; Simon le Cananite, c'est-à-dire de Cana (et non pas le Chananéen), שימון, SIMOUN, est hébreu; Judas, יהודה, IEHOUDAH, est hébreu : il se distingue de Judas, frère

Quel langage, s'il n'est pas d'un fanatique ou d'un insensé!

Faire des pêcheurs d'hommes, qui eut jamais cette ambition pour d'autres hommes, en dehors de l'appel des douze Galiléens, à l'apostolat évangélique?

Non, ce n'est pas ainsi que l'homme le plus divin par le génie, le plus sage par sa prudence et son expérience de la vie, se choisit ses disciples. Il ne prend pas les ignorants, les simples, ceux que nulle première éducation n'a préparés aux spéculations de la philosophie et de la science. Mais c'est ainsi que les choisissent les fanatiques, qui ont besoin de séides; et les plus grossiers et les plus ignorants sont les plus aptes au dévouement brutal et aux agitations parmi les peuples. C'est

de Jacques, par le nom d'Iscariote, le Kerioutbien, l'habitant de Keriouth, קריות, KERIOUTH. Voici comment s'est formé ce nom d'Iscariote : איש, AIS, homme, קריות, KERIOUTH, de Kerioth.

On voit l'usage des surnoms très-fréquent au temps de Jésus. Lui-même donne à Simon le surnom hébraïque de Kepha, כפ, KEPH, Pierre, qui répond au Πέτρος grec et au latin *Petrus*. Jacques et Jean, fils de Zébédée, sont appelés par lui Beni-Redjès, enfants du bruit, dont Marc a fait Boanergès. (Voyez *Évangiles parallèles*, pag. LXXIV.) Simon le Cananite est appelé *Zèlotès*. Quelques-uns ont pensé qu'il devait ce nom à une secte à laquelle il avait appartenu. La Chronique pascale (pag. 438) lui donne Saleim pour patrie.

ainsi que les veulent les fous, parce qu'ils peuvent, seulement à de telles natures bornées et inscientes d'elles-mêmes, souffler leur folie.

Et direz-vous que Jésus, en prononçant la grande parole, en venant arracher à un père et à leurs barques ces honnêtes pêcheurs de la mer de Galilée, était sous l'inspiration du fanatisme ou de la folie? Vous ne l'oserez pas.

Cet acte est pourtant capital au début du ministère public de Jésus. S'il n'est qu'un ambitieux vulgaire, un de ces enthousiastes comme l'histoire en montre partout, dont l'âme n'a pu résister aux vapeurs de l'illuminisme, et qui vont dépenser l'exubérance de force qu'ils trouvent en eux à jouer un rôle à la tête de quelques dupes, sa vie devra être en rapport avec cette donnée; on le jugera bientôt à l'œuvre. De tels séditieux, car ils arrivent toujours à se compromettre avec les pouvoirs de la terre, ne tardent pas à être démasqués; on les voit, on les touche dans l'histoire. Et, s'il y a, pour quelques-uns d'entre eux, comme pour Judas le Gaulonite, une excuse dans l'exagération de leur patriotisme, pour les autres il n'y a que le mot du mépris qui accompagne leur acte de suprême extravagance. Vous ne rangerez pas Jésus parmi ces extravagants!

Il sait bien ce qu'il fait par cette parole dont les siècles ont admiré la profondeur. Ce seront réellement des pêcheurs d'hommes que ces Galiléens; et si jamais on a demandé, pour condition de prophétie, l'accomplissement du fait prédit, inscrit dans un livre, avant qu'il fût possible d'en soupçonner la réalisation, c'est bien ce mot de Jésus à ceux qui, après lui et sur sa parole, sont allés jeter le filet évangélique au milieu de l'océan des âmes humaines.

Sages selon le monde, pesez donc bien cela! Le but du révélateur est ici manifesté clairement. Il veut des envoyés auprès de toutes les races, de toutes les civilisations. Il faudra que les uns aillent aux Indes, à ce foyer des religions mystiques où s'étouffe la liberté de l'âme; que les autres marchent vers la Grèce, ce foyer de raison et de liberté, s'épuisant siècle par siècle dans les intérêts exclusifs de la vie terrestre, et attendant l'évolution nouvelle où les attirera la foi.

C'est ne rien comprendre aux documents sur lesquels, croyants et hommes de la libre pensée, nous pouvons reproduire aujourd'hui l'image grandiose de Jésus, que de le jeter dans le dédale d'un apostolat de hasard, que de lui imposer le fatalisme d'une lutte où, après avoir excité la jalousie

de l'église officielle, provoqué, en termes d'une effrayante énergie, la haine des dépositaires de la science mosaïque, il doit succomber devant l'abandon des uns qui n'ont plus de motifs de le soutenir politiquement comme un libérateur national, et devant l'instinct implacable de vengeance des autres qui ne peuvent lui pardonner ses légitimes objurgations.

Ce n'est pas fausser l'esprit des écrivains évangéliques, c'est au contraire s'en tenir aux données les plus rigoureuses des faits racontés par eux, que d'affirmer que Jésus n'a quitté Nazareth, ne s'est soumis au baptême figuratif de Jean, n'est allé s'isoler du monde pendant quarante jours dans la montagne de Jéricho, que pour se préparer, par cette veille des armes, au grand combat dont il savait l'issue dernière, un baptême de sang.

Certes les Évangélistes ne se sont pas entendus. Trop de divergences les séparent, divergences qu'il faut souvent concilier avec beaucoup de peine et qui ont fait le désespoir des commentateurs, comme la joie de ceux qui pensaient détruire le christianisme, en amoindrissant la valeur de ces admirables documents. Il est même évident que chacun d'eux avait son idée première, son programme. Matthieu écrivait pour l'Église judæo-

chrétienne, Marc pour l'Église de Rome fondée par saint Pierre, Luc pour les chrétiens hellénistes de la dispersion, Jean faisait son évangile théologique, longtemps après ceux qui ont été improprement appelés *Synoptiques*, et les rectifiait sur plusieurs points de la vie du maître.

De là ce chaos apparent des quatre biographies évangéliques, ces dissonances dans la conciliation desquelles saint Augustin a épuisé son génie, et qui donneront encore longtemps, dans l'Église, matière ardue à une exégèse sérieuse, avant le classement définitif des faits.

Eh bien! de ce chaos, puisque c'est le mot que nous n'avons pas craint de hasarder en parlant de nos Évangiles, sort l'image nue d'un Jésus qui vient accomplir une mission d'enseignement et de réparation; docteur pour la révélation définitive, victime pour l'expiation universelle.

Rien n'est donc plus contraire à nos documents que le Christ fantastique qu'a dû créer le savant M. Renan, pour développer la genèse brillante d'un jeune et charmant rabbi, doué d'une incroyable douceur, d'une pureté surpassant celle des anges, attirant tous les cœurs, se formant sa cour de Galiléens simples et exaltés, de femmes pieuses qui l'aiment jusqu'à l'adoration.

Cette thèse si habilement soutenue, dans le livre fameux que nous devons combattre, est fausse par sa base même. Si elle est de pure hypothèse, elle n'a de valeur que celle que donnent tous les hommes d'esprit aux systèmes qu'ils conçoivent; si elle a la prétention de sortir, par voie de déduction rigoureuse, des seuls éléments que nous possédions sur la vie de Jésus, les quatre évangélistes, elle est radicalement erronée.

Nous n'avons encore entendu que quelques paroles du nouveau prophète, et sa mission est nettement indiquée. Aux premiers apôtres il est dit: « Vous pêcherez des hommes; » coup d'œil profond jeté sur l'avenir. A ceux de Nazareth il est dit: « Les paroles d'Isaïe sur le Siloh s'accomplissent aujourd'hui. » Il n'a pas encore été acclamé par la foule, et il se déclare hautement, jusqu'au sein de sa petite cité natale, le Messie promis, sans s'inquiéter qu'on puisse lui dire : N'est-ce pas là ce *Faber*, le fils de Marie, le frère [1] de Jacques,

1. De très-sérieuses difficultés s'élèvent au sujet des frères et des sœurs de Jésus. La réponse donnée généralement, et qui est vraie dans le fait biblique sur lequel elle repose, c'est-à-dire que la Bible a souvent appelé frères des cousins-germains, ne parait pas cependant à beaucoup d'exégètes une solution dernière. Ils accepteraient de préférence une tradition transmise par quelques

de Joseph, de Judas et de Simon? ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous? Il sent sa force, il en a donné dès l'âge de douze ans un éclatant présage dans sa réponse significative à sa mère, lorsqu'elle le retrouve au milieu des docteurs : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon père[1]? » Nous allons l'entendre, aux noces de Cana, dire à sa douce mère une parole en apparence peu respectueuse, à laquelle il ajoute cette étrange raison : « Mon heure n'est pas encore venue[2]. » Il a donc son heure, sa mission; il y a là un plan : ou, humainement parlant, il se l'est fait *à priori*, ou il l'a reçu, selon la donnée de l'enseignement chrétien; mais, dans l'un et l'autre cas, il n'est pas sous la loi fatale du développement d'une destinée insciente; il n'est pas mené par les événements;

Pères, que Joseph avait eu des enfants d'un premier lit et que les frères et les sœurs de Jésus étaient les enfants de ce premier mariage de Joseph. La solution serait alors radicale. Dans la donnée orthodoxe, ils étaient ses frères au même titre que Joseph était son père, *ut putabatur*. M. Renan, toutefois, reconnaît très-bien que Jacques et Judas, deux des apôtres, « sont cousins de Jésus par Marie Cléophas, sœur de sa mère. » (*Vie de Jésus*, p. 153.)

C'est une de ces questions qui tourmenteront longtemps les interprètes, soit qu'ils acceptent l'explication généralement donnée, soit qu'ils en cherchent une plus rationnelle.

1. Luc, II, 49.

2. Jean, II, 4 et suiv.

sa vie ne se déduit pas de la fantaisie humaine de se poser en docteur et d'avoir des disciples, sauf à accepter les déboires de cette vie aventureuse, en dehors de l'école officielle du synédrin et en opposition avec elle; c'est lui qui trace sa vie, c'est lui qui mène les événements.

Racontons-le sommairement ce premier grand acte de puissance divine, manifestée devant sa mère, devant ses disciples et de nombreux invités au festin. Le vin manque : la mère de Jésus, avec la délicatesse de la femme, dit ce simple mot : « Ils n'ont pas de vin ; » Jésus répond : « Qu'y a-t-il de moi à toi, femme [1]? mon heure n'est pas encore venue. » Marie ne se rebute pas, elle n'est pas vaincue ; elle dit aux serviteurs : « Ce qu'il vous dira, faites-le. » Seconde invitation au fils de manifester sa puissance. Cette fois Jésus est mis en demeure par sa tendresse filiale. Il a fait d'abord les réserves de son indépendance, le fils obéit maintenant. Les six hydries de pierre [2] d'inégale grandeur qui servaient dans

1. Voyez sur cette parole, qui est un hébraïsme, les *Évangiles parallèles*, pag. XXXI.

2. Aujourd'hui la Cana évangélique s'appelle Kafr-Kenna. Quoiqu'il y ait au nord de Nazareth une autre Cana, je pense que celle qui fut témoin du premier miracle de Jésus est la Cana qui se trouve sur le chemin de Nazareth à Tibériade. Les chré-

la cour de la maison aux purifications des Juifs, sont remplies d'eau par l'ordre de Jésus. « Puisez

tiens y ont une église bâtie des débris d'une autre plus magnifique, changée plus tard en mosquée et détruite aujourd'hui. (J'en ai vu le mirab en 1851). On y rencontre encore deux des hydries dans lesquelles l'eau fut changée en vin. Elles sont en calcaire compacte du pays, et travaillées assez grossièrement. Elles n'ont absolument aucune sculpture. Des faussaires n'auraient pas manqué d'y sculpter au moins quelques rinceaux.

Voici leurs dimensions : la grande urne, de forme plus arrondie, a 1 mètre 20 centimètres sur 80 centimètres; la seconde, plus allongée, a 90 centimètres sur 75.

Elles ont été vues à la fin du VIe siècle par Antonin le Martyr.

Saint Jérôme nous apprend qu'il y a deux Cana. L'une du côté de Sidon, et celle-ci il l'appelle la Grande; l'autre, qu'il appelle la Petite. Aujourd'hui, les Arabes appellent Kenna-el-Djalil, la Cana voisine de la Phénicie. Or El-Djalil, en arabe, signifie la Grande. Cet accord du nom moderne avec le texte de saint Jérôme tranche la question. Le Rév. Robinson a cru que cette dénomination Kenna-el-Djalil répondait au nom de Cana de Galilée, qui est donnée par l'évangéliste à la ville où Jésus fit son premier miracle. El-Djalil en arabe veut bien dire la Galilée, mais comme il signifie en même temps la Grande, le passage de saint Jérôme doit l'emporter, et c'est bien là cette Cana la Grande, qui n'est pas la *Cana minor* où se fit le miracle du changement de l'eau en vin.

On montre encore à Kenna les ruines de la maison de l'un des douze apôtres, Simon, désignée sous le nom de Beit-Semâoun.

Voyez sur Kefr-Kenna le *Voyage dans les terres bibliques* de M. de Saulcy (tom. II, p. 452).

J'ajouterai que nous possédons en Europe un grand nombre de vases apportés, pendant les croisades ou par des pèlerins, sous le nom d'urnes de Cana. Ce qui constate leur non-authenticité c'est que presque toutes, fort petites, ont des figures sculptées, ce qui

maintenant » dit-il; et on porte ce vin délicieux à l'ordonnateur du repas, qui en témoigne son étonnement à l'époux.

Jean, qui rectifie quelquefois les trois premiers évangélistes, dit formellement que ce fut le premier miracle de Jésus. Témoin occulaire, il ajoute : « Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. »

eût été une abomination pour des Juifs. Les urnes authentiques sont bien celles qui se voient aujourd'hui à Kafr-Kenna. M. de Sauley affirme « qu'elles sont parfaitement antiques et contemporaines de Jésus. » Dans mon second voyage en Palestine avec le même savant, j'ai découvert entre Ramleh et les premiers versants des montagnes, quand on prend la route de Nabi-Samouïl, sur les ruines d'une ancienne localité biblique, une de ces belles hydries exactement de la forme, du travail et de la contenance de la plus grande de celles qui sont vénérées à Kafr-Kenna.

Chacune des hydries contenait, dit l'évangéliste, deux ou trois métrètes; or, cette mesure vaut 39 litres. La capacité des urnes de l'Évangile variait donc de 78 à 117 litres. Or, la plus grande des urnes actuelles peut contenir 100 litres et la plus petite 60 litres. Il y a donc complète coïncidence.

Les *Annales archéologiques* (sept. et oct. 1851), ont publié le dessin d'une urne de Cana, conservée à Angers dans le musée des antiques. C'est un vase de porphyre rouge. Deux masques de Bacchus, d'un fort beau travail antique, accusent nettement un travail grec. Jamais les Juifs ne sculptaient la figure humaine. C'était contraire à la loi, aussi est-on étonné de lire dans ce recueil que « cette urne était creusée au tour, procédé très en usage dans la Judée pour la fabrication des vases de cette sorte. (*Annales archéologiques*, p. 256.) » Les Juifs travaillaient au tour, mais ne représentaient jamais la tête de Bacchus. C'est donc évidemment une fausse hydrie.

Suivons toujours les faits.

D'après Jean, Jésus se rendit de Cana à Caphr-Nahoum, avec sa mère, ses frères et ses disciples, mais ils y séjournèrent peu de jours.

Marie dut rester paisible dans la nouvelle demeure que lui avait préparée son fils; il revenait là avec amour, il y trouvait une mère.

Nous avons maintenant le premier voyage de Jésus à Jérusalem depuis qu'il a commencé son œuvre apostolique, ce que nous appelons la première pâque de Jésus. Dans la cité sainte, plusieurs croient en lui, en voyant les signes qu'il fait [1]. Et cependant déjà un mot, qu'on dirait échappé à Jean sans intention, nous montre les premières craintes de Jésus, au milieu de ce monde exclusif et tracassier, où dominaient les superbes pharisiens : « Jésus ne se fiait point à eux [2]. »

Là se place l'entrevue de Nicodème, un des sénateurs juifs [3], avec Jésus. C'est une des plus belles pages de notre évangéliste [4]. Le savant va trouver le jeune Galiléen pendant la nuit; il lui dit : « Rabbi, nous savons que tu es venu de Dieu

1. Jean, II, 23.
2. Jean, II, 24.
3. Membre du synhédrin. Jean l'appelle ἄρχων, magistrat, mot que la Vulgate traduit par *princeps*.
4. *Les Évangiles parallèles*, pag. XXXIV.

pour enseigner; car nul ne pourrait faire les signes que tu fais, si Dieu n'était avec lui. » Jésus lui fait cette admirable réponse, qui résume toute la doctrine nouvelle : « En vérité, en vérité, je te le dis, personne, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu. » Étonnement profond du pharisien : « Comment un homme, étant vieux, peut-il naître? peut-il entrer dans le sein de sa mère une seconde fois et être enfanté ? » Jésus lui explique ce qu'il entend par cette naissance qui doit se faire, non par la chair, mais par l'esprit. Nouvel étonnement de cet homme : « Comment ces choses peuvent-elles se faire ? » Jésus répond : « Tu es maître en Israël et tu ignores ces choses? »

Encore une manifestation bien nette du grand rôle de rénovateur. Oui, l'on se demande en dehors de la foi, avec Nicodème, comment ces choses peuvent se faire ; et des myriades d'hommes, depuis dix-huit siècles, nés une première fois de la chair, sont nés une seconde fois par l'esprit. C'est lui qui enfante les chrétiens. Considérer le christianisme hors de ce but de rénovation des âmes, c'est ne pas le comprendre. Le christianisme est plus qu'une forme nouvelle de culte, c'est une transformation morale. Il

faut être baptisé dans l'eau et dans l'Esprit.

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur cette première apparition faite par le Sauveur dans la grande cité salomonienne. Il retourna en Galilée, probablement peu de jours après la solennité pascale. Peut-être Marie, fidèle observatrice de la loi, accompagna-t-elle son fils. Ces courses annuelles se faisaient avec calme : on allait à petites journées ; l'âne paisible servait de monture aux femmes ; les hommes marchaient allègres. Le temple était toujours là avec son immense prestige et sa magnificence que venait de rehausser encore la restauration hérodienne.

Il y avait alors une recrudescence de ferveur religieuse. Israël ne s'était pas vu humilié dans son indépendance nationale, sans que des âmes croyantes cherchassent constamment à apaiser Iehouhah courroucé contre son peuple.

Ajoutons que le synédrin, le grand collége des docteurs de la loi, était encore dans tout son éclat. Les préoccupations des premiers siècles du christianisme, la haine qui s'attacha au nom juif, en raison de la mort du Juste demandée au procurateur païen par les grands-prêtres, ont fait oublier naturellement ce qu'était alors l'école hébraïque.

Le curieux traité d'Aboth nous donne sur elle des détails pleins d'intérêt [1]. Nous la voyons fondée dès le second siècle avant le Christ. Il est vrai que sa plus grande splendeur est postérieure à la prédication évangélique. Cependant, il y eut dans son sein d'illustres contemporains de Jésus. Rabbi Johanan de la race sacerdotale, disciple de Hillel, né l'an 47 avant Jésus-Christ, mourut à l'âge de cent vingt ans. Ce fut lui qui

1. Cette école fut surtout florissante au IVe siècle, mais jusque-là elle avait eu des docteurs célèbres. MM. Sander et Trenel ont eu la bonne idée de nous donner, à la fin de leur dictionnaire hébraïque, un catalogue, malheureusement trop abrégé, dû à la plume de M. Ulmann, grand rabbin, des illustrations du synhédrin Je renvoie à ce curieux travail.

Il y a ceci de bien remarquable chez les hommes que nous devions nous figurer comme enserrés dans la lettre morte de la loi et dans la théologie souvent puérile du rabbinisme, qu'ils eurent des idées extrêmement avancées. Le célèbre rabbi Élasar, descendant d'Ezra (Esdras), président du synhédrin, avait coutume de dire qu'un tribunal qui prononce la peine de mort une fois tous les soixante et dix ans, mérite le nom de tribunal meurtrier. (*Traité d'Aboth.*)

Rabbi Akiba aurait voulu rendre impossible la peine de mort.

Quelques-uns devinrent des hommes influents. Rabbi Iosua se trouvait souvent à la cour de Trajan. C'est lui qui a transmis le dogme que les justes de toutes les nations ont part au salut éternel. (*Traité d'Aboth.*)

Ils étaient divisés en deux écoles, celle de Hillel et celle de Schammaï, ce qui forma deux théologies rivales, comme chez nous les thomistes et les scotistes, divisions maintenant fort oubliées.

sauva la science judaïque des ruines fumantes du temple, et alla fonder l'école célèbre d'Iamnia, où fut le siége du synhédrin après le siége de Jérusalem. Nous connaissons Gamaliel, sous lequel avait étudié saint Paul.

Cette grande école embrassait toutes les connaissances humaines : religion, philosophie, science. Elle formait des dialecticiens, des poëtes, des astronomes, des mathématiciens.

Beaucoup d'eux furent recommandables par leur modestie, leur charité, leur foi, leur amour pour l'étude. C'est de leur sein que sortit ce grand nombre de prêtres qui, après la mort du Christ, s'attachèrent aux disciples et formèrent l'église judéo-chrétienne de Jérusalem [1].

Disons enfin que les traditions d'une vie austère et pure se conservèrent chez ces hommes. Quelques-uns, par amour pour l'étude, vivaient dans le célibat. Ils ne demandaient rien à la communauté hébraïque ni à leurs disciples. Rabbi Iehouda disait que : « celui qui n'enseigne pas de profession utile à son fils, est comme s'il l'élevait pour la vie des brigands [2]. » Aussi tous avaient un état, et nous savons que saint Paul, leur dis-

1. *Turba sacerdotum obediebat fidei* (Act., VI, 7).
2. *Traité d'Aboth.*

ciple, était ouvrier en tentes. Ils étaient corroyeurs, ouvriers en perles, en sandales, forgerons, fabricants d'aiguilles. Rabbi Méïr, petit-fils de Hillel, vivait du métier de copiste[1], et chaque semaine il consacrait la moitié de son modeste salaire à l'entretien de disciples pauvres[2]. Beaucoup périrent à la prise de Jérusalem[3].

Ils étaient tous grands adversaires des Sadducéens, les matérialistes du temps, comme on sait. L'école demeura toujours spiritualiste.

Je suis heureux d'avoir ici rendu justice à la grande école hébraïque à laquelle nous devons des docteurs et des saints dans le christianisme.

Malheureusement le pharisaïsme infecta le sacerdoce officiel. Il tomba dans l'orgueil de caste, le pire de tous, parce qu'il est aveugle et intraitable.

C'était parmi de tels hommes que Jésus, si droit, si ouvert, et le moins formaliste des hommes, devait trouver le plus d'ennemis. Dès son pre-

1. Cet usage s'est continué en Orient. J'ai connu à Constantinople un prêtre catholique grec qui vit de son travail de copiste de livres.

2. *Traité d'Aboth.*

3. Leur président chef s'appelait le Naci (נשיא, NACIA, prince, chef de tribu); le vice-président s'appelait אבבותדין, AB-BEIT-DIN, le père de la maison du tribunal.

mier voyage à Jérusalem, il semble qu'il les redoute déjà. La corporation du synhédrin était profondément jalouse, comme le sont tous les grands corps qui ont le dépôt officiel de la science, et cet humble Galiléen qui venait déclarer que la lettre tue et que l'esprit seul fait la vie, devait être reçu là comme un pâtre des montagnes qui viendrait faire la leçon à nos chimistes ou à nos astronomes.

D'ailleurs Jésus n'était point rabbi [1]. C'était

1. Rabbi, maitre, de רב, RAB, grand, chef, de là רבן. RABBAN, (rabbin), maitre. C'était le titre donné aux docteurs qui présidaient au synhédrin. On le donnait ensuite par respect à tous ceux qui enseignaient, qui formaient école. Matthieu emploie rarement ce mot, ainsi que Marc ; il ne se trouve pas une seule fois dans Luc. Nous le trouvons huit fois dans l'Évangile de Jean.

Marc dit une fois *rabboni*, mon maitre, et Jean *rabbouni*, qui est le même mot : רבון, RABBOUN, maitre ; mais une variante de Marc porte *rabbouni*, ce qui est la bonne leçon.

Quoique le Sauveur ait dit à ses disciples : Ne soyez jamais appelés Rabbi, le texte de Jean nous apprend que les disciples ne lui donnaient pas d'autre nom. Peut-être n'avait-il pas voulu proscrire ce nom, mais combattre le sentiment d'orgueil qui pouvait y être attaché.

Matthieu se sert du mot Διδάσκαλε, maitre, celui qui enseigne.

Jésus, en défendant à ses disciples de prendre le nom rabbi, ce titre judaïque, leur dit qu'ils n'ont qu'un seul chef, conducteur. précepteur, καθηγητὴς, qui est le Christ. Quel est le mot hébreu qui correspondait à ce titre de précepteur ? Nous l'ignorons. Ce qui est positif, c'est que Luc, fidèle à la proscription que Jésus avait faite du mot RABBI, n'emploie que celui de précepteur, Ἐπιστάτα,

un titre auquel il fallait être promu, et nous ne voyons pas que Jésus ait jamais mis le pied dans l'école de Jérusalem, si ce n'est le jour où, à l'âge de douze ans, il alla écouter et interroger les rabbis. Il n'aimait pas que ses disciples lui donnassent ce nom, et il leur défendit de le prendre ; nous ne le voyons pas, en effet, s'introduire dans la première Église chrétienne, où dominèrent bientôt exclusivement les titres de papa, d'évêque, de prêtre, de diacre, tous empruntés à la langue grecque.

L'antagonisme des docteurs de la loi et de Jésus était donc dans la situation, et ce sera lui qui préparera le grand drame dont Jérusalem sera le théâtre.

Jésus revenu à Caphr-Nahoum, au milieu des ovations de ses bons Galiléens, ne tarda pas à entreprendre un autre voyage. Le quatrième évangéliste ne nous avait pas dit si Jésus était allé seul ou avec quelques disciples à la Pâque.

de maître, Διδάσκαλε; les lépreux samaritains lui donnent même ce titre de précepteur.

Jean évite à la fois les deux mots de précepteur et de maître, familiers aux autres évangélistes, et semble affectionner celui de *rabbi*. Ce serait la preuve dernière que Jésus était ainsi appelé généralement par les disciples et par ceux qui le saluaient comme chef d'école.

Mais cette fois il est plus explicite, et il nous montre Jésus allant demeurer quelque temps avec ses disciples vers la vallée inférieure du Jourdain, dans la terre de Judée. L'évangéliste dit même qu'il y baptisait. Jean avait toujours des disciples, et, en ce moment, ayant un peu remonté le Jourdain, il baptisait à Œnon [1], près de Salim, où étaient des eaux abondantes.

Jésus ne paraît pas s'être rencontré là avec son précurseur. Du reste, les détails nous manquent absolument sur ce séjour de Jésus en Judée, entouré de ses disciples. Seulement une grande parole nous a été dite par le Baptiste, lorsque les Juifs venant disputer avec lui, c'est le mot de l'évangéliste, lui apprenant que celui qui avait été avec lui au delà du Jourdain [2], et à qui il avait rendu témoignage, baptisait maintenant et que tous allaient à lui, le Baptiste les prend à témoin qu'il leur a dit : « Je ne suis point le Christ. » Et il ajoute : « L'époux est celui à qui est l'épouse; mais l'ami de l'époux, qui se tient debout et l'écoute, est ravi de joie à cause de la voix

1. Probablement Œnon n'est pas un nom de village. Il signifie des sources, et il faudrait lire : Jean baptisait à des sources, près de Salim, où se trouvait beaucoup d'eau. Voyez les *Évangiles parallèles*, chap. XXI, pag. xxxv.

2. A Beit-Abara. Voy. pl. II, carte du Bas-Jourdain.

de l'époux. Cette joie donc a été accomplie en moi. Il faut que celui-ci (Jésus) devienne grand et que je sois plus petit [1]. »

Lè Baptiste s'efface par une touchante humilité. Il reconnaît que sa mission est finie : « J'avais été envoyé devant lui [2], » leur dit-il encore.

C'est la dernière parole que nous recueillons de la bouche de ce précurseur de Jésus, dont la vie se termina glorieusement par le martyre.

Ce séjour de Jésus en Judée préoccupa les pharisiens. Un mot de l'évangéliste nous le fait conjecturer [3]. On leur avait dit que Jésus faisait plus de disciples et baptisait plus que Jean [4]. nous voyons aussitôt Jésus se déterminer à quitter la Judée et à retourner en Galilée. Un incident d'un immense intérêt marqua ce voyage.

La scène se passe aux pieds du Garizim et de l'Ebal. Jésus n'a pas suivi la route de la grande plaine du Jourdain ; peut-être voulait-il éviter de traverser Tibériade. Il s'était donc avancé dans les montagnes pour reprendre la grande voie

1. Jean, III, 28 et suiv.
2. *Idem.*
3. Jean, x, 1.
4. Une annotation mise entre parenthèses dans le texte de l'évangéliste, nous dit que Jésus ne baptisait pas, mais ses disciples.

publique qui suit le plateau de la Judée dans toute sa longueur.

Jésus de là gagnera la plaine d'Esdrelon, Nazareth et Caphr-Nahoum. Il est en pleine Samarie, dans une vallée célèbre où se dressèrent longtemps les tentes des patriarches, à peu de distance de Sichem et près du champ que Jacob donna à Joseph [1]. Le tombeau de Joseph est là encore de nos jours comme au temps du Christ.

1. Le champ donné par Jacob à Joseph est au nord de la fontaine de Jacob, à environ mille mètres. On y voit le tombeau de Joseph, dont les restes furent rapportés par les Hébreux de l'Égypte. La fontaine de Jacob est presque à l'angle du chemin de Naplouse, se bifurquant pour aller à Jérusalem au midi, et au levant vers le Jourdain.

Un monument chrétien fut élevé sur l'emplacement de la fontaine de Jacob, où Jésus avait parlé à la Samaritaine. Il n'en reste que quelques colonnes de granit, qui ont appartenu à la basilique de Sainte-Hélène. J'ai pu descendre dans l'église qui succéda à la basilique. Elle est malheureusement obstruée en partie. Ce n'est même qu'un débris d'église, quoique extrêmement précieux. Je la fais remonter à l'époque des premières églises grecques, qui remplacèrent les basiliques.

Ce que j'ai mesuré se compose d'un chevet carré avec voûte à arêtes, sous lequel est le puits lui-même, et d'un transept également en voûtes à arêtes. La nef est complétement obstruée; les proportions du monument sont très-petites. Le plan devait offrir une croix grecque.

L'orifice de la fontaine est aujourd'hui fermé par une énorme pierre; la voûte au dessus est effondrée, et c'est par là uniquement qu'il est possible d'y descendre.

Une petite localité dont j'ai retrouvé les humbles restes, comme on reconnaît l'emplacement d'un vieil arbre au détritus qui s'est fait autour de lui, s'appelait Sichar[1]. Elle était à l'entrée de

Malgré le malheureux état de ces ruines, elles n'en ont pas moins, pour l'archéologie sacrée, un intérêt immense. Il ne peut pas y avoir de doute sur l'identification de ce lieu, dont toutes les traditions juives, chrétiennes et musulmanes ont conservé le souvenir.

N'oublions pas qu'en Orient les fontaines non coulantes, comme celle-ci, étaient autrefois accessibles par un immense escalier droit au moyen duquel on atteignait l'eau. C'est ce qui établit la différence des fontaines non coulantes et des citernes faites de main d'homme. Les puits, comme nous les connaissons en Europe, n'existent pas en Orient, ou du moins sont très-rares; l'eau se puise ou dans les citernes couvertes, ou dans les fontaines coulantes, ou dans les citernes à ciel ouvert.

Il y a un puits carré au fond de la vallée de Josaphat, qui reçoit les eaux de la fontaine de Siloé, c'est le Bir-Ayoul, puits de Jacob.

1. Faut-il confondre la Sichar évangélique avec Sichem (Naplouse) qui est à trois kilomètres de la fontaine de Jacob? Faut-il supposer une petite localité distincte de Sichem et plus rapprochée? Je pencherais pour cette dernière opinion. Entre la fontaine de Jacob et le tombeau de Joseph, j'ai exploré à deux fois une plaine toute couverte de poteries antiques au milieu d'un humus noir et profond, indice d'une très-ancienne ville. Une ou deux pauvres maisons arabes s'élèvent encore à l'occident de ce sol inhabité. Cette petite ville ou bourgade avait un nom. Ne serait-ce pas la Sichar de Jean, où les disciples allaient acheter des vivres? Je n'hésite pas à le croire. Naplouse est bien éloignée, autant encore la ville construite sur le Garizim. J'ai pour moi les débris entassés, indice irrécusable d'un emplacement de ville. Ce serait donc ici la ville de la Samaritaine et de ces braves gens qui firent à Jésus un accueil si sympathique.

la magnifique gorge qui sépare le Garizim de l'Ebal. Ces deux montagnes se dressent superbement à droite et à gauche. L'une porte le temple que les Samaritains schismatiques avaient bâti par rivalité pour Jérusalem, l'autre était criblée comme une ruche par l'immense nécropole de Sichem, œuvre des siècles depuis la première habitation par les hommes de cette riche et brillante contrée. Tout cela était déjà au temps du Christ d'une antiquité prodigieuse, et des indications fournies par un évangéliste nous font croire que ces excavations innombrables étaient pour la plupart abandonnées et servaient d'asile aux malheureux atteints de folie qui couraient les campagnes.

J'abrége à regret cette scène capitale [1].

Le Sauveur, fatigué de la route, s'assied sur le bord de la fontaine de Jacob, puits profond, creusé par les patriarches à ce point de la vallée qui manque d'eaux courantes, pendant que sur le versant méditerranéen, à quelques kilomètres, on les voit sourdre de toutes parts et former une rivière abondante qui va arroser la belle plaine de Samarie. Il est la sixième heure, c'est-à-dire midi. Jésus est seul, ses disciples sont allés dans

1. Voyez *les Évangiles parallèles*, chap. XXII, pag. xxxvi.

la ville acheter des vivres. Une femme samaritaine vient puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. » Cette femme s'étonne. Les Juifs évitaient tout commerce avec les Samaritains.

Jésus lui dit : « Si tu savais qui est celui qui te dit : donne-moi à boire, peut-être que tu lui aurais demandé toi-même, et il t'aurait donné de l'eau vive. » Cette femme se méprend : elle pense qu'il s'agit de cette eau qu'il faut tirer de la profondeur du puits. Jésus lui fait comprendre qu'il y a une eau, laquelle arrête à jamais la soif, quand on en a bu une fois, parce qu'elle devient une fontaine d'eau jaillissante pour la vie éternelle.

Cette femme s'écrie naïvement : « Seigneur, donne-moi de cette eau, pour que je ne vienne plus puiser ici. » Jésus lui révèle, à cette femme, sa vie intime. Transportée elle lui dit : « Seigneur, je vois que tu es un prophète. »

Alors commence une controverse dont nous allons voir la portée.

« Nos pères ont adoré sur cette montagne, dit la Samaritaine, en montrant le Garizim, et vous dites que dans Jérusalem est le lieu où il faut adorer. »

Jésus lui dit : « Femme, crois-moi, l'heure est

venue où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni dans Jérusalem; mais vient l'heure, et elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et en vérité. »

La femme, suivant toute la logique des grandes idées qui s'exposent là, reprend :

« Je sais que le Messie doit venir. Lorsque celui-ci viendra, il nous annoncera toutes choses. »

Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle. »

La grande parole a été dite cette fois. L'éternel et impérissable symbole de la religion divine est trouvé. La vraie adoration ne se localisera plus ni sur le Moriah ni sur le Garizim. Elle se trouvera partout où une âme droite fera de son cœur le sanctuaire de Dieu. Le vieux monde est renversé avec ses temples; l'homme est proclamé le vrai temple de Dieu.

Nous avons maintenant quatre textes évangéliques pour indiquer la continuation du ministère évangélique de Jésus dans la Galilée. Il parcourt le pays [1], enseignant dans les synagogues. Sa re-

1. Matth., IV, 23.

nommée se répand dans la Syrie [1]. On lui présentait tous ceux qui étaient atteints de maladies et d'infirmités, et il les guérissait. Des troupes nombreuses venaient de la Galilée et de la Décapole, de Jérusalem et de la Judée, et de la Pérée du Jourdain [2]. Et toute cette foule cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous [3].

Rien ne fait suspecter la véracité historique de ce récit sur lequel les écrivains sacrés avaient le témoignage universel des contemporains [4]. Nous ne pouvons que renvoyer à la troisième partie de ce livre, qui contient les Évangiles mis en parallèle, pour le détail de ces guérisons où Jésus parait avec tout l'éclat d'une puissance qu'il tient de lui-même.

Ici se présente le magnifique enseignement du sermon sur la montagne, que Luc a appelé, de son côté, le sermon dans la plaine [5].

1. Matth., IV, 23.
2. Contrée au delà du Jourdain.
3. Marc, VI, 19.
4. Jean, toutefois, cite moins de guérisons miraculeuses que les trois autres évangélistes. Ses souvenirs se rapportent de préférence au ministère de Jésus dans ses voyages à Jérusalem. Le premier Évangile s'appesantit davantage sur le séjour en Galilée. C'est une opposition assez tranchée relevée par les exégètes, qui ne fait pas une sérieuse contradiction.
5. Sermon sur la montagne, sermon dans la plaine, c'était là

Que Matthieu ait réuni là les diverses leçons de Jésus disséminées par Luc dans ses premiers chapitres, sans en faire un seul discours, ou que réellement la roche basaltique de Hattin, dominant tout le plateau galiléen, ait servi de chaire au divin prédicateur, pour condenser cette fois les enseignements qui formaient le fond de sa doctrine, peu nous importe. Il ne faut jamais voir l'histoire sérieuse dans ces petits faits de détail. Le grand fait historique se détache pour nous : voilà l'enseignement de Jésus.

Elle traversera des milliers de siècles, si l'existence de l'humanité sur la terre devait se prolon-

matière à une critique rigoureuse. La contradiction disparait : 1° si l'on se rappelle que Jésus a dû plusieurs fois, quand la foule se réunissait autour de lui, produire presque dans les mêmes termes le même enseignement ; 2° si l'on explique le passage de Matthieu où il est dit que Jésus monta sur une montagne et s'assit pour enseigner (Matth., v, 1), d'un monticule ou d'un versant de l'une des deux petites cornes de Hattin, localité très-connue, à laquelle on rapporte cet événement. Dans le style biblique, la plus petite hauteur, le plus léger mouvement de terrain était appelé montagne. (Ne disons-nous pas encore chez nous la montagne Sainte-Geneviève, pour indiquer la petite hauteur où est bâti le Panthéon ?) Dans ce cas, le peuple était réellement dans une plaine, tout le beau plateau de Hattin étant presque horizontal.

Il est positif que les deux dénominations contradictoires de montagne et de plaine trouvent leur raison de vraisemblance, quand on examine le terrain où se passe cette grande scène évangélique.

ger des milliers de siècles, cette simple et majestueuse parole à laquelle n'a jamais pu être comparé rien de ce qui est sorti de la bouche des hommes.

Dépouillez-la par une analyse rigoureuse de sa forme orientale, toujours étrange pour nous, mais qui, je le reconnais, lui donne un charme saisissant ; oubliez que cela est dit dans l'une des plus belles régions de la terre, qu'un panorama grandiose se déroule devant votre regard, que vous avez là des masses frémissantes de joie naïve et de doux enthousiasme, pour vous demander froidement : en quoi cette parole diffère-t-elle donc des autres paroles dites par des hommes?

Je vais essayer de vous le dire.

C'est que là, il y a une compréhension de la destinée humaine inconnue, avant ce jour, à tout cerveau pensant. Qui avait jamais osé dire avant Jésus : « Heureux les pauvres en esprit ! » quand l'instinct puissant de notre nature nous porte légitimement à accroître notre bien-être? Qui avait osé dire : « Heureux ceux qui pleurent ! » quand il est évident que toute larme est une souffrance, et que la souffrance est repoussée légitimement par l'instinct puissant de la conservation, qui nous vient de Dieu, et qui est indestruc-

tible en nous? Qui avait osé dire : « Heureux qui souffre persécution pour la justice! » quand tout notre être se révolte contre une injustice, et qu'un autre noble sentiment, celui du droit, nous porte à demander rigoureusement que nul ne le viole?

Jésus est-il aujourd'hui, dans ce sermon tant vanté, un pauvre mystique, qui vienne, à la façon orientale, nous courber sous le fatalisme? Tout cela se résume-t-il dans le mot des faibles : Courbons la tête? Est-ce encore une leçon faite au troupeau humain d'avoir à marcher devant la verge? Est-ce la proclamation dernière du règne implacable du mal sur la terre, qu'il vaille mieux se résigner au *Fatum* aveugle que de rêver pour l'humanité des jours d'affranchissement et de gloire?

Disons-le à l'éloge de l'humanité contemporaine de Jésus, elle ne s'y est pas trompée. A tort ou à raison, elle a vu, dans cette charte proclamée aux pieds de la roche nue de Hattin, une loi parfaite de liberté [1]. Elle y a reconnu le brisement du fatalisme antique, l'affranchissement dernier de l'âme humaine.

C'est qu'un rapport nouveau, non saisi jusqu'à cette heure, est montré par cette parole révéla-

1. *Legem perfectam libertatis* (Jac., I, 25).

trice entre la destinée humaine et la destinée définitive : l'une sera donnée pour l'autre.

Le royaume des cieux à qui aura accepté les privations de la vie, avec la pensée qu'une providence paternelle nous destine, pour bientôt, d'indicibles compensations. Des consolations sans fin à qui aura eu pour lot, ici-bas, les larmes. Une couronne de gloire à qui aura supporté pour Dieu l'injustice des hommes sur la terre.

« Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux[1] ! » Voilà les vrais heureux, ceux qui ont su souffrir.

Mais, me direz-vous, tout cela c'est du sentiment, du mysticisme !

Pas le moins du monde. Vous vous y trompez peut-être. Tant pis ! Avez-vous alors bien vu la vie de l'homme ici-bas ? Le mal y est-il ? J'admets avec vous, et c'est mon espérance d'homme et de chrétien, que ce mal ira diminuant sur la terre ; je crois que nous sommes aux âges de l'évolution barbare de l'humanité ; que le mal y prédomine terriblement encore ; que des jours plus doux luiront sur les générations dans l'avenir.

Mais ces heureuses améliorations changeront-

1. Matth., v, 12.

elles les conditions de travail et de souffrance morale et physique de l'humanité? Osez l'affirmer! Vous ne feriez plus alors vous-même du sentiment naïf et du mysticisme, vous feriez de la féerie.

Ne nous perdons pas dans ces nuages. La destinée humaine, par là-même qu'elle s'accomplit dans un corps, est une destinée de souffrance. Et partir de cette loi que révèle l'expérimentation des générations et des siècles, pour formuler la loi du bonheur dans une meilleure existence, voilà la grandeur de la révélation nouvelle, voilà ce que ni Platon, ni Zoroastre, ni aucun sage n'avaient entrevu; c'est là la substance de l'Évangile, un principe fécond et impérissable de vie apporté aux âmes.

Je reconnais qu'avec le progrès que la doctrine évangélique a fait faire au monde occidental, il y a, dans ce magnifique discours, des choses qui nous étonnent moins, tant elles sont entrées dans la morale vulgaire et dans le dogme social; mais, ingrats, à qui le devez-vous?

Un jour nos petits-neveux auraient mauvaise grâce à faire les dédaigneux sur les immenses découvertes qui ont changé, dans ce siècle, les conditions de l'existence matérielle, et que nous leur

léguerons. S'ils font mieux que nous, où aura été le principe générateur de leur progrès ? Singulière façon de combattre une doctrine que de commencer par s'en emparer, et puis de dire tout haut : Qu'avons-nous besoin d'elle ? Mais sans elle, vous en seriez à l'esclavage antique, à la plèbe foulée aux pieds, à l'*animam vilem*. Je vous le répète, vous êtes ingrats. C'est l'Évangile qui a consacré l'homme inviolable : vous l'oubliez donc.

Ah ! docteur Strauss, laissez-là un peu « les deux ânes sur lesquels Matthieu place Jésus à son entrée à Jérusalem [1], » pour vous rappeler que, sans ce Galiléen, auquel on décerne ce singulier triomphe, vous et moi peut-être, arrière-descendants d'esclaves, nous serions enchaînés, chaque soir, dans l'*ergastulum* infect et humide, moins heureux que le chien de garde d'une somptueuse villa dont nous serions la chose vivante, si l'on ne faisait pas descendre nos âmes à quelque métier plus honteux encore !

Nous ne nous égarerons pas en voyant, dans la doctrine de Jésus, ce que le peuple juif, à l'apogée de sa vie intelligente et spiritualiste, y vit de prime abord la révélation primitive débarrassée du formalisme des pharisiens. Il y eut,

1. *Nouvelle Vie de Jésus*, tom. II, pag. 228.

en face des ambitions terrestres de cette nation jusque-là si glorieuse, un mouvement de merveilleuse intuition, qui fit comprendre aux masses que les rêves de domination matérielle sur le monde, par le futur Messie, pouvaient bien n'être qu'une donnée figurative. Les masses, dans leurs instincts profonds, ne se trompent pas; et pendant que les sages, les interprètes de la loi, les pharisiens ne voyaient qu'un frondeur, un homme de désordre, un violateur des traditions des anciens, dans le jeune apôtre des bords du lac de Tibériade, le peuple attribua bientôt à Jésus tous les caractères d'un prophète revêtu d'une mission divine, jusqu'à ce que plus tard, après le drame terrible du Calvaire, l'apostolat des disciples de ce Galiléen, contradictoire avec toutes les notions de faiblesse et d'impuissance qui s'attachaient à de tels hommes, leur fit comprendre que la rénovation promise par les prophètes s'était réellement accomplie sous leurs yeux, qu'il ne fallait pas en attendre d'autre, et qu'un mérite de réparation divine était attaché aux souffrances de ce crucifié.

Mais n'anticipons pas.

Disons seulement à l'éternel honneur de cette plèbe juive de la Galilée, de la Samarie et de la

Judée, qui s'attacha à Jésus, au point de faire trembler les grands prêtres et le synhédrin, et de leur faire redouter de se saisir de lui de peur que la foule ne l'arrachât de leurs mains, qu'elle sentit toute la grandeur de l'apostolat de Jésus. Elle le comprit par ses lignes les plus larges, par ses principes les plus féconds. Il est bien évident que les contemporains du Christ ne se firent pas une synthèse aussi complète du christianisme que se l'est faite saint Augustin, que se l'est faite Bossuet, que nous nous la faisons nous-mêmes ; synthèse dont la compréhension, de plus en plus lumineuse, sera le travail des siècles, d'après le principe posé par Vincent de Lérins qui n'assigne pas de limites, dans l'Église même, au progrès de l'élucidation dogmatique. C'est faire un gros anachronisme que de supposer qu'il y eut, dans toutes les âmes, notion complète de la valeur de l'idée évangélique ; mais on sentait la fécondité de l'œuvre du révélateur ; il y avait dans tous ceux qui embrassaient la doctrine prêchée sur la montagne, en opposition avec la doctrine formaliste et en quelque sorte matérialisée des pharisiens, le pressentiment énergique qu'un monde nouveau s'inaugurait devant eux. Ils comprenaient que l'heure était venue de l'appel des

pauvres et des petits, des déshérités de ce monde à une vie nouvelle ici-bas, que désignait clairement pour eux cette gracieuse image « le royaume de Dieu. » Et quand Jésus résumant toutes ses œuvres, terminait, en disant aux disciples du Baptiste : « Les pauvres reçoivent la bonne nouvelle, *Pauperes evangelisantur*, » il y eut tressaillement dans les âmes ; celui à qui devait appartenir les nations était venu, non pas conquérant brutal avec des phalanges de soldats, il y avait eu assez de sang versé, assez d'humiliation pour les nations opprimées par la grande Rome, mais conquérant pacifique, *Rex tuus mansuetus*[1].

Le grand trait de lumière pour le peuple avait été le dédain profond de Jésus des dignités humaines. Le jour où il avait fui devant le peuple, sachant qu'on devait venir le prendre pour le faire roi[2], et s'était retiré seul dans la montagne ; le jour où, prenant la monnaie du cens, il avait dit ce mot profond qui détruisait les hiérocraties et séparait de la destinée terrestre

1. « Et à lui sera l'agrégation (ou l'obéissance) des peuples » ולו יקהת עמים (Gen. XLIX, 10), paroles de Jacob à son lit de mort sur *l'envoyé*, le Messie, le Siloh.

2. *Cùm cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem.* (Jean, VI, 15.)

celle des âmes : « Rendez à César ce qui est à César, » ce jour-là il était prouvé que Jésus n'était pas le Messie politique pour lequel on avait rêvé les magnificences du règne de Salomon, mais un Messie d'un ordre supérieur qui, selon les prophètes [1], ferait changer les lances qui tuent en faux qui moissonnent, et les lourdes épées en socs de charrue.

Ce fut par intuition de cet avenir d'une royauté spirituelle du Christ sur le monde, que se forma la première adhésion des croyants à la bonne nouvelle. Il fallut longtemps pour que les apôtres, aussi charnels que leurs frères du judaïsme, arrivassent à cette grande pensée qui bouleversait toutes les croyances populaires. Les Évangélistes, avec une franchise qui ne déguise rien, nous ont conservé que l'incrédulité, chez eux, dura longtemps encore, au point que le divin ressuscité leur en fit un reproche [2]. Ils ne se sont donc rendus que lorsque les caractères d'une mission spirituelle embrassant le vaste horizon de l'humanité se sont montrés à eux avec évidence : *Euntes in mundum universum* [3]. Ils se

1. Isa., II, 4. — Mich., IV, 3.
2. *Et exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis.* (Marc, XVI, 14.)
3. Marc, XVI, 15.

trouvent appelés à la conquête du monde, à l'heure où tout avait échoué dans leurs espérances terrestres; et nous verrons qu'ils y tiennent tant qu'ils demandent à Jésus si c'est bien maintenant qu'il rétablira le royaume d'Israël [1], dernière question de ce patriotisme jusque-là si étroit, auquel on allait donner une direction plus vaste : *Docete omnes gentes*.

Le sermon sur la montagne se trouva être le code nouveau de la libération des âmes. Dès ce moment tout est fixé. Deux vies parallèles sont tracées pour l'homme : celle qui tient à la destinée terrestre où si souvent se trouve la peine et la lutte, l'autre qui se rapporte à la vie future, où une récompense magnifique est préparée à qui aura réalisé en soi le règne de Dieu. Tout l'enseignement du Christ se rapporte à cette grande donnée qui est la synthèse même de l'Évangile. Il faudrait ici reproduire les magnifiques paraboles où, sous des allusions fines et quelquefois heurtées [2], le Sauveur inculque l'idée nouvelle à

1. Act. I, 6.
2. M. Gustave d'Eichthal s'est trop appesanti sur les disparates dont un esprit européen est choqué, à la lecture de quelques-unes des paraboles évangéliques. Le génie oriental, ami de la subtilité, se plaît à de tels disparates. Il dédaigne les liaisons. Il compte sur la pénétration de celui qui entend, pour se tirer de ces espèces d'énigmes. Pure affaire de forme littéraire.

ce petit monde encore tout matérialisé dans les idées étroites du judaïsme. Cette forme d'enseignement ne va pas au génie occidental ; et voilà comment, malgré le charme incontestable du plus grand nombre de ces petits poëmes évangéliques, dont le texte est peut-être encore un peu abrégé, nous leur préférons l'ampleur du sermon sur la montagne, qui se termine même par une péroraison oratoire.

A partir de ce jour, l'apostolat de Jésus s'exerce avec éclat dans toute la région galiléenne, principalement sur la rive occidentale de la mer de Tibériade. Autant qu'il est possible de mettre de l'ordre dans la chronologie évangélique, et le plus simple, selon mon opinion, est de suivre le récit même du premier Évangile, nous trouvons une série de guérisons dans lesquelles Jésus manifeste sa puissance divine. Il guérit le lépreux, l'esclave du centenier de Kaphr-Nahoum; il ressuscite le fils de la veuve de Naïn : c'est touché de compassion pour une douleur de mère [1] qu'il commande à la mort de rendre l'adolescent que l'on porte dans le cercueil.

Une bourgade arabe porte encore le nom de Neyn, au versant de la belle montagne appelée

1. Luc, VII, 13.

le Petit Hermon, et près de la célèbre Endor de la Bible.

Ce fut la première résurrection opérée par Jésus. Partout sa parole, sans avoir rien d'affecté et de théâtral, est d'une grande énergie : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi ! » C'est d'une simplicité qui étonne.

Quelquefois ce sont des maladies ordinaires que Jésus guérit, comme la fièvre, une forte fièvre, dont était atteinte la belle-mère de Simon-Pierre. Il lui touche la main [1]; la fièvre quitte cette femme. Celle-ci se lève, et elle les sert.

Souvent la foule, qui lui amène des paralytiques et d'autres malades, est si grande que, pressé sur le bord de la mer, il monte dans la barque et se retire sur la rive orientale de la mer. Mais toujours, selon l'expression du premier Évangile, il guérit tous ceux qui ont du mal [2]! Il a des mots d'une étonnante profondeur. Un de ses disciples lui dit : Seigneur, permets-moi d'aller et d'ensevelir mon père. Jésus lui dit : Suis-moi et laisse les morts ensevelir leurs morts [3]. Lui, si bon, qui

1. Luc dit : « Se tenant devant elle, il commanda à la fièvre. » (Luc IV, 39.)
2. Matth. VIII, 16.
3. Matth. VIII, 21, 22.

dans son agonie suprême confiera à Jean sa sainte mère, a-t-il voulu proscrire le devoir des fils d'ensevelir leurs pères? Évidemment non. Mais au-dessus de cette tâche, il place une mission plus haute. Ici le sens littéral serait la proclamation de la violation de l'une des plus saintes lois du décalogue : *Honora patrem tuum*. Et Jésus n'était pas venu abolir la loi, mais l'accomplir.

Ces hardiesses de Jésus indiquent l'esprit nouveau qui animera le monde et fera subordonner à de graves devoirs des devoirs plus graves. C'est ici que la lettre tue et que l'esprit vivifie.

Ce fut sur le soir de la guérison de la bellemère de Pierre que Jésus, après avoir renvoyé le peuple, ordonna à ses disciples de ramer et de le transporter sur la rive orientale de la mer de Tibériade.

Pendant que la barque s'éloignait de Kaphr-Nahoum, les flancs ravinés de la chaîne arabique s'étaient voilés peu à peu. Un vent impétueux, tombant des hauteurs du Thabor et des montagnes de Galilée, arrivait en rafales brusques dans la vallée déprimée qu'occupe la mer de Tibériade, et ébranlait tout devant lui. Les nom-

breux palmiers du rivage inclinaient mollement leurs têtes; même leurs fortes colonnes noueuses cédaient à la puissance du courant. Les oiseaux aquatiques, plus prévoyants que l'homme, avaient cherché un asile sur les rochers des petits promontoires qui, de loin en loin, bordent le rivage. De larges bandes noirâtres sillonnaient le lac, dures à l'œil comme des stries, sur cette surface d'ordinaire immobile comme un plomb fondu. Elles annonçaient l'amoncellement rapide des vagues. Bientôt de blanches taches d'écume parurent à l'horizon, et montrèrent la mer furieuse se brisant sur les rochers du bord oriental. Sur les petites mers, les tempêtes s'élèvent tout à coup et sont terribles. Vers le milieu du lac, une trombe se montre menaçante, et ce signal de perturbation excitée dans l'atmosphère glaçait de terreur les disciples.

Bientôt le fracas augmente. Les derniers rayons du soleil, caché par les hauteurs occidentales, n'éclairent plus cette scène de deuil. La nuit, qui tombe tout à coup en Orient, arrive avec ses terreurs. Le vent redouble avec violence, les flots montent, et un tourbillon peut saisir le frêle esquif et faire périr les disciples avec le maître. Le plus craintif ou le plus aimant ne trouve

qu'une parole : « Seigneur, sauve-nous ! nous périssons. »

Mais voici que Jésus, se levant, commande aux vents et à la mer. La nuée se fend, des teintes dorées se montrent aux dernières cimes qui couronnent Djamala, la mer se calme tout à coup, comme le coursier irrité sous la caresse du maître qu'il aime et dont il entend la voix chaque jour. Les bandes innombrables d'ibis, de pélicans, de grands cygnes, de blanches goëlettes reprennent leur vol vers le beau lac redevenu limpide. Les lauriers-roses, dont les pieds se baignent dans les eaux, secouent leurs cimes chargées de leurs grosses siliques. Cette soirée, tout à l'heure si triste, s'est changée en un radieux crépuscule; le ciel apparaît avec son azur; nulle résistance n'est opposée aux rameurs, et bientôt Jésus aborde sur le rivage [1].

1. Cette description de tempête sur le beau lac de Tibériade, n'est point un travail d'imagination. Elle a été écrite sur les lieux mêmes, en présence d'une tempête qui nous assaillit le 28 décembre 1863, à notre arrivée à Tibériade, et qui ne s'apaisa que le lendemain vers le milieu du jour. Il est positif qu'une barque aurait couru le plus grand danger sous la trombe que je vis se former vers le milieu du lac.

CHAPITRE III

TROISIÈME ÉPOQUE. — LUTTE

Tout faisait prévoir une lutte et une lutte implacable. Nous l'avons pressentie d'abord, lorsque nous avons vu Jésus, ne tenant aucun compte des prescriptions rituelles de la loi, prendre cette loi pour la relever encore et en faire la charte nouvelle d'une justice et d'une sainteté plus parfaites. Le premier évangile a des indications précieuses, les unes malheureusement trop sommaires, les autres rendues dans des détails charmants, sur cette époque critique de la vie de Jésus.

Nous le voyons d'abord, à la nouvelle du crime honteux dont Hérode s'est souillé en faisant décoller Jean le Baptiste, se retirer sur la rive gauche du Jourdain et de la mer de Tibériade, pays qui n'était pas sous la domination de ce misérable tétraque; c'était prudence. Hérode pou-

vait se faire l'instrument de la haine des pharisiens qui s'enflammait chaque jour, et chercher à se rendre populaire vis-à-vis des dépositaires de la loi, en jetant dans une prison celui qu'ils voulaient perdre déjà; mais l'heure de Jésus n'était pas venue encore. Toutefois, il fuit sous cette crainte légitime et ne revient dans son délicieux séjour de Kaphr-Nahoum, sous les palmiers et les lauriers-roses de Gennezareth [1], que lorsqu'il pressent les dispositions pacifiques de celui qui était son souverain terrestre. C'est dans ce premier exil qu'il fait l'un de ses plus grands miracles, la multiplication de cinq pains et de deux poissons qui nourrissent cinq mille hommes sans y comprendre les femmes et les enfants [2].

Quand il retourne sur la rive occidentale du lac, l'enthousiasme des populations l'accueille [3], et il y fait ses guérisons ordinaires sur les malades qu'on lui amène de toute la contrée.

Ici se présentent les premières scènes avec les

1. Les lauriers-roses qui virent Jésus, subsistent toujours sur le rivage du beau lac de Tibériade, et se reproduisent, le pied baigné dans ses eaux. Mais les palmiers ne sont plus. Quelques-uns seuls se sont perpétués au nord de Tibériade, auprès des belles ruines du château de Tancrède.

2. *Les Évangiles parallèles*, chap. LIV.

3. Matth., XV, 35, 36.

docteurs de la loi et les pharisiens venus de Jérulem. Il faut les lire en détail, dans ces pages inimitables de simplicité et de grâce qui font le charme de nos évangélistes[1]. C'est Matthieu, que Marc reproduit, qui nous apprend sur quel terrain de dispute viennent se placer d'abord les ennemis de Jésus.

— « Pourquoi tes disciples transgressent-ils les traditions des anciens, car ils ne lavent pas leurs mains quand ils mangent le pain?

— » Et vous, répond Jésus, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu, (*en observant si bien*) votre tradition? Car Dieu a ordonné, disant : Honore ton père et ta mère. Et vous affirmez que, si un homme dit à son père ou à sa mère : Tout présent de moi (*à Dieu*) vous est utile, (*il satisfait à la loi*), et vous n'exigez pas qu'il fasse rien de plus pour son père ou sa mère. » Les prêtres juifs, par cupidité, attiraient le plus que possible de dons à l'autel, et ils levaient le scrupule de conscience de ceux qui privaient leur père ou leur mère d'un argent qui eût pu les secourir dans le besoin, en leur enseignant que ce don, fait à Dieu, dispensait de faire rien de plus pour son père ou

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. LVI. Luc ne fait qu'indiquer vaguement cette belle scène.

sa mère. Cette casuistique intéressée et honteuse relevée avec tant d'énergie par Jésus[1], était un terrible argument contre les docteurs de la loi, le reproche n'étant que trop mérité; mais il devait provoquer chez ces hommes une haine mortelle.

Énergique dans son légitime courroux, il ne recule pas devant cette parole sanglante :

— « Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous : ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Puis ayant appelé le peuple, il lui dit :

— « Écoutez et comprenez. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; mais ce qui sort de la bouche, cela souille l'homme. »

Les pharisiens outrés et vaincus se retirent. Les disciples s'approchent de Jésus et lui disent :

— « Sais-tu que les pharisiens, entendant cette parole, se sont scandalisés? »

Jésus répond :

— « Laissez-les, ce sont des aveugles, conduc-

1. Le texte de Matthieu est obscur ; Marc semble avoir voulu l'éclaircir. Il faut attribuer cette imperfection du texte au traducteur du texte hébreu de Matthieu, probablement peu au courant des usages lévitiques dans le temple, peut-être même, ce qui était très-fréquent chez les copistes, à l'omission involontaire des mots que nous avons dû suppléer et mettre entre parenthèses. Cette explication me paraît la plus probable.

teurs d'aveugles? or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. »

Dès cette heure la guerre est déclarée, les hommes de la synagogue ne reculeront plus. Le censeur que rien n'intimide et qui dévoile les gains illicites de l'autel, sera poursuivi comme un ennemi dangereux, dont il faut à tout prix se débarrasser.

Inquiet peut-être sur les conséquences de son objurgation à l'adresse des pharisiens, Jésus qui avait fui devant Hérode, quitte une seconde fois la Galilée. Il va sur le sol phénicien, à la limite des terres de Tyr et Sidon[1]. Voulait-il seulement mettre le pied sur ce vieux sol de la civilisation, contempler, sur le versant des montagnes de la Phénicie, cette mer que les livres saints ont appelée la grande mer; nous ne pouvons juger de cela que par voie de conjecture, lorsque surtout nous savons que Jésus avait imposé d'abord, pour règle à ses disciples, de ne pas aller dans les contrées des Gentils[2]. Quoi qu'il en soit, le fait est établi par le premier Évangile, et il a certainement son importance. Il ne faut pas en outrer la portée ; cependant je ne crois pas que ceux-là se soient trom-

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. LVII.
2. *In viam gentium ne abieritis* (Matth., x, 5).

pés qui ont vu là une des preuves de ces machinations secrètes des ennemis de Jésus qui l'obligèrent plusieurs fois à des retraites prudentes, loin de leurs attaques. L'extrême sobriété des Évangélistes force l'écrivain de la vie de Jésus à procéder par voie d'induction, dans beaucoup de cas où ils rapportent un fait souvent singulier, tel que le voyage en Phénicie, sans la moindre explication où soit indiqué le motif qui a pu le déterminer.

L'histoire est aujourd'hui pour nous une investigation des causes qui ont produit les événements. Les écrivains évangéliques, dans leur marche limpide, n'ont pas songé à nos curiosités dans l'avenir. C'est peut-être même l'un des grands charmes de ces merveilleux récits que leur art involontaire de nous poser des énigmes historiques partout. Et certes, parmi ces énigmes, nous pouvons placer ces échappées rapides du divin voyageur au milieu de son grand apostolat.

Un mot cependant qui se trouve dans Marc, est un éclair sur ce voyage en Phénicie. « Jésus entré dans une maison voulait n'être connu de personne[1]. Pourquoi ce désir? était-ce sa pensée arrêtée que ni lui ni ses disciples n'exerceraient l'apostolat

1. Marc, VII, 24.

en dehors des douze tribus d'Israël? était-ce un moyen plus sûr d'échapper peut-être à des embûches dressées par les émissaires de la synagogue? Les persécutions de saint Paul plus tard nous apprennent que les Juifs ne se gênaient pas pour en venir au guet-apens contre leurs adversaires religieux.

Marc ajoute : « Mais il ne put demeurer caché[1]. »

Arrive alors le trait touchant de la Chananéenne[2]. Cette femme, ayant appris qui il était, lui demanda de guérir sa fille qui avait un esprit impur. Jésus ne répond pas à la pauvre mère. Les disciples le pressent : « Je n'ai été envoyé, dit-il, qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Celle-ci l'adore et lui dit : « Seigneur, secours-moi. » Jésus lui répond ce mot sévère : « Laisse d'abord rassasier les enfants; car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le

1. Marc, VII, 24.

2. La Chananéenne du premier Évangile se change, dans Marc, en femme hellène, syro-phénicienne de naissance. Il est vrai que ce passage est entre parenthèses, et peut être suspecté. Je le trouve pourtant dans les plus anciens de nos manuscrits, celui du Sinaï et celui du Vatican. Mais il est mieux de dire que cette femme, de race chananéenne, était née en Phénicie et avait adopté les mœurs grecques. Ce qui fait disparaître la contradiction.

jeter aux petits chiens. » Elle réplique : « Oui Seigneur, mais cependant les petits chiens, sous la table, se nourrissent des miettes des enfants. » Jésus est frappé de cette parole : « O femme, ta foi est grande? Qu'il te soit fait comme tu désires. » Et sa fille fut guérie à l'instant[1].

De là Jésus revint sur les bords de la mer de Galilée, en traversant la Décapole, et, étant monté sur une montagne, il s'y assit. Une grande multitude vint saluer son retour, et lui amener les malades. Ici se place la seconde multiplication des pains. L'une des plus belles paroles de Jésus est dite dans ce moment : « J'ai pitié de cette foule, car il y a déjà trois jours qu'ils restent près de moi et ils n'ont pas de quoi manger, et je ne veux pas les renvoyer de peur qu'ils ne défaillent en chemin. » Ce mot touchant « *misereor super turbam* » a traversé les siècles. Il n'est pas seulement l'expression de la compassion de Jésus pour la souffrance matérielle, il nous dit la sollicitude de Jésus pour toutes les misères de l'humanité. Qui a jamais aimé ainsi le peuple?

1. Dans son récit, Marc supprime intentionnellement le passage de Matthieu : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Ce mot eût été mal compris des Gentils qui l'eussent pris dans son sens absolu.

Sept pains et quelques poissons sont multipliés pour quatre mille hommes, comme les cinq pains et les deux poissons l'avaient été déjà pour cinq mille hommes.

Ces détails indiquent deux scènes différentes : l'une antérieure, qui avait eu lieu sur la rive orientale de la mer de Galilée ; celle-ci sur le plateau de Hattin, à peu de distance du lieu où avait été prononcé le sermon sur la montagne[1].

1. M. l'abbé Mislin dit, d'après le père Boniface, que, dans la partie la plus élevée du monticule appelé *Mensa Domini*, il y a de grands blocs de basalte qu'on dit avoir été amenés par sainte Hélène.

Ce voyageur n'a pas voulu remarquer que les Cornes d'Hattin et toute la contrée, jusqu'à Tibériade, présentent une série de coulées immenses de basalte. Le point appelé *Mensa Domini* est une de ces coulées horizontales, dénudée, sur laquelle la tradition dit que sainte Hélène fit élever un sanctuaire dont il ne reste plus le moindre vestige.

Quand on voyage avec une telle négligence, il est naturel que l'on continue à accréditer, dans le monde chrétien, une foule d'erreurs que la crédulité et l'ignorance des phénomènes naturels avaient fait adopter par les voyageurs, depuis le XIVe siècle. L'Église ne peut que gagner à la rectification de ces erreurs ; et c'est bien mal comprendre ses intérêts que de s'obstiner à reproduire ces erreurs que les mêmes voyageurs, s'ils vivaient à notre époque, ne commettraient certainement pas.

Ce livre n'étant pas une œuvre de critique, je me bornerai à cette remarque, en disant toutefois qu'il est déplorable que les seuls voyages faisant foi aujourd'hui dans le monde religieux soient des compilations pleines d'erreurs, comme le livre de M. Mislin, *Les lieux saints*, écrit sans les premières notions de la

L'animosité, déjà assez vive du côté des repré-

science et avec une absence complète de discussion sérieuse. Une foule de faits controuvés, d'identifications déraisonnables, de traditions même contradictoires avec les données de l'Évangile, continuent de la sorte à être pieusement acceptés. C'est une occasion pour les adversaires naturels du catholicisme de relever la facilité avec laquelle nous laissons se propager tant de croyances fausses et superstitieuses.

Nous sommes encombrés aujourd'hui, dans la littérature catholique, de ces pèlerinages où fourmillent toutes les erreurs entassées dans les publications antérieures sur lesquelles ils ont été compilés. Ces malheureux compilateurs vont jusqu'à reproduire les fautes d'impression. Quaresmius avait très-bien indiqué l'emplacement de Kaphr-Nahoum au khan Minieh. Son imprimeur avait mis le khan Menich. M. Mislin ne manque pas de copier la faute d'impresion et d'appeler « Mennich » le khan, seul reste de l'ancienne cité de Jésus.

Le même auteur dit que, dans le voisinage, *au milieu de la plaine*, il y a une fontaine qui porte le nom de la ville. Cette fontaine est sur le bord du chemin, à la naissance même de la colline, et nullement au milieu d'une plaine. Il fabrique une flore nouvelle dans la terre sainte ; il prétend avoir vu des bruyères dans la plaine de Jéricho, pendant que, durant une herborisation de plusieurs mois, en 1851 et en 1853, je n'ai pas trouvé une seule éricacée dans toute la Palestine.

Ce qui est plus fort, s'il est possible, c'est un abbé *** qui raconte, dans son pèlerinage, qu'il est descendu par un escalier dans la fontaine scellée, lorsque c'est par un effondrement très-étroit, fait au sommet de la voûte de cette curieuse construction salomonienne, que l'on se glisse avec beaucoup de peine et de danger dans le monument souterrain. Certainement le vantard s'était contenté de regarder par le trou ; et il a fait son récit sur ce que le guide, dont il était accompagné, aura voulu lui faire croire.

sentants du judaïsme orthodoxe, devait s'augmenter encore. Les pharisiens et les sadducéens viennent le tenter, en lui demandant de leur faire voir un miracle du ciel [1]. Luc dit nettement que les docteurs de la loi et les pharisiens lui tendaient des piéges et cherchaient à surprendre quelque chose de sa bouche, pour l'accuser [2]. C'était au moment où l'enthousiasme populaire pour Jésus était arrivé à son comble. Selon le dernier Évangéliste cité, une multitude innombrable se rassemblait autour de Jésus « au point de monter les uns sur les autres. »

A la demande des pharisiens chercheurs de prodiges, Jésus répondit :

« Le soir étant venu, vous dites : il fera beau, car le ciel est rouge; et le matin : il y aura de l'orage aujourd'hui, car le ciel est sombre. Hypocrites, vous savez donc juger la face du ciel, et vous ne savez pas reconnaître les signes du temps. Cette génération mauvaise et adultère demande un miracle, et il ne lui sera pas donné de miracle, si ce n'est le miracle de Jonas [3]. » Et les laissant, il s'en alla.

1. *Les Évangiles parallèles*, ch. LIX.
2. *Idem.*
3. Allusion évidente aux trois jours de la demeure de son corps

Mais, seul avec ses disciples, il dévoila toute sa pensée dans ce mot qui est une espèce de stigmate sur le pharisaïsme : « Gardez-vous du levain des pharisiens et des sadducéens [1]. » Jésus se pose nettement par là devant ces hommes comme en face d'adversaires pour lesquels il n'a que du mépris. Ces paroles : « Hypocrites, génération mauvaise et adultère, » furent emportées par les pharisiens comme le dard de la flèche demeuré dans la blessure.

N'oublions pas que, dans l'état politique de la nation juive soumise à Rome, la conquête n'avait touché à rien des coutumes et des mœurs religieuses. A part le droit de vie et de mort réservé au procurateur romain, le synhédrin exerçait, comme sous la vie autonome, sa juridiction sur tous les membres de la famille israélite. Dépositaire de la loi de Moïse, il en surveillait l'observation, avec une jalousie d'autant plus sévère que la plus haute prérogative du pouvoir lui avait été enlevée. Nous le voyons plus tard donner des

dans le sépulcre. Ni le manuscrit du Sinaï, ni celui du Vatican, ne donnent la première partie de cette si belle réponse, mais seulement la dernière : « Cette génération..... »

1. Marc le modifie ainsi : « Gardez-vous du levain des pharisiens et du levain d'Hérode. » (Marc, VII, 15.)

c'est une petite Suisse dans la Palestine : montagne splendide, le grand Hermon, l'un des plus hauts contreforts de l'Anti-Liban, qui se voit de toute la Galilée, couvert de neiges pendant plusieurs mois; eaux abondantes et pures, ruisselant partout; vaste plaine couverte d'arbres, malheureusement si rares aujourd'hui sur l'ancien sol des douze tribus. C'était la limite extrême de la terre israélite; on sait l'adage : De Dan jusqu'à Bersabée. Or, Césarée remplaça, ou à peu près, la Dan hébraïque.

Jésus, qui fuyait les villes, séjourna dans les villages de cette contrée fraîche et plantureuse. Nos Évangélistes ne nous rapportent aucune prédication, aucun miracle accompli dans ce voyage, mais là eut lieu ce que l'on appelle la Confession de Césarée.

Jésus demande à ses disciples : « Que disent les hommes que je sois? »

Ils répondent : « Les uns, Jean le Baptiste; les autres, Élie; d'autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. »

Il reprend : « Et vous, qui dites-vous que je sois? » Simon-Pierre répondant, dit : « Tu es le Christ, le Fils de Dieu le vivant. »

Ici se trouve le magnifique privilége donné

à Pierre d'être l'homme-rocher (expression de M. Strauss) sur lequel s'élèvera l'Église dans l'avenir. « Tu es heureux, Simon Bar-Iôna[1], car ni la chair, ni le sang ne t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre j'élèverai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux[2]. » Et il commanda à ses dis-

1. Quelques exemplaires portent Bar-Iôanna (fils de Jean), mais les plus anciens, tel que le manuscrit du Sinaï, portent Bar-Iôna.

Voir, sur le jeu de mots : « Tu es pierre et sur cette pierre », (*les Évangiles parallèles*, page CXXII, note 6), ma réponse à M. Gustave d'Eichthal. J'ajouterai ceci : qu'on ne peut pas conclure du texte, comme il le fait, que Simon aurait reçu son nom de Pierre en raison de la confession qu'il fait de la messianité de Jésus. Il ne lui est pas dit : « Tu t'appelleras Pierre », mais bien : « Tu es Pierre », c'est-à-dire tu t'appelles déjà Pierre. En effet, selon Jean (I, 42), c'est au moment où André amène son frère Simon à Jésus que Jésus dit : « Tu es Simon, fils de Jonas, tu seras appelé Cephas. » Il y a donc un long intervalle entre ce premier entretien de Jésus avec Pierre et la confession de Césarée. Ceci est, je crois, sans réplique.

2. M. Gustave d'Eichthal ne peut s'expliquer que Marc et Luc, dans le cas où ils auraient connu ces magnifiques promesses faites à Pierre, les eussent omises dans leur Évangile. Marc, en particulier, disciple de Pierre, pouvait-il ne pas saisir avide-

ciples de ne dire à personne qu'il était le Christ[1].

Dès ce moment il n'y aura plus de nuage entre Jésus et ses disciples. Sa messianité est posée comme un fait par son affirmation positive. Il est le Messie prophétique, attendu par les fidèles Israélites. Historiquement parlant, nous savons que Jésus s'est dit formellement le Messie.

ment l'occasion de relever le nom et l'autorité de son maître? Et cependant, racontant le fait de la confession de Césarée, il omet les promesses de Jésus. Donc, conclut le savant exégète, le passage est une interpolation faite, après Marc et Luc, au texte du premier Évangile.

La conclusion est trop rigoureuse; le passage sur lequel on a tant discuté, et avec tant de passion, a pu très-bien paraître, au temps de Marc et de Luc, n'avoir pas l'importance que nous lui avons donnée dans les siècles où les prérogatives de Pierre ont été contestées.

Il s'agissait alors de faire des chrétiens, tâche ardue au milieu de l'idolâtrie obstinée et du judaïsme frémissant Marc a suivi, pour ce fait comme pour tous les autres, son plan d'abréviation; et Luc, ayant à choisir entre la rédaction de Matthieu et celle de Marc, s'est arrêté à la dernière.

Il n'y a pas probablemement d'autre motif à cette omission que nous nous expliquons si difficilement aujourd'hui.

M. d'Eichthal donne une origine très-curieuse de ce mot : « Les portes de l'enfer. » Il la tire de l'Évangile de Nicodème : *Descensus Christi ad infernos*, qu'on trouve parmi les apocryphes (*Les Évangiles*, tome I, pag. 225 et suiv.).

1. Je dois suivre ici une variante et le manuscrit du Sinaï, et non pas le texte elzévirien et la correction sinaïtique qui disent : Jésus-Christ (*Les Évangiles parallèles*, pag. CXXIII, note 7).

Mais, pour contrepoids à la gloire de cette mission éclatante, plongeant son regard dans l'avenir, il dévoilera à ses disciples l'issue terrible de son divin apostolat : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, et soit rejeté par les anciens, les chefs des prêtres et les scribes, et mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour[1]. »

Pierre est effrayé. Il prend Jésus à part :

« Qu'ainsi ne soit, Seigneur ! ceci ne t'arrivera pas. »

L'apôtre, encore loin des grandes idées de triomphe par le sacrifice, ne comprend rien à une telle issue de la vie de son maître. Jésus se retourne :

« Retire-toi de moi, Satan, tu m'es à scandale, parce que tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais des choses des hommes[2].

1. Nous voyons plus tard Jésus renouveler la même prédiction, en traversant la Galilée, sans doute pour se rendre à Jérusalem (*Les Évangiles parallèles*, chap. LXIV).

2. Ce fut après cette réponse à Pierre que Jésus, ayant enseigné que quiconque veut venir après lui doit se charger de sa croix et le suivre, fit l'étonnante prédiction qui a tourmenté les premiers chrétiens : « Quelques-uns sont ici présents qui ne goûteront point la mort avant de voir le Fils de l'homme venant dans son règne. » Marc dit : « Venant dans sa puissance. » Pendant tout le premier siècle, il y eut au sein de l'Église une croyance que Jésus allait paraître dans le monde, pour y établir son règne

Si, comme le veut une tradition constante dans l'Église orientale, le Thabor est réellement la montagne de la Transfiguration, les textes parallèles n'ayant pas nommé cette montagne, nous devons croire que Jésus prolongea peu son séjour

dorénavant triomphant et glorieux. De là était venu l'idée que l'apôtre saint Jean, qui eut une si longue vieillesse, ne devait pas mourir jusqu'à cette venue de Jésus.

M. Strauss ne manque pas d'accepter comme réelle la prédiction par Jésus d'une venue temporelle dans le monde, prédiction que l'on sait avoir été matériellement fausse.

Luc donne la solution en disant plus nettement : « Quelques-uns sont ici qui ne goûteront point la mort qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu. » Or, la prophétie s'est accomplie merveilleusement, et Jean le disciple, avant de mourir, a vu une admirable diffusion de la parole évangélique dans le monde. « Le royaume de Dieu, avait dit Jésus, est au-dedans de vous, *Regnum Dei intra vos est.* » L'annonce de ce fameux avénement sur lequel les premiers chrétiens se trompèrent, n'était pas autre que le règne de Dieu dans les âmes. L'exégèse s'est beaucoup égarée sur cette question. Voici, du reste, le passage de Luc : « Interrogé par les pharisiens quand viendrait le royaume de Dieu, il leur répondit et dit : « Le royaume de Dieu ne viendra pas d'une manière re-» marquable ; on ne dira point : il est ici ou il est là, car voici : le » royaume de Dieu est au-dedans de vous. » (Luc, XVII, 20, 21.)

M. Strauss, avec sa méthode minutieuse, consacre une longue dissertation à ce sujet, pour nous maintenant de pure curiosité. Les premiers chrétiens se trompèrent par une interprétation trop littérale, dans laquelle ils confondirent ce qui est dit du royaume céleste, de la possession de Dieu après cette vie, avec le règne de Dieu ici-bas sur les âmes. Voilà tout. (*Nouvelle Vie de Jésus*, par M. Strauss, tome I, page 309, *le Retour du Messie*.)

dans la contrée du haut Jourdain. Il revient, six jours, selon le premier Évangile, et huit jours après, selon Luc, dans le voisinage de Nazareth. Il mène seulement trois de ses disciples avec lui et monte sur une haute montagne[1]. Le lendemain, il continue ses guérisons miraculeuses, mais il retourne bientôt à Kaphr-Nahoum, où il se soumet à la loi de l'impôt en payant le didrakme[2].

Les pharisiens apparaîtront bientôt. Ils viennent écouter son magnifique enseignement et se railler de sa parole.

L'heure était arrivée où Jésus devait songer à se rapprocher de Jérusalem où s'accomplirait le grand drame de sa passion. Matthieu et Marc disent clairement qu'il partit de Galilée et vint aux confins de la Judée, au-delà du Jourdain.

Ce voyage en Pérée, c'est le nom que portait alors la rive transjordane, s'appliquerait mal au dernier départ de Jésus de sa chère patrie galiléenne. J'ai cru mieux concilier nos textes, en attribuant ce voyage à une course exceptionnelle de Jésus dans la Pérée, comme celle que nous avons déjà

1. Voir les trois textes sur la Transfiguration (*Les Évangiles parallèles*, chap. LXII).
2. *Les Évangiles parallèles*, chap. LXV.
3. Luc, XVI, 14.

vue à Césarée de Philippe, parce que nous avons, dans Luc, un récit très-circonstancié du dernier voyage de Jésus quittant la Galilée et se rendant à Jérusalem. Il commence par cette touchante parole :

« Il arriva, lorsque furent venus les jours où il devait être enlevé de ce monde, que lui-même tourna son visage pour aller à Jérusalem. » Ce voyage se fit avec une certaine solennité. Jésus envoya des messagers, au-devant de lui, pour préparer des logements dans les villages. Arrivé dans une bourgade samaritaine, on lui refusa l'hospitalité, parce qu'on voyait bien qu'il se rendait à Jérusalem. Les disciples sont irrités : ils veulent faire descendre le feu du ciel sur ces mécréants. Mais Jésus les gourmande, dit le texte, et répond à Jacques et à Jean : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes; car le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes des hommes, mais pour les sauver. »

Et ils s'en allèrent dans un autre bourg [1].

Cependant la haine du judaïsme orthodoxe, menacé par un enseignement qui avait eu un retentissement immense, n'avait fait que s'accroître. Il nous est très-difficile de déterminer rigoureu-

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. LXXII.

sement la durée du ministère de Jésus, soit dans la Galilée où il se prolongea le plus, soit dans la Judée elle-même, où le témoignage formel de Jean, comblant en cela les lacunes de l'Évangile primitif, nous apprend qu'il fit divers séjours, avant la grande semaine de l'holocauste dernier. Toujours est-il qu'au moment où nous sommes de la vie apostolique de Jésus, l'antagonisme contre lui est arrivé à son plus haut degré.

Le quatrième Évangile, qui a le plus parlé de ces courses de Jésus à Jérusalem et dans le bas Jourdain, dit nettement ceci : « Jésus ne voulait pas parcourir la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le tuer [1]. » Il y avait donc eu un complot, une détermination sérieuse, de la part des docteurs de la loi et des chefs des prêtres, de se défaire par la violence de ce nouveau séducteur. Nous savons les motifs qui inspirèrent cette résolution extrême. Outre le conflit d'intérêts par les menaces de la destruction du vieux culte, outre le conflit d'idées entre le novateur qui ne voulait plus prendre, de la révélation de Moïse, que la substance impérissable formulée dans ce mot : « Tu aimeras Dieu, tu aimeras l'homme », se dressait devant eux, dans toute sa force, le danger

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. LXXIII.

politique. « Les Romains viendront, et ils feront disparaître notre ville et notre nation [1] »

L'exemple de Judas le Gaulonite était présent à tous les esprits. Le soulèvement qu'il avait provoqué, étouffé à temps, mais non sans qu'il y eût du sang versé, faisait trembler pour l'avenir. Qu'il se présentât un homme qui excitât plus vivement le patriotisme national que ne l'avait fait cet autre Galiléen, le peuple juif se fût levé comme un seul homme, et les Romains eussent accompli cette fois, ce qui se fit plus tard d'une manière si terrible, la destruction définitive de la nation.

Nous savons que les sommités sacerdotales et aristocratiques de la société judaïque étaient fort tièdes au sujet de l'indépendance du pays. Les idées de nationalité fermentent plus vivement dans l'élément populaire, où elles ont quelquefois une énergie brutale, que dans la partie éclairée et riche, où domine une politique personnelle. Les hautes classes, avant tout, veulent jouir. Un grand parti conservateur s'était formé dans Jérusalem. L'Évangile nous en a conservé le nom : il s'appelait le parti des Hérodiens. Ces hommes, qui avaient accepté la dynastie iduméenne, dont les derniers

1. *Et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem* (Jean, XI, 48).

membres régnaient sous le nom de tétrarques, supportaient sans trop de répugnance le joug de Rome, fort doux, on le sait, sur les nations tributaires, parce qu'il ne se faisait jamais sentir par une oppression religieuse.

En attendant le grand libérateur, le siloh qu'ils étaient loin de reconnaître dans le pacifique *faber* acclamé prophète par les pêcheurs du lac de Tibériade, ils se contentaient du gouvernement régulier des procurateurs, préfets temporaires, avec lesquels ils vivaient dans les rapports d'une amitié apparente.

Le rapide progrès fait par la doctrine nouvelle, au point qu'elle avait des disciples non avoués dans le synhédrin, faisait craindre quelque tentative nouvelle des classes inférieures, très-faciles à impressionner, et terribles ensuite dans leur fanatisme politique.

S'il est possible de donner une excuse à une persécution d'une injustice évidente, puisque, ni dans la conduite si prudente de Jésus, ni dans sa doctrine prêchée par-dessus les toits, rien n'indiquait une tendance à faciliter des mouvements populaires, nous donnerions celle-ci : très-prévenus contre le nouveau prédicateur, mal renseignés par les agents qu'ils avaient envoyés à plu-

sieurs reprises pour sonder Jésus et le prendre sur son langage, dans leur prudence excessive, ils voulurent prévenir un soulèvement qu'ils redoutaient, et qui eût été, au moins, pour le gouvernement soupçonneux de Rome, une occasion de rendre plus lourde sa domination sur la Judée.

Ce motif politique doit être pris en considération par l'historien qui veut rechercher toutes les causes de la condamnation de Jésus, prononcée déjà secrètement dans le conseil des chefs de la nation et des chefs du sacerdoce.

C'est surtout dans le quatrième évangéliste, qui a le plus donné de détails sur la lutte acharnée des pharisiens contre Jésus, qu'il faut lire les scènes où se développent toute leur astuce et toute leur haine [1].

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. LXXIII.

C'est là que se trouve ce fait relaté par Jean seul, que « les frères de Jésus ne croyaient point en lui » (Jean, VII, 5). Il y a là un embarras de plus sur cette question déjà difficile des frères de Jésus. Nous savons par nos textes que quelques-uns des frères de Jésus n'étaient que ses cousins, comme étant les fils de Marie, femme de Cléophas, sœur de la Vierge. M. Renan en fait loyalement l'aveu. La question devient plus embarrassante pour ces autres frères dont nous voyons ici la malveillance, et qu'il est impossible de confondre avec les cousins de Jésus, devenus ses disciples. Quelques anciens Pères ont cru trancher la difficulté en affirmant que Joseph avait eu des enfants d'un premier mariage. L'âge avancé auquel il épousa la Vierge suppose ce mariage an-

Jérusalem sera le nouveau théâtre où nous suivrons le Maître. Dans sa Galilée paisible, sous la domination du tétrarque attiré souvent hors de la contrée où se tenait Jésus par les délices de sa villa royale de Machœrous, il y avait peu à craindre; et nous avons vu que quelques absences prudentes suffirent pour ne pas trop réveiller les inquiétudes de celui qui avait, par une lâche vanité, fait couper la tête du Précurseur. Il n'en est plus ainsi à Jérusalem. Ses ennemis y étaient tout-puissants. Poncius Pilatus, procurateur de la Judée proprement dite, tenait à ménager les principaux Juifs. Ce que les gouverneurs, envoyés de Rome dans les régions soumises au tribut, redoutaient avant tout, c'était la dénonciation aux empereurs. Le césarisme était soupçonneux pour ses agents, et, par ce mot terrible : l'exil, il tenait, comme un seul homme, cette légion d'administrateurs qu'il envoyait, depuis le Rhin jusqu'à l'Euphrate, représenter la puissante Rome.

Jésus vit la Jérusalem hérodienne dans toute sa magnificence. Cette belle cité conservait encore

térieur, un célibat aussi prolongé étant contraire aux mœurs juives. Cette hypothèse serait en effet une solution, et plusieurs commentateurs, même dans les temps modernes, ne lui seraient pas défavorables. J'ai dû la mentionner ici pour faire connaître les explications les plus importantes.

des vestiges précieux de l'époque salomonienne, et dans ses murailles se retrouvent, de nos jours même, des portions notables dues aux rois de Juda, successeurs de Salomon. Il faut regarder comme un mot malheureux, échappé à un membre de l'Institut, cette assertion de M. Renan [1], que, « jusqu'aux Asmonéens, les Juifs étaient restés étrangers à tous les arts. » C'était biffer d'un trait de plume près de six siècles où brilla l'architecture, dont la construction du Temple, l'une des merveilles du monde, avait été l'école féconde. Quand on réfléchit à ce qui a survécu de monuments dans Jérusalem à quinze prises d'assaut ou destructions successives, dont la plus terrible fut celle de Titus, on s'étonne d'un mot que l'on attribuerait à l'ignorance, s'il ne fallait pas y voir peut-être un parti pris du savant académicien de compter pour peu des découvertes récentes, et toute une théorie sur l'art hébraïque, auxquelles M. de Saulcy, son collègue à l'Institut, attache maintenant son nom et sa gloire. Ici M. Renan, envers qui je tiens à être rigoureusement juste, est pris par moi en flagrant délit de négation passionnée.

La brillante nécropole de Jérusalem, si riche en monuments de tous les âges, depuis l'époque

1. *Vie de Jésus*, page 210.

iébouséenne jusqu'à la dispersion de la nation juive, les fragments salomoniens sous la porte méridionale du temple, les belles piscines, la tour colossale qui porte encore le nom de David, les constructions curieuses de la fontaine scellée encore intactes, et les splendides vasques salomoniennes destinées à recueillir les eaux nécessaires au temple, sans y comprendre évidemment ces palais intérieurs, qui n'avaient pas survécu au sac de Jérusalem avant la captivité de Babylone. tout cela nous dit si les Juifs étaient restés étrangers à tous les arts avant les Asmonéens.

Les traditions de l'ère brillante des rois de Juda étaient si peu perdues en architecture, à Jérusalem, que le roi Hérode mit sa gloire à les continuer. Ce fut leur influence qui inspira les travaux de la restauration splendide du dernier temple; et il faut ou n'avoir pas lu l'historien Josèphe, ou avoir oublié ses descriptions si minutieuses et si précises, pour méconnaître que l'art hébraïque ne faisait que continuer avec plus ou moins de bonheur l'architecture nationale [1].

1. Les ouvriers juifs formés, à l'école des Sidoniens, ont continué jusqu'aux époques les plus modernes, leur science de la taille des pierres. Je trouve au IVe siècle, l'atrium de la basilique constantinienne, à Jérusalem, taillé et appareillé à la manière juive. De son

En jetant un coup d'œil sur la *Carte de Jérusalem au temps de Jésus-Christ*, qui accompagne ce volume, nous nous rendrons un compte exact de la ville sainte, telle que la vit Jésus et telle que l'historien Josèphe nous l'a décrite. On a été longtemps dans cette erreur que la Jérusalem rebâtie, après le Christ, par l'empereur Adrien, n'était pas sur l'emplacement de l'ancienne. Il est vrai qu'une partie notable du mont Sion fut abandonnée, et que la nouvelle muraille du midi le divisa en deux, laissant en dehors des terrains vagues aujourd'hui et dans lesquels se trouvent deux seules constructions, le cénacle et la maison de Caïphe. Pour tout le reste de la ville, rien ne fut changé; et les remparts du nord, au temps d'Ælia Capitolina, comme au temps des croisades, suivirent l'enceinte d'Hérode Agrippa, postérieure de dix à douze ans à la mort du Christ, enceinte défendue particulièrement, vers Bezetha, par une immense coupure dans la colline qui porte ce nom.

Au levant était l'enceinte du temple, qui formait un rempart presque à pic sur le Kédron. La na-

côté, M. de Saulcy a très-bien remarqué l'influence de cette école jusque sur les monuments coloniaux de Philadelphie (Rabbat-Ammon), capitale de l'Ammonitide, ville très-florissante encore au IVe siècle (*Voyage en Terre-sainte*, par M. de Saulcy, 1865. 2 vol. grand in-8o).

ture avait donc tracé en grande partie le périmètre de la cité sainte.

Transportons-nous au temps de Jésus. Le mont Sion était occupé par la ville haute, la cité de David, qui avait été primitivement la ville chananéenne des Iébonséens.

La partie du nord-ouest voyait s'élever une forteresse puissante, que David avait bâtie et que le roi Hérode restaura avec magnificence, de manière à en former à la fois une forteresse et un palais [1].

La base massive de la tour de David, où étaient suspendus mille boucliers, subsiste encore de nos jours; et sa partie supérieure, devenue, sous les rois latins de Jérusalem, une chapelle haute, fortifiée de créneaux et servant de donjon, avait été élevée par Hérode et décorée splendidement. Tout ces travaux étaient dans leur éclat et dans leur fraîcheur. Des galeries de marbre, des bains somptueux, des jardins où coulait dans des bassins de marbre l'eau amenée des hauteurs de Nephtoah [2]

1. Il faut distinguer cette forteresse de Sion du palais appelé la Maison du Liban, construit par Salomon, que nous plaçons dans la partie orientale du mont Sion, en face du temple, et communiquant avec lui par un pont d'une construction admirable. Ce palais fut détruit de fond en comble par les Assyriens; c'est aujourd'hui le quartier juif.

2. Une indication précieuse, due à notre excellent consul à

faisaient une habitation royale de la citadelle. Elle servait probablement à la famille du procurateur romain qui ne se transportait à la tour Antonia, où était le prétoire, que pour l'exercice de sa charge. Jésus passa souvent aux pieds de la tour massive construite par David, quand il sortait de la ville par la porte occidentale. En vain Hérode avait donné des noms nouveaux aux trois tours qui défendaient principalement la cité et formaient le palais de David, le peuple n'avait pas oublié la dynastie glorieuse de laquelle devait sortir le Messie; et le mot qui coûta si cher à Jésus l'« Hozanna au fils de David! » est là pour attester que les souvenirs du saint roi n'étaient nullement effacés dans la nation juive. Une très-forte muraille, flanquée de tours massives comme la tour de David, dans la direction de l'est à l'ouest et joignant le temple, protégeait la ville haute du seul côté où elle était accessible. Josèphe l'appelle

Jérusalem, M. de Barrère, et conservée par M. de Sauley (*Voyage en Terre-sainte*, tome 1er, page 92), confirme l'existence d'un aqueduc, qui de Nephtoah, aujourd'hui Leftah, conduisait les eaux à Jérusalem et probablement dans la partie haute. Josué, (xv, 9,) mentionne les sources des eaux de Nephtoah. Quant au temple, c'était des sources d'Etham au-delà de Beit-Lehm que lui venaient les eaux. On voit sur la carte le tracé de l'aqueduc d'Etham. Il faut placer au nord-ouest celui de Nephtoah.

le vieux mur. Un fossé profond avait été creusé à ses pieds; il fut comblé quand la ville fut agrandie au nord-est : c'est aujourd'hui la rue de David.

Une vallée dont le nom hébraïque ne nous est pas conservé et que je crois très-bien être le Mello de la Bible, divisait en deux le terrain de Jérusalem [1], c'est la vallée des Fromagers de Josèphe, dont nous avons fait ce mot vicieux le Ty-

1. Il m'a été impossible d'identifier, comme le font quelques savants, la légère dépression de terrain que forme la rue de David, avec la vallée des Fromagers. Il serait singulier que la grande vallée qui part du plateau supérieur où sont les champs cultivés de Jérusalem et sa petite forêt d'oliviers, pour se rendre à Siloan, n'eût pas un nom dans Josèphe, qui aime à tout décrire minutieusement et à tout nommer, pendant qu'il eût fait cette faveur à une dépression de terrain que tout porte à croire artificielle, et qui n'avait pas 50 mètres de largeur, sur une longueur à peine de 300 mètres.

Ce qui, selon moi, a toujours fait tromper sur l'identification de la vallée des Fromagers, c'est l'expression mal comprise de Josèphe qui dit que la ville basse, située au nord, était séparée de la ville haute par la vallée des Fromagers. Cette expression a été prise trop à la lettre; et on en sera convaincu quand on réfléchira que les anciens n'employaient d'ordinaire qu'un seul mot, le nord, pour indiquer le nord-est et le nord-ouest. Si nous rectifions le texte de Josèphe d'après cette remarque, nous trouvons, en effet, sauf le versant contigu au mont Sion, toute la ville basse au nord-est de la cité; et alors, il est tout naturel de regarder la vallée principale qui aboutit à Mello, comme étant réellement la vallée des Fromagers. Quant à Acra, je dirai ce mot qui me semble décisif, c'est que cette hauteur dominait le Temple, et que, pour cela, elle fut rasée. Or si, comme le veulent quelques

ropœon. Cette vallée se dirigeait du sud au nord. Le versant contigu au mont Sion, dont il n'était que le prolongement et le versant opposé, appelé Acra, formant autrefois une hauteur entre le fond de la vallée et le mur occidental du temple, furent entourés, au couchant et au nord, d'une muraille rectangulaire, à la hauteur de l'angle nord-ouest du temple où était bâtie la forteresse Antonia. Ce fut l'œuvre ou de Salomon ou de ses successeurs. Cette partie de la Jérusalem antique s'appela la ville basse. Elle laissait à l'ouest les jardins de la ville et le lieu infâme appelé Golgotha (probablement le Goatha de Jérémie xxxi, 39), où avaient lieu les exécutions. Ce Golgotha n'était nullement un monticule, comme on le suppose, mais un terrain légèrement incliné, coupé à pic du côté de l'ouest par

savants, Acra eût été le terrain en pente très-rapide situé au-dessous du bazar actuel, l'opération eût été superflue. On ne rase pas, que je sache, le versant d'une colline. Si de ce terrain on voyait dans le temple, après l'opération prétendue, on y voyait encore. Ce qui a été rasé, selon moi, c'est une hauteur qui servait de prolongement à la colline de Bezetha, et qui forme le beau quartier musulman de Jérusalem, entre la *Via Dolorosa* actuelle et le bazar au coton. De là on dominait le temple, et l'on s'explique que les Juifs, par respect pour ce lieu sacré, eussent demandé qu'on nivelât le sol d'Acra. Cette note est très-courte, mais elle rend substantiellement les raisons capitales qui m'ont toujours fait placer Acra au point que j'indique sur la carte, et rendre ainsi à la vallée des Fromagers sa véritable position.

une dépression artificielle de cinq mètres, qui fut faite pour l'extraction des pierres destinées à la nouvelle muraille et plus tard changée en jardin.

De la ville basse que l'œil saisit très-bien aux deux versants de la vallée des Fromagers, nous arrivons au temple qui occupe le prolongement de la colline de Bezetha, entre la petite vallée des Fromagers et la grande vallée du Kédron. C'est dans ce temple que nous trouvons fréquemment Jésus [1]. La vie religieuse et politique des Juifs, confondues alors comme aujourd'hui dans le monde de l'islamisme, se passait toute là Le temple, outre que c'était une merveille d'architecture que Josèphe s'est complu à nous décrire, était la maison de tout Israélite. Dieu résidait là dans sa majesté invisible. Le saint des saints était l'*adytum* redoutable que nul œil profane ne pouvait pénétrer, et où le grand prêtre seul se hasardait, tremblant, deux ou trois fois l'année, en fonction de son haut sacerdoce [2]. L'immense porte du vestibule du temple proprement dit, entourée de deux

1. Voir *Éclaircissements* : Le Temple.

2. Il n'est pas exact de dire avec M. Renan (*Vie de Jésus*, page 215) que le christianisme a toujours regardé le temple comme un lieu anti-chrétien. Nous savons, par Procope, qu'une belle basilique, appelée Sainte-Marie-Néas (la Neuve), fut bâtie par Justinien dans la partie méridionale de l'enceinte du temple.

pylônes, à la manière égyptienne, s'ouvrait vers le soleil levant et était décorée d'une guirlande colossale de vigne étalant des feuilles et des grappes d'or de la hauteur d'un homme. Elle était haute de soixante et dix coudées et large de vingt-cinq, sans battants et entièrement ouverte pour représenter, selon les idées des Juifs, le ciel visible de tous côtés et ouvert partout. Tout le fronton de cette porte était doré, toutes les parties qui avoisinaient la porte intérieure étaient resplendissantes d'or. C'était à la porte du saint des saint, porte immense qui avait des battants d'or, qu'était le fameux voile du temple d'étoffe babylonienne du tissu le plus merveilleux sur lequel était tracé une image du ciel et qui se déchira à la mort de Jésus. L'extérieur du temple était revêtu de tous côtés de plaques épaisses d'or, si bien qu'au lever du soleil il semblait en feu et repoussait tous les regards. Et les autres parties du monument construites en mar-

Ce grand travail byzantin, que je publierai dans tous ses détails, se reconnait en notables fragments dans la mosquée appelée El-Aksa.

1. En évaluant ces proportions à la coudée hébraïque de 450 millimètres, on aurait des mesures exagérées : 31^{m} 50 sur 11^{m} 25. Il faut donc prendre la demi-coudée, ce qui donne une baie splendide, mais acceptable, de 15^{m} 75 sur 5^{m} 62.

bre d'une éclatante blancheur semblaient, de loin une montagne de neige.

Une première enceinte carrée ornée de riches portiques, formait le parvis sacerdotal. Au milieu était l'autel des holocaustes. La mer d'airain et les vases destinés au service de l'autel, formaient deux lignes parallèles à droite et à gauche en avant du vestibule.

Venait enfin le grand parvis extérieur, celui des gentils, où se tenaient les étrangers et les impurs. Il était entouré de longs et vastes portiques, dont le plus célèbre, dans nos Évangiles, est le portique de Salomon. Il formait la partie orientale de l'enceinte sacrée, et avait vue sur la vallée du Kédron; c'était le lieu le plus beau et le plus fréquenté du temple, et où Jésus allait souvent avec ses disciples. Ce portique donnait, à l'aide de nombreuses marches extérieures, dans la belle porte dorée, magnifique monument, contemporain du Christ pour plusieurs parties restaurées par Hérode, et appartenant à l'époque salomonienne elle-même, par son massif et principalement par les jambages énormes qui en forment la base à l'Orient. C'est un carré long, ouvert par des portes doubles à ses deux extrémités, et dont les six coupoles très-surbaissées sont supportées par des arcs doubleaux surbaissés eux-mêmes, et retom-

bant sur l'énorme tailloir de quatre chapiteaux, d'un style étrange, qui indiquent un ciseau hébraïque.

Notre pensée se portera surtout vers ce point du temple, où nous savons que Jésus passa souvent pour se rendre à Gethsémani, au mont des Olives, à Béthanie, lieux affectionnés par lui, où il cherchait la solitude avec ses disciples, et recevait la pieuse hospitalité de Marie et de Marthe, sœurs de Lazare. Aujourd'hui rien n'est changé à cette partie, si précieuse pour nous, du grand édifice. La prétendue destruction de Jérusalem par Titus a été exagérée par les historiens, et est contredite par les faits. Du reste, ce qui se renverse le moins, dans les villes prises d'assaut, ce sont les portes, que probablement on ne s'amuse pas à abattre, pour s'en fermer à soi-même l'accès. Une autre porte de l'enceinte du temple, celle du midi, tracée sur le même plan, mais évidemment salomonienne et subsistant dans ses merveilleuses coupoles surbaissées, sculptées en bas-relief très-plat, et l'une des plus curieuses choses qui se voient en architecture [1], servait aussi de

1. Mon savant ami, M. de Saulcy, a le premier éclairci cette grande question de l'art salomonien. Son dernier travail (*Voyage en Terre sainte*, 2 vol.) contient des détails précieux sur ces portes

passage à Jésus quand il descendait du temple vers la piscine de Siloam. Ajoutons, pour terminer cette description rapide de la Jérusalem contem–

du temple qui forment à elles seules des monuments du plus haut intérêt. Il a très-bien vu qu'appartenant par leur ensemble au premier temple, elles n'avaient fait que subir une restauration et des embellissements sous Hérode. Qui pourrait, en effet, confondre avec l'art de décadence de l'époque hérodienne l'étrange ornementation intérieure de la porte sous El-Aksa, si originale, et offrant à l'œil exercé tous les caractères d'un art primitif? Tant pis pour ceux qui s'y trompent. Plus affirmatif encore sur ce point que mon ami, j'ose avancer que ce sont des fragments du premier temple, d'une haute valeur, que l'intérêt des démolisseurs de ce monument fit forcément respecter.

Les antagonistes de M. de Saulcy, qui ont voulu lui contester l'antiquité relative de la porte Dorée et de la porte sous El-Aksa, se sont singulièrement fourvoyés en attribuant ces monuments à l'empereur Justinien, qui fit élever une basilique chrétienne dans la partie méridionale de l'enceinte du temple. Je publierai l'étude très-détaillée que j'ai faite de ce monument byzantin, et je déclare ici, en toute conscience, qu'il n'y a pas plus de rapport, pour l'appareil, les chapiteaux, les corniches, la forme des baies, entre la basilique de Justinien et les portes antiques si bien jugées par le savant académicien, qu'entre les détails du grand portail de Notre-Dame de Paris et ceux de la façade de l'église de la Madeleine. Je n'aurai pas de peine à démontrer cela. Par une délicatesse particulière, dans notre dernière expédition scientifique en Palestine, comme dans la première, mon ami, qui a toutes les qualités d'un noble cœur, m'avait laissé l'étude des monuments chrétiens. Je regrette presque aujourd'hui qu'il n'ait pas consacré une journée aux débris de la basilique justinienne; il se fût trouvé bien plus fort contre des adversaires qui me paraissent singulièremen obstinés, mais qui, je dois le dire, soutiennent une détestable cause.

poraine du Christ, qu'une énorme muraille, partant à angle droit de l'enceinte méridionale du temple, et se retournant bientôt en équerre, enclavait ce terrain bas appelé Mello, et défendait cette partie inférieure de la ville où l'on place d'ordinaire le palais bâti par Salomon pour la reine sa femme, fille de Pharaon roi d'Égypte.

Arrivé à Jérusalem vers le milieu de la fête des Tabernacles, Jésus se trouva transporté sur le terrain où il avait à lutter face à face avec ses ennemis. Près de six mois restaient encore jusqu'à la grande semaine du sacrifice suprême. Il fallait moins de temps à la corporation puissante des chefs de la loi pour accomplir l'œuvre honteuse de la vengeance sur la personne de Jésus. Il s'était livré lui-même à ses ennemis.

Cette période dernière de l'existence du maître nous est racontée par Jean avec des détails qui semblent pris sur le vif et que l'on dirait écrits le jour même, quoique rapportés par l'Évangéliste dans son extrême vieillesse. Il y a plus de charme à les lire dans le récit original que dans un résumé toujours froid [1]. L'incertitude du peuple y est

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. LXXIII. Ce chapitre, dû tout entier à Jean, est une histoire nettement tracée de la grande lutte entre Jésus et les pharisiens.

admirablement rendue. Ce ne sont plus là les candides Galiléens des rives du beau lac; la population urbaine est plus difficile. Le spectacle perpétuel des passions humaines mises en jeu rend défiant l'homme des villes, même le moins mêlé aux intrigues de la classe élevée, avec laquelle il n'est en contact que dans la rue. De nombreuses rumeurs, c'est le mot de Jean, couraient donc dans Jérusalem, sur le nouveau prophète s'installant en maître dans le temple, en face du sacerdoce officiel. « Les uns disaient : Il est bon; d'autres disaient : Non, mais il séduit la foule. » Autre trait de l'Évangéliste : « Personne ne parlait de lui ouvertement, par crainte des Juifs. » Cette terreur des puissants explique déjà comment beaucoup d'Israélites, qui reconnurent en Jésus le Messie, ne furent que des disciples timides. Les intérêts matériels enchaînent, dans la vie. Ce qui était pourtant très-connu de toute la ville, ce qui en était la nouvelle, depuis l'arrivée de Jésus à la scénopégie, c'est qu'on cherchait à le tuer. Jésus lui-même le dit naïvement devant la foule qui l'entoure, le premier jour qu'il monte au temple et qu'il enseigne. Ses envieux sont naturellement dans cette foule : « Pourquoi cherchez-vous à me tuer? dit Jésus. — Tu as le démon,

lui est-il répondu du milieu du peuple; qui cherche à te tuer? » Il argumente alors et se défend sur la guérison qu'il a faite le jour du sabbat. — « Vous donnez bien la circoncision le jour du sabbat, leur objecte-t-il, et cela pour obéir à la loi de Moïse; pourquoi vous indignez-vous contre moi de ce que j'ai rendu sain un homme, le jour du sabbat? » Il n'y avait pas à répondre; et, en effet, on se tut.

Seulement par là Jésus affirme sa puissance; et l'on ne voit pas que nul ose le contredire sur le fait.

Ces premières prédications de Jésus ne furent pas infructueuses; et au moment où déjà les chefs de la loi cherchaient à le saisir (Jean, VII, 30, 31), plusieurs du peuple crurent en lui et dirent ce mot: « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que celui-ci n'en fait? »

Ces paroles exaspérèrent les pharisiens et les chefs des prêtres. Cette fois, ils envoient officiellement des gardes pour le saisir. La scène est pleine d'intérêt. C'était le dernier jour, le plus grand de la fête, dit l'Évangéliste. En effet, le peuple se portait en grand nombre à cette fête, parce qu'on puisait l'eau des grandes citernes de Salomon, pour en faire des libations sur l'autel.

La foule des croyants était immense; on se pressait sous ce magnifique portique de Salomon que les siècles semblaient avoir respecté pour qu'il devînt le berceau de l'Église naissante. Jésus se tenait debout, et s'écriait, comme s'il eût fait allusion au culte vieilli des libations du temple : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive; celui qui croit en moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive. » Ce langage figuré était merveilleusement compris de la foule. Plusieurs, dans le peuple, s'écriaient : « Celui-ci est vraiment un prophète. » D'autres allaient plus loin : « Celui-ci est le Christ. » Mais aussitôt s'élevait la contradiction : « Est-ce que le Christ viendra de Galilée? N'est-ce pas du sang de David et du bourg de Beit-Lehm? »

Les gardes envoyés pour le saisir s'étaient mêlés aux spectateurs, et, sous le charme de la parole de vie, ils s'étaient sentis attirés vers le Maître. Ils retournent vers les chefs des prêtres et vers les pharisiens. Et ceux-ci leur disent : « Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? » Les gardes répondent : « Jamais homme ne parla comme cet homme. »

Magnifique triomphe pour l'apostolat de Jésus!

L'agitation est extrême parmi les pharisiens. Nicodème, le disciple secret de Jésus, prend timi-

dement sa défense : « Notre loi, leur dit-il, juge-t-elle un homme sans l'avoir entendu d'abord, et sans connaître ce qu'il fait ? » A cette sage raison il est répondu : « Es-tu aussi toi-même Galiléen ? Cherche, et vois qu'il ne vient point de prophète de Galilée. »

Et chacun s'en retourne dans sa maison.

De telles scènes se renouvelèrent souvent. Pendant son séjour à Jérusalem, Jésus se rendait au mont des Oliviers, à l'orient de Jérusalem. La distance est petite : trois kilomètres à peine, à partir du temple, conduisent au sommet. C'est l'une des vues les plus splendides et l'un des panoramas les plus grandioses qui soient au monde, sans en excepter ces ravissants points de vue que l'on rencontre fréquemment dans la Grèce. L'horizon matériel semble agrandir l'horizon des intelligences, et l'on ne s'étonne pas que les plus hautes conceptions aient été inspirées au génie humain, dans les plus beaux sites du monde, et sous les climats les plus favorables au développement de la vie.

Du haut de la montagne, on tient sous son regard le temple et la ville tout entière, bâtie en amphithéâtre. Et telle est la transparence de ce beau ciel, que l'œil, malgré la distance, saisit les objets

jusque dans de minutieux détails. La forme des maisons à coupole est certainement d'origine hébraïque, puisque nous retrouvons, sous les anciens portiques détruits, la coupole salomonienne. Jérusalem devait offrir alors aux regards un magnifique tableau, avec ses milliers de blanches coupoles étagées et se détachant, comme aujourd'hui encore, des galeries à jour destinées à arrêter la lumière trop vive et à tempérer les chaleurs brûlantes.

Sur le versant opposé, on embrassait tout le bassin du Jourdain inférieur et de la mer Morte, limité à l'extrême horizon par l'immense plateau de l'Ammonitide et de la Moabitide.

Jésus et ses disciples durent souvent se complaire à regarder cette nature splendide qui leur rappelait la chère Galilée que Jésus ne devait plus revoir.

Dès le point du jour, le Maître se trouvait dans le temple. Tour à tour, sous le portique bâti par Salomon, le roi populaire de l'Orient, ou dans le Gazophylacium, l'une des salles du temple attenante aux portiques inférieurs, où les Juifs fidèles déposaient leurs offrandes, il enseignait, et personne ne le saisissait; son heure, dit l'Évangéliste, n'était pas encore venue.

Ce fut l'un de ces jours qu'étant assis à la manière orientale, c'est-à-dire accroupi, et le buste dégagé du machlah, manteau si gracieux et si simple, tout le peuple vint à lui, et Jésus l'enseignait. Arrivent les scribes et les pharisiens. Ils amènent une femme surprise en adultère, et, la plaçant debout au milieu du peuple, ils disent à Jésus : « Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère ; mais Moïse, dans la loi, nous ordonne de lapider celle-ci. Et toi donc, que dis-tu? » Ils disaient ceci, en le tentant, pour avoir de quoi l'accuser. Mais Jésus, se baissant, écrivait de son doigt sur la terre. Et, comme ils continuaient à l'interroger, se relevant, il dit : « Que celui de vous qui est sans péché, le premier jette la pierre sur elle. » Et, se baissant de nouveau, il écrivait sur la terre. Mais ceux-ci, l'ayant entendu et repris par leur conscience, sortirent l'un après l'autre, commençant par les vieux jusqu'aux jeunes, et Jésus demeura seul avec la femme qui était là debout. Mais Jésus, se relevant et ne voyant personne, si ce n'est la femme, lui dit : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient? Personne ne t'a condamnée? » Mais celle-ci répondit : « Personne, Seigneur. » Jésus lui dit : « Ni moi non plus, je ne te condamnerai pas ; va et ne pèche plus. »

core un jour de sabbat. Nouvelle fureur des pharisiens : « Cet homme n'est point de Dieu puisqu'il ne garde pas le sabbat. » Il y a là une scène qui tourne presque au comique. On demande à cet homme ce qu'il pense de son thaumaturge. Il répond hardiment : « C'est un prophète. » On appelle ses parents. Ces honnêtes ingrats ont peur ; ils craignent les Juifs qui avaient décidé, quelques jours auparavant, que quiconque confesserait Jésus serait chassé de la synagogue. Ils disent aux pharisiens : « Il a l'âge, interrogez-le vous-mêmes. »

La discussion s'engage entre l'aveugle et les pharisiens. Cet homme naturellement a le beau rôle : « Ils se disent les disciples de Moïse ; ils reconnaissent que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, ils ne savent d'où il est. » L'aveugle ne peut s'empêcher de dire que cela est surprenant, et que cependant ses yeux sont ouverts. Il s'appuie sur un fait patent, et il les écrase de cette parole : « On n'a jamais entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » Ils lui répondent par une grosse injure, et ils le jettent dehors[1].

manuscrits, ceux du Sinaï et du Vatican, portent *Siloam*. Aujourd'hui encore, la fontaine et le village situé en face s'appellent *Siloan*.

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. LXXIV.

L'exaspération augmentera encore parmi eux. Quand arriva la fête de la Dédicace, c'était l'hiver, Jésus se promenait, selon son usage, dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs l'entourèrent et lui dirent :

« Jusqu'à quand tiendras-tu nos esprits en suspens? Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement. »

Jésus répond :

« Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. »

Cette réponse n'est pas comprise. Les ennemis de Jésus s'en irritent, et l'Évangéliste nous dit qu'ils prennent de nouveau des pierres pour le lapider. Il affirme devant eux que le Père est en lui et qu'il est dans le Père. Ce discours si net, si expressif ne les éclaire pas davantage. Ils cherchent à le saisir ; mais il sort de leurs mains.

Jésus alors prend le parti d'un nouvel exil. Il se rend en Pérée, sur la rive gauche du Jourdain, aux environs de Beit-Abara, où Jean avait premièrement baptisé, et il y séjourne[1].

Ces précieux renseignements historiques, dont

1. C'est très-probablement à ce voyage, où Jésus dut traverser Jéricho, qu'il faut rapporter la conversion de Zachée et la guérison de l'aveugle ou des aveugles de Jéricho.

ITINÉRAIRE
de
JÉSUS-CHRIST
en
TERRE-SAINTE

1866

SIDON
TYR
Anti-Liban
CÉSARÉE
de Philippe
Lac Meroum
ONITIDE
GALILÉE

on voit toute la portée, nous sont donnés par le quatrième Évangéliste. La partie la plus dramatique de la vie de Jésus eût trop souffert de l'oubli que fait Matthieu, suivi en cela par Marc et par Luc, des dernières luttes de Jésus avec les puissants pharisiens.

C'est encore au quatrième Évangéliste que nous devons le récit de la résurrection de Lazare[1]. Comment s'expliquer le silence des trois premiers sur un fait aussi capital, aussi éclatant? Matthieu, en sa qualité d'apôtre, pouvait-il ignorer la résurrection de Lazare? S'il n'en dit rien, et après lui Marc et Luc, qui ont puisé largement dans son livre, ne serait-ce pas une preuve que ce livre de Matthieu n'a pas été écrit par un apôtre, ou bien que le récit de cette résurrection est une addition au texte de Jean? Ainsi conclut l'exégèse hostile.

Le silence d'un historien sur un fait même capital ne prouve rien contre ce fait reproduit par un autre. Il y a à conclure de l'oubli de Matthieu que c'est un oubli, et voilà tout; et la preuve, c'est que Jean est venu combler la lacune. Il faut se souvenir que le premier Évangile surtout a eu pour but de nous raconter la doctrine de Jésus, les *logia*, les discours. Cela est généralement re-

1. *Les Évangiles parallèles*, chap. LXXV.

connu, et c'est ce qui explique l'oubli de beaucoup de faits qui eussent entraîné trop loin le premier Évangéliste hors de son plan. Si ce n'est pas là une solution absolument radicale de la difficulté, il faut pourtant reconnaître avec loyauté qu'il a pu en être ainsi. Cela suffit pour que la difficulté, réelle, je le reconnais, ne soit pas cependant une preuve irréfutable contre nous. On n'établit rien avec des doutes.

On éprouve une espèce de pudeur à relever l'étrange hypothèse de M. Renan, au sujet de la résurrection de Lazare. Selon notre savant, Lazare n'était pas mort ; les disciples s'entendirent avec lui et avec ses deux sœurs pour faire croire à Jesus qu'il était réellement thaumaturge. Lazare se serait prêté à cette comédie; il eût été vivant au fond de son sarcophage, enveloppé d'un suaire, prêt à soulever le marbre sous lequel il s'était enseveli, à la parole que Jésus ne manquerait pas de prononcer : « Lazare, sors dehors, *Lazare, exi foras.* »

M. Strauss se moque de notre académicien au sujet de cette explication bizarre; et il faut dire qu'il y a eu, dans le monde religieux comme dans le monde incroyant, un rire universel, au sujet de la plus pauvre des inventions qui eût pu être imaginée.

Celle des coïncidences, mise en avant par quelques exégètes allemands, dont s'amuse aussi M. Strauss, était moins maladroite.

Ce qui est capital pour l'histoire, c'est que cette grande manifestation de la puissance divine en Jésus amène le terrible dénouement déjà prévu d'un arrêt contre lui. Les chefs des prêtres et les pharisiens assemblent le synhédrin.

« Si nous laissons faire cet homme, tous croiront en lui, et les Romains viendront et détruiront notre lieu et notre nation. »

Et Caïphe, le grand-prêtre, prophétise qu'il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas.

Et ce qui m'étonne, moi, homme du XIXe siècle, écrivant ces lignes, c'est que Jean, l'apôtre, racontant ce fait, ajoute un mot d'une portée immense, plus grand dans ses conséquences et aussi prophétique : « Il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, et non pour la nation seulement, mais afin de rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. »

Est-elle grande, est-elle merveilleuse cette vue sur l'avenir, jetée, vers la fin du Ier siècle, par l'ancien pêcheur de Galilée, devenu évêque d'Éphèse? Certes, cette parole-là n'est suspecte

pour personne de non authenticité. Il est d'un plus grand poids dans la balance que Jean ait pu tenir ce langage, quand rien ne faisait soupçonner les grandeurs futures du christianisme, que de voir Caïphe, prophète sans le savoir, annoncer la mort violente de Jésus.

Rassembler en un les membres dispersés de la famille humaine, songer à cela, y croire, y travailler, et sous les douze Césars, quelle incroyable prétention! Et si elle ne vient pas de Dieu, d'où vient-elle?

Dès ce moment, on pense à tuer Jésus, c'est le mot de l'Évangéliste. Et il ajoute :

« C'est pourquoi Jésus ne marchait plus ouvertement parmi les Juifs ; mais il alla dans une contrée près du désert, dans une ville appelée Ephrem, et il demeurait là avec ses disciples [1]. Ce fut la dernière fuite volontaire de Jésus, son dernier exil. »

1. Voyez, sur la carte qui accompagne ce volume, la position que j'indique à cette ville. Voyez aussi la note du chapitre LXXV des *Évangiles parallèles*. Je dois ajouter que le nom d'Ephraïm, donné par l'exemplaire du Vatican et par l'édition elzévirienne que j'ai suivie, est changé en celui d'Ephrem dans l'exemplaire du Sinaï.

LIVRE TROISIÈME

VIE DOULOUREUSE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

L'ENTRÉE TRIOMPHANTE

Jésus, depuis son entretien avec les Juifs, lors de la fête de la Dédicace, entretien après lequel il avait manqué d'être lapidé, n'était pas retourné à Jérusalem. Le passage à Béthanie fut rapide, et, pour n'avoir rien à redouter de ses ennemis, Jésus s'était retiré sur la limite du désert où il était facile de braver toute poursuite.

La pâque des Juifs étant proche, il quitta Ephraïm, et se rendit à Béthanie, dans la maison de Lazare qu'il avait ressuscité. Les Ephraïmites vinrent en assez grand nombre à la fête, et, voulant la célébrer selon la rigueur du rite, ils se

rendirent, plusieurs jours à l'avance, à Jérusalem, pour avoir le temps d'accomplir les purifications légales. Ils cherchaient Jésus et se disaient dans le temple : « Que pensez-vous, qu'il ne soit pas venu à ce jour de fête ? »

En même temps, les chefs des prêtres avaient lancé un monitoire qui obligeait tout Israélite, s'il savait où était Jésus, à le découvrir, afin qu'ils le fissent prendre.

On se demande, dans cet état de choses, pourquoi Jésus, en effet, se rend à Jérusalem. Il est parfaitement convaincu de la haine intraitable du synhédrin ; il en sait la toute-puissance. Voilà deux fois qu'en présence du danger de la prison et de la lapidation, il a la prudence de fuir, d'abord dans la Pérée où le synhédrin ne pouvait guère l'atteindre, ensuite à Ephrem où il lui était facile de gagner les gorges sûres du vaste désert formé par la pente orientale, abrupte et désolée, de la grande chaîne judaïque.

S'explique-t-on qu'au moment de l'explosion la plus violente de la haine des chefs de la nation, quand le mandat (ἐντολάς) pour le faire saisir est juridiquement lancé (Jean, xi, 57), il renonce à tous ses plans de prudence suivis jusqu'à ce jour, il abandonne l'asile sûr d'Ephrem, l'asile plus

sûr encore de la rive transjordane, d'où il peut gagner les contrées lointaines de l'Arabie, et ne revienne pas dans la Galilée hospitalière, en définitive sa patrie, où nul danger sérieux n'avait été encore signalé contre lui, pour aller, de lui-même, sans nécessité, sans raison, sans avantage pour l'apostolat qu'il a entrepris, s'il n'est qu'un de ces sages qui prêchent la réforme des abus religieux au sein de leur nation, se livrer aux mains des chefs des prêtres et des pharisiens? Il n'y a pas d'explication rationelle à donner d'une conduite aussi étrange.

Disons de suite, pour conclure, ce qui porte avec soi son évidence, que Jésus savait parfaitement qu'il allait être appréhendé au corps par les gardes du temple, que le premier fanatique venu, pour obéir au mandat d'amener lancé par le synhédrin, le livrerait aux magistrats; que la prison pour le moins l'attendait; par conséquent, que son œuvre prenait fin; que ses disciples, hommes timides, dépaysés dans Jérusalem, commenceraient par fuir comme des colombes que le milan épouvante, et rentreraient un à un en Galilée, pour aller reprendre leur premier métier de pêcheurs, heureux d'échapper aux verges de la police hiérosolymitaine; que nul parmi eux, même

le plus énergique, comme Pierre, ne songerait à reprendre l'œuvre avortée, parce qu'elle aboutirait à la même répression de l'Église officielle menacée par ces Galiléens toujours frondeurs. Humainement, à en juger par toutes les règles de la prudence la plus vulgaire, le parti pris par Jésus de reparaître à Jérusalem, au milieu de la foule immense réunie dans le temple, où un coup de main serait si facile de la part des sbires du synhédrin, était un véritable coup de tête, une folie, pour dire le mot. Toute l'auréole, qui entourait pour nous cette suave figure, s'évanouit. Nous sommes prêts à adopter la singulière idée de M. Renan, qu'entraîné par l'effrayante progression d'enthousiasme qu'il avait provoqué, Jésus n'était plus libre et que sa raison se troublait [1]. A moins de faire de ce sage des sages le plus fou des fous, nous n'arriverons jamais à nous expliquer sa détermination.

Dira-t-on qu'il espère un soulèvement du peuple en sa faveur? S'il a jamais eu cette pensée, vous me faites de lui un personnage bien vulgaire. Je ne veux plus de votre héros. Comme cela sent son Judas le Gaulonite et tous ces enthousiastes, les

[1] M. Renan a dit la chose avec hésitation : « Parfois on eût dit que sa raison se troublait » (*Vie de Jésus*, page 318).

uns religieux, les autres politiques, dont Masaniello est demeuré, dans notre esprit, le type populaire! Vraiment, c'est trop rabaisser le doux Galiléen.

Que nous sommes loin des beaux parallèles avec Socrate! Le grand homme de Platon ne compte pas sur une émeute des Athéniens; il ne veut pas seulement être défendu devant la magistrature de son pays; il se reconnaît glorieusement coupable d'avoir prêché le Dieu unique; il mourra dans sa gloire. Trop vieux pour acheter quelques hivers de plus par une honteuse rétractation, il accepte la ciguë. Il a Platon pour lui et les grandes paroles de l'histoire. Cela console de quelques années perdues de vieillesse : il sera immortel dans la postérité!

Votre Jésus, simplement homme, a-t-il aucune de ces espérances? Quelle est l'école philosophique qui se chargera de le recommander à l'avenir? Hillel, Schammaï, Akiba, ces illustrations du synhédrin, ont vu leurs noms arriver jusqu'à nous, avec la réputation de leur science. Qui se fût chargé de transmettre celui de Jésus? Saint Ambroise nous dit que Jésus avait choisi précisément ses disciples, ces semeurs de la foi, parmi des pêcheurs et des publicains, de peur de paraître avoir attiré à

lui les âmes par la prudence, par les richesses et l'autorité de la puissance et de la distinction, et afin de se démontrer par la raison de la vérité et non par la séduction du langage[1]. Cette thèse brillante et vraie est journellement soutenue dans la chaire chrétienne. Il doit y avoir relation entre le moyen et les effets. Qu'auraient pu pour le Galiléen, une fois disparu de la scène passagère où sa parole seule l'avait fait briller, des hommes que les Évangiles, peu suspects sur ce point, nous représentent, ce qu'ils devaient être, comme ne comprenant rien à la haute conception de Jésus de la transformation du monde ?

La théorie de l'amour de la gloire portant Jésus à être martyr de l'intolérance du synhédrin n'est pas soutenable, pas plus que la folle espérance de provoquer une émeute à Jérusalem, pour triompher des pharisiens et prêcher ensuite impunément dans le temple. Ces hypothèses touchent à la puérilité.

L'honneur vulgaire, le simple sentiment de sa dignité d'homme commandaient à Jésus de retour-

1. *Ne traxisse prudentiâ, ne redemisse divitiis, ne potentiæ nobilitatisque auctoritate traxisse aliquos ad suam gratiam videretur ; ut veritatis ratio non disputationis gratia prævaleret* (*Ambros.*, *lib.* VI, *Comment. in Luc.*, *cap.* VI).

ner chez lui, à Kaphr-Nahoum, pour y continuer paisible, si c'était une joie pour lui, son gracieux enseignement par les paraboles, et de ne pas venir provoquer plus longtemps une haine qui aboutirait à des représailles sanglantes. Oublions-nous que Jésus se livrera à de terribles objurgations contre les pharisiens, qu'il les appellera des hypocrites, des tombeaux blanchis, une race de vipères, des conducteurs d'aveugles, toutes aménités que ces représentants officiels de Moïse n'auraient pas la vertu de prendre en patience, et dont ils désireraient ardemment se venger? Or, est-il bien de se faire provocateur de mesures sanguinaires, lors même qu'on doit en être la victime, et est-il d'un Israélite aimant bien son pays, d'un descendant de David et de Salomon, soucieux de la réputation de la grande famille abrahamique, dont il était le glorieux représentant, d'exciter à plaisir, par un langage que tous ces hommes prenaient pour des blasphèmes, une intolérance qui ne s'éteindrait que dans son sang? Ne pouvait-il pas prévoir que les pharisiens fanatiseraient les dévots du peuple, au point de leur dicter cette effrayante parole qui a traversé les siècles : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Souhait malheureux et coupable, que près de dix-huit siècles ont vu

s'accomplir dans une dispersion douloureuse et dans des souffrances inouïes !

Vous appelez l'homme d'honneur, l'homme loyal, le Socrate nouveau, celui qui s'expose à attirer sur sa nation de si longues hontes ! Je ne dirais jamais cela. Voyez comme on reproche aux peuples, et avec une raison bien légitime, leurs crimes politiques, parce que, si un homme cède à une passion fatale, le cerveau de tout un peuple doit être calme et ne jamais s'abandonner à un sentiment calculé de vengeance. La nation juive, Jésus n'eût-il été que le doux et honnête Galiléen dont on nous raconte l'idylle, eût commis un crime insensé et brutal, fait pour la souiller dans l'histoire, en l'attachant au gibet infâme. A qui la faute pourtant ? Au jeune écervelé provocateur, qui semble dire : Me voilà ; lapidez-moi, crucifiez-moi !

Il faut donc une autre explication plus naturelle, plus logique, à la détermination de Jésus de se rendre de lui-même à ses ennemis. Nous l'avons vu deux fois, dans un court intervalle, parce que son heure n'était pas venue, dit toujours l'Évangéliste, chercher un abri à Beit-Abara, au-delà du Jourdain, et dans Ephrem, aux confins du grand désert de Judée ; si nous le voyons maintenant ne plus vou-

loir recourir à ce moyen facile d'échapper à la mort, c'est que cette mort lui agrée, qu'elle est pour lui le fait capital du programme de sa mission, que, librement acceptée par lui, elle doit avoir des conséquences d'une immense portée pour l'avenir du monde.

Isaïe, qui a prophétisé avec tant de clarté du Messie qu'il serait facile de dire que ces prophéties ont été interpolées par les chrétiens à partir du premier siècle, si nous n'avions pas la version grecque des Septante, bien antérieure à l'ère chrétienne, et si les Juifs eux-mêmes n'en attestaient pas la parfaite authenticité, a donné pour caractère au sacrifice du Messie qu'il s'offrirait volontairement à la mort : *Oblatus est quia voluit.*

Ne serait-ce pas là le motif de cette obstination de Jésus à revenir constamment dans une ville où son sang devait couler par un supplice infâme? Dans la donnée chrétienne tout s'explique; et le mot de Jésus : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et combien j'ai hâte qu'il s'accomplisse », est le mot d'une énigme, en dehors de cela, complétement incompréhensible.

Si Jésus n'est qu'un simple sage, jouant le rôle de rabbi, nous avons tellement trouvé sa sagesse en défaut que nous avons été amené à le juger

peu maître de sa raison. Et, certes, un tel homme ne mériterait rien de la gloire qu'on lui décerne, en dehors de son rôle divin.

Si l'on établit l'hypothèse que Jésus, par une hallucination incroyable, entendant parler sans cesse du Messie à venir, se soit mis dans la tête qu'il est réellement ce Messie promis par les patriarches et les prophètes, c'est encore pis. Le rabbi descend de nouveau dans notre appréciation et dans notre estime, et nous sommes peu disposé à trouver bon qu'on décerne tant d'hommages à un halluciné. De tels hommes ont été fréquents dans l'histoire. J'en ai vu un de ce genre, se croyant prophète et courant de la pointe du pied sur les créneaux élevés des remparts de Jérusalem. Voulez-vous rabaisser jusque-là votre sage ?

Plus nous avançons dans ce grave sujet et plus se montre éclatante cette idée que soutenir un Jésus purement homme, entraîné par l'enthousiasme fanatique de quelques adeptes, arrivé à n'être plus libre [1], et, dans le trouble de sa raison, voulant terminer sa prétendue mission par une mort destinée à faire quelque bruit parmi les siens en Galilée, quand il sera pour tous les chefs

1. C'est le mot déjà cité de M. Renan.

de sa nation, pour l'élite des esprits cultivés dans le judaïsme, ce qu'il eût été réellement, un pauvre fou, moins qu'un Judas le Gaulonite, qui eut pour excuse l'ardeur de son patriotisme et sa haine contre les Romains, soutenir ce Jésus inconséquent, allant à la mort avec la stupidité du fataliste, c'est plus difficile devant une raison froide, étrangère à toute donnée dogmatique, à tout système préconçu pour s'expliquer le problème du Nazaréen, que de dire nettement : Jésus a évité les piéges de ses ennemis jusqu'au moment où il devait être la grande pâque de l'humanité; quand cette heure a eu sonné, il est arrivé, selon Isaïe, comme l'agneau que l'on conduit à l'autel, sans une parole, sans un murmure, et il s'est incliné pour recevoir ce baptême de sang qui était la rédemption du monde.

On comprend les développements immenses que demanderait cette considération, pour être mise dans tout son jour et frapper avec éclat l'esprit de mes lecteurs. On peut même dire que, dans l'ordre des preuves morales, les seules que puissent exiger les questions qui s'élèvent en dehors des faits et des vérités mathématiques, celle-ci est une des plus puissantes, parce qu'elle se concilie seule avec des données antérieures que nul n'était

capable de créer pour le besoin de la cause.

Nous ne pouvons être dans le vrai qu'en voyant Jésus s'avancer définitivement vers Jérusalem avec la pensée de son sacrifice, avec la conviction calme, raisonnée, généreuse que, représentant l'humanité, il allait être, devant le Père, la victime expiatoire, que la vieille religion des sacrifices allait finir en lui, et que nulle pâque ne serait mangée maintenant, en souvenir de délivrance, que cette chair et ce sang desquels il avait dit aux Juifs qu'ils seraient donnés pour la vie du monde [1].

Le drame du Calvaire s'explique parfaitement si l'on part de cette donnée. Au point de vue purement humain, c'est une énigme posée devant les siècles, terrible, inexplicable. Toute raison loyale et sincère dira : Je m'y perds. Il lui sera répondu : Pour la dévoiler, il faut une autre lumière, celle de la foi.

Suivons à cette heure les événements. Nous savons qu'il a été décidé, en séance du synhédrin, qu'on s'emparerait par ruse de Jésus [2] et qu'on le ferait mourir ; mais on devait éviter de le saisir un jour de fête, de peur qu'il n'y eût tumulte parmi le peuple [3].

1. *Caro mea est pro mundi vita* (Jean, VI, 52).
2. *Ut Jesum dolo tenerent* (Matth., XXVI, 4).
3. Matth., XXVI, 5.

Jésus se trouve à Béthanie six jours avant la Pâque. Il dîne, le soir, chez Simon le lépreux avec Lazare, Marthe, Marie et tous les disciples[1]. Selon l'usage oriental, qui est de répandre des parfums sur la tête des conviés de distinction, Marie prend un alabastron contenant un nard précieux et le répand sur la tête de Jésus[2] pendant qu'il était à table. Judas le Keriouthien, l'un des douze, qui devait être le traître[3], dit ceci : « Pourquoi ce parfum ne s'est-il pas vendu trois cents deniers pour être donnés aux pauvres ? » Jésus dit avec une ineffable douceur : « Laissez-la, ne lui faites pas de peine, car elle a fait sur moi

1. Trois évangélistes racontent le fait. Il y a accord complet pour le lieu de la scène, pour le fait du parfum répandu sur les pieds de Jésus, pour le murmure que soulève cette générosité. Seulement Matthieu dit simplement : « une femme », au lieu de nommer Marie ; et il place, avec Marc, la scène chez Simon le lépreux. Jean omet cette circonstance, et son récit porterait à croire que la scène se passait chez Lazare, puisque Marthe servait. Mais ne peut-on pas faire l'hypothèse que, Lazare et Simon le lépreux étant amis, les deux sœurs avaient été conviées au festin, et que Marthe s'employait au service de la table ? Certes, rien ne répugne à cela.

2. « Sur les pieds de Jésus » (Jean, XII, 3).

3. Le premier Évangile attribue à tous les disciples l'indignation de la perte inutile de parfum. Marc va jusqu'à dire : *Et fremebant in eam* (Marc, XIV, 5). Jean rejette sur le seul Judas le fait du murmure.

une bonne œuvre; car vous avez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours. En mettant ce parfum sur mon corps, elle a voulu l'embaumer par avance pour ma sépulture. Je vous le dis, en vérité, partout où cet évangile sera prêché, dans le monde entier, on racontera, en souvenir d'elle, ce que celle-ci aura fait[1]. »

Jean, qui appelle nettement Judas « un voleur », ajoute qu'il tenait ce langage, non par souci des pauvres, mais à cause des gains qu'il le suspecte de faire sur la bourse commune dont il était le porteur.

Il y a de telles bizarreries dans l'âme humaine: peut-être la réponse de Jésus, toute douce qu'elle était, irrita-t-elle cette âme cupide; peut-être, convaincu définitivement que Jésus allait à sa perte, se détermina-t-il à le quitter au premier jour. Et, dans cette série de lâchetés avançant toujours, il arriva à la dernière.

Non, rien n'est excusable dans le crime d'Iehouda de Keriouth. Les paradoxes de M. Renan sur ce point ne changent pas le caractère de l'in-

1. Matthieu et Marc ont mis la scène après l'entrée triomphante de Jésus à Jérusalem. On sait que les Évangiles n'ont pas tenu à l'ordre chronologique. Nous avons suivi Jean de préférence.

famie dont cet homme s'est couvert devant les générations humaines, en vendant son maître pour trente misérables sicles[1]. Mais ce que nul ne peut excuser, l'historien l'explique. Et souvent des causes infimes ont les plus graves résultats.

Ce jour-là, plusieurs Juifs de Jérusalem, qui étaient venus voir Lazare en Béthanie, surent que Jésus était de retour, et ils répandirent cette nouvelle dans la ville.

Le lendemain, Jésus et les douze partirent pour se rendre à Jérusalem. Lorsqu'ils furent près de Bethphagé, à l'un des cols de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux des douze prendre, chez un de ses disciples de Bethphagé, une ânesse et son ânon qu'ils devaient trouver à l'entrée du castellum. Ils amenèrent l'ânon, placèrent sur lui leurs vêtements, et Jésus y monta[2].

Une foule nombreuse d'étrangers, disciples de Jésus, qui étaient venus à la fête (Jean, XII, 12), apprenant qu'il arrivait à Jérusalem, prirent des branches d'arbres et de palmiers, et s'avancèrent

1. 112 fr. 80 cent.

2. On sait que l'âne est une monture habituelle aux Orientaux. Je me souviens d'avoir vu, à mon premier voyage à Jérusalem, un jeune élégant de la ville suivre précisément, à âne, ce même chemin de Bethphagé.

au-devant de lui jusqu'à la descente du mont des Oliviers (Luc, xix, 37). Ils étendaient leurs manteaux sur la voie; ils y jetaient des rameaux, et cette foule de disciples, le précédant et le suivant, criait : « Hosanna au Fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna dans les lieux hauts ! » Jean nous dit que l'on cria même : « Hosanna au roi d'Israël ! »

Quelques pharisiens qui passent là lui disent : « Maître, impose silence à tes disciples. » Jésus répond : « Je vous dis que, s'ils se taisaient, les pierres crieraient. » Rendu aux pieds des murs de Jérusalem, il pleura sur la ville et prononça les paroles prophétiques qui sont si connues, sur sa destruction [1].

Le premier Évangile seul conserve ce trait : « Et, lorsqu'il fut entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue, et demandait : « Quel est celui-ci ?» et la foule (qui suivait Jésus) disait : « Celui-ci

1. Luc, xix, 41-44. Là se trouve le mot que les littéralistes pressent trop : « Ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre. » De telles expressions ne veulent pas dire rigoureusement que pas un pan de mur ne sera épargné, car ceci est contredit par l'histoire et par les faits, Titus ayant conservé la partie occidentale des remparts où est la forteresse pour y loger la garnison romaine, mais très-bien que la ville serait détruite, ce qui s'est accompli.

est Jésus, le prophète de Nazareth de Galilée. »

Jésus entra dans le temple par la porte Dorée, dont le splendide monument subsiste encore. Arrivé sur la plate-forme de l'enceinte extérieure appelée le parvis des Gentils, il chasse ceux qui vendaient et achetaient dans le temple; il renverse les petites tables des changeurs [1], les siéges des vendeurs de colombes, et prononce ce mot énergique : « Il est écrit : Ma maison sera appelée la » maison de la prière, et vous en avez fait une » caverne de voleurs. » Parole accusatrice qui tombe moins sur les pauvres gens livrés au négoce dans le temple, que sur les chefs du sacerdoce autorisant ce grossier trafic [2].

Ce fait extérieur ne pouvait qu'exciter encore la haine des prêtres. C'était, à leurs yeux, une véritable usurpation de la police du temple; mais, devant la foule qui l'acclamait, c'était un acte de souveraine puissance exercée par le Messie. L'effet produit dut être immense. Bientôt arrivent les aveugles et les boiteux, et Jésus les guérit.

1. Ces singuliers usages se sont perpétués à Jérusalem, où, dans les rues voisines du bazar, les changeurs sont assis devant de petites tables chargées de diverses espèces de monnaie.

2. Marc met au lendemain la scène de l'expulsion des marchands. J'ai suivi l'ordre du premier Évangile.

Les chefs des prêtres et les scribes, à la vue de ces actes et au cri des enfants qui continuent l'ovation dans le temple : « Hosanna au Fils de David ! » sont indignés ; ils disent à Jésus : « Entends-tu ce que ceux-ci disent ? — Oui, répond Jésus ; mais n'avez-vous pas lu : « Je perfectionnerai la louange par la bouche des enfants et de » ceux qu'on allaite ? »

Et, les laissant, il sortit de la ville et se rendit à Béthanie. Il y passa la nuit.

Le lendemain, Jésus quitte Béthanie pour retourner dans la cité. En route, ayant faim, il maudit un figuier qui ne lui offre que des feuilles, parce que (Marc, XI, 13) ce n'était pas encore la saison des figues, et aussitôt l'arbre se dessèche [1].

1. Les exégètes se sont exercés contre cet acte de Jésus, qui, considéré en lui-même, serait insensé, mais qui, pris comme une leçon, s'explique parfaitement. C'est sans aucun doute une parabole en action. On n'y a jamais vu autre chose. Ce pauvre arbre certainement n'était pas coupable de n'avoir pas encore de fruits ; mais les âmes qui demeurent stériles sont coupables. Il faut avouer cependant que la réponse de Jésus ne se rapporte pas à la stérilité des âmes, mais à la puissance de la foi qui peut non-seulement dessécher instantanément un figuier, mais dire à une montagne : Ote-toi de là et va te jeter dans la mer, et être obéie. On sait que Luc a donné un autre sens à la parabole du figuier (Luc, XIII, 6-9) ; il en a fait un arbre stérile que le maitre veut arracher. Le vigneron demande au maitre d'attendre encore une année. Il le labourera ; il en couvrira les racines d'engrais. Après cela peut-

A peine Jésus est entré dans le parvis du temple que les chefs des prêtres et les anciens du peuple viennent le trouver dans le portique où il enseigne, et lui demandent : « Par quelle puissance fais-tu ces choses, et quel est celui qui t'a donné cette puissance ? »

Jésus répond :

« Je vous adresserai aussi une seule demande ; lorsque vous y aurez répondu, moi-même je vous dirai par quelle puissance je fais ces choses : Le baptême de Jean, d'où était-il ? du ciel ou des hommes ? »

Les Juifs virent toute la portée de l'interrogation de Jésus. « Ils raisonnèrent ainsi entre eux, dit l'évangéliste : « Si nous répondons que ce » baptême était du ciel, il nous dira : Pourquoi

être il portera des fruits ; sinon, il sera arraché. Le sens, on le voit, est ici très-clair. Les versets de Marc (XI, 25-26) qui sont ajoutés au récit du figuier stérile sont copiés de Matthieu et n'ont aucune liaison avec ce qui précède. M. Gustave d'Eichthal ne s'explique leur présence que comme une glose qui met en contraste la doctrine de Jésus, si indulgente pour le pécheur, avec la sentence si dure prononcée contre le malheureux arbre (*Les Évangiles*, tome Ier, page 273). M. Gustave d'Eichthal regarde cette histoire du figuier maudit comme étrangère à l'œuvre primitive de Matthieu. Il suppose même que ce mot : « Ce n'était pas le temps des figues, » a été ajouté dans Marc par un critique (*Les Évangiles*, tome Ier, page 275).

» n'y avez-vous pas cru? Mais si nous disons qu'il » était des hommes, nous avons à craindre le peuple, » car tous regardent Jean comme un prophète. »

Ils répondirent donc à Jésus : « Nous ne savons pas. »

Jésus leur répliqua : « Ni moi, je ne vous dirai pas par quelle puissance je fais ces choses. »

Alors, dans une série de paraboles, du sens le plus profond, dont chaque trait porte en plein sur ces représentants du vieux mosaïsme, il s'affirme avec une admirable netteté ; il se montre comme la pierre que les ouvriers ont rejetée et qui devient la pierre de l'angle ; et, toujours acerbe envers les hommes de la secte dont il avait horreur, il va jusqu'à leur dire : « Les publicains et les courtisanes passeront avant vous dans le royaume de Dieu. »

Ici nouveau conseil des pharisiens. Ils forment le projet de le prendre dans ses paroles, et ils lui envoient leurs disciples, avec ceux des Hérodiens, pour lui dire :

« Maître, nous savons que tu es vrai et que tu montres la voie de Dieu dans la vérité, et que tu ne fais acception de personne ; car tu ne regardes pas au visage des hommes; dis-nous donc ce qui te semble : Faut-il donner le cens à César ou non ? »

Jésus, connaissant leur malice, dit : « Pourquoi m'interrogez-vous, hypocrites ? Montrez-moi la monnaie du cens. »

Et ils lui montrèrent un denier.

Et il leur dit : « De qui est cette image et cette inscription ? »

Ils répondirent : « De César. »

Alors il leur dit : « Donnez donc ce qui est à César à César, et ce qui est à Dieu à Dieu. »

Ce jour-là, un enseignement d'une incommensurable grandeur tombait de la bouche du Maître. Les deux ordres qui divisent le monde étaient rigoureusement classifiés. Il y avait le droit de Dieu et le droit de César. Tous les progrès de l'humanité dans l'avenir allaient s'enchaîner à cette parole, comme le corollaire à l'axiome. Jésus fondait l'économie sociale, laissée jusque-là aux cupidités routinières des théocraties antiques. L'Évangile pratique était formulé. Un large sillon se traçait tout à coup ; et à côté de la grande loi religieuse, réglant la vie intime de l'homme : « Tu aimeras Dieu et l'homme ton frère », venait se placer la grande loi sociale : « Rends à César ce qui est à César. »

Il est très-probable que nul de ces hommes, de la secte pourtant la plus éclairée du judaïsme, ne

comprit la portée de cette parole. Pour savoir qu'elle contenait une grande révolution dans l'humanité, ils eussent eu besoin de voir s'accomplir cette révolution, siècle par siècle, sous l'influence de ce mot nouveau, qui est la négation formelle et mathématique des principes religieux et sociaux, tels que le vieil Orient les comprit toujours, et que, de plus en plus obstiné dans ses conceptions immobiles, il les comprend encore.

Jésus, par ce mot, se montre si supérieur à l'humanité, qu'on a raison de demander, comme les Juifs eux-mêmes, d'où lui vient cette sagesse? Et, s'il n'a été qu'un homme, pourquoi nul autre parmi les hommes n'est-il arrivé à formuler, avant lui et comme lui, ce qui sera, jusqu'au jour suprême de l'humanité, sa loi religieuse et sociale? Que cela se soit fait par une intervention de Dieu, c'est une chose merveilleuse; mais que cela se fût fait sans cette intervention, ce serait bien plus merveilleux encore et plus incompréhensible. Entre ces deux conséquences inévitables, la raison commande impérieusement de s'arrêter à celle qui a pour elle le plus d'évidence, et qui déconcerte le moins sa faculté lumineuse, la logique.

Les Sadducéens, qui niaient la résurrection, veulent à leur tour savoir ce que pense sur cela le

prophète galiléen, et ils lui posent cette question, qui leur semble embarrassante, d'une femme qui a eu sept maris : « Au jour de la résurrection, de qui sera-t-elle la femme? » Jésus démontre leur erreur : « Après la résurrection il n'y a plus d'époux et d'épouses, mais tous sont comme les anges dans les cieux. »

Cette réponse fit du bruit dans Jérusalem entre les sectes de l'école judaïque. Les pharisiens apprenant que Jésus avait réduit au silence les scribes (Matth., XXII, 34), essayent encore de le tenter, et c'est un docteur de la loi, probablement un des plus renommés et des plus subtils, qui vient, en leur nom, lui demander quel est le grand commandement de la loi. On sait la réponse : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur... mais il y en a un autre semblable à celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont toute la loi et les prophètes. » Le scribe admire ces paroles, et, selon Marc, il y ajoute un commentaire[1] dont Jésus le félicite : « Tu n'es pas éloigné du royaume de Dieu » (Marc, XII, 34).

1. « Aimer Dieu de tout son cœur... et son prochain comme soi, est plus grand que tous les holocaustes et tous les sacrifices » (Marc, XII, 33). Cette réponse prouve quel travail de transformation se faisait dans le sein même de l'école judaïque.

Et personne n'osait plus l'interroger.

Mais alors les rôles changent.

C'est Jésus qui, à son tour, provoque ses adversaires et les embarrasse :

« — De qui le Christ est-il le fils?

» — De David, disent-ils.

» — Comment alors, dans sa prophétie, l'appelle-t-il son Seigneur : « Le Seigneur a dit à mon » Seigneur?... » Si David l'appelle son Seigneur, comment peut-il être son fils? »

Nul ne put répondre.

Jésus commence alors ce long discours d'objurgations contre les scribes et les pharisiens, dans lequel, après avoir dit au peuple qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse, qu'il faut donc garder et faire ce qu'ils enseignent, il les désigne à la haine de tous comme des orgueilleux, des hypocrites, des ravisseurs du bien des veuves, des conducteurs d'aveugles, qui épargnent le ciron et avalent le chameau, des serpents et une race de vipères, dont l'âme est pleine de rapines et d'impuretés [1].

1. Nul des trois évangélistes n'a reproduit, après Matthieu, cette objurgation. Elle n'était acceptable qu'à Jérusalem et dans l'Église judéo-chrétienne, où l'on connaissait pertinemment les vices des scribes et des pharisiens. Les nouveaux chrétiens de la gentilité l'eussent mal expliquée, en raison de son énergie terrible qui semble ne devoir s'arrêter qu'aux limites de la violence.

Ici se place le trait touchant de la pauvre veuve qui jette sa petite offrande dans le tronc du temple.

Jésus était assis en face du gazophylacium, et il regardait la foule nombreuse y jeter de la monnaie; et plusieurs riches y jetaient beaucoup. La pauvre femme jeta deux leptons.

Appelant ses disciples, il leur dit : « En vérité, cette pauvre veuve a déposé, plus que tous les autres, dans le gazophylacium. Tous ont donné de leur abondance; mais celle-ci a pris, dans sa pénurie, tout ce qu'elle avait, et a mis toute sa nourriture. »

Jésus sortit alors du temple, et il se dirigea vers la montagne des Oliviers. En chemin, les disciples se détournent pour lui montrer les constructions récentes d'Hérode dans le temple.

Jésus leur répond : « Vous voyez toutes ces choses? je vous dis, en vérité, qu'il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruite. »

Cette parole s'est littéralement accomplie. En consacrant de longues heures à l'étude de la belle mosquée qui occupe le centre de l'enceinte salomonienne, et dont la coupole somptueuse recouvre l'énorme pierre des sacrifices, placée en avant du temple, j'ai vainement cherché quelques vestiges du temple dont Jésus a prédit la ruine. Le point

que le monument occupait à l'occident du parvis intérieur est aujourd'hui bien nivelé; pas une pierre du magnifique travail d'Hérode n'est sur une autre pierre, et, comme dernière et éclatante preuve, il me fut donné de retrouver quelques-uns des marbres sculptés [1] en arabesques juives, qui décoraient le beau temple et qui sont mêlés à la base du grand octogone de la mosquée avec d'autres revêtements absolument lisses et travaillés par un ciseau arabe.

Jusqu'à l'avant-veille de la pâque, Jésus alla passer toutes ses nuits sur la montagne des Oliviers. Un évangéliste le dit (Luc, XXI, 37). Pendant le jour, il enseignait dans le temple, et tel

1. Ces marbres de placage, que j'ai dessinés, sont des spécimens très-curieux de la sculpture décorative des Juifs. Le motif commun est une grande couronne de feuilles imbriquées, de laquelle s'échappent des rinceaux se terminant par des feuilles en cœur. Ce motif est au centre d'un encadrement de très-peu de saillie. La hauteur des marbres est de 75 centimètres; leur longueur varie : 1m 20, 1m 30, 2m 05. Une de ces couronnes entoure une figure géométrique : deux carrés s'entrelaçant et présentant huit angles. Un autre de ces marbres représente un portique en plein cintre dont le tympan circulaire est formé par une coquille; entre les deux colonnes du portique est suspendue une lampe ou un vase dans le genre de ceux qui sont gravés sur les monnaies juives frappées pendant les deux dernières guerres de l'indépendance. Je dois ajouter que la plupart des chapiteaux employés dans la mosquée et dans les beaux portails à jour, qui ont remplacé l'ancien parvis intérieur, viennent aussi du temple d'Hérode.

était le charme de sa parole, que le peuple se levait matin (Luc, xxi, 38) pour venir l'écouter.

Ce fut là le dernier, mais le touchant triomphe de sa vie apostolique. Il ne parlera plus maintenant à ces âmes, perdues dans la nuit du passé, qui eurent le bonheur de contempler les traits de l'homme unique entre les hommes par son union avec Dieu, et d'entendre les paroles de vie sortant de sa bouche avec plus de grâce et de force qu'elles ne purent jamais sortir d'une bouche humaine. Les quelques heures de sa vie mortelle seront consacrées maintenant à ses disciples, et rien n'indique qu'il soit revenu, dans la ville, avant le jeudi au soir, où il alla célébrer la pâque juive avec ses disciples et instituer la pâque chrétienne.

Peut-être il y eut une dernière visite de Jésus à Béthanie, chez Lazare ; peut-être Marie et Marthe purent entrevoir dans ses paroles l'annonce du grand événement qui allait s'accomplir, et dont il avait si souvent entretenu les douze. Ici comme en mille choses, nous regrettons la sobriété grave de nos historiens sacrés. Nous eussions voulu des détails sans fin sur le Sauveur, particulièrement sur les derniers jours de sa vie mortelle.

Heureusement nous avons un admirable récit de sa passion.

CHAPITRE II

PASSION DE JÉSUS

La passion de Jésus ne s'écrit plus maintenant. Quel est l'homme de génie, s'appelât-il Bossuet ou Pascal, qui oserait en reprendre le récit après nos évangélistes? Mais si elle ne s'écrit plus, elle se commente. Et mieux que cela, pour toute âme qui n'a pas éteint en elle ce sens exquis de l'idéal, qui recherche une volupté suprême à contempler ce qui est grand au-dessus de toutes les grandes choses, elle se lit, elle se relit, elle se médite.

Elle a pour prélude le marché que passe Judas le Keriouthien avec les deux grands prêtres, et les magistrats : « Que voulez-vous me donner? et je vous le livrerai. »

Ensuite, au premier jour des azymes, vers le soir, Jésus et les douze se rendent dans la vieille cité, chez un des disciples, et montent dans une

salle haute où les préparatifs du festin pascal ont été faits.

Je crois être le premier, dans l'archéologie sacrée, qui ai signalé l'existence d'une partie notable du mur oriental de la maison où se fit la cène, et qui a été le berceau de l'Église naissante, sous le nom de Cénacle. Nous savons que le Cénacle, devenu l'église des premiers chrétiens[1], se trouva intact après le siége de Titus, au retour des chrétiens de Pella où ils s'étaient réfugiés. Dans les diverses transformations que subit cette église, le mur oriental fut respecté. Il est bâti à la manière antique, c'est-à-dire à assises régulières, se retirant l'une de l'autre par un retrait de quelques centimètres, et donnant ainsi à l'édifice une inclinaison pyramidale. Ce mur, élargi plus tard, se dessine sur le mur plus récent, comme une muraille cyclopéenne sur une construction finement appareillée. Nul ne peut s'y tromper, et je suis heureux d'indiquer à la piété chrétienne ce précieux fragment de la maison vénérée où a pris naissance cette grande Église destinée à embrasser un jour toutes les familles humaines dans la loi nouvelle de l'amour de fraternité[2].

1. *Ecclesia Dei quæ parva erat* (*Epiphan., lib. de Mensuris*).
2. *Amorem fraternitatis* (II *Ep. Petr.*, I, 7).

Le moment est solennel.

Il se passe quelque chose qui sert de transition entre un monde nouveau et un vieux monde. Peu de jours auparavant, le docteur de la loi, envoyé par les pharisiens, avait fait naïvement, devant Jésus, l'aveu que l'amour de Dieu et de l'homme était supérieur aux holocaustes et aux sacrifices ; il venait de prophétiser la fin d'un culte inutile dans le temple. La pâque hébraïque avait vieilli comme tout le reste. Qu'importait ce plat d'agneau grillé, mangé avec des laitues amères ? Ce pieux anniversaire de délivrance était fort respectable sans doute pour des Juifs ; mais en quoi, en dehors des descendants des douze tribus, intéressait-il l'humanité ?

Le révélateur abolira cette pâque purement juive et établira l'hostie, la pâque universelle. Il sera, lui, l'agneau immolé ; et, une fois victime sanglante sur le bois infâme, il sera la victime non sanglante sur la table des églises chrétiennes. A travers les siècles, l'humanité ira chercher la grâce au banquet nouveau où rien maintenant n'est matériel et sanglant, mais où le pain et le vin qui se reçoivent deviennent Jésus lui-même se communiquant aux âmes et les unissant dans l'amour.

Qui ne comprend pas l'institution eucharistique ne comprend rien à l'idée mère du christianisme. Il fallait remplacer le vieux culte, déclaré impuissant par son propre sacerdoce. Il fallait non plus un temple matériel, mais le temple vivant des âmes d'hommes; non plus un autel où coulât le sang, mais une table où fussent consacrés le pain et le vin eucharistiques que tous iraient prendre pour être forts et pour s'aimer. Ce jour-là, naissait la religion sociale de l'humanité. De telle sorte que communier fût à jamais un double acte d'amour envers Dieu et envers les hommes, acte à la fois d'adoration commune et de fraternité mutuelle.

Le christianisme a donc réalisé ainsi la grande et suprême aspiration des âmes : avoir Dieu en soi; et il y a ajouté cette grande chose : s'aimer tous en Dieu.

Cette sublime institution, si dédaignée d'un siècle qui s'absorbe dans les joies de ses conquêtes sur le monde matériel, le sera moins un jour. L'esprit du christianisme aura son heure. Et quand cet infatigable chercheur, appelé le génie humain, aura à peu près trouvé le dernier mot de toutes choses en dehors de l'âme, croyez bien qu'il songera à cet autre problème : Quel est le principe vital de l'humanité ? Il commencera alors

à se demander s'il n'y aurait pas toute une législation merveilleuse et productrice du bien moral dans le monde, à faire communier les hommes.

Jusque-là le christianisme sera lettre morte au sein des civilisations prévenues et oublieuses.

Mais où éclatera la grandeur surhumaine du Christ, ce sera à l'heure où, se levant du festin nouveau donné aux douze, il dépose son manteau, se ceint d'un linge, met de l'eau dans un bassin, et commence à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer du linge dont il est entouré.

Il reprend ensuite son manteau et, se remettant à table, il leur dit :

« Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appellez maître et seigneur, et vous dites bien ; je le suis en effet. Si donc j'ai lavé vos pieds, étant votre seigneur et votre maître, vous devez vous laver les pieds les uns des autres. Car je vous ai donné cet exemple pour que vous fassiez comme je vous ai fait. »

Ce fut la dernière grande leçon donnée par Jésus, non pas seulement aux douze, mais au monde entier et pour tous les siècles, plaçant le dévouement, le sacrifice, le service de chacun pour tous, comme le moyen pratique de réaliser l'amour, la paix, la joie sur la terre, l'humanité devant être

heureuse le jour où, intervertissant les rôles, ce ne sera plus par la servitude des uns au profit des autres, mais par le service de chaque frère envers tous ses frères, qu'elle verra s'écouler la vie de chacune de ses générations.

C'était tellement grand de conception, c'était une législation tellement nouvelle, en face du système social qui écrasa l'homme dans le monde antique, que l'idée comprise dans le monde chrétien, depuis le lavement des pieds des douze, par quelques individualités aimantes et dévouées jusqu'au sacrifice, est encore aujourd'hui un plan idéal regardé comme une sublime utopie, mais qui pourtant contient, dans sa belle réalisation, le renouvellement de l'humanité.

Qui songe maintenant, même parmi nos penseurs, à aller chercher là une solution dernière, le dernier mot de l'énigme sociale?

L'hymne étant chantée, selon le rite judaïque, Jésus sortit pour se rendre, selon sa coutume, au mont des Oliviers, et ses disciples le suivirent. Le beau discours après la cène fut probablement dit, pour une partie notable, pendant le chemin. La nuit était venue. Mais il y a une grande transparence dans ce ciel semé d'étoiles et que des vapeurs couvrent rarement. Les chemins par lesquels

on descend de Sion étaient familiers à Jésus et aux douze. Une porte antique conduisait de la ville haute à la fontaine de Siloan. Le chemin abrupt passait auprès des regards de l'aqueduc salomonien, longeait l'ancien cimetière iébouséen dont il reste encore des vestiges, et dont l'une des chambres sépulcrales abandonnées servira bientôt d'asile à Pierre pleurant sa lâcheté.

Arrivés au fond de la vallée, ils passèrent sur la jetée de la grande piscine appelée l'Étang du roi, longèrent le lit desséché du Kédron, franchirent ce lit à un pont antique que j'ai pu voir encore, il y a quatorze ans, probablement le même que celui que Jésus avait traversé, mais que j'ai trouvé, il y a deux ans, presque entièrement refait. De là, montant toujours, ils passèrent sous les beaux monuments monolithes de la vallée de Josaphat, et arrivèrent enfin à la villa de Gethsemani[1].

Là commence la passion proprement dite; et le chemin que suivra Jésus après que ses disciples l'auront abandonné est appelé la *Voie de captivité*. Il y a accord parfait entre le récit des évangélistes et les lieux mêmes de la scène douloureuse où Jésus, comme abandonné de la divinité qui est en lui, dit jusqu'à trois fois :

1. Voyez aux Éclaircissements : *Gethsemani*.

« Mon Père, s'il est possible, éloigne ce calice de moi ; mais que ta volonté, et non la mienne, se fasse ! » La grotte où retentit cette prière du délaissement et de la résignation n'a pas changé depuis dix-huit siècles. Et quelques-uns des énormes oliviers, que les chrétiens ont récemment entourés d'une muraille, vivaient peut-être quand les disciples fatigués, ne comprenant rien à l'agitation et aux paroles de Jésus, s'endormirent sur une roche nue que l'on montre aux pèlerins.

Vient alors Judas, qui avait dit aux satellites du synhédrin, pour signe de reconnaissance : « Celui que je baiserai, saisissez-le. » Et l'infâme baiser est reçu ; et il est dit dans un mouvement sublime de pardon à celui qui le donne : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? » Jésus est alors lié par ceux qui étaient chargés de le prendre.

Il est très-probable que la voie de captivité se fit par un chemin rapide qui passe sous la muraille méridionale du temple, longe le vieux mur de Manassé et entre dans la ville par la porte des Eaux.

Le récit évangélique nous mènera chez Anne, beau-père de Kaïphe ; de là chez Kaïphe lui-même. Les princes des prêtres et les anciens de la nation sont réunis. Ils le tiennent cette fois :

Des moyens stupides sont employés pour simuler une condamnation légale. On fait venir des faux témoins. Le plus grand crime dont ils l'accusent est d'avoir dit : « Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir après trois jours. » Quelle dérision! Jésus avait fait plus contre ces hommes : il les avait impitoyablement flagellés de sa parole en présence de tout le peuple. Là était le véritable grief, aux yeux des princes des prêtres, de celui que M. Renan a appelé le grand maître en ironie. Ils n'avaient pas besoin de témoins. C'était autre chose que le temple d'Hérode que Jésus avait ébranlé jusque dans ses fondements. Il avait donné le dernier coup à l'église officielle dont ces hommes étaient les prêtres et les conservateurs.

Déchire tes vêtements, pontife aveugle! accuse Jésus de blasphème, parce qu'il t'a répondu fièrement qu'il est le Christ, fils de Dieu! La sentence que tu vas prononcer : « *Reus est mortis*, il est digne de mort, » ne fera pas vivre une heure cette synagogue atteinte de décrépitude sénile, qui ne peut plus rien pour la grandeur du peuple prophétique! Mais du sein de ce peuple sortira l'essaim nouveau qui prendra ce qu'il y a de grand et de pur dans la loi du Sinaï, et ira semer cette loi nouvelle aux quatre vents du ciel.

En continuant de méditer le récit terrible, nous assistons à ces scènes honteuses dans lesquelles l'injustice devient barbare, et descend aux violences brutales. Le divin Agneau, hideusement meurtri et couvert de crachats, est l'image touchante de la vertu livrée aux opprobres du méchant. Jésus grandit encore devant ces blasphèmes; la victime est prête : elle a été broyée sous les coups et sous l'opprobre. C'est vraiment l'homme de douleurs vu par le prophète.

Et quand le chercheur de l'Occident suit, l'Évangile à la main, par les ruines de Sion déserte, Jésus dans cette nuit douloureuse, il arrive à un édifice isolé, bizarrement construit à l'angle de deux chemins. Cet édifice, dans les murs duquel se trouvent de nombreux fragments des pierres hébraïques d'une maison plus ancienne, est la maison de Kaïphe [1]. La petite cour, l'atrium, où se passa le renoncement de Pierre, subsiste encore, et une petite galerie haute représente assez bien la disposition première de la maison juive. Là fut consommée l'iniquité.

Il ne restait plus, pour exécuter la cruelle sentence, que d'obtenir le consentement de celui qui avait, sur la nation, le droit du glaive. C'était dif-

1. Voyez aux ÉCLAIRCISSEMENTS : *Maison de Kaïphe.*

ficile. Le magistrat suprême, quoique mal noté dans l'histoire pour ses méfaits [1], était un romain.

Nous avons vu que l'habitation première des Hérode était devenue la maison du procurateur romain. La vraie maison de Pilate était donc le palais sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le château des rois latins de Jérusalem. Mais le prétoire, la salle où le procurateur rendait la justice, était dans la forteresse Antonia, vulgairement appelée par les chrétiens la maison de Pilate [2].

C'est donc là qu'il faut suivre Jésus. Cette forteresse était située [3] à l'angle nord-ouest du temple et communiquait avec lui par un escalier intérieur. Elle se composait de deux parties distinctes : le donjon proprement dit, élevé sur un rocher à base de parallélogramme rectangle, qui subsiste encore de nos jours, et un atrium ou

1. *Erat pervicaci duroque ingenio* (*Philo*, *Opera*, 1540, p. 1034). Philon l'appelle *homo iracundus*. Il dit que, dans l'affaire des boucliers du temple, Pilate eut peur des Juifs qui auraient pu se plaindre à Tibère de ses crimes : *Cætera quoque detegeret ejus crimina, venditatas sententias, rapinas, injurias, clades, tormenta, crebras cædes indemnatorum, crudelitatem sævissimam* (*Philo*, *id.*).

2. Voyez aux ÉCLAIRCISSEMENTS : *Maison de Pilate*.

3. Voyez le *Plan de Jérusalem au temps de Jésus-Christ*.

cour inférieure. Le donjon avait quatre tours à ses angles, et au centre était l'habitation principale. Quoique cette forteresse ait été abattue par Titus, pour que son armée pût s'avancer plus facilement sur le temple, les premières assises du prétoire sont reconnaissables à la place même qu'elles occupaient primitivement [1]. Ce fut là que Jésus fut conduit par les Juifs qui ne voulurent pas pénétrer dans la forteresse, pour ne pas contracter de souillure par leur contact avec l'habitation d'un païen [2]. Touchant scrupule religieux au moment où ils demandent la mort du juste.

Que l'on suive Pilate s'adressant aux Juifs ou parlant à Jésus, il est impossible de ne pas reconnaître que, tout méchant qu'il est, le sentiment de justice, inné chez les Romains, prédomine dans son cœur. Il semble même que les évangélistes, notamment Luc et Jean, cherchent à met-

1. On montait de la cour inférieure à la cour supérieure, où était le prétoire, par un large escalier en marbre qui se vénère aujourd'hui à Rome.

2. « Et ils n'entrèrent pas dans le prétoire pour ne pas se souiller et pouvoir manger la pâque (Jean, XVIII, 28) ». Le passage ne dit pas si les Juifs, refusant d'entrer dans la salle appelée le prétoire, se tinrent dans la cour intérieure ou restèrent sur la rue. Dans ce dernier cas, il est bien douteux que l'arc de triomphe appelé l'*Ecce homo* soit le véritable *lithostrotos* évangélique. Voyez aux ÉCLAIRCISSEMENTS : *Lithostrotos*.

tre en relief tous ses efforts pour sauver Jésus. Ni le premier Évangile ni Marc ne rapportent cette parole de Pilate aux chefs des prêtres et à la foule : « Je ne trouve aucune accusation contre cet homme [1]. »

Ces accusations cependant furent formulées habilement par les adversaires de Jésus.

« Il soulève la nation ; il défend de payer le tribut à César ; il se dit le Christ-roi. »

Il en fallait moins avec un homme, jaloux de sa puissance, et sachant parfaitement avec quelle impatience la nation supportait le joug des Romains.

Mais la grande parole : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » lui fait comprendre rapidement, avec son sens droit et sa pénétration instinctive, que des rois de ce genre sont peu dangereux pour les dominateurs de la terre ; et il arrive bientôt, dans sa conscience, à cette conclusion que c'est par envie que les Juifs le lui ont livré.

Dès lors il fait tout pour sauver Jésus. On lui a dit que c'est de Galilée en Judée que Jésus prêche. Il s'informe donc si cet homme est Galiléen. Et apprenant qu'il est sujet d'Hérode, il le fait con-

1. Luc, XXIII, 4. — Jean, XVIII, 38.

duire chez ce tétrarque qui était venu, en sa qualité de juif, célébrer la pâque à Jérusalem.

On sait le système de silence absolu suivi par Jésus devant ce prince. Il semble qu'il craigne d'attirer sa bienveillance, et que, pour repousser tout intérêt, il simule l'insensé qui ne sait rien dire, ou l'orgueilleux qui accable de son mépris celui qui l'interroge.

Hérode veut bien ne voir qu'un fou dans ce Galiléen; il le fait revêtir d'un manteau blanc et le renvoie à Pilate.

Fort de cette espèce de sentence d'acquittement, Pilate convoque les chefs des prêtres, les magistrats et le peuple : il leur déclare de nouveau qu'il ne trouve aucune cause capitale contre cet homme, non plus qu'Hérode, qui n'a rien vu en lui qui méritât la mort.

Se souvenant alors qu'il était d'usage, à Jérusalem, d'élargir chaque année un prisonnier, à propos de la pâque, à la demande du peuple, il leur propose de faire infliger les verges à cet homme, pour le rendre plus réservé dans ses paroles; et il leur dit avec un sourire fait pour flatter la multitude : « Voulez-vous que je renvoie le roi des Juifs? »

Les chefs des prêtres soufflent au peuple de

demander la délivrance d'un bandit insigne et d'un séditieux du nom de Bar-Abbas.

— « Que ferai-je donc du roi des Juifs ? »

— « Crucifie-le ! »

— « Mais quel mal a-t-il fait ? »

Toujours même parole :

— « Crucifie-le ! »

Une seule ressource reste à Pilate : il y a recours. Il sait qu'au fond des consciences populaires, une dernière fibre peut remuer encore, la pitié. Après une rude flagellation, il prend « l'homme de douleurs, le dernier des hommes, » que la cohorte a vêtu en roi de théâtre, avec une chlamyde rouge et une couronne de buisson épineux, et il le présente au peuple en lui disant : « Voilà l'homme ! » Mais les pontifes et leurs serviteurs préviennent l'explosion de la compassion populaire, et s'écrient : « Crucifie-le ! crucifie-le. »

— « Crucifiez-le vous-mêmes ! reprend Pilate. Je ne trouve en lui aucune cause de mort. »

La position est plus critique que jamais ; ce mot terrible a frappé son oreille : « Si tu renvoies cet homme, tu n'es pas l'ami de César. » Placé entre sa conscience et les cris menaçants du peuple, Pilate, comme tous les faibles, fait le plus de

concessions qu'il peut; il atermoie. Rentré dans le prétoire, il entend de la bouche de Jésus des paroles d'une profonde sagesse. Il voudrait masquer sa défection de quelque prétexte, entendre quelque chose qui lui permette de dire : Je m'intéressais à une nature vulgaire. Il n'aura pas cette excuse. Et quand le terrible « *Tolle* » aura assez longtemps retenti à son oreille, quand il aura vu monter le flot populaire qui gonfle et veut qu'on lui obéisse, assis sur le Gabbatha, en face du peuple, il se lavera les mains, en disant avec une dignité apparente qui déguise mal une lâcheté :

« Je suis innocent du sang de ce juste : vous en répondez [1]. »

Et il leur livre Jésus pour être crucifié.

Les soldats romains, de service à la forteresse, et qui avaient, sans aucun doute, infligé, dans l'atrium, le supplice des verges à Jésus, après s'être joués de lui, le dépouillent de la chlamyde

1. Pilate se lavant les mains, est-ce bien « une fiction invraisemblable, à la décharge de Pilate et à la charge des Juifs? » comme le veut M. d'Eichthal (*Les Évangiles*, tome Ier, page 261)? Je ne crois pas qu'on puisse dire « qu'il a fallu beaucoup d'ignorance ou de résolution pour attribuer un pareil acte à un gouverneur romain et en particulier à Pilate » (*Idem*).

Pilate, vivant au milieu de ces populations orientales, a très-bien pu vouloir frapper les yeux des Juifs et leur montrer, par cet acte extérieur, toute l'injustice de leur haine.

rouge, lui rendent son manteau et le font sortir pour le crucifier [1].

A Jérusalem, malgré la destruction de la ville par Titus, tout a si peu changé, surtout dans les voies qui aboutissaient aux portes, que nous pouvons suivre exactement le chemin parcouru par Jésus pour se rendre au Calvaire. La porte de la forteresse où était le prétoire devait donner du côté de la ville, dans une petite rue parallèle à celle qui passe aujourd'hui sous l'arc de triomphe appelé l'arc de l'*Ecce Homo*. La rue actuelle de l'*Ecce Homo*, étant sur l'emplacement même de l'ancien rempart de la ville, n'existait pas [2].

Cette légère rectification faite au tracé de la voie douloureuse, on arrive à un carrefour où l'on trouve une rue par laquelle on sortait de la ville, du côté du nord. Cette rue, s'infléchissant un peu vers la gauche, se dirigeait dans l'axe de la vallée des Fromagers. La voie douloureuse suivait

1. Nul doute, d'après nos textes, que le supplice de la croix n'ait été exécuté, sous la garde des soldats romains, par l'exécuteur habituel. Nous en avons deux preuves : l'une, que l'on crucifie deux criminels avec Jésus; l'autre, que Pilate s'informera bientôt de sa mort auprès du centurion.

2. Les fouilles, faites au couvent des Dames de Notre-Dame de Sion, ont mis à nu la contrescarpe taillée dans le roc du fossé qui défendait la ville du côté de Bezetha. Voir ÉCLAIRCISSEMENTS : *Lithostrotos*.

cette rue pendant à peine cinquante mètres, puis, sur la droite, à angle droit, et par une pente assez rapide qui explique le mot « monter au Calvaire, » elle avait tout le parcours de la rue actuelle qui conduit à la porte occidentale appelée *Porte judiciaire*. De ce point, en tournant un peu sur la gauche, on gagnait le lieu des exécutions, de Golgotha. Tel est donc le chemin, à partir du prétoire où Jésus fut livré aux bourreaux.

Chargé de sa croix, dès l'atrium de la citadelle, où de tels instruments de supplice étaient probablement préparés à l'avance, Jésus porta sa croix jusqu'à la rue transversale débouchant de la porte septentrionale et suivant le bas de la vallée. Là se rencontra Simon le Cyrénéen , qui revenait des champs : il fut arrêté et chargé de la croix, qu'il porta après Jésus. (Luc, XXIII, 26.)

Vers le milieu de l'ascension de la voie douloureuse, se place l'entrevue si touchante de Jésus avec les pieuses femmes de Jérusalem, qui pleuraient et se lamentaient sur lui. (Luc, XXIII, 26.) Les disciples ont fui; un seul viendra avec Marie aux pieds du maître crucifié. Mais les femmes ont les saintes hardiesses du cœur, et elles suivent cou-

rageusement ce vaincu de la vengeance et de la haine. L'amour est fort.

Nous n'avons rien de plus dans nos textes sur le douloureux pèlerinage du Calvaire [1]. Le fait lui-même est raconté par les évangélistes avec un calme effrayant et sublime. On le crucifie avec deux voleurs : on lui donne, selon l'usage, un vin acidulé mêlé de myrrhe, qu'il refuse. Ses vêtements sont tirés au sort. Les passants le blasphèment : « Tu détruisais le temple de Dieu et tu le bâtissais en trois jours. Sauve-toi toi-même, si tu es le fils de Dieu; descends de la croix! » Les chefs des prêtres, les scribes et les anciens du peuple sont là. Ils mêlent leurs railleries à celles des soldats. « Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. » Aveu singulier de ces hommes! « Que Dieu le délivre donc, puisqu'il se fie en Dieu et qu'il a dit : Je suis le fils de Dieu! »

Tout cela est dit avec ce froid qui saisit, comme le froid des sépulcres parmi les ténèbres et les

1. Une précieuse tradition, conservée par l'un des pèlerins du moyen âge, dit que ce fut au pied de la roche du Calvaire que Jésus, prenant la croix des mains de Simon le Cyrénéen, voulut la porter lui-même au sommet du monticule.

Voir, sur les divers récits de la passion étrangers aux évangélistes, les ÉCLAIRCISSEMENTS : *Erreurs populaires sur les Lieux saints, particulièrement sur la Passion.*

ossements. On dirait que les évangélistes racontent, sans pitié, une histoire qui leur est étrangère. Mais c'est écrit avec du diamant ; c'est buriné sur l'acier. Tout semble, dans ce moment, délaisser la victime ; et l'agneau s'immolant n'a pas fait entendre un cri.

Cependant l'un des malfaiteurs destinés à expirer auprès de Jésus, reconnaît que ce juste meurt innocent. Une révélation suprême s'est faite dans l'âme du misérable. Il dit à Jésus : « Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne. »

Jésus lui répond : « En vérité, je te le dis: Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

Voilà, le premier réhabilité par ce sang qui coule déjà à flots, et inonde la roche du Golgotha.

Cependant, se tenaient au pied de la croix de Jésus, sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas et Marie la Magdaléenne. Jésus voyant sa mère et le disciple qu'il aimait, dit : « Femme, voilà ton fils. » Ensuite il dit au disciple : « Voici ta mère. »

Quelle simplicité! A quoi cela se compare-t-il?

O roche sainte, sur laquelle si souvent, au milieu de mes minutieuses études, mon regard s'est porté avec amour, comme tu parles bien

encore aux âmes, quand on vient s'agenouiller sur ton sommet usé par les siècles, avec le souvenir terrible de l'agonie de trois heures du divin crucifié! Il m'a été donné de célébrer, sur toi, le sacrifice non sanglant, en commémoraison du sacrifice unique qui a été l'expiation des péchés du monde. En prenant la parole au milieu de mes frères de pays divers qui entendaient la langue de la France, j'ai cherché à tirer de toi la grande leçon que je voudrais répéter sur ces pages et transmettre vivante dans les siècles.

Celui qui meurt ainsi délaissé de Dieu, sans un murmure, dont la première parole est celle-ci : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font, » et dont la dernière, profonde comme un mystère, « Tout est consommé ! » annonce la joie amère d'un douloureux triomphe, celui-là accomplissait divinement la mission de la réparation du monde; celui-là est le sauveur envoyé de Dieu, avec qui était Dieu, et qu'il faut adorer comme Dieu.

Maintenant que le voile du temple, figure du vieux monde, se déchire, que les rochers se fendent, que les monuments s'entr'ouvrent, que des ténèbres couvrent la face de la terre, qu'il y ait terreur et deuil dans toute la nature, que le

grave centurion romain lui-même éprouve une forte crainte et s'écrie : « Cet homme était vraiment juste; » que la foule immense qui assistait à ce spectacle, *turba eorum qui simul aderant ad spectaculum* (Luc, XXIII, 48), se retire, en se frappant la poitrine, cela doit être. Ce spectacle, puisque c'est le mot de l'Évangile, ne s'est pas donné deux fois dans l'histoire de l'humanité; il reste le premier et le dernier qui se soit passé ainsi et qui ait eu des historiens si étranges.

Un soldat, pour s'assurer que Jésus est bien mort, lui perce le côté, de sa lance; et bientôt un disciple secret, mais courageux à cette heure, Joseph d'Arimathie, un noble décurion, va trouver Pilate, et lui demande le corps de Jésus.

Ce corps, séparé de la croix et enveloppé d'un suaire et d'aromates, à la manière des Juifs, est déposé dans un monument neuf que Joseph d'Arimathie s'était fait creuser dans son jardin, aux pieds mêmes de la roche du Golgotha. Le monument est fermé, selon l'usage, d'une énorme pierre qui s'encastre dans la porte très-basse servant d'entrée. Objet pour les disciples de Jésus et pour les premiers chrétiens d'une vénération constante, dans une petite cité où nul souvenir ne se perd, et quel souvenir que celui du tombeau

de Jésus, dont la doctrine, dès le milieu du second siècle, avait envahi une partie notable du monde antique, la roche où coula le sang de Jésus, le tombeau où son corps inanimé reposa trois jours, avant de sortir triomphant et plein de gloire, nous restent encore, sans avoir subi d'autres mutilations que celle dont nous parle l'histoire monumentale[1]. Ces mutilations, au total insignifiantes, sont pour nous une constatation de leur authenticité. Certes notre foi n'est point attachée à ces glorieux monuments; le drame du Calvaire pouvait s'être passé loin de là, dans quelque ravin obscur du petit plateau septentrional qui s'étend hors de Jérusalem; Jésus a laissé d'autres traces, et plus profondes, sur la terre d'où il s'est élevé au ciel. Sa grande doctrine, le changement du monde par des instruments si petits et si misérables, la grande victoire de la croix ignominieuse, toutes les âmes appelées à la seconde vie que ne saurait atteindre la mort matérielle, la rénovation morale de l'humanité, parlent autrement que les monuments sacrés où s'est accomplie la réparation divine.

Cependant une puissante attraction nous porte

1. Voyez, pour le Calvaire et le sépulcre de Jésus, ÉCLAIRCISSEMENTS : *Le Saint-Sépulcre et le Calvaire.*

vers eux, comme un doux souvenir et un encouragement à la gratitude et à l'amour. C'est bien de la roche ensanglantée que j'ai étudiée et décrite avec tant de soin, c'est bien du tombeau, objet pour les communautés chrétiennes de l'Orient de tant de respects[1], que date la grande révolution religieuse de l'humanité.

1. M. Renan dit dans son texte (*Vie de Jésus*, pag. 416) : « On ne sait pas avec exactitude l'emplacement de ce tertre (le Calvaire). Il est difficile de placer le Golgotha à l'endroit précis où depuis Constantin on l'a vénéré ». Et il en donne la raison, répétée par tous les visiteurs superficiels de Jérusalem, que « cet endroit est trop engagé dans l'intérieur de la ville » et qu'on est porté à croire qu'à l'époque de Jésus il était compris dans l'enceinte des murs. M. Renan ne saurait-il pas que l'enceinte actuelle qui enclave le Golgotha, fût élevée par Hérode Agrippa, quelques années après la mort du Christ? Et, pour conclure toutes ces remarques, si peu dignes d'un homme sérieux, qui aurait dû étudier la question à fond avant d'en écrire avec cette légèreté, il ajoute en note cette incroyable hypothèse. « J'inclinerais à placer le lieu où Jésus fut crucifié près de l'angle extrême que fait le mur actuel vers l'ouest ou bien sur les buttes qui dominent la vallée de Hinnom, au-dessus de Birket-Mamilla. » Si je n'avais pas la pensée arrêtée d'être plutôt indulgent que sévère pour le savant académicien, je relèverais durement une assertion de ce genre.

Quoi! vous allez au hasard, sans une seule indication d'un historien de valeur, sur les traces de quelques écrivains futiles comme M. Fergusson ou M. Victor Langlois, chercher pour le Golgotha une hauteur en dehors de la troisième enceinte de Jérusalem, lorsque Josèphe vous dit nettement que cette enceinte est postérieure à la mort de Jésus?

A ce titre, puisqu'on ne peut pas y trouver un fragment de cette poussière vivante qui fut le

Est-ce que, dans une ville quelconque, le souvenir du lieu des exécutions s'est jamais perdu? Vous n'avez pas de petite ville, en Europe, où l'on ne sache l'emplacement des anciennes potences. Qu'un jour un écrivain s'avisât de mettre en doute la situation de la place de Grève, en face de l'Hôtel-de-Ville, pour la transporter sur la butte de Montmartre, par cette belle raison que les enceintes postérieures à saint Louis l'ont enclavée dans le nouveau Paris, de quelles railleries ne serait pas écrasé cet homme?

C'est se montrer d'une faiblesse archéologique extrême que de traiter des questions de cette importance avec une telle légèreté. La conscience de M. Renan le lui a dit avec plus de force que je ne le fais ici, car en relisant son texte, il ajoute une très-longue note où il est moins affirmatif contre l'authenticité du Calvaire. Il n'est pas aussi éloigné de croire, dans cette note, que l'existence d'un caveau sépulcral hébraïque, à quelques pas du Calvaire, a quelque valeur, et que le temple de Vénus sur le Golgotha était une indication précieuse pour les chrétiens.

Mon savant ami, M. de Saulcy, dans son *Voyage en Terre-Sainte* (tom. II, pag. 44. et suiv.), plus autorisé que moi envers son confrère de l'Institut, lui a répondu sur ces deux points avec la verve qu'on lui connait.

M. Renan a dit : « L'existence d'un caveau sépulcral (celui qu'on appelle tombeau de Joseph d'Arimathie), sous le mur de la coupole du saint sépulcre, prêterait aussi à supposer que cet endroit était hors des murs. »

M. de Saulcy répond :

« J'avoue que je ne comprends pas ce timide « prêterait à supposer ». Le caveau avec des tombes multiples dont parle M. Renan ne prête rien à supposer; il fait mieux que cela, il démontre rigoureusement que la roche qui contenait ces tombes était en

corps de l'Homme-Dieu, nous arrivons toujours à incliner notre front sur ces roches saintes, à les

dehors de la ville. M. Renan connaît trop bien la Bible et le Talmud pour ne pas admettre la valeur de ce fait matériel.

M. Renan a dit : « On pouvait avoir pour se guider, du temps de Constantin, les restes d'un édifice, le temple de Vénus sur le Golgotha, élevé par Adrien. »

M. de Saulcy répond : « Et d'abord je me permettrai de trouver l'expression « *les restes* » un peu bien hasardée. Comment ! un temple est élevé sur le Golgotha par Adrien vers 125, et sous Constantin, c'est-à-dire vers 330, soit 205 ans après, un temple construit par les Romains ne présentait plus que des restes ! Ceci est, on en conviendra, abuser un peu des licences du style. Certes le temple de Vénus après 205 ans d'existence passés au milieu d'une population essentiellement païenne et maîtresse du pays était debout, s'il n'avait pas été construit en papier mâché. Et, plus qu'aucun autre, le temple bâti sur le Golgotha avait dû, en haine du nom chrétien, recevoir toutes les restaurations désirables, si, ce qui est douteux *à priori*, il en avait eu besoin. »

» Il y avait des chrétiens à Jérusalem, et des chrétiens nombreux ; ceci, on est bien forcé de l'admettre. Qu'ils se soient faits petits, qu'ils se soient cachés autant qu'on le voudra, la tradition chez eux devait être restée vivace, inébranlable ; donc, l'impératrice Hélène dut s'adresser, *à coup sûr*, au point même qu'elle voulait sanctifier. »

M. Renan ajoute : « Mais la difficulté des enceintes est très-grave. »

M. de Saulcy répond : « Pour ceux qui n'ont pas étudié la question par eux-mêmes et sur place, pour ceux qui se sont contentés des négations d'autrui, dont ils ont fait leurs propres affirmations, c'est possible ; pour les autres, la difficulté des enceintes n'existe pas, elle ne peut pas exister. »

Enfin M. Renan dit : « Ajoutons que l'érection du temple de

baiser avec tendresse, à y porter le pieux tribut de nos larmes. Elles ont touché le corps sacré de Jésus : elles se sont teintes de son sang.

Vénus sur le Golgotha prouve peu de chose. Eusèbe, Sozomène, saint Jérôme, disent bien qu'il y avait un sanctuaire de Vénus sur l'emplacement *qu'ils croient être* celui du saint tombeau. »

M. de Saulcy cite le passage de saint Jérôme invoqué par son collègue : « *In loco resurrectionis simulacrum Jovis; in crucis rupe statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur.* » Et il conclut : « Y a-t-il au monde une assertion plus nette et plus précise que celle-là? Saint Jérôme dit-il, par hasard, que, les lieux qu'il désigne, il les *croit* le lieu de la résurrection et le lieu où fut planté la croix? Point, la chose était si claire pour tous les habitants du pays, à l'époque où il écrivait sa lettre à Paulinus (vers 395), qu'il affirme, sans se donner la peine de justifier son affirmation. La réserve qu'implique la phrase de M. Renan, lorsqu'il s'agit de saint Jérôme, ne revient donc qu'à M. Renan seul. »

M. de Saulcy constate ensuite qu'Eusèbe, Socrate et Sozomène ne sont pas moins explicites que saint Jérôme sur le fait positif de la construction de monuments païens sur la roche du Calvaire et sur le lieu de la résurrection.

On le voit, nous sommes forts contre M. Renan sur une question approfondie par nous, et qui nous est familière. M. Renan a traversé Jérusalem où, pendant deux voyages d'exploration, nous avons fait de longs séjours. Que dirait-il si, pour avoir passé devant le tombeau phénicien d'Hiram, j'allais contester les résultats de ses investigations sur l'architecture phénicienne? Je me garderais bien de me donner ce ridicule.

CHAPITRE II

LES CARACTÈRES D'UNE PERSONNE HUMANO-DIVINE SE TROUVENT-ILS DANS JÉSUS DE NAZARETH ?

Nous n'avons pas paru, dans ce livre, beaucoup nous étonner des investigations curieuses de la pensée humaine sur la grande figure du Christ. Que les documents évangéliques, attaqués au nom de la science philologique, mis en contradiction par l'analyse de M. Strauss, arme aussi incisive que le scalpel sur le cadavre, aient subi leur épreuve et doivent la subir encore de plus en plus minutieuse et sévère, cela tient au mouvement général de l'esprit humain entré dans son âge expérimental, et voulant savoir définitivement le vrai sur toutes choses. Nous n'en ressentons pas une trop vive peine. Cela est providentiel, pour qu'enfin le vrai soit patent à toute intelligence humaine. Pourquoi nous insurger contre

cet examen, fût-il même inspiré par une pensée hostile ?

Ce qui eût été blessant pour notre foi, c'eût été une indifférence systématique. S'il y avait accord entre les hommes de la libre pensée pour écrire ceci : « Quant au Christ, à sa prétendue existence sur la terre, c'est une fable à laquelle nous ne pouvons pas croire, à laquelle, par conséquent, l'histoire ne s'arrête pas ; » ou bien ceci encore : « Quant à la vie obscure de ce Jésus qui s'est trouvé, sans le savoir, le dieu d'une religion nouvelle qui remplaça le polythéisme dans l'ancien monde, nous n'avons à en dire qu'un mot : c'est qu'elle est perdue à jamais pour nous, et qu'il ne peut y avoir sur elle qu'une légende fantatisque ; » si la science historique moderne s'arrêtait à ces froides pages, si cela se disait partout, s'imprimait dans tous les livres, s'enseignait dans toutes les chaires libres d'histoire et de philosophie, nous aurions à nous plaindre légitimement d'une parole qui reléguerait le révélateur au rang des personnifications fabuleuses ou des individualités les plus vulgaires. Rien de tout cela.

Le Christ est placé, par la science historique, au premier échelon des grandes manifestations de la croyance religieuse au sein de l'humanité. Quel

est-il? Là est, pour elle, le problème. Mais, pour elle, « Jésus est si grand, il est si bien devenu la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher son nom serait l'ébranler jusqu'aux fondements. » C'est le mot même du dernier historien libre penseur de Jésus, le mot de M. Renan. Pour elle, quelque explication qu'il lui arrive de donner sur la personne du fondateur, « la religion de Jésus est la religion définitive de l'humanité [1]. » La fondation de la vraie religion est bien son œuvre; après lui, il n'y a qu'à développer et à féconder [2].

Pour elle toujours, « ce qu'on fera en dehors de cette grande et bonne tradition chrétienne sera stérile [3]. » Pour elle, « Jésus a fondé la religion dans l'humanité, comme Socrate y a fondé la philosophie, comme Aristote y a fondé la science [4]. On ne sortira pas de la notion essentielle que Jésus a créée ; il a fixé pour toujours l'idée du culte pur. La religion de Jésus, en ce sens, n'est pas limitée [5]. Jésus a fondé la religion absolue ; aucune révolution ne fera que nous ne nous rattachions, en religion, à la grande ligne in–

1. M. Renan, *Vie de Jésus*, page 414.
2. *Idem*, page 415.
3. *Idem*, page 416.
4. *Idem*, page 416.
5. *Idem*, page 417.

tellectuelle et morale en tête de laquelle brille le nom de Jésus [1]; quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir, Jésus ne sera pas surpassé; son culte se rajeunira sans cesse [2]. »

Ces conclusions récentes d'un livre, dont s'est préoccupé le monde chrétien, ne sont pas des paroles dédaigneuses, mais un magnifique et profond hommage à l'action exercée par Jésus et par sa doctrine sur le monde.

La question n'est donc pas trop mal posée pour notre cause; et, après ces prémisses, que nous pouvons regarder comme acquises à la science, parce qu'elles sont à peu près dans toutes les intelligences cultivées de l'époque contemporaine, nous avons le droit d'avancer plus loin et de demander si la notion fondamentale du dogme chrétien, la foi en la personne humano-divine de Jésus, ne pourrait pas être rationnellement acceptée par ces mêmes intelligences, que nous supposons droites et loyales, et cherchant sincèrement le vrai.

Si vous passez au creuset d'une philosophie rigoureuse la grande donnée de la théologie chrétienne, l'union de l'âme divine et de l'âme hu-

1. M. Renan, *Vie de Jésus*, page 417.
2. *Idem*, page 459.

maine, vous trouvez qu'il n'y a rien, en elle, qui répugne invinciblement à la raison. Elle est étrange de prime abord. Si on la conçoit matérialisant la divinité, localisant dans un recoin de ce globe l'être que l'humanité ne limite pas, le comprimant dans l'enveloppe humaine, comme les molécules aériennes de tout le système du monde qu'une machine puissante condenserait dans un cube de dimension saisissable, cette donnée est absurde. Mais telle n'est pas la compréhension du dogme chrétien ; et le peu que j'en ai dit dans les considérations préliminaires de ce livre, suffit pour dégager notre grande doctrine de ces fausses interprétations. Tant pis pour les cervelles étroites qui auraient paganisé, dans une conception misérable, la grande religion de l'Évangile; l'Église est pure de cette stupide idolâtrie. Pour elle, Dieu, le Dieu vivant, immense, infini, ne change rien à sa grandeur, ne rabaisse rien de sa majesté; il s'unit à l'homme sans se confondre avec lui, comme le rayon lumineux qui ne perd rien de sa pureté en pénétrant la gouttelette d'eau suspendue aux éguilles végétales.

Considéré au point de vue de Dieu, l'enseignement dogmatique de l'Église sur la personne humano-divine, ne comprend rien qu'un esprit élevé

doive rejeter comme indigne des grandes notions que nous nous sommes faites de celui que Pascal s'est figuré comme un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Dieu uni à l'homme dans la personne de Jésus ne s'était pas donné un centre et n'avait pas pris une limite : en agrandissant l'homme, l'idée chrétienne n'a pas diminué Dieu.

Maintenant, considérant la question au point de vue de l'homme, pouvons-nous dire que Jésus de Nazareth répond à toutes les conditions que la critique se poserait *à priori* sur la personne humano-divine, ou, en d'autres termes, si, étant acceptée comme possible et rationnelle l'union de Dieu et de l'homme, Jésus est bien en réalité l'homme en qui a dû s'accomplir cette union ineffable?

C'est selon moi la seule manière pratique de se poser le grand problème de la divinité du Christ, pour le résoudre.

Or, pour quiconque aura lu une seule fois nos quatre évangélistes, ou, pour parler autrement. les quatre livres de notre Évangile, quoique si divergents entre eux pour une multitude de détails, il ressortira de cette étude, faite de bonne foi et loyauté de cœur, cette conviction profonde que

nulle parmi les grandes et saintes figures qui ont pu apparaître dans l'humanité, ne réalisa mieux que Jésus l'idéal du révélateur Homme-Dieu. Sa vie si pure, si profondément harmonique avec nos idées modernes de la destinée sociale de tout être au sein de la grande famille humaine, son dédain de toute gloire, le jugement si net porté par lui sur la valeur des dignités terrestres, tant convoitées ici-bas; cette virginalité d'âme que nul n'égala, et sur laquelle aucune tache n'a pu être jetée par la langue la plus envieuse; cette mort tellement étonnante que le plus éloquent des penseurs incrédules du XVIIIe siècle s'est trouvé amené à dire que, si la mort de Socrate est celle d'un sage, la mort de Jésus est celle d'un Dieu; tout cet ensemble de grâce, de force, de sainteté, de pudeur exquise, de détachement des choses qui exercent sur le cœur humain les plus puissantes attractions, de vues profondes sur le monde social, d'amour des hommes s'échappant par de tendres paroles de compassion et par des larmes, donne à Jésus, durant le cours si limité de sa vie publique, cours dont la durée, selon quelques interprètes, ne dépasse pas une année, les proportions d'une nature surhumaine et exceptionnelle, providentiellement jetée sur la terre pour une

grande mission de renouvellement et de salut.

Étant donné le problème d'un enfant des hommes en qui Dieu se ferait chair, pour employer le haut langage de Jean l'Évangéliste, Jésus serait certainement, dans une enquête sévère faite parmi les grandes figures de l'humanité, celui de qui l'histoire impartiale devrait dire : cet Homme-Dieu, c'est lui !

Que cette conviction n'ait pas été imposée de force à la raison humaine, que Dieu n'ait pas voulu violenter en quelque sorte notre liberté, et ait choisi l'ordre étrange de la foi pour établir le règne nouveau de la justice et de la sainteté dans les âmes ; qu'il y ait eu un côté humain, par conséquent imparfait et fragile, dans l'institution divine de cette rénovation de l'humanité, même dès les premiers jours de l'Église, comme l'ombre qui accompagne les corps éclairés par une vive lumière, notre raison peut en être surprise, mais elle n'est pas juge infaillible de Dieu pour lui dire : Pourquoi as-tu procédé ainsi dans l'œuvre de la rédemption du monde ?

Déjà, quand il s'agit de l'ordre des choses matérielles autour de nous, notre raison ne se heurte-t-elle pas à mille difficultés terribles qui lui viennent du spectacle des désordres apparents

et des maux sans nombre qu'un créateur d'une intelligence infinie aurait dû prévoir, et qu'il semble avoir laissés, dans sa création, presque en ébauche. Croyons-nous moins pour cela à la toute-puissance de Dieu, à son infinie sagesse, à sa providence? L'humanité, malgré ces tristes ombres à l'idée touchante d'un Dieu protecteur et rémunérateur, cesse-t-elle de l'adorer et de l'aimer?

Devons-nous demander des lumières plus éclatantes pour croire à l'intervention de Dieu dans l'œuvre prodigieuse de la réparation de l'homme par la souffrance de l'agneau porteur des iniquités humaines, que pour croire à cette même intervention dans la création harmonique des mondes matériels? Pourquoi ne nous faisons-nous pas athées, quand l'évidence nous manque pour la foi humaine à ce Dieu qui se cache et se fait muet devant les interrogations de la science? Pourquoi nous ferions-nous anti-chrétiens, s'il n'y a pas des évidences mathématiques dans l'énoncé de l'enseignement de l'Église sur la seconde création faite dans l'humanité par l'apparition du Verbe fait chair? Le sage ici-bas adore, sans les comprendre, les anomalies en quelque sorte brutales qui se heurtent à chaque pas dans la bril-

lante création matérielle : il ne se hasarde pas à dire avec la stupidité ignorante : Dieu aurait dû mieux faire. Le sage aussi, devant le grand événement du christianisme dans le monde, devant tant de sagesse, tant de sainteté, tant d'amour de la part de Jésus pour l'humanité, amour qui est allé jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, *mortem autem crucis*, devra-t-il être moins humble devant la profondeur des décrets de la sagesse de Dieu et s'arrêter dans sa foi, sur cette parole inintelligente et orgueilleuse : Dieu aurait dû faire autrement ?

Pour nous, qui avons écrit ce livre avec un profond sentiment de foi, mais avec une grande énergie et une grande indépendance de notre raison, nous ne croyons pas humilier cette raison, la dégrader, en adorant la sagesse divine dans les voies étranges qu'elle a trouvées pour ramener l'humanité à une grandeur morale inconnue jusqu'au christianisme. S'il faut même dire toute notre pensée, si le christianisme, dans son dogme sérieux et fondamental, pouvait être une erreur, nous aurions une accusation terrible à jeter en face à la Providence.

Jamais piége plus dangereux n'aurait été tendu à la bonne foi humaine que celui du merveilleux apostolat de Jésus cru divin, et enseigné divin,

immédiatement après le drame du Calvaire.

La vérité absolue en matière de religion, l'adoration en esprit et en vérité, dernier terme posé dans la langue croyante, seraient arrivées au monde par une grossière erreur, par une idolâtrie ! On aurait pris en abomination des grecs divinisés, comme Jupiter, pour adorer un Juif divinisé, qui avait porté le nom d'Iesoua ! Quel étrange phénomène ! Et y aurait-il une providence derrière les choses humaines et les plus importantes, celles de la conscience ? O critiques, dans quel scepticisme vous nous jetteriez !

La fécondité de l'idée évangélique ne s'arrêtera pas. L'immense mouvement qui emporte le monde moderne est sorti d'elle par voie de conséquence, comme le long sommeil social sort dans l'Asie des doctrines mystiques qui forment le fond des religions indiennes, comme l'impuissance et la fatalité se déduisent des vagues formules de l'islamisme, pourtant si profondément monothéiste. La vie est donc déposée divinement dans ce dogme réparateur ; Jésus l'apporte aux sociétés humaines avec surabondance, *ut vitam habeant et abundantius habeant ;* elle coule à flots de ces fontaines intarissables que le dogme nouveau, se créant sa langue, a appelées Foi, Espérance,

Charité, admirables principes qui contiennent la vie morale et sociale, comme les mamelles de la mère contiennent le lait pur où le nouveau-né ira puiser son unique aliment.

S'il y a eu, dans les dix-huit siècles qui forment la première ère du christianisme, de douloureuses intermittences sociales, nous en savons la cause. Un cataclysme de barbarie, tel que l'histoire de l'humanité n'en raconte pas de semblable, est venu submerger le monde chrétien; et voilà plus de quatre siècles qu'il se dégage de l'enveloppe grossière, et secoue, au-dessus des ruines amoncelées autour de lui, sa tête radieuse. Que sont dix-huit siècles dans la vie de l'humanité?

Ces grandes et fécondes doctrines de l'amour des hommes, du dévouement, du sacrifice; cette théorie, à jamais inconnue, que le pouvoir sur tous n'est autre chose que d'être le serviteur de tous; ces titres de noblesse rendus à tout homme ici-bas, le plus petit, le plus misérable, parce qu'il est un enfant de Dieu; la proclamation définitive de la loi de fraternité, *Fratres estis*, qui change toutes les races, toutes les tribus, toutes les familles humaines en une seule famille : l'Église de Dieu : Vous n'avez qu'un père dans le ciel; tout cela si étranger, jusqu'à Jésus, à tous les

enseignements philosophiques et humains, répond si merveilleusement aux besoins de l'humanité, qu'en retournant le problème, on se demanderait comment, de l'idée extravagante de quelques juifs crédules et fanatiques, *credat judæus*, aurait pu venir le code définitif de l'humanité, sa charte religieuse et sociale, indestructible à jamais, parce qu'elle n'est plus gravée sur la pierre, comme le décalogue dicté sur le Sinaï, ni écrite à l'encre comme les lois des sages, mais déposée au fond de la conscience humaine où elle ne saurait périr [1].

Nous le conjurons, cet homme de l'âge moderne, notre contemporain et notre frère, jeté dans l'arène des discussions religieuses où se font jour tant de fausses idées, tant d'exagérations de critique, tant de systèmes hasardés et, je le dirai, si souvent puérils, de ne pas risquer sa conscience et sa foi à la suite d'une exégèse à laquelle je ne puis reconnaître qu'un seul mérite, sa parfaite loyauté, mais qui ne nous apporte que ses doutes, et s'épuise vainement à formuler une synthèse qui remplaçât la doctrine glorieuse du maître. Restons paisibles aux pieds de celui que M. Renan n'a pas pu s'empêcher d'appeler « le Créateur de

1. *Non in tabulis lapideis, sed in tabulis carnalibus* (II Cor., III, 3).

la religion éternelle de l'humanité [1], » recevant ses paroles qui sont esprit et vie, et formant, au dedans de nous, sur le modèle qu'il nous donne, l'homme nouveau qui a été créé dans la justice et dans la vérité. Viendra une heure, heure grave, au terme de toute existence d'homme, où se feront les clartés dernières devant la raison que les doutes ont troublée si souvent, et où, prenant son vol vers le Père infiniment puissant et infiniment bon, qui est le principe de son être, l'âme aspirera joyeuse à la possession des biens impérissables promis aux âmes croyantes qui se seront nourries, à toute heure, dans la vallée de l'épreuve, du pain substantiel de l'espérance et de l'amour.

Que le Dieu qui fait germer la plus petite semence avec quelques gouttes de rosée, au sein même du désert le plus aride, veuille bien donner à ces humbles pages leur vertu de grâce et de lumière, au fond des âmes qui les auront parcourues en cherchant le vrai! Pour prix du labeur qu'elles m'ont imposé, puisse-t-il me donner une part de gloire avec ceux qui ont été ici-bas les apôtres de la parole de vie!

1. *Vie de Jésus*, page 332.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DU TOME PREMIER

CONSIDÉRATIONS PRÉPARATOIRES

VIE CACHÉE DE JÉSUS

VIE APOSTOLIQUE DE JÉSUS

VIE DOULOUREUSE DE JÉSUS

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER



IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie A SAINT-GERMAIN

OUVRAGES APOLOGÉTIQUES DE L'AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Conférences de la Trinité sur cette question : « *Le Christianisme a-t-il fait son temps?* » 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

Apologie chrétienne au XIXe siècle, conférences du carême de 1863. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

Voyage religieux en Orient. 2 vol. in-8°. Prix : 10 fr.

OUVRAGES ÉPUISÉS

La Femme et la Famille dans le Catholicisme, conférences. 1 vol. in-8°.

Conférences de Notre-Dame de Bordeaux sur la religion. 1 vol. in-8°.

IMPRIMERIE [illegible] ...INON ET [illegible] SAINT-GERMAIN







